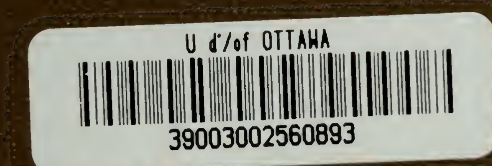

U d'/of OTTAWA
39003002560893

RENÉ D'YS

ERNEST RENAN

EN BRETAGNE

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX

PRÉFACE DE JULES CLARETIE
De l'Académie française.

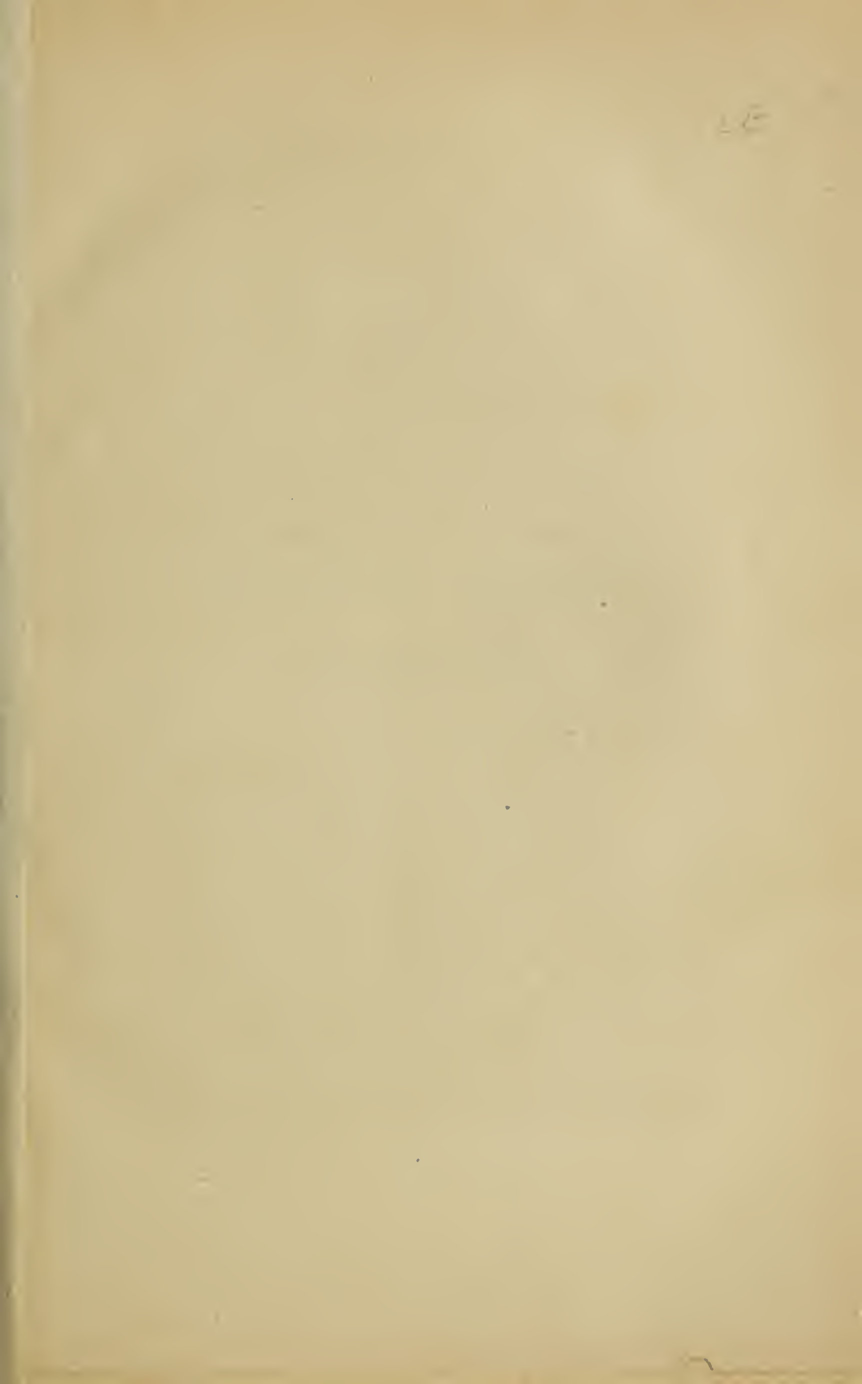
Deuxième édition



PARIS
ÉMILE-PAUL, ÉDITEUR
100, Faubourg-Saint-Honoré, 100.

1904





ERNEST RENAN

EN BRETAGNE

Il a été tiré de cet ouvrage :

1 exempaire sur papier Japon.

10 — — Hollande.

RENÉ D'YS

ERNEST RENAN

EN BRETAGNE

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX

PRÉFACE DE JULES CLARETIE
De l'Académie française.

Deuxième édition

PARIS

ÉMILE-PAUL, ÉDITEUR
100, Faubourg-Saint-Honoré, 100.

—

1904



LETTRE DE M. JULES CLARETIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A René d'Ys

Une préface à un tel livre, si intéressant, si curieux et si étudié, mon cher confrère, demanderait un temps que, présentement, je n'ai pas. Il y aurait à préciser certains faits, tels détails que vous avez pu recueillir avec un soin et une patience vraiment admirables; à montrer dans les origines et les études de ce très grand esprit, dont vous avez étudié les débuts, compté les premiers pas, dit la rude et patiente vie laborieuse, tout ce qui déjà promettait, décelait le maître-écrivain, le délicieux et profond penseur, l'homme excellent que nous avons aimé. Ce serait un portrait de Renan enfant, adolescent, puis adulte, et toujours jeune d'âme et d'esprit, errant en sa Bretagne, ou plutôt y cherchant un refuge et y retrouvant le petit coin *où l'on rêve, où l'on oublie, où l'on travaille. Et, certes, la tâche serait aisée et tentante. Mais il ne faut*

pas, pour la mener à bien, être sollicité, comme je le suis présentement, par mille soucis à la fois. Et, d'ailleurs, votre livre se recommande de lui-même, sans préface, par le talent dépensé, par le sujet abordé, par ces quatre mots qui promettent et disent tant de choses : ERNEST RENAN EN BRETAGNE. *De la poésie, des songes, du labeur, une vie de saint laïque, quelque chose comme le pendant de celle d'un Littré, ce penseur qui aimait la liberté jusqu'à laisser auprès de soi croire et prier ceux qui gardaient la foi qu'il n'avait plus.*

Votre Renan breton et intime ajoute bien des traits à la physionomie souriante à la fois et songeuse de l'enfant de Tréguier, dont la gloire est devenue nationale. Et, croyez-moi, votre volume n'a pas besoin de présentation. Il est comme ces vins généreux qui, dit le proverbe, n'ont pas besoin d'enseigne. C'est du cidre breton, clair et sain, et qui « fleure » le pays du blé noir et l'air de la mer. Excusez-moi, cher confrère, et recevez en hâte, mes vœux et mes compliments.

Jules CLARETIE.

17 octobre.

INTRODUCTION

L'œuvre d'Ernest Renan abonde en indications personnelles. Nul ne s'est mieux révélé dans ses ouvrages, nul ne s'est autant complu dans son propre portrait — à preuve les *Souvenirs d'enfance* et les *Feuilles détachées.* Il est facile, au courant des pages, de refaire la vie et la physionomie de l'auteur. Il n'y aurait rien à dire assurément, si cette biographie si soignée était encore assez complète. Mais, malheureusement, il n'en est pas ainsi.

De fait, que connaît-on bien de la vie de Renan? — Seulement sa vie parisienne, quand il fut quelqu'un; ses missions scientifiques et littéraires à l'étranger, son existence laborieuse de professeur ou d'administrateur du Collège de France, ses grands et savants travaux; surtout ses ouvrages, principalement ceux qui ont occasionné le plus de polémiques — telle la *Vie de Jésus* — et qui l'ont rendu célèbre dans l'univers entier.

Mais son passé et celui de sa famille, sa généalogie, son enfance au pays natal ou sa vie de

brillant écolier à Tréguier, aussi son évolution graduelle et raisonnée vers la vie laïque, — ce qu'on lui a tant reproché; — puis cette nostalgie constante de sa Bretagne tant aimée, qu'accentuaient encore les « dîners celtiques » de Paris; son retour triomphal à Tréguier, après y avoir été renié et considéré jadis comme excommunié; ses curieuses pérégrinations, sorte de pèlerinages laïques, en Armorique; enfin ses dernières et consolantes vacances passées à Rosmapamon; tout cela n'est-il pas non moins intéressant à étudier, à faire connaître?...

La plupart de ces faits ou détails sont ignorés du public, même de beaucoup de *Renanistes*. Pourtant, c'est la vraie vie du Grand Celtisant. Et, pour qui sait la part prépondérante prise par l'élément breton dans l'œuvre si célèbre, comme dans le caractère d'Ernest Renan, il nous paraît impossible de l'ignorer et de laisser ainsi dans l'ombre tout ce qui concerne « Renan en Bretagne ».

C'est une lacune de ses quelques biographes. En écrivant ces lignes, nous n'avons guère eu d'autre but que d'essayer de la combler. Y avons-nous réussi?...

Renan est entré vivant dans une légende. Ses ennemis l'ont faussée, dans leur intérêt : c'est l'œuvre de l'intolérance. Si ces faits réels n'ont

que le résultat de remettre les choses au point, ce sera déjà une ample satisfaction donnée à la vérité historique.

Notre étude, en tous cas, vient à son heure, puisqu'elle coïncide avec l'instant où la Bretagne inaugure le beau monument d'Ernest Renan à Tréguier. Elle n'a d'autre mérite que d'avoir tenté de réunir ou de grouper tous les faits, même les plus intimes, tous les liens si forts et si chers qui ont uni et qui unissent encore l'écrivain de la *Poésie des races celtiques* à la Bretagne...

Ce livre, que nous présentons à l'attention bienveillante et éveillée des Bretons, comme de tous les autres admirateurs du génie du grand penseur et de l'illustre écrivain, expliquera de lui-même comment Ernest Renan devait avoir tout naturellement sa statue à Tréguier. Car, si on nous accorde que Renan n'en appartient pas moins et d'abord à la France, personne, assurément, ne devrait trouver mauvais qu'on l'honore en Bretagne d'une affection plus étroite, plus jalouse et plus particulière...

Son sous-titre, d'ailleurs, n'est aussi que l'expression de la réalité. Ce ne sont ici que des « notes » et des « documents » sur la *vie bretonne* d'Ernest Renan, avec quelques menus souvenirs glanés dans son pays natal. Ils aideront ses bio-

graphes futurs. N'est-il pas temps de les sauver de l'oubli?...

Certes, il y aura encore quelques oublis regrettables, qui nous sont imputables, car l'heure pressante nous a fait hâter cette publication. L'actualité n'a pas de lendemains. En dehors de ceux qui sont involontaires, il y en aura d'autres qui proviennent de l'inertie ou même de la mauvaise volonté de gens entre les mains desquelles se trouvent des pièces intéressantes qui ont trait à la mémorable existence d'un Breton illustre. Renan menaçait souvent du Purgatoire ses ennemis; nous ne pouvons que vouer à ses flammes vengeresses et salutaires, et pour un plus long laps d'éternité, ceux que je viens de signaler comme coupables de lèse-histoire...

Nous comptons beaucoup aussi sur tous les admirateurs et les amis du Maître, aussi sur sa famille, pour nous indiquer les lacunes inévitables, comme pour nous aider à compléter ainsi ces pages écrites avec sincérité. Il n'y a jamais trop d'ouvriers pour un travail utile et urgent... C'est aussi à eux tous que nous dédions et confions cette modeste étude d'un Breton, respectueux hommage envers un de ses compatriotes, qui a pris une si haute place dans l'admiration des hommes.

ERNEST RENAN
EN BRETAGNE

I

Renan et le génie celtique.

Il n'est personne, à coup sûr, de ceux qui connaissent la vie de Renan, ou qui ont lu quelques-uns de ses ouvrages, — citons, dans le nombre, les *Souvenirs d'enfance* et les *Feuilles détachées*, — qui n'ait remarqué l'empreinte nette et profonde qu'ont mise sur le caractère et le talent de l'illustre écrivain la race dont il est issu, le pays où il a passé les premières années de sa vie.

Ce n'est pas signaler un fait nouveau, assurément, que d'appeler l'attention du public sur cette influence lente, insensible, mais d'autant plus efficace, de la parenté, de la famille, de la race, sur la formation d'un être humain, quel qu'il soit d'ailleurs. Mais, ici, le fait se présente dans de telles conditions de vérité et d'éclat que tout le monde en a été frappé.

C'est, d'abord, M. E. Deschanel, qui écrivait, vers 1865, dans sa *Physiologie des écrivains et des artistes* : « Chateaubriand, Lamennais, Renan sont des Bretons...,

avides de foi et d'idéal, et, cependant, en proie au doute, artistes et sceptiques, opiniâtres et inquiets, hauts comme les arbres de leurs forêts centenaires, agités et tumultueux comme les flots qui battent les rivages de l'Armorique. »

C'est encore Renan lui-même qui, dans ses *Essais de morale et de critique*, nous parle ainsi de sa vie morale : « C'est aux humbles clans de laboureurs et de marins que je dois d'avoir conservé la vigueur de mon âme, dans un siècle sans foi, dans un monde sans espérance. »

Le fait est donc démontré, acquis.

Mais ce n'est pas assez, pour le lecteur, de cette indication sommaire et forcément un peu vague.

On veut voir comment Renan a révélé, au cours de la vie, cette provenance de fonds celtique qui faisait, avons-nous dit, sa nature intime. Les preuves abondent, au demeurant, et qui peut en douter? La lecture de ces pages augmentera encore l'estime, l'admiration même, pour l'homme que nous voudrions faire connaître. Nous sommes convaincus aussi que, en fin de compte et en forme de conclusion, plus d'un s'exclamera avec Gabriel Vicaire : « Les Bretons, durs et têtus, ont vraiment leur Bretagne dans le sang; ils ne s'en peuvent dégager, et c'est merveille! »

On connaît le premier incident de la vie professorale de Renan, en 1864.

A un ministre qui lui demandait de renoncer à son enseignement, pour une place aussi lucrative, en d'autres termes, de dissimuler ses convictions, et d'ac-

cepter une révocation déguisée, il répondit avec autant de fierté que de franchise : « Je n'ai rien à changer, et, quant au traitement, faites-en ce que vous voudrez. *Pecunia tua tecum sit!* »

Notez que, à ce moment, l'illustre écrivain avait de lourdes charges de famille, des enfants, sa sœur, sa mère, chers anges de son foyer, et que ses ressources, tout au moins pour une bonne part, étaient fournies par le cours qu'il avait à faire au Collège de France.

Toutes ces raisons ne le retinrent en aucune façon. N'est-ce pas un geste, un langage qui, dans sa virile énergie, est tout breton? Ne sent-on pas qu'on est devant un des fils de la race qui a pris cette haute devise : *Potius mori quàm fœdari?*

Il est, d'ailleurs, un autre rapprochement qui s'impose.

Et, de fait, pourrait-on ne pas évoquer, à cette occasion, le souvenir d'un autre Celte, Jules Simon, qui, une dizaine d'années auparavant, descendait, lui aussi, de sa chaire, pour ne pas s'incliner devant l'Empire, un symbole du despotisme, à ses yeux.

Chez l'un et chez l'autre, même indépendance de caractère, même dévouement au devoir, fût-ce dans les plus difficiles circonstances.

Pour en revenir au cas qui nous occupe, l'opinion publique ne put pas s'y méprendre, et cet acte de Renan lui valut des approbations unanimes.

Sa conduite vis-à-vis du pouvoir, dans les années qui suivirent, fut inspirée par la même philosophie élevée et sereine. On arriva vite à voir en lui un homme

si attaché aux principes qui dirigeaient sa vie intellectuelle et morale qu'on jugea inutile de lui en demander, je ne dis pas le sacrifice, mais la plus simple atténuation, et qu'on accepta ses doctrines dans toute leur intransigeance.

Qu'on n'aille pas croire, pour autant, qu'il fût disposé à la raideur ou à la dureté; c'est tout le contraire qui serait l'exacte vérité, et il est facile d'en donner des preuves.

Quelle âme fut plus facilement émue et attendrie que celle de l'homme qui a écrit la *Prière sur l'Acropole* ou la dédicace de la *Vie de Jésus*, pour ne pas parler de tant d'autres pages?

Renan a noté, lui-même, la « profonde et délicate sensibilité des races celtiques ». Il ne faisait, tout nous porte à le croire, que traduire les observations qu'il avait faites sur sa propre nature, et c'est à lui, plus qu'à tout autre, que s'appliqueraient justement les vers de Brizeux :

> Tels, nous sommes, Bretons, dis-je, et l'un comprend
> L'audace d'un Titan et le cœur d'un apôtre. [l'autre:

Il connut, aussi, toutes les délicatesses de l'amour, celui qui dépeignit, avec des traits si pénétrants, « la volupté intérieure qui use et qui tue »; qui nous a parlé d'une manière si attachante de Noémi, d'Emma Kosilis, de la fille du « broyeur de lin », etc., en un mot, qui nous a conté ces nouvelles sans rivales comme sans modèles dans la langue française!

Enfin, si épais que soit le voile dont il a enveloppé

son bonheur intime, nous en savons assez pour deviner de quelle affection aussi tendre que profonde les siens étaient l'objet de sa part. A cette occasion encore, on se rappelle les paroles du Maître : « C'est, par excellence, une race domestique, formée pour la famille et les joies du foyer. Chez nulle autre race, le lien du sang n'a été plus fort, n'a créé plus de devoirs, n'a rattaché l'homme à son semblable avec plus d'étendue et de profondeur (1). »

On n'aurait pas achevé le portrait de Renan comme Celtisant, si on ne rappelait le goût, l'ardeur même avec laquelle il s'adonnait à la langue et à la littérature celtiques. Le charmant morceau dont nous venons d'extraire un passage est un échantillon irréprochable de ses tendances et de ses aptitudes sous ce rapport. Rien d'étonnant à ce que, comme l'a dit M. d'Arbois de Jubainville, il ait contribué, pour une large part, à créer des adeptes aux études celtiques, aussi bien qu'à leurs progrès scientifiques.

M. d'Arbois de Jubainville ajoute : « Aucun savant français n'a témoigné à la *Revue Celtique* plus de bienveillance qu'Ernest Renan. Il a été l'un de ses premiers collaborateurs, et, quand ses autres études ne lui ont plus laissé le temps d'y écrire, personne n'a plus que lui encouragé dans leurs travaux les autres rédacteurs français. Les Celtistes peuvent attester qu'il n'y a eu jamais d'ami plus sincère et plus dévoué. Ils trouvaient son appui en toute circonstance, notamment

(1) *La Poésie des races celtiques.*

dans les commissions du ministère de l'Instruction publique et de l'Institut, où il jouissait d'une si légitime autorité. »

Qui ne connaît, d'ailleurs, ses habitudes, pendant son séjour en Bretagne? Il aimait à parler le breton, à évoquer les légendes des vieux saints, à visiter leurs chapelles dans le fond des bois, et à rêver longtemps devant ces monuments des âges enfuis. Il aimait même à entrer dans les fermes et à causer avec les laboureurs. Ces spectacles naïfs et sans apprêts étalaient devant lui l'image de la vie, telle que la famille bretonne l'a aimée toujours par-dessus tout, dans sa simplicité foncière et sans complication d'aucune sorte. Combien de fois, dans ces circonstances, les larmes sont venues à ses yeux!

« L'âme de la Bretagne est fermée comme sa langue nationale; elle ne s'entr'ouvre que devant ceux qui en ont connu le chemin dès l'enfance. Ceux-là ont seulement ressenti ce qu'ils doivent littéralement concevoir » — a dit un autre Breton (1). Nul plus qu'Ernest Renan n'a mieux connu ni aussi profondément pénétré l'âme celtique, dont il était lui-même imprégné jusqu'à la moelle. Dès sa jeunesse, il fut le plus privilégié des Celtistes. Ne fut-il pas surnommé le « Merlin du XIXe siècle », en souvenir de l'influence que sa plume d'écrivain, si colorée et si délicieusement expressive, ou que la parole de ce fin conteur a laissée dans la littérature française?...

---

(1) M. Paul Perret.

Il a dit lui-même : « Une race donne sa fleur quand elle émerge de l'oubli. » Malgré les siècles, la langue celto-bretonne survit. Lui, Renan, a été le plus merveilleux produit, la quintessence survivante de la sélection qui s'est faite à travers les siècles dans cette race antique. Il nous paraît donc bien être la « fleur » donnée enfin par la race des vieux Celtes.

« Je sors de cette vieille race idéaliste en ce qu'elle avait de plus authentique » — a-t-il dit. Comme tous les Celtes, Renan fut un croyant et un épris d'idéal. La religion est la forme ordinaire sous laquelle la race celtique cherche à étancher sa soif d'idéal. Qui fut plus idéaliste et plus religieux qu'Ernest Renan? Nul Breton n'a plus fait pour développer le sentiment religieux qui existe au fond de tous les cœurs armoricains, comme personne, mieux que lui, n'a fait ressortir les raisons de chacune des religions dans lesquelles l'homme s'est toujours complu à cacher la vérité ou mis en évidence le fond commun d'idées qui leur appartiennent à toutes...

Ernest Renan avait donc raison de dire, comme il l'a fait, en parlant de ses origines :

« Je suis un homme du peuple, et l'aboutissant d'une longue file obscure de paysans et de marins. Je jouis de leurs économies de pensée et de sensation, dont le capital accumulé m'est échu. Je sens que je pense pour eux et qu'ils vivent en moi. Je suis reconnaissant à ces braves gens de m'avoir procuré de si vives jouissances intellectuelles. »

Ce qui ressort de là, à coup sûr, c'est que l'étude du

talent de Renan ne peut pas se séparer de celle de ses prédispositions ataviques et des premières influences qui ont agi sur son âme.

C'est là qu'on trouvera, pour une large part, le secret de ses préférences intimes, la raison des changements qui se sont produits dans sa manière de juger les choses et les hommes.

Ce livre a été écrit pour aider cette étude. On peut lui demander une exactitude minutieuse en ce qui touche les faits et les dates. L'auteur a fait tous ses efforts pour n'encourir aucun reproche à cet égard. Et la Bretagne ne pourra que s'honorer de se rappeler ainsi celui qui restera comme la plus haute personnification du génie breton...

II

Le clan des Renan; leur berceau.

Ernest Renan a rendu célèbre en France et dans le monde entier le nom des « Renan ». Il y est plus populaire que jamais. C'est un des plus anciens noms de l'Armorique, puisqu'il remonte aux émigrations galloises et irlandaises des ve et vi^e^ siècles. Qui n'a entendu parler, en Basse-Bretagne surtout, de l'ermite saint Renan, qui a donné son nom à une commune et à son bourg des environs de Brest, sans doute aussi à un gros village des environs d'Yffiniac.

Renan et *Rônan* sont le même substantif. C'est un nom celtique, comme il y en a des milliers en Armorique. Mais sa forme primitive est *Ronan* (ou *Rônan*, ou *Rônain*) (1). On la retrouve dans plusieurs noms de lieux de la Bretagne et même de la Grande-Bretagne, tels que Loc-Ronan, près de Douarnenez; les eaux de Saint-Ronan, au pays de Galles. Il y a aussi le bourg et la commune de Runan, près de Pontrieux (Côtes-du-

(1) Un manuscrit du xiie siècle, conservé à la bibliothèque de Leinster (pays de Galles), contient la légende du roi Mac-Rônan et de son fils Maël-Forthartaig, qui vivaient à la fin du vi^e^ siècle

Nord). Nous ne savons au juste si ce mot est une variante du nom de Ronan ; il semble plutôt signifier « petite colline » et dériver du mot breton *Run-ar-Gann*, qui signifie la « butte aux luttes » — ce qui tendrait à faire croire aussi qu'en cet endroit, aux environs de l'église paroissiale, les luttes du *pardon* d'autrefois étaient devenues légendaires.

Au dernier « Pardon breton » où il assista, Ernest Renan conta lui-même à ses auditeurs la légende de Notre-Dame-de-Délivrance de Runan. C'est Notre-Dame, disait-il, qu'on appelle au secours des mourants, pour qu'ils *passent* sans douleur : « Vous sonnerez les cloches, n'est-ce pas? ajoutait le grand Breton, quand mon heure viendra, et Notre-Dame de Runan m'aidera à émigrer de ce monde... » C'est sans nul doute grâce à cette Notre-Dame du pays de ses aïeux qu'Ernest Renan a *passé* sans agonie, car il est mort sans souffrance, dans un soupir...

On sait, d'ailleurs, qu'à ces époques lointaines des invasions bretonnes, les noms n'étaient pas héréditaires. Aussi est-il impossible de faire remonter jusqu'à ces temps reculés les généalogies des familles actuelles de Bretagne. Un fait commun prouve encore qu'en Basse Bretagne, en Cornouaille surtout, il est habituel et de règle d'appeler du nom de « *Renan* » des

---

et au commencement du VIIe siècle. Mac-Rônan mourut en 610 (voir l'analyse de cette légende par M. Kuno-Mayer, dans les *Annales de Bretagne*, année 1892).

Walter Scott a aussi écrit un roman intitulé : *Les Eaux de Saint-Rônan*.

gens dont le prénom français est « René » (1). D'où l'on pourrait induire que le nom de Renan n'est qu'un prénom breton, devenu par l'usage et par la force des choses ùn véritable nom propre.

Ces dénominations celtiques proviennent des principaux *clans* de la Grande-Bretagne, lors des grandes émigrations que nous avons signalées, car ils apportèrent alors dans la péninsule armoricaine les noms, la race et les institutions religieuses d'outre-Manche.

Les chefs de ces clans d'émigrants étaient tous de véritables patriarches, respectés et honorés de tous les membres de chaque grande famille. C'était des « espèces de solitaires », maîtres de la nature, la dominant par l'ascétisme et la force de la volonté. Ils étaient donc naturellement supérieurs aux autres et devenaient ainsi les chefs religieux et écoutés de leur « tribu » ou « clan ».

L'Eglise chrétienne a fait des saints de quelques-uns d'entre eux, sans doute ceux qui se firent le plus remarquer par leur vie et leurs vertus dans leur nouvelle patrie adoptive. Tels sont saint Tudwal, saint Cadoc, saint Iltud, saint Gonéry, saint *Renan* ou *Ronan*, etc., — ayant tous donné généralement leur nom au pays où ils se fixèrent dans l'émigration.

---

(1) M. Loth, professeur de langue celtique et doyen de la Faculté des lettres de Rennes, qui est originaire de la Cornouaille morbihannaise, m'a assuré que son propre père, René Loth, n'était jamais appelé que « Renan », car à la campagne on n'ajoute guère le nom de famille dans le langage familier de chaque région.

« Saint Renan était le saint qui me préoccupait le plus, — a écrit lui-même Ernest Renan dans ses *Souvenirs d'enfance*, — puisque son nom était celui que je portais. Entre tous les saints de Bretagne, il n'y en a pas de plus original. »

Il s'agit ici de l'ermite Renan — ou Ronan — qui vint jadis se fixer dans la partie de la Cornouaille finistérienne qui s'étend de Brest au Conquet et à l'Aber-Ildult, — là où s'élève actuellement le chef-lieu de canton de Saint-Renan... M. Arthur de la Borderie a raconté son histoire dans le premier volume de sa magistrale et érudite *Histoire de Bretagne*.

Mais, dans une jolie page, Ernest Renan a tenu, lui aussi, à tracer le portrait du vieux chef religieux de jadis et dont il porte le nom. « C'était un esprit de la terre plus qu'un saint, dit-il (1). Sa puissance sur les éléments était effrayante. Son caractère était violent et un peu bizarre; on ne savait jamais d'avance ce qu'il ferait, ce qu'il voudrait. On le respectait, mais cette obstination à marcher seul dans sa voie inspirait une certaine crainte, si bien que le jour où on le trouva mort sur le sol de sa cabane, la terreur fut grande alentour... » Les grands chefs firent un chariot où ils posèrent l'ermite dessus, puis ils l'attelèrent de quatre bœufs.

Les bœufs, conduits par la main invisible de Ronan, marchèrent droit devant eux au plus épais de la forêt.

(1) *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (chez MM. Calmann-Lévy).

Les arbres s'inclinaient ou se brisaient sous leurs pas avec des craquements effroyables. Arrivé enfin au centre de la forêt, à l'endroit où étaient les plus grands chênes, le chariot s'arrêta. On comprit; on y enterra le saint et on bâtit son église en ce lieu.

« De tels récits me donnèrent de bonne heure le goût de la mythologie », ajoute le grand penseur breton. Nous pourrions même dire qu'ils ont sans nul doute aidé sa voie vers les études historiques, surtout vers les études ethniques des temps reculés. Et chacun sait que le grand Celtisant avait une prédilection marquée pour le culte des vieux saints armoricains...

Saint Renan — dont l'auteur des *Etudes d'histoire religieuse* se préoccupait ainsi avec l'intérêt qui s'attache pour chacun à tout ce qui porte son propre nom — ne paraît cependant pas être du tout le chef du *clan* de ses propres ancêtres. Cette tribu d'émigrants ne semble pas avoir, dans le passé, un membre aussi populaire ni aussi vénéré que cet anachorète, qui a été canonisé. D'autre part, cette grande famille des Renan, jadis obscurs pendant nombre de générations, n'a rien perdu à attendre. Car le Renan actuel, celui qui a sa statue à Tréguier, son buste au Collège de France, et dont la dépouille mortelle a sa place marquée au Panthéon, suffira à lui tout seul pour illustrer sa modeste famille, celle des Renan du Trécor et du Goëlo...

« Notre grand-père, par le côté paternel, appartient à une sorte de clan de marins et de paysans qui peuple

tout le pays de Goëlo », a déclaré Ernest Renan lui-même, et à maintes reprises (1).

C'est en effet au pays de l'ancienne *Golovia*, et sur les rives du Trieux, que vinrent, du comté Cardigan (pays de Galles) (2), ces autres émigrants — d'où nous n'avons pu savoir, malgré toutes nos recherches, s'il y en avait à porter déjà le nom de Renan ou Ronan...

Ici, une bien curieuse remarque, qui est doublée d'une véritable coïncidence, trouve sa place. Sur les bords du Trieux, et non bien loin des lieux indiqués par Ernest Renan, est situé le petit bourg et la commune de *Runan*, dont nous avons déjà parlé. Certes, il n'y a pas de Renan, et les archives locales modernes, ou du XVII[e] siècle à nos jours, n'en mentionnent pas non plus. Cependant la tradition confirme un fait : c'est que les ancêtres des Renan (je parle seulement de ceux de la famille de l'auteur de la *Vie de Jésus*) sont sortis de Ploëzal. Une parente d'Ernest Renan, vivante encore (3), nous apporte son précieux témoignage à ce sujet. Elle nous a déclaré que « les plus vieux Renan de ce pays, tous marins ou *ménagers*, étaient venus du côté de Pontrieux (4), de Ploëzal », croit-elle. Or, Ploëzal et Pontrieux confinent Runan. Ne serait-on pas tout porté à croire qu'il y a quelque rapprochement

---

(1) *A ma sœur Henriette.*

(2) *Souvenirs d'enfance.*

(3) Elisa Renan, cousine d'E. Renan, et demeurant à Lancerf-en-Plounez.

(4) Une autre parente d'E. Renan tient débit près du pont de Pontrieux.

singulier entre ce mot de *Runan*, qui est un nom de lieu, avec les endroits qui semblent être la première étape du « clan » des Renan?... Espérons que des chercheurs seront plus heureux que nous et trouveront la solution de cette difficulté historique.

Les hommes de ce clan vinrent en tout cas s'établir sur les bords du Lédano, d'où ils s'éparpillèrent ensuite sur les deux rives du Trieux, — où il y avait encore, il y a cinquante ans, des Renan sans nombre, a dit un jour, dans un banquet de Bretons, le plus illustre d'entre ces Renan. Ils y sont encore très nombreux aujourd'hui...

« Ils vécurent là treize cents ans, d'une vie obscure, faisant des économies de pensées et de sensations, dont le capital accumulé m'est échu. Je sens que je pense pour eux et qu'ils vivent en moi. Pas un de ces braves gens n'a cherché, comme disent les Normands, à *gaaingner;* aussi restèrent-ils toujours pauvres. Mon incapacité d'être méchant, ou seulement de le paraître, vient d'eux. Ils ne connaissaient que deux genres d'occupations : cultiver la terre, et se hasarder en barque dans les estuaires et les archipels de rochers que forme le Trieux à son embouchure (1). » Les longues et minutieuses recherches faites par nos soins dans le pays et aussi dans les archives de l'état civil de toute cette région, et qui nous ont permis d'établir pour la première fois la véritable généalogie de la famille d'Ernest Renan, confirment cette précédente affirmation du grand écrivain.

(1) *Souvenirs d'enfance.*

Les ancêtres des Renan du Goëlo furent de gros cultivateurs — des *ménagers*, comme on disait alors — jusqu'au XVIIIe siècle; la plupart devinrent marins. Nous en parlons plus loin.

Le voyageur allant à Paimpol par chemin de fer n'est pas sans remarquer les sites très pittoresques bordant à l'envi la petite ligne qui joint Guingamp au grand port du Goëlo ; il n'est pas sans admirer, à partir de Pontrieux, les superbes rives du Trieux.

Le train s'arrête à la halte de Plourivô-Lézardrieux. A partir de là, ce n'est plus le charmant petit fleuve, jusqu'alors si coquettement encaissé entre des rochers abrupts ou des berges élevées, mais plutôt un vaste estuaire, au bout duquel on aperçoit, au nord-est, le magnifique pont suspendu de Lézardrieux. C'est le Lédano, plaine immense de vase et d'eau, se couvrant et se découvrant à chaque marée, mais recélant des bancs d'huîtres déjà renommées.

Tout aussitôt après avoir dépassé la station appelée encore *Toul an huilet*, aussi Trou-aux-Anglais, et sur la rive droite de cette espèce de fjord breton, l'on aperçoit l'important village de Lancerf dont la vieille et remarquable chapelle du XIIIe siècle est en grande vénération dans la région. Elle est même l'occasion d'un Pardon très renommé, qui a lieu tous les ans, en septembre, et auquel prennent part surtout les marins du pays.

Lancerf est au reste un lieu très ancien, dominant la vallée du Trieux. A côté de la chapelle, on découvre les restes d'un retranchement du moyen âge, et son

vieux cimetière possède quelques vieilles croix primitives en granit, simplement fichées en terre, et que l'on dit remonter au xe siècle, au temps de la défaite des Normands dans cette région.

Non loin et sur la rive gauche d'un petit ruisseau qui se jette dans le Lédano (la plaine), sur le bord même de la voie ferrée, qui sépare maintenant les habitations du rivage, le passant remarque les très vieilles maisons granitiques de la principale ferme du village de *Traôu-Du* (1). Si le lecteur veut se rendre compte de l'exacte situation topographique de ce lieu, sur lequel j'attire dès maintenant son attention, parce qu'il sera désormais une curiosité historique, il n'a qu'à consulter une carte d'état-major : la ferme de Traôu-Du se trouve sur la rive droite de l'estuaire du Trieux, à l'endroit le plus large de son cours et juste en face de l'anse de Camaret et du manoir de Kermarquer-en-Pleudaniel.

C'est un des lieux les plus pittoresques de ce beau pays maritime. Il ne paraît donc pas étonnant que Lancerf et Traôu-Du aient été choisis comme résidence par tout un des clans des émigrants celtiques d'outre-Manche et surtout par des marins, car c'est vraiment un lieu propice aux bateliers et aux pêcheurs...

Si nous avons tant insisté sur ce lieu de Bretagne, jusqu'ici inconnu du reste de la France, c'est que la plus vieille maison de Traôu-Du, un peu restaurée, mais dont les vestiges antiques subsistent encore, est le bien véritable berceau du clan des Renan, au moins

---

(1) Altération populaire de *Toul-du*, qui signifie « Trou noir ».

de ceux des XVIIe et XVIIIe siècles, et surtout des véritables ancêtres de l'illustre auteur de la *Vie de Jésus*.

Des Renan actuels, cousins du célèbre écrivain, sont nés dans ce même village et quelques-uns habitent encore tout près de là, mais en Plounez, car c'est le petit ruisseau de Traôu-Du qui sert de limite.

Comme il est non moins certain aussi que l'antique chapelle de Lancerf, où les Renan de la région et même ceux du Trécor venaient prier au « Pardon », fut le lieu de sépulture de quelques-uns des vieux « ménagers » ou marins de ce nom (1)...

Ernest Renan parle ainsi de ces lieux dans ses *Souvenirs* :

« Il y a dans le pays de Goëlo ou d'Avangour, sur le Trieux, un endroit qu'on appelle le Lédano, parce que, là, le Trieux s'élargit et forme une lagune avant de se jeter dans la mer. Sur le bord du Lédano est une grande ferme qui s'appelait Kéranbélec (2) ou Meskanbélec. Là était le centre du clan des Renan... »

Nous devons à la vérité de dire que les noms de Kéranbélec ou Meskanbélec n'ont jamais existé. De fait, nous nous en sommes convaincu par l'examen des lieux : ces deux noms sont aussi inconnus l'un que l'autre comme hameau et comme lieu, aussi bien sur la rive droite que sur la rive gauche du Lédano. Les

---

(1) L'acte de décès de Jean Renan (1722) — un des aïeux d'E. Renan — dit bien qu'il fut inhumé dans la chapelle de Lancerf.

(2) Ou encore *Mézambélek*, « domaine du prêtre ».

plans du cadastre ne les mentionnent nulle part; même les vieux du pays, les vieux parents de Renan en particulier, n'ont aucune souvenance de ces noms.

Nous ne croyons pas qu'Ernest Renan ait commis une erreur en mettant ces noms de Kéranbélec ou Meskanbélec. Il n'a fait qu'une interversion de substantifs. Il nous en prévient, d'ailleurs, d'une façon générale, dans la préface de ses *Souvenirs d'enfance*, en disant : « La simple discrétion me commandait des réserves. J'ai donc changé plusieurs noms propres. D'autres fois, au moyen d'interversions légères de temps et de lieu, j'ai dépisté toutes les identifications possibles que l'on pourrait être tenté d'établir. » Cet endroit s'appelait autrefois *Kéruzec* ou *Kérauzec* (1).

Cependant la vieille ferme, au portail d'aspect très antique, existe toujours à *Traôu-Du*. Son numéro de cadastre est 538, elle a été réparée. Mais tous les Renan du pays sont unanimes à affirmer que c'est là le berceau historique des ancêtres directs de la famille d'Ernest Renan.

C'est un fait reconnu par la tradition locale. De récentes et patientes recherches dans tout le centre des Renan actuels de Plourivô et de Plounez nous ont permis de le confirmer et, qui mieux est, de retrouver exactement la vieille maison qui fut le berceau des Renan d'autrefois.

Elle était alors la plus grande ferme des rives du

---

(1) « Maison réparée ». — *Kérusec* est aussi le nom d'un seigneur du temps, qui était de Guingamp. — Actes notariés du temps (étude de Me Bertho, à Paimpol) et matrice cadastrale de Plourivô.

Lédano, et encore, quoique morcelée en trois habitations contiguës, et de construction en partie assez récente, elle forme néanmoins la principale agglomération rurale du village.

Le portail extérieur, très antique et bien conservé, qui donne accès dans la cour de la ferme, subsiste tel et peut donner un aperçu de l'importance et de l'âge des bâtiments du temps. En outre, la porte d'entrée de la maison principale possède à elle seule la preuve authentique et curieuse cherchée. Son linteau est, en effet, une grosse pierre rectangulaire de granit gris, ravagée par le temps, portant en relief les lettres suivantes, encore très lisibles, dont nous respectons la place et la forme :

OR.	**RG**(1)
AR(1)**.**	**FR. 1773.**

Pour nous, ces lettres ne sont autres que les initiales de chacun des Renan qui habitaient ensemble la maison paternelle à cette date. Dans l'ordre de cette vieille inscription granitique, ils s'appelaient : Ollivier Renan, Gilles Renan, Alain Renan et François Renan. C'étaient bien aussi les quatre fils d'un Pierre Renan, décédé en 1732, et qui vivaient là tous ensemble. Gilles était laboureur et devait rester sur la ferme, mais les autres

---

(1) Ces lettres *G* et *R* sont un peu détériorées.

étaient marins. La tradition constante du pays ajoute que ceux-ci avaient même fait construire pour eux la vaste et belle cave que l'on voit encore à la ferme du Traôu-Du, avec une porte sur la rivière; car c'est là qu'ils déposaient leurs engins de pêche et autres gréements de barque.

Ces vestiges archéologiques, qui n'ont encore été signalés par personne, ne sont-ils pas suffisamment explicites et probants pour aider la tradition et démontrer que nous sommes là en face du véritable berceau des vieux Renan du Goëlo, aïeux authentiques de l'auteur de l'*Histoire du peuple d'Israël*...

L'examen de vieux papiers de famille et d'actes notariés nous ont convaincu, d'autre part, que nous étions bien en présence du berceau initial des Renan des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

La propriétaire actuelle de cette ferme de Kéruzec, du village de Traôu-Du, est Mme veuve Ollivier, de Lancerf. Son beau-père, Jean-Marie Ollivier, en avait fait l'acquisition, en 1866, d'une famille Le Bellec (appelée encore Belleguic), qui en avait fait l'achat d'une famille *Renan*, en 1860.

Les enfants de Gilles Renan (fils de Pierre Renan et frère d'Alain Renan, qui fut le grand-père du célèbre écrivain) s'étaient partagé ce bien en 1818. Et l'acte de partage mentionne bien le nom de *Kéruzec*, signalé aussi par la matrice cadastrale de Plourivô.

Cette propriété de Kéruzec se composait alors, en effet, d'une ferme d'une certaine importance, puisqu'elle occupait au moins trois chevaux, et qu'elle fut

partagée en sept lots, ayant presque tous de la terre avec. Notons encore que la famille Renan n'avait sur ladite ferme que des droits convenanciers, sur lesquels il n'a été payé depuis de longues années, paraît-il, — pas même par le chemin de fer économique qui coupe la propriété, — aucun droit foncier.

Afin de montrer tout notre souci de minutieuse documentation à ce sujet, voici la copie des « origines de propriété » que nous avons trouvées :

« Les droits convenanciers superficiels des immeubles situés au village de Traôu-Du, composant les trois premiers lots, — partage du 11 février 1882, — furent acquis par Jean-Marie Olivier et Marie-Jeanne Hervé, épouse d'un sieur Jean Le Bellec, et des héritiers Marie-Gillette Le Louarn, décédée épouse dudit Jean Le Bellec, aux termes du procès-verbal d'adjudication judiciaire dressé par Me Le Coniat, notaire à Paimpol, le 18 janvier 1866.

« Les époux Le Bellec avaient acquis les droits convenanciers superficiels en question d'une famille *Renan*, aux termes d'acte passé devant Me Marc, notaire à Paimpol, le 3 mars 1860. Ces mêmes vendeurs Renan avaient recueilli ces droits en la succession de leur père, Gilles Renan (1), décédé à Lézardrieux en 1854, qui les avait lui-même possédés en vertu de deux partages, faits, l'un devant Me Marc, notaire à Paimpol, le 24 février 1818, et l'autre devant Me Burel, notaire à Paimpol, le 18 novembre 1824... »

(1) Frère d'Alain Renan, grand-père d'Ernest Renan.

La chapelle de Lancerf contient encore d'autres preuves non moins évidentes de cette constatation. Nous en parlons plus loin.

Ernest Renan a essayé de rechercher ceux du même nom qui appartiennent à son arbre généalogique.

« J'ai voulu m'enquérir de ce qui reste de Renan dans le Goëlo, le pays d'origine de ma famille. Il y a encore tout un clan... », dit-il un jour, dans un Dîner celtique en Bretagne. Mais nous n'avons pu savoir s'il est venu lui-même visiter le berceau de ses ancêtres, pendant quelques-uns de ses séjours en Bretagne. L'un des Renan de Plounez (Esprit Renan, second-maître de la marine en retraite, et âgé de soixante ans), dont la ressemblance avec Ernest Renan est frappante, questionné par nous sur ce qu'il savait de son célèbre « cousin » (1), nous a répondu :

« Un jour, il n'y a pas mal longtemps de cela, à l'occasion de la fête de Lancerf, je me rappelle avoir vu chez nous une tante Manon (2) avec un grand garçon, bien plus grand que moi. Ce devait être M. Ernest Renan, qui alors avait bien vingt ans de plus que votre serviteur... Plus tard, devenu second-maître de la flotte avec deux propositions pour passer adjudant, je fus le

---

(1) Leurs deux pères étaient cousins germains.

(2) Ce nom familier de *Manon*, et qui est le diminutif en patois de Madeleine, prouve bien l'affirmation ci-dessus; car, en effet, la mère d'Ernest Renan s'appelait Madeleine Féger. Quand elle allait de même à Bréhat, chez sa belle-sœur Perrine Renan, les enfants l'appelaient toujours, familièrement, « tante Manon ».

trouver au Collège de France, dans le but de le prier d'user de son influence pour me *pistonner*. Il me reçut très cordialement, me fit servir un verre de vin dans son bureau, mais il me déclara qu'*il n'avait aucune relation avec les gens de la politique*... »

Chez les Renan de Penvern (autre village de Plounez), on nous a dit encore ces paroles qui viennent corroborer le fait précédent :

« Notre père ressemblait bien à M. Renan, qui est notre oncle à la mode de Bretagne. Je me rappelle aussi avoir entendu notre père parler d'un « tonton » Philibert (1) dont la femme, Manon, se rendait chaque année au *Pardon* de Lancerf avec ses petits-enfants... »

Nous savons aussi que la famille d'Ernest Renan était en relations avec leurs parents de Plounez. Et l'été, pendant qu'Ernest Renan et les siens villégiaturaient à Rosmapamon, son fils, Ary Renan, faisait de temps à autre le voyage de Perros à Plounez. Il avait l'habitude de coucher chez ses cousins, les Renan de Penvern (2).

Les Renan se sont multipliés sur les deux rives du Trieux; car on en rencontre encore à Plourivô (3), qui

---

(1) C'était le prénom du père d'Ernest Renan.

(2) L'un d'eux, Jean Renan, est capitaine au long cours; il a été plusieurs fois à Paris, chez son illustre parent. Celui-ci lui a même offert plusieurs de ses ouvrages, avec dédicace. Celle du volume de la *Vie de Jésus* est celle-ci : « *A mon cher cousin le capitaine Jean Renan; Souvenir affectueux.* — E. RENAN. »

(3) Les plus vieux Renan habitaient tous Plourivô, et ce ne fut que par les mariages que beaucoup d'entre eux allèrent habiter Plounez et environs.

est leur lieu d'origine; à Plounez (1), à Pleudaniel, à Lézardrieux (2), à Pleumeur-Gautier (3). La branche de Tréguier a disparu de cette ville par la dispersion d'Ernest Renan et de son frère Alain. Et la branche de Bréhat a changé de nom... Tous les Renan se rattachent d'ailleurs à la même souche. La portion de la famille la plus considérable est celle qui demeurait au Traôu-Du, en Plourivô.

Nous allons étudier maintenant, et avec quelques détails, tous inédits, la lignée directe d'Ernest Renan — l'auteur de la *Vie de Jésus*.

Un nommé *Jean Renan* vivait à Plourivô dans la seconde moitié du xviie siècle et au commencement du xviiie. C'est le plus ancien de cette famille dont les actes de l'état civil fassent foi. Car, bien que les archives de la commune de Plourivô soient les mieux conservées du département des Côtes-du-Nord, elles ne remontent pas au delà de 1583; et même plusieurs années font défaut parmi celles postérieures à cette date.

Jean Renan était « laboureur » de profession, mais

(1) Là, on trouve des Renan pendant tout le xviiie siècle et depuis. Le maire même de cette commune s'appelle Renan, quoique n'étant pas de la branche directe d'E. Renan.

(2) De 1877 à 1880, le maire de Lézardrieux s'appelait Yves-Marie Renan. L'un des Renan de cette commune, Renan (Guillaume), officier de réserve, y est délégué cantonal.

(3) Les Renan de Pleumeur-Gautier ont changé de nom, et la plupart des membres de cette branche habitent Laniscat, le Haut-Corlay et Plouguernével. A Laniscat, notamment, vivent Yves et Marguerite Renan, enfants de Gilles Renan, et qu'Ernest Renan aimait beaucoup; Yves Renan a été zouave pontifical.

il avait des marins dans sa famille. Il naquit en 1654, mais non à Plourivô, puisque les registres de cette époque ne le mentionnent pas. Il avait une sœur, Marie Renan, née vers 1663, et dont l'acte de naissance ne figure pas non plus dans les registres de Plourivô. Ces deux Renan semblent donc être venus d'ailleurs. A eux s'arrête la souche des Renan de cette commune, et ce fait incontestable nous porte fortement à croire que c'est ce Jean Renan et sa sœur qui ont dû franchir la rivière vers la seconde moitié du XVIIe siècle — assertion qui vient corroborer ce que nous a appris la tradition.

Jean Renan se maria à Plourivô, en 1694, avec Catherine Azénor. Voici cet acte de mariage, le premier acte d'état civil que nous ayons pu retrouver sur la famille d'Ernest Renan :

Acte de mariage de Jean Renan.

« Ce vingt-sixième juin mil six cent quatre vingt qâtorze, après les fiançailles et les trois proclamations des bans faites au prône de nos grands messes par trois jours solennels et consécutifs sans aucune opp^on^ (opposition). Entre Jean RENAN, âgé d'environ quarante ans, et C^ne^ (Catherine) Azénor, aussi agée d'environ vingt-quatre ans, tous deux de Plourivô. Ouï les conjoints vu leur consentement mutuel par paroles (*ici sont quelques mots illisibles*) la bénédiction nuptialle et proclamée devant (*un mot illisible*) Renan et Yves Pierre sont parin et amis.

« *Signatures :* Dom Allain Pierre, prêtre;
F. Le Rolland, recteur de Plourivô. »

Jean Renan eut un premier fils, Yves Renan, né en 1696 et décédé le 9 novembre 1743. Le second porta son nom et naquit le 7 juin 1702; l'état civil de Plourivô mentionne aussi leurs actes de naissance.

Le troisième fils de Jean Renan et de Catherine Azénor fut Pierre Renan, qui naquit le 8 mai 1704. Voici son acte de naissance :

Acte de naissance de Pierre Renan.

« Pierre Renan, fils légitime de Jean et de Cne Azénor sa femme, a été né et baptisé le 8me may mil sept cent quatre par moi recteur, parrain et maraine étant Pierre Le Varat (1) et Françoise le Bourdier.

« *Signature :* François Rolland, recteur de Plourivô. »

Deux autres fils Renan, qui semblent être jumeaux, Alain et Jacques, naquirent vers 1711. Mais c'est Pierre Renan qui continue la véritable lignée de la famille d'Ernest Renan, car il fut son propre arrière-grand-père.

Pierre Renan resta laboureur, comme son père. Lui et son frère Jacques épousèrent les deux sœurs Perrot, d'une des grandes familles d'alors de Plourivô. Jacques épousa Jeanne, et Pierre prit Anne.

Voici l'acte de mariage de Pierre Renan, avec l'orthographe du temps :

(1) Aïeul de M. Pierre Le Varat, instituteur à Plounez.

Acte de mariage de Pierre Renan.

« Le trante unième jour de juillet mil sept cent trente deux, je soussigné p^tre (prêtre) ai du consentement du Sr Recteur soussignant marié par paroles du présant Pierre RENAN agé d'environ vingt huit ans, fils de Jean Renan, laboureur, et de Catherine Azénor, son épouse, les père et mère d'une part, et Anne Perrot, âgée d'environ vingt cinq ans, fille d'Olivier Perrot, laboureur, et d'Olive Le Gonnidec son épouse, ses père et mère d'autre part;

« Après avoir reçu leur consentement mutuel et ne s'estant trouvé aucune opposition aux trois publications des promesses de leur futur mariage canoniquement faites au prône de nos messes paroissiales par trois de dimanche et feste consécutifs sçavoir la première le vingt, la seconde le vingt-sept, la troisième le vingt-neuf de Juillet, feste de Saint Guillaume; célébrant ensuite la messe leur ai donné la bénédiction nuptiale en la forme prescrite par l'église, le tout en présence d'Olivier Perrot père et Henry Perrot oncle de la mariée; d'Alain Renan et de Jacques Renan frères du marié, lesquels ne sçavent signer.

« *Signatures :* Yves Pierre, prestre;
Alain Le Borgne, recteur. »

Jean Renan vécut soixante-dix ans. Il mourut en 1722. Voici l'acte de ce décès, qui montre bien que ces Renan étaient les doyens honorés de Lancerf et environs :

Acte de décès de Jean Renan.

« Jan Renan âgé d'environ soixante et dix ans est mort le vingt et six mars mil sept cent vingt et deux et enterré le jour suivant par le soussignant Recteur dans la chapelle de Lancerf.

« Alain Le Borgne, recteur. »

Sa femme, Catherine Azénor, ne mourut que le 7 mai 1743, à l'âge de soixante-treize ans. Ce sont, croyons-nous, les plus vieux documents authentiques concernant les ancêtres d'Ernest Renan...

Suivons la branche de Pierre Renan, qui était *ménager* — c'est-à-dire chef de maison, chef de ferme ou gros cultivateur. — Comme son père, il eut plusieurs enfants. Voici ceux que nous connaissons :

Jeanne Renan (28 mars 1734), Ollivier Renan (27 avril 1736), Alain Renan (24 juillet 1738), Gilles Renan (15 août 1744) et François Renan (9 août 1750), puis Marie et Anne Renan.

Voici l'acte de naissance du troisième enfant, Alain ou Allain (1), qui fut le propre grand-père d'Ernest Renan :

Acte de naissance d'Alain Renan.

« Le vingt-quatrième jour de juillet 1738 a été baptisé par moy soussigné p[tre] (prêtre), du consentement du sieur Recteur soussignant Allain Renan né du jour d'hier, fils de Pierre Renan ménager et d'Anne Perrot

(1) En Bretagne, le mot *Alain*, ainsi écrit, n'est qu'un prénom, tandis que *Allain*, avec deux *ll*, désigne toujours un nom de famille.

demeurans dans ceste paroisse. Ont étez parrain : Alain Renan (1) et marraine Marie Perrot qui ont déclaré ne sçavoir signer de ce interpellez.

« *Signature :* Yves Pierre, recteur. »

Peu de temps avant la Révolution, trois d'entre eux gréèrent une barque en commun et se fixèrent à Lézardrieux. C'était afin de pouvoir aller plus facilement à la mer, car au Traôu-Du ils ne pouvaient descendre et remonter à toute marée. Ils vivaient ensemble sur la barque, le plus souvent retirée dans une anse du Lédano; ils naviguaient à leur plaisir et quand la fantaisie leur en prenait. Ce n'étaient pas des bourgeois, car ils n'étaient pas jaloux des nobles : c'étaient des marins aisés ne dépendant de personne (2). Ils étaient bateliers et allaient chercher du sable de mer, du maërl.

C'étaient Ollivier Renan, Alain Renan et François Renan; car Gilles Renan resta à Plourivô, se maria avec Anne Le Gras et devint père de Renan (Guillaume), qui a été la souche des Renan actuels de Lancerf; puis de Renan (Jean-Marie), de qui sont descendus tous les autres Renan de Plounez, village de Penvern, famille de braves cultivateurs et marins, tous avantageusement connus dans la région. Nous publions plus loin un tableau généalogique de la famille d'Ernest Renan.

Alain Renan fit une étape de plus hors du pays natal. Après avoir fait une petite fortune avec sa barque, il

(1) Cet Alain Renan était matelot et marié avec Françoise Gouavic (ou Gouanvic). Il était l'oncle de son filleul.

(2) *Souvenirs d'enfance.*

conduisit celle-ci sur le Jaudy, plus favorable que le Trieux comme navigation, et il fut s'établir à Tréguier, en compagnie de sa sœur Jeanne (1). Il s'y maria en 1771. Voici la partie principale de son acte de mariage :

Acte de mariage d'Alain Renan.

« ... D'entre le sieur Allain Renan, maître de barque, fils majeur de deffunt Pierre Renan et Anne Perrot, de la paroisse de Plourivô, èvêché de Saint-Brieuc, et Demoiselle Renée Le Maître, fille du sieur Charles Le Maître et de demoiselle Renée Le Maître, de la paroisse de la Rive de Tréguier.

« Je soussigné, Recteur, ai pris leur mutuel consentement par paroles de présent, les ai conjoins en mariage et leur ai donné la bénédiction nuptiale dans la chapelle du Duc en notre cathédrale le trente juillet mil-sept-cent-soixante-et-onze, en présence du père et de la mère de l'épousée, de la mère de l'époux, de ses frères, des frères et beau-frères de l'épousée et de plusieurs autres qui signent :

« *Signatures :* Lemaistre, père; G. Lemaistre; Lemaistre; Ollivier Renan; Joseph Guillou; Marie-Yvonne Le Moullec; Gilles Renan; Rennée Lemaistre; Jeanne-Marie Le Cornu; Limage; Françoise Ollivier; Noëlle Carré; V. Le Maistre; J. Le Barazer, recteur de la Rive. »

---

(1) Un acte judiciaire du 20 mars 1779 dit que Alain Renan vivait avec Mme Renan, sa femme, et demoiselle Renan (Archives départementales des Côtes-du-Nord).

Alain Renan et sa femme ne savaient pas lire (1), ni sans doute écrire.

De ce mariage, le capitaine Alain Renan n'eut qu'un enfant : Philibert Renan (1774), qui fut le père d'Ernest Renan. Voici son acte de naissance :

Acte de naissance de Philibert Renan.

« Philibert-François, fils naturel et légitime de maître Alain Renan et de demoiselle Renée Le Maître, son épouse, né le sept avril mil sept cent soixante quatorze, à trois heures du matin, a été baptisé le même jour par le soussigné prêtre sur les saints fonts baptismaux de l'église cathédrale de Tréguier. Parrain et marraine ont été noble Philibert-Louis Partenay, échevin de cette ville et Francoise Ollivier, en la présence du père de l'enfant.

« *Signatures :* De Partenay, échevin; Francoise Ollivier; J. Le Barazer, recteur de la Rive. »

Les Le Maître étaient d'une honorable famille de Tréguier, possédant même une certaine fortune. Le propre beau-frère d'Alain Renan était notaire en cette ville. Le père Le Maître habitait sa « maison de la Grand'Rue, vis-à-vis de l'église Notre-Dame (1) », dont il jouissait en ferme. La location en était évaluée 180 livres. Alain Renan et sa femme en avaient le

(1) Requête judiciaire du 28 septembre 1781 (Archives départementales des Côtes-du-Nord).

quart (45 sols de revenu), que leur paya leur beau-père tant qu'il jouit de la maison (jugement de la prévôté de Tréguier du 28 septembre 1781) (1).

Alain Renan, tout en gardant son inscription à la marine comme capitaine de barque et en faisant l'armement pour le cabotage, était devenu négociant. Sa femme et lui menaient grand commerce de vins, d'épiceries, exportation et importation, etc., et tenaient alors boutique dans une maison « située au bas du Martray de cette ville et contre la cathédrale (2) ». Mais il se servait déjà comme entrepôt de la maison de la Grand'Rue habitée par son beau-père, maison qu'il eut comme part de succession ou qu'il dut racheter pour les autres trois quarts de part à la mort de celui-ci — car il avait amassé lui-même une petite fortune.

Alain Renan perdit sa femme le 22 mai 1785. C'était la grand'mère d'Ernest Renan ; nous publions son acte de décès :

Acte de décès de Renée Le Maître, mère d'E. Renan.

« Demoiselle Renée Le Maître, épouse du sieur Allain Renan, âgée d'environ quarante-quatre ans, décédée sur la paroisse de la Rive en la ville de Tréguier le vingt-deux mai mil sept cent quatre-vingt-cinq munie des derniers sacrements, fut inhumée le lende-

(1) Pièces judiciaires de la prévôté de Tréguier (Archives départementales des Côtes-du-Nord).

(2) Procès-verbaux d'un vol de 150 sols commis dans la nuit du 30 janvier 1777, dans la boutique d'Alain Renan (Archives départementales des Côtes-du-Nord).

main par le soussigné Recteur dans le cimetière de Saint-Fiacre en présence de son susdit veuf, de Philibert Renan, son fils, du sieur Lasbleiz, de Demoiselle Marie-Yvonne Le Moullec et plusieurs autres qui se sont tous retirés sans signer, de ce interpelles.

« *Signature :* P. Malet, recteur de la Rive. »

Alain Renan ne pouvait rester veuf avec son grand commerce et un enfant de onze ans. Il se remaria en 1787, avec Marie Le Saint. De sa seconde femme il eut cinq enfants : deux garçons, Pierre-Marie (3 juillet 1788) (1), qui devint marin comme son père et son demi-frère aîné Philibert; puis Yves (1798), qui mourut enfant. Les trois filles furent : Françoise-Guillemette (1803), qui mourut à l'âge de dix-neuf mois; Marie-Françoise (1806), qui ne vécut qu'un jour, et entre les deux, en 1804, Marie-Perrine Renan, qui se maria avec le capitaine Ollivier et dont les descendants, Mme Maria Dauphin et ses enfants, habitent actuellement l'île de Bréhat.

« Je n'ai pu recueillir qu'un seul renseignement sur mon grand-père, a dit un jour Ernest Renan (2), sinon qu'il habitait, près du quai, au bas de la rue des Bouchers, une maison qui n'a qu'une fenêtre, et qu'il était fort honnête homme, qu'il vécut quatre-vingts ans et fut vingt ans sans sortir de chez lui. Je vous garantis qu'il ne s'ennuya jamais. » Ce fut seulement sur la fin

(1) C'est l'oncle Pierre, des *Souvenirs d'enfance.* Il mourut à Langoat, le 26 octobre 1843.

(2) Banquet de Bréhat.

de sa vie qu'il dût aller habiter au port, où il mourut d'ailleurs.

Quand éclata la Révolution, il se montra patriote ardent, mais honnête. Il avait gagné quelque argent; tous ceux qui étaient dans la même situation que Alain Renan achetèrent des biens nationaux; quant à lui, il n'en voulut pas; il trouvait ces biens mal acquis. Il n'estimait pas honorable de faire par surprise de grands gains n'impliquant aucun travail.

C'était un grand patriote, un républicain obstiné; il avait peine à comprendre que c'était la France qui avait été vaincue à Waterloo; aussi les événements de 1814 et de 1815 le mirent hors de lui.

Le soir du 19 mars 1815, il vint voir sa bru, Mme Philibert Renan :

— Demain matin, dit-il, lève-toi de bonne heure et regarde la tour.

Comme le sacristain n'avait pas voulu lui donner la clef de la tour, le vieux marin, malgré ses soixante-dix-sept ans, avait escaladé pendant la nuit, et avec quelques autres patriotes, une forêt d'arcs-boutants et de clochetons, pour arborer le drapeau national.

C'est lui encore qui, au lendemain du sacre de Louis XVIII, promena par toute la Grand'Rue de Tréguier sa cocarde tricolore.

— Je voudrais bien savoir, dit-il, qui viendra m'arracher cette cocarde!

On l'aimait dans le quartier.

— Personne, capitaine, personne! lui répondit-on.

Et on le ramena doucement par la main dans sa petite maison du port, où il vécut jusqu'en 1818.

Son fils aîné Philibert, qui avait souffert sur les pontons anglais, partageait les opinions de son père et était aussi un républicain convaincu. Il habitait la maison de la Grand'Rue et s'était marié, continuant à la fois le négoce et, par intermittence, la navigation. Nous lui consacrons un des chapitres de cette étude.

A titre de document sur le vieux marin qui était venu se fixer de Plourivô à Tréguier, et qui eut l'honneur d'être le grand-père de l'auteur de la *Vie de Jésus*, nous reproduisons son acte de décès :

Acte de décès d'Alain Renan.

« Du trente-unième jour du mois de mars mil huit cent dix-huit.

« Acte de décès d'Alain Renan, né à Plourivô, département des Côtes-du-Nord, âgé de soixante-treize ans (1), profession de capitaine de barque, domicilié à Tréguier, décédé ce jour, à deux heures du matin, fils de défunts Jacques (2) Renan et Anne Perrot et veuf en secondes noces de Marie Le Saint.

« La déclaration du décès sus-mentionné a été faite par Yves Charant, âgé de cinquante et un ans, profession d'aubergiste, demeurant à Tréguier, qui a dit être ami du défunt, et par François Méry, âgé de qua-

---

(1) Il y a là une erreur. Alain Renan était âgé de quatre-vingts ans, puisqu'il est né le 24 juillet 1738.

(2) Son père s'appelait Pierre, et c'était son oncle, marié aussi à une Perrot, qui s'appelait Jacques.

rante-deux ans, profession de douanier, demeurant à Tréguier, qui a dit être aussi ami du défunt.

« Lecture de ce que dessus, les comparants et témoins ont déclaré signer.

« *Signatures :* Méry ; Y. Charant.

« Constaté suivant la loi par moi Duportal du Goasmeur, maire, officier de l'Etat civil soussignant.

« *Signature :* Duportal du Goasmeur, maire. »

Tels ont été les vieux Renan des rives du Trieux et du Jaudy ; tel fut le passé des véritables ancêtres de celui qui a illustré leur nom dans la seconde moitié du XIX[e] siècle.

« C'étaient des gens pauvres, de bonne race, obstinés, bien portants, peu blasés, nullement usés par la littérature. Ah ! s'ils eussent été riches, instruits, je ne serais pas de ce monde », a dit un jour Ernest Renan. Ils méritent donc, ces obscurs, que quelqu'un relevât leurs noms et leurs lignées dans les vieilles archives poussiéreuses de leur pays natal. C'est chose faite.

L'auteur de la *Vie de Jésus*, de son côté, leur a maintes fois rendu hommage.

« Ces bonnes gens ne m'ont pas légué grande fortune, — dit-il au banquet de Bréhat, — mais ils m'ont donné contentement qui passe richesse ; ils m'ont légué leurs vieilles économies de vie ; je pense pour eux... »

Un autre jour, aussi dans un dîner de Celtisants (1), E. Renan parla d'une autre découverte faite au pays de

(1) Quimper, le 15 août 1885.

Goëlo qui se rapporte aussi à l'humble origine des siens :

« ... On me parla d'un Renan qui était mort en laissant un avoir de 50,000 francs. Cela me parut surprenant; ils sont tous pauvres comme Job. On m'a ajouté qu'il avait donné tout à l'Eglise, ce qui ne m'étonna pas; mais je voulus savoir comment il avait gagné ce capital énorme. Eh bien, je vous assure que voici ce qu'on m'a répondu : il était taupier; il se faisait payer 5 sous par taupe qu'il prenait. »

Ernest Renan aime à revenir souvent sur ses modestes ancêtres :

« ... Nous sommes tous fils de marins et de soldats; nos pères ont combattu les Anglais, ont monté à l'abordage. Les Renan actuels du Goëlo n'ont pas oublié que leurs aïeux, depuis des siècles, avaient pour profession de casser des têtes d'Anglais ou de se faire casser la leur : c'était honorable, car c'était réciproque.

« Sur le bateau-torpille qui est venu, il y a quelques mois, s'amarrer au pont Solferino, à Paris, il y avait un torpilleur du nom de Renan (1). Ce doit être un bien honnête homme, et qui ne sait pas ce que c'est que la réclame, car il n'est jamais venu me voir (2). Je vous de-

---

(1) C'était Esprit Renan, qui vit encore et habite près de Traôu-Du. Lui-même nous a confirmé le fait en question. Il servait alors sur le torpilleur *68*, annexe de la *Provençale*, et où il avait embarqué le 1er mai 1885, au Havre, et fit le premier, cette année-là, la traversée fluviale de la France par le canal de Bourgogne, avec le lieutenant de vaisseau Martel.

(2) Esprit Renan fut, en effet, plus tard voir son illustre cousin au Collège de France, mais non à son passage à Paris sur son torpilleur. Voir page 31.

manderai tout à l'heure de boire un verre de cet excellent cidre à la santé de Renan le torpilleur... »

Et le délicieux conteur qu'était Renan réunit le taupier, le torpilleur et l'écrivain de sa famille dans cette malicieuse péroraison :

« Cela — l'histoire du taupier devenu riche — m'a fait faire des retours sur moi-même. Moi aussi, j'ai été bon taupier; j'ai détruit quelques bêtes souterraines. J'ai été un torpilleur à ma manière; j'ai donné quelques secousses électriques à des gens qui auraient mieux aimé dormir. Je n'ai pas manqué à la tradition des bonnes gens du Goëlo... »

Les survivants de l'ancien clan des Renan du Goëlo, comme les nombreux parents proches ou éloignés d'Ernest Renan, ne pourront que savoir gré au plus illustre d'entre eux d'avoir ainsi glorifié leurs humbles et modestes origines, qui sont aussi les siennes...

III

La maison natale de Tréguier.

Le voyageur qui arrive en face de Tréguier — une des très rares vieilles villes de Bretagne que le chemin de fer ne relie pas encore au reste de la France — par le courrier de Paimpol, en aperçoit le panorama des hauteurs de Trédarzec ; et la vue admirable qui s'offre à ses yeux peut lui faire aisément croire qu'il est en face d'une ville importante.

L'antique cité du pays de Trécor, vue de ce côté, se présente, en effet, sous son aspect le plus favorable. Bâtie en amphithéâtre, sur le versant d'une colline qu'enserrent deux rivières, le Jaudy et le Guindy, dont les eaux réunies vont se perdre dans l'océan à 4 ou 5 kilomètres de là, cette ville est, dans sa partie haute, couronnée par de vastes constructions qui lui donnent fort bon air. Ce sont, à gauche, les grands toits aux rouges fenêtres du couvent des Filles de la Croix, ceux de l'hôpital et du couvent des Ursulines; au centre, c'est la belle chapelle romane, puis les importants bâtiments du séminaire; sur la droite, l'ancien palais épiscopal. Le tout est dominé par la masse puissante de la

cathédrale. Celle-ci est un très bel édifice du XIIIe et du XIVe siècle ; tandis que ses deux vieilles tours romanes indiquent que ce sont les restes d'un monument plus ancien. Ses nefs élevées, ses étonnantes hardiesses artistiques, et surtout son joli clocher, dont la fine flèche de granit ajouré dessine à de prodigieuses hauteurs son élégante silhouette, en font presque une merveille d'architecture. Au pied, son beau cloître Renaissance, resté désert malgré ses superbes arcades, n'abrite qu'une pauvre statue de saint Yves...

Malheureusement, tout cela n'est qu'une façade. C'est la ville haute. Or, à part les quelques bricks, sloops ou goélettes, ou les cargo-boats, qui viennent au bras de mer qui sert de port, apporter des bois du Nord, du charbon anglais, ou embarquer des grains et des pommes de terre du pays, en pénétrant dans la ville, l'on s'aperçoit vite que ce n'est qu'une simple agglomération de trois mille et quelques cents âmes, qui ne doit de n'être pas déchue au rang de grande bourgade qu'à la persistance de la tradition qui a toujours fait de Tréguier un fief monacal. Car cette ancienne cité épiscopale est restée une ville de couvents et d'établissements pieux ; elle en reflète toujours le charme rare et discret, riche néanmoins en poétiques impressions. « Une pauvre ville morte » — tel est bien aussi le terme qui convient pour désigner même le Tréguier actuel. Car si le port a parfois quelque animation, il est loin d'en être ainsi dans tout le reste de la vieille cité. « A mesure que nous rencontrons la pente assez rapide qui conduit à la ville haute, le bruit des affaires s'éteint.

Là, dans les rues bordées par de hauts murs de couvents, habitent de rares familles nobles, ou des capitaines de marine en retraite, échoués à la fin de leur vie sur ce tranquille sommet. Et surtout il y a des couvents, beaucoup de couvents, et les prêtres du séminaire et de la cathédrale (1)... » Tréguier est bien l'un des grands centres religieux de la Bretagne.

Ce n'est donc pas sans raison qu'on a pu dire de cette sévère et quelque peu triste petite cité bretonne : Aucun nid ne fut jamais plus propre à couver des âmes ecclésiastiques, des âmes repliées et secrètes comme les mystérieuses retraites du pays. Ses rues sont silencieuses comme les corridors d'un monastère. Tréguier ne nous a-t-il pas donné, en effet, Yves de Kermartin et Ernest Renan — le populaire « avocat des pauvres », patron de la Bretagne, et le célèbre moine laïque, auteur de la *Vie de Jésus,* deux apôtres de la Vérité...

Nous avons dit comment un marin du Goëlo, Alain Renan, qui était un excellent marin, avait lâché le Trieux pour le Jaudy, la pêche pour le cabotage, Lézardrieux pour Tréguier, parce que ce dernier port lui semblait bien plus avantageux pour le commerce qu'il rêvait.

Si nous avons retracé quelques traits de sa vie, — d'après les *Souvenirs* de son petit-fils, — nous devons ajouter qu'il se trouva bientôt propriétaire dans la ville haute d'une maison qui avait alors assez d'importance — et cela grâce à sa réussite dans la marine marchande

---

(1) Mme J. Darmesteter (*Vie d'Ernest Renan*).

et dans le négoce. C'est celle où devait naître plus tard un autre capitaine Renan, Philibert-François Renan, puis enfin l'un de ses petits-fils, Ernest Renan, qui à lui seul devait suffire à sa gloire. Il y est né le 28 février 1823. Nous dirons plus loin dans quelles circonstances...

Elle existe toujours la vieille et vénérable maison natale des Renan de Tréguier. — C'est même l'une des curiosités présentes de cette ville.

Nous avons voulu la revoir cette année même, surtout avant l'apothéose de son ancien et regretté propriétaire; car, à ce moment, elle a été envahie par la foule des admirateurs d'Ernest Renan, devenant ainsi et de plus en plus le lieu d'un vrai pèlerinage laïque...

Elle se dresse à l'angle de la ruelle Stanko et de la rue Renan — autrefois la Grand'Rue — et qui est celle qui dévale la colline citadine pour descendre directement à la jolie rivière trécorroise. Ce coin est un des plus pittoresques du vieux Tréguier : presque à mi-route entre la cathédrale et le port, là, après avoir dépassé les halles et sur le sommet de la descente rapide au quai.

C'est une maison bourgeoise, comme l'on en voit beaucoup dans nos vieilles villes de Basse-Bretagne, tenant plus de la boutique que du manoir. Si elle est vieille, bien vieille, du XVe ou XVIe siècle sans doute, son aspect extérieur ne lui donne pas d'âge. Les fenêtres sont bien toutes de guingois, son premier étage est aussi en encorbellement, comme encore le grenier mansardé où saillent deux petites fenêtres sur le toit en dos d'âne; mais la façade est blanchie à la chaux, avec de

faux moellons peints en gris à l'encadrement des fenêtres : ce qui la rajeunit. Quelques maisons voisines, comme d'autres plus près du port, sont de la même époque et ont avec elle quelques airs de ressemblance.

Ainsi, presque en face, quoique un peu de coin, notons celle du bureau de tabac avec débit de boissons, où les petites gens du quartier viennent déguster du cidre tiré frais aux grands fûts qui encombrent la salle, où l'on fait aussi les petites pesées de tabac. C'est même là que les curieux de la rue et les commères s'assemblent pour mieux voir les étrangers qui viennent visiter la « maison de Renan », comme s'y arrêtent aussi les touristes qui sollicitent des renseignements...

On nous a dit que, jadis, l'enseigne suivante s'est longtemps étalée au-dessus de la porte d'entrée de la maison historique, qui est double :

CARAVANNEC

TAILLEUR

Elle voisinait avec celle non moins banale :

A LA PATISSERIE BORDELAISE

de la maison d'à côté.

Aujourd'hui, la maison Renan est sans enseigne ; mais sa façade est ornée de la superbe plaque commémorative en granit de Kersanton, avec le médaillon en bronze d'Ernest Renan par Chaplain, dont nous conterons l'histoire.

Entrons dans ce vénérable logis par la porte cintrée de la rue. Si l'on suit l'obscur corridor que nous rencon-

trons et qui ressemble à un couloir de prison, nous trouvons, sur la gauche, deux portes latérales qui se suivent. La première conduit à une boutique de boulanger qui est sur la rue, tandis que la seconde donne accès à une petite cuisine qui a une fenêtre sur la cour de derrière.

La boutique est toute semblable à nombre des plus vieilles boulangeries des campagnes bretonnes, mais ses pareilles deviennent de plus en plus rares. On y voit çà et là des sacs de blé et de son ; à côté, une bascule ; sur les étagères du mur, de gros pains de ménage s'étalent auprès d'affriolantes brioches. Sur la chaux du milieu de l'un des murs s'estampe en relief un vieux saint Yves de porcelaine...

Derrière un autre comptoir de bois vermoulu se tient presque toujours une jeune et brune Trécorroise, Mlle Louise Bigot (1), dont les parents furent pendant plus de soixante ans les locataires, mais encore les bons amis de leur illustre propriétaire, Ernest Renan.

La pièce de derrière, et servant de cuisine, est plus étroite que la boutique ; elle est mal éclairée, et l'on y voit de grosses poutres qui soutiennent le plancher supérieur, car son sol est la terre nue. Au-dessus de l'antique corbin noirci de la grande cheminée à chambranle est un vieux et large christ en bois presque aussi noir, ayant en face un gros quartier de lard suspendu au plafond — à la mode de la Bretagne bretonnante.

C'était autrefois la chambre de Mme Renan, et c'est

---

(1) Décédée le 1er août 1903.

dans un lit breton, qui se trouvait alors entre la cheminée et l'unique porte, que, dans l'hiver de 1823, elle mit au monde son dernier enfant, le petit « Ernestic », comme on disait familièrement. A l'opposé, et du côté de la fenêtre, est une grosse table de cuisine avec des bancs ; puis, au mur, une vieille horloge de bois et un vaissellier de noyer verni, dont l'on ne pourrait compter les années. A part le lit, qui a été remplacé par une armoire, l'appartement est resté tel que jadis, et c'est bien encore l'arrière-salle qui vit naître le plus célèbre enfant de la ville de Tréguier. Notre aimable cicerone nous l'assure aussi.

Et, en toute vérité, c'est bien là le réduit désormais historique, au jour triste, qui ramène malgré soi à la mémoire cette phrase caractéristique des *Souvenirs d'enfance :* « Dans les premières lueurs de mon être, j'ai senti les froides brumes de la mer, subi la bise du matin, traversé l'âpre et mélancolique insomnie du banc de quart. »

Si l'on examine la maison natale de Renan du côté cour et jardins, c'est-à-dire au midi, on remarque qu'elle est flanquée d'un pavillon élevé formant une espèce de tourelle, plus haute que le toit des maisons environnantes.

On y accède par un vieil escalier tournant, à marches de pierre, et assez large par le bas, pour devenir très étroit et en bois après le premier étage. Arrivé là, on ne peut monter qu'à l'aide d'une corde grossière, que l'on prend à la main en guise de rampe, tout comme avec les vieilles échelles de meunier.

Le premier étage est occupé en entier par des douaniers, mais le pavillon supérieur est l'asile d'une pauvre journalière, qui se fait un plaisir de montrer la chambrette nue où Ernest Renan, enfant, aimait à travailler et à admirer la nature. C'est que l'horizon est superbe aussi des petites fenêtres — des lucarnes plutôt — de cette pièce surélevée. Des vergers et jardins voisins, la vue s'étend jusqu'aux collines boisées et ondulées de Trédarzec, dont le clocher émerge des rochers et de la verdure d'où rutilent des champs entiers d'ajoncs et de genêts d'or, l'œil passant par-dessus les toits aigus de la vallée, les quais, les berges, le pont et le Jaudy, large comme un bras de mer.

Ernest Renan a repu les yeux de ses jeunes années de ce gracieux panorama, bien plus souvent que du sévère aspect du vieux Tréguier. Et c'est sans nul doute dans cet horizon peu ordinaire que l'illustre auteur de la *Prière sur l'Acropole* a appris à goûter le charme du paysage, à se pénétrer du sentiment de la nature qui rafraîchit et colore toute son œuvre. Enfant, il s'est attardé maintes fois rêvant à cette pauvre petite lucarne ; jeune. il a revécu par la pensée l'histoire du « broyeur de lin » de Trédarzec, contée par sa mère ; comme, sur le tard, il aimait encore à coucher, au moins une nuit, dans le lit à rideaux blancs de la chambre du premier étage, et presque à chaque fois qu'il est revenu dans sa maison natale de Tréguier.

Aujourd'hui, c'est la maison la plus visitée de la capitale du Trécor. Des artistes, des touristes, de simples curieux, beaucoup d'étrangers, et même des

notabilités de France et d'ailleurs, viennent, chaque année, visiter l'habitation historique qui fut la maison héréditaire et familiale des Renan, à Tréguier.

Un autre grand Breton, qui fut encore un ami et un contemporain d'Ernest Renan, Jules Simon, lui aussi, rendit un jour visite à la maison natale de son collègue à l'Académie française, et il a conté la chose, en 1892, lors de la mort de son propriétaire :

« Je suis allé plusieurs fois à Tréguier pendant les vacances pour visiter mon ami Le Goaster. J'ai été député de cette ville-là, il y a quarante-quatre ans (1); comme le temps passe! Dans une de mes dernières visites, j'ai voulu voir la maison où Renan est né et le petit séminaire où il a été élevé jusqu'à l'âge de seize ans. La maison est à lui, et Le Goaster a eu d'autant plus de facilité pour m'y conduire qu'il en est le gérant.

« Une gérance bien facile, qui constitue uniquement à faire les réparations les plus indispensables, car il n'était jamais question de loyer entre Renan et ses locataires. Mon pays est un pays tout particulier où les locataires regardent volontiers leur propriétaire comme un homme attaché à leur service. Mon ami Pollard, qui était médecin à Lannion, ne manquait jamais, quand on l'appelait au loin, de mettre de l'argent dans ses poches pour le laisser à ses malades. Ils ont bien fait leurs affaires, Pollard et Renan, à ce métier-là, puisque l'un a gagné le ciel, et l'autre le Panthéon.

« La bonne femme (sans doute Mme Le Bigot) qui

(1) En 1848, comme député de l'arrondissement de Lannion.

nous montra au second étage la chambre où Renan est né (1) ne manqua pas d'expliquer à Le Goaster qu'il fallait refaire la cheminée et l'escalier. Je dois dire que l'escalier était un casse-cou. La chambre devait abriter difficilement tout un ménage; mais elle était assez vaste et bien éclairée par de larges fenêtres.

« La locataire, elle, était très misérable. Il y a bien des années de cela, et tout a pu changer, choses et gens. Je lui demandai s'il ne venait pas des Anglais pour visiter la chambre de M. Renan.

« — Oh ! oui, Monsieur, il en est venu encore hier.

« — Eh bien, lui dis-je en riant, quand il en viendra d'autres, vendez-leur la plume qui a écrit la *Vie de Jésus*; cela vous fera un joli revenu.

« — Mais, dit-elle d'un air consterné, je ne l'ai pas !... »

Pourtant, de cette vieille masure granitique de la ruelle Stanko est éclos un esprit de haut vol; de ces pierres froides, usées par les siècles, est sorti un génie.

« Ces forces économisées d'une race que Renan s'est plu souvent à célébrer — a dit G. Geffroy (2) — s'étaient gardées intactes dans la pauvre maison plantée de travers dans la rue montante, et c'est là que l'enfant a grandi, a appris, a rêvé; c'est de là qu'il est parti conquérir le monde de l'esprit. Il ne peut guère y avoir de

(1) C'était celle où le petit Ernest travaillait, avec plusieurs mais non larges fenêtres.

(2) *La Justice* du 3 octobre 1902.

réduit plus médiocre, de logis plus étroit et plus pauvre que la chambre du rez-de-chaussée où est né celui-là qui devait imposer une manière de penser.

« Mais quelle atmosphère de préparation, quelle sûreté du point de départ! Là, dans cette maisonnette, on a bien la sensation que Renan fut le produit accumulé, concentré, de toutes les générations de Renan venues avant lui. Le passé chuchote encore dans l'étroite chambrette où il n'y a guère de place pour se mouvoir entre la haute cheminée et le lit-armoire; mais l'adolescent avait son cabinet de travail tout en haut, dans le pavillon où l'on aperçoit les jardins, la rivière qui s'en va à la mer, la fuite des nuages, tout l'espace inconnu... »

Si la maison historique de la rue Renan actuelle a été et reste le maigre fief héréditaire des Renan, en tant que propriétaires, elle a eu aussi des locataires héréditaires, tels que la famille Le Bigot — tous de simples et braves gens, les uns comme les autres; — car, dès que son fils alla à Paris, en 1838, Mme Renan cessa son commerce d'épicerie et loua presque toute sa maison, gardant seulement pour elle le « pavillon » du troisième.

Il y a plus de soixante ans que la famille Le Bigot — des boulangers — est locataire de Mme Renan mère, d'Ernest Renan ou de ses enfants. Et tous, les vieux comme les enfants, ont eu une grande vénération sincère et respectueuse pour leurs propriétaires — une des « grosses têtes de Paris », disait parfois la mère Le Bigot en parlant de l'académicien.

Mais il faut dire aussi que Renan était le propriétaire

idéal. Jules Simon nous l'a déjà appris et M. Ange Le Goaster, s'il vivait encore, pourrait nous en dire long à ce sujet, car il savait mieux que personne avec quel désintéressement et quelle bonté d'âme Ernest Renan agissait avec les petites gens de sa maison natale. Même, si sa famille a gardé la correspondance du Maître avec lui, celle-ci doit être plus qu'édifiante...

Avant M. Ange Le Goaster (1), Renan eut pendant de longues années une autre intendante trécorroise, chargée de percevoir ses modestes revenus et de les garder par devers elle jusqu'à ce qu'il les réclamât. Dans le pays, on l'appelait « la vieille Gode ». C'était une très honnête femme, mais un peu besogneuse et n'ayant que de vagues notions d'arithmétique.

Trois ou quatre fois, il arriva au célèbre membre de l'Institut de lui demander des comptes et, à chaque fois, se reproduisait la même scène, d'un comique touchant. Le dialogue était à peu près celui-ci :

— Eh bien! insinuait Renan, où en sommes-nous, ma vieille Gode?

— Ah! mon doux monsieur, gémissait l'intendante avec de tristes hochements de tête, ces derniers temps ont été durs. Quelques misérables francs, c'est tout ce que j'ai pu faire rentrer. Un tel a tremblé la fièvre de Saint-Cadô qui, comme vous le savez, ne dure jamais moins de soixante jours. Tel autre a eu à fêter la naissance de deux jumeaux...

Suivait toute une kyrielle d'événements heureux ou

(1) Receveur de rentes et propriétaire à Tréguier.

malheureux à laquelle le bon propriétaire se hâtait de couper court, en disant d'un ton de componction :

— Ne vous désolez pas, vieille Gode; l'année prochaine, il faut l'espérer, les choses marcheront mieux (1).

Ainsi finissait invariablement ce règlement d'intérêts.

Afin de montrer aussi exactement que possible cet aspect, sans doute le moins connu, du célèbre écrivain, et qui nous le fait voir comme le plus délicat des philanthropes, nous allons publier quelques lettres inédites adressées par E. Renan à la famille des Le Bigot, soit dans des circonstances notables de leur existence, soit comme simple correspondance d'affaires. Elles en disent long par elles-mêmes, dans leur simplicité épistolaire; ne les déflorons pas par d'inutiles commentaires :

« Sèvres, 20 juin 1868.

« Mon cher Bigot (2),

« Voilà une bien grande perte qui, j'en suis sûr, vous sera aussi bien sensible. Ma chère mère est morte il y a quelques jours dans mes bras.

« Rassurez-vous, mon cher Bigot, sur les suites que ce triste accident pourrait avoir pour vous. Ma mère vous portait le plus grand intérêt ; cela suffit pour que je sois aussi bien disposé qu'il est possible pour vous. Vous avez écrit à ma mère; elle était trop malade pour

(1) M. Anatole Le Braz (*Journal des Débats*).

(2) Dans le langage ordinaire, on supprime souvent le préfixe en Bretagne.

vous répondre; dans quelques jours, nous reprendrons tout cela.

« En attendant, mon cher Bigot, soyez tranquille; donnez à la mémoire de ma mère les regrets qu'elle a mérités de vous par la bienveillance qu'elle vous a toujours témoignée, et croyez à mes meilleurs sentiments.

« E. Renan.

« Quand vous aurez à m'écrire, adressez vos lettres, 29, rue Vaneau. »

Le 15 juillet de la même année, l'illustre Trécorrois écrivait pour affaires à « son cher Bigot » :

« Vous avez eu raison de faire arrêter les travaux du mur. Dites à Salpin que je serai le meilleur voisin, mais que je ne veux pas laisser faire des choses qui déprécient la propriété. J'irai vous voir en septembre, et alors nous réglerons tout. »

Le Bigot ayant sans doute cru devoir proposer une de ses chambres à son excellent propriétaire pour son prochain voyage, celui-ci lui répondait, le 19 août 1868 :

« Mon cher Bigot,

« Merci pour votre bonne proposition. Je passerai très peu de temps à Tréguier et j'irai probablement à l'hôtel. Je vais faire un petit voyage en Allemagne, puis j'espère pouvoir faire cette petite course de Tréguier avec ma femme (1). »

(1) Nous faisons remarquer cette lettre, car elle contient la date et l'annonce du premier retour en Bretagne d'Ernest Renan; nous en reparlerons en ses lieu et place.

Quand son vieux locataire mourut, Renan écrivit à sa veuve :

« Paris, 15 avril 1887.

« Ma chère Marie-Yvonne,

« J'ai appris avec un vif chagrin la mort de Le Bigot. Croyez que je prends une grande part à votre peine. Du courage, ma pauvre Marie-Yvonne ; ma femme aussi vous envoie ses bien sincères condoléances. Dans deux mois, à peu près, nous causerons. Comptez toujours sur notre bien vive amitié.

« Bon courage, chère Marie-Yvonne, et bonne santé.

« Votre affectionné,

« E. Renan. »

La même année, le 17 octobre, Mme Le Bigot recevait de Rosmapamon cette autre lettre inédite de son propriétaire :

« Ma chère Marie-Yvonne,

« Ma femme m'a dit que vous désirez renouveler le bail pour neuf ans, avec reversibilité sur vos enfants. Je désire tout à fait, ma chère Marie-Yvonne, vous satisfaire.

« Ma mère vous était fort attachée et je désire suivre les habitudes de ma mère. Je regrette de n'avoir pu vous voir. Votre bail ayant encore deux années à courir, rien ne presse. Nous reviendrons vers la fin de juin de l'année prochaine ; nous pourrons alors causer à loisir. D'ici là, ne vous fatiguez pas trop.

« ... Ma femme et mes enfants vous envoient tous

leurs compliments. Croyez, ma chère Marie-Yvonne, à mes meilleurs sentiments.

« E. Renan. »

Si Ernest Renan savait montrer ainsi tant de sympathie affectueuse et de si charmante bonté envers les locataires de sa maison natale, il était bien payé de retour.

Dès qu'il était bruit d'un de ses voyages dans sa ville natale, ceux-ci s'empressaient à lui faire fête. Toujours ils le priaient à dîner, l'invitant même souvent à coucher. Une année, sur la fin de sa vie, il accepta un repas, par crainte de blesser ces braves gens en se dérobant toujours à leurs avances si respectueusement empressées.

Nous parlerons du fameux banquet de Tréguier de 1884, qui marque le grand retour de Renan en Bretagne. « Le lendemain, nous a dit un témoin oculaire, nous vîmes arriver à l'hôtel du Lion d'Or, où avait eu lieu le « Dîner celtique », le locataire de Renan, un bon boulanger, M. Le Bigot, dont nous avions visité la veille la maison, maison natale d'Ernest Renan. Il venait nous faire part de sa joie, car il avait invité à dîner, pour le soir même, le Maître, qui avait accepté :

« — Je vais donc l'avoir à ma table; quel bonheur! Si vous saviez comme il est bon! Je puis le dire mieux que tout autre, car je le connais depuis quarante ans. Nous avions depuis bien longtemps une poule à la maison, elle était apprivoisée, nous l'aimions. Eh bien, nous n'avons pas hésité à la sacrifier pour une si belle fête, et nous la servons ce soir à M. Renan...

« Ce fut une grande rumeur et une joie vive dans la vieille maison de la Grand'Rue (1). Le gala eut lieu chez la boulangère du rez-de-chaussée — la mère Bigot, comme on disait dans ce coin de la ville. Quand la volaille fut apportée sur la table, l'excellente femme, dans la sincérité de son émotion et la naïveté de son cœur, s'écria :

« — Jugez, Monsieur Renan, à quel point nous vous aimons. Voilà six ans que nous avions cette poule, et nous l'avons tuée en votre honneur (2) !

« — Vraiment, repartit Renan avec un sourire que l'on devine, j'en suis si navré pour cette pauvre bête, que je ne sais si j'aurais le courage de goûter sa chair.

« Force lui fut cependant d'en prendre deux fois, et il se laissa faire par bonté d'âme. »

Mme Le Bigot (3) était aussi dévote que la plus pieuse des Trécorroises ; mais elle avait une si réelle affection pour son propriétaire qu'elle ne se gênait pas le moins du monde pour la manifester — surtout si quelqu'un insinuait devant elle quelque chose attaquant la réputation de M. Renan.

Maintes fois, des touristes indiscrets ou des lettrés curieux lui ont demandé :

— Que dit-on de M. Renan dans le pays?

---

(1) Rue Renan, depuis 1902.

(2) Dans les campagnes bretonnes, on garde ainsi les meilleures volailles pour les fêtes de famille ou pour les grands *pardons*.

(3) Décédée en 1902.

— Dame! Monsieur, y a des gens qui ont dit qu'il avait bien fait; d'autres ont dit qu'il avait eu tort. Vous savez ce que c'est : on ne peut pas plaire à tout un chacun. Il a fait des livres dont on a dit ça et ça, mais c'est pas à des gens simples comme nous à juger de ces ouvrages-là. En tout cas, c'est un bon maître et jamais il ne nous a tracassé pour le paiement des termes...

A d'autres, elle répondait :

— Ah! ça, ce n'est pas mon affaire! Ça ne me regarde pas!... Je l'aimais beaucoup et je ne veux pas entendre dire du mal de lui!...

Mme Le Bigot, ainsi que sa fille, depuis, ont tenu d'ailleurs à marquer par une preuve tangible la vénération sans mélange qu'elles avaient pour Ernest Renan, en réunissant dans l'appartement le plus discret et le plus convenable de sa maison natale — une petite salle familiale dont l'entrée est située en face de la cuisine — tous les souvenirs du « maître ». Ses lettres à la famille Le Bigot y sont encadrées et mises précieusement à la place d'honneur, tout à côté de plusieurs de ses derniers portraits.

Une réduction de goélette qui est à côté fait naturellement songer aux ancêtres du célèbre écrivain. On l'a sans doute mise avec intention.

Puisse ce précieux et modeste souvenir d'une locataire du grand Trécorrois donner l'idée d'un futur « Musée Renan » dans sa vieille et bien chère maison natale de Tréguier...

IV

Le capitaine Renan. — Naissance d'Ernest Renan.

C'était au beau moment où les puissances coalisées luttaient pour combattre la France de la Révolution. Un capitaine breton arpentait fiévreusement les quais de Saint-Malo, — la patrie des hardis corsaires, — car son navire l'*Aventurier* se trouvait dans le port célèbre par ses audaces contre l'Anglais, avec un chargement de valeur qu'il voulait ramener à destination, et il faut ajouter qu'il venait d'apprendre que de fortes croisières ennemies sillonnaient la Manche.

En brave marin breton qu'il était et en digne émule des corsaires malouins, il se décida à sortir et à braver le sort qui lui semblait pourtant contraire. Malheureusement, une tempête s'éleva, la manœuvre devint difficile et un gros corsaire britannique, que le capitaine n'avait pu voir, fondit sur l'*Aventurier* et le captura.

L'équipage fut pris par le corsaire et l'ennemi ne laissa à bord du brick français que le capitaine et son mousse, pour aider à la manœuvre, car l'*Aventurier* fut mis à la remorque de son vainqueur, qui se dirigea à toutes voiles vers les côtes d'Angleterre.

Cependant la tempête redoublait de violence, et un naufrage semblait imminent. Quatre marins furent

alors détachés du corsaire ennemi et placés sur le navire breton ; puis, pour rendre la marche du premier plus facile et encore afin d'éviter toute collision dans la bourrasque, on rompit les amarres.

Le capitaine breton eut alors une idée de corsaire. Il descendit dans la cale, y pratiqua courageusement une légère ouverture et remonta en déclarant à ses vainqueurs et maîtres qu'une voie d'eau s'était produite.

Les Anglais le sommèrent alors de prendre tous les moyens possibles pour sauver le navire.

— Que m'importe à moi, leur répondit-il fièrement, et les bras croisés; je préfère avoir la mer pour tombe que de mourir sur un de vos pontons!

Les menaces étaient inutiles dans ces heures critiques. Deux des marins anglais descendirent dans la cale pour se rendre compte du péril. Le capitaine breton et son mousse s'arment de courage; ils menacent de brûler la cervelle aux deux autres restés sur le pont s'ils ne vont rejoindre leurs camarades. Chose faite, vite les panneaux furent encloués, les chaînes et les barriques entassées sur le pont et, quelques heures après, l'*Aventurier* rentre à Saint-Malo avec les quatre marins anglais prisonniers et conduit par le seul capitaine et le mousse du navire (1).

Ce vaillant capitaine breton, qui s'était conduit en la circonstance comme un de nos plus héroïques corsaires, s'appelait Philibert Renan, du port de Tréguier. C'était le père de l'illustre auteur de la *Vie de Jésus*.

---

(1) *Biographie de Renan* (1864).

Nous avons dit quelles étaient les opinions patriotiques et républicaines de son vieux père, le capitaine de barque Alain Renan. Son fils partagea les mêmes idées, car lui aussi était un convaincu et un honnête homme, allant droit son chemin. Sa carrière maritime influa aussi beaucoup sur son tempérament, au moral comme au physique.

« Notre père servit sur les flottes de la République. Après les désastres maritimes du temps, il commanda des navires pour son propre compte », a écrit un jour Ernest Renan (1).

Philibert Renan fit, dans sa jeunesse, d'excellentes études nautiques et de langue anglaise à Brest. Il fut reçu à l'examen des capitaines au long cours le 6 octobre 1798 (2).

Quand Napoléon eut décrété le blocus continental, Philibert Renan entra dans la marine de l'Etat. Il fut embarqué à Brest, le 16 brumaire an XII, — 7 novembre 1804, — sur la canonnière l'*Inquiète*, capitaine Lissillour (3), et prit part à plusieurs campagnes de guerre, notamment celles de l'amiral Villaret-Joyeuse.

Il fut même moins heureux qu'à bord de l'*Aventurier* et fait prisonnier de guerre, puis envoyé sur les pontons anglais. Il y resta plusieurs mois, puis devint professeur d'hydrographie à Londres.

Lorsque la paix fut conclue, il revint à Tréguier et il

(1) *A ma sœur Henriette.*

(2) Archives du ministère de la Marine.

(3) D'après l'article matriculaire du capitaine Renan.

se maria en 1807. C'est alors qu'il navigua pour son propre compte, en rentrant aux capitaines au long cours, le 23 octobre 1808.

Le capitaine Renan était fier de ses campagnes de l'Etat et il aimait à les rappeler. Aussi, chaque année, sa jouissance était d'aller, le jour où l'on tirait au sort, humilier les recrues nouvelles de ses souvenirs de volontaire. Regardant d'un air de mépris ceux qui mettaient la main dans l'urne : « Autrefois, disait-il, nous ne faisions pas ainsi. » Et il haussait ostensiblement les épaules sur la décadence des temps.

C'était un excellent matelot, un peu vif, comme tous les gens de mer, mais plein de cœur et parfait honnête homme. Il était d'une forte corpulence, avait le poing solide, parlait haut, buvait ferme et fumait fort. S'il avait les travers du marin, il en possédait aussi au suprême degré les qualités; il était surtout plein de bravoure et même, dans sa jeunesse, n'était pas ennemi d'un brin de gaîté gauloise.

L'anecdote suivante nous le montre tel.

A cette époque vivait à Tréguier un vieillard excessivement avare. Quoique possesseur d'une fortune très satisfaisante, le bonhomme faisait maigre chère; il ne voulait se nourrir que des produits de son jardin.

Un soir que le capitaine Renan, promenant avec quelques amis, cherchait un moyen de se distraire, il lui vint à l'esprit de jouer un tour au Crésus-Harpagon.

Sans plus tarder, il se rend par escalade dans le jardin du bonhomme, y cueille tous les artichauts qui s'y trouvent, et, pendant que l'on porte à la ménagère

les bienheureux légumes, il va prier le propriétaire du jardin de vouloir bien prendre part à un souper d'amis.

L'offre, on le comprend, fut acceptée avec joie, et l'avare mangea des artichauts à souhait...

On devine son dépit lorsqu'il s'aperçut que le festin avait eu lieu à ses dépens (1).

Le capitaine Renan était estimé et aimé. Ainsi, en 1815, sa situation devint très difficile, surtout pour lui, ancien patriote ardent de la Révolution et ancien marin de l'Empire. Il fallait à tout propos la contre-signature d'un chevalier de Saint-Louis. Le principal légitimiste de l'endroit vint lui dire :

— Monsieur Renan, quand vous aurez besoin d'une signature, je ne veux pas que vous en demandiez d'autre que la mienne.

Comme on le voit, il n'y avait pas non plus l'ombre de haines entre des hommes qui, la veille, s'étaient presque tiré des coups de fusil (2).

Le capitaine Renan ne faisait guère que le cabotage sur les côtes de Bretagne et de Normandie. Etant marin et fils de marin, il ne voulut s'allier qu'à une famille de marins.

C'est entre deux embarquements, et pendant une des heures de trêve des guerres maritimes de la Révolution et de l'Empire, que le capitaine Philibert Renan épousa une des beautés lannionnaises, Mlle Madeleine Féger — plus connue sous le nom familier de Manon Lasbleiz (3)

---

(1) *Biographie d'Ernest Renan* (1864).
(2) Récit d'Ernest Renan, dans un dîner celtique.
(3) Car sa mère s'était remariée avec Me Lasbleiz.

et qui devint plus tard la « tante Manon », aimée de toute la grande famille des Renan. Elle était simple, laborieuse, active, ayant beaucoup d'esprit et même de piété. Nous la jugerons d'ailleurs à ses actes, car elle tint une grande place dans la jeunesse et même dans la vie de son Benjamin, devenu si illustre...

Mlle Féger appartenait à la bourgeoisie de Lannion. Son père, qui était capitaine au long cours, était de Bordeaux, et s'était allié à Lannion avec une des meilleures et grandes familles de la ville, les Cadillan. D'ailleurs, comme il mourut avant le mariage de sa fille, sa veuve s'allia avec une autre vieille famille lannionnaise, les Lasbleiz, en épousant François-Joseph Lasbleiz, avoué.

La future Mme Philibert Renan était née en 1783. Voici son acte de naissance :

Acte de naissance de Madeleine Féger,
mère d'Ernest Renan.

« Magdelaine-Joseph Féger, fille légitime du sieur Joseph-Marie Féger et de Demoiselle Claire Cardillan, son épouse, née le sept juin mil sept cent quatre vingt trois, a été baptisée le même jour solennellement dans cette église par le soussigné. Parrain et marraine ont été le sieur Joseph Marie Cadillan et demoiselle Magdelaine Françoise Féger, veuve du sieur Cugneau; le père présent, soussignés.

« *Signatures :* Magdelaine Françoise Féger. — Cadillan. — K/stivien Le Bricquir. — Féger. — G. M. Lunégan, curé de Lannion. »

Ernest Renan n'a connu que sa grand'mère maternelle, et il en parle en des termes charmants :

« Ma bonne maman, comme je l'appelais, était un fort aimable modèle de la bourgeoisie d'autrefois. Elle avait été extrêmement jolie. Je l'ai connue dans ses dernières années, gardant toujours la mode du moment où elle devint veuve. Elle tenait à sa classe, ne quitta jamais ses coiffes de bourgeoise, ne souffrit jamais d'être appelée que *Mademoiselle*. Les dames nobles l'avaient en haute estime. Elle était admirable de candeur, de respect et d'honnêteté. La piété de ma grand'-mère, sa politesse, son culte pour l'ordre établi, me sont restés comme une des meilleures images de cette vieille société fondée sur Dieu et le Roi, deux étais qu'il n'est pas sûr qu'on puisse remplacer. »

Dans ses *Souvenirs d'enfance*, Ernest Renan aime à rappeler quelques traits de la vie tourmentée d'alors à Lannion, et dont sa grand'mère fut l'héroïne : tels que le prêtre qu'elle cacha et sauva, ou la fin tragique, par la guillotine, de sa camarade en dévoûment pour les réfractaires; comme encore les petites taquineries de ses oncles, grands patriotes, envers Mme Féger-Lasbleiz.

Mlle Magdelaine Féger tenait de son père et était plutôt ouverte, gaie, rieuse, pleine d'esprit, aimant plutôt la Révolution qu'elle ne la haïssait, écoutant sans fausse pudeur les chansons patriotiques, ayant même un faible pour le *Chant du Départ*. La mère et la fille formaient un contraste parfait. Cependant, plus tard, dans sa famille, Mme Ph. Renan apporta toutes les vertus qu'avait pratiquées son excellente mère...

C'est donc de sa mère qu'Ernest Renan tenait sa constante bonne humeur, cette douce bonhomie, sa fine ironie; ce qui explique aussi la boutade qu'il lança un jour sur sa formule : « Un Celte mêlé de Gascon... »

Le capitaine Philibert Renan épousa Magdelaine Féger le 31 décembre 1807, à Lannion. Voici, à titre documentaire, leur acte de mariage :

Acte de mariage de Philibert Renan,
père d'Ernest Renan.

« Du trente unième jour du mois de décembre an 1807, à onze heures du matin.

« Acte de mariage du sieur Philibert-François Renan, âgé de trente-trois ans, né à Tréguier, département des Côtes-du-Nord, le septième du mois d'avril mil sept cent soixante-quatorze, profession de marin, demeurant à Tréguier, département des Côtes-du-Nord, fils majeur du sieur Allain Renan, capitaine marchand demeurant à Tréguier, et de demoiselle Renée le Maître décédée à Tréguier. Le dit sieur Allain Renan présent déclare donner son consentement au dit mariage.

« Et de demoiselle Magdelaine-Josephe Féger, âgée de vingt-quatre ans, née à Lannion, département des Côtes-du-Nord, le septième du mois de juin l'an mil sept cent quatre-vingt-trois, profession de..., demeurant à Lannion, département des Côtes-du-Nord, fille majeure de Joseph-Marie Féger, capitaine au long cours, décédé à Lannion, et de dame Claire-Jeanne Gille Cadillan, épouse du sieur François-Joseph Lasbleiz, lesquels

présents déclarent donner leur consentement au dit mariage.

« Les publications ordonnées par l'article 73 de la loi ont été faites à Lannion et à Tréguier les dimanche treize et vingt décembre mil huit cent sept sans opposition.

« Remise a été faite à l'officier de l'état-civil :

« 1° Des actes constatant la naissance des futurs époux;

« 2° De l'acte du décès du sieur Joseph-Marie Féger, délivré par M. le Feyer, maire, le douze décembre mil huit cent sept;

« 3° De l'acte du décès de demoiselle Renée Le Maître, délivré par M. Guillou, aîné, maire de Tréguier, le quatorze octobre mil huit cent sept;

« 4° De deux extraits des publications de mariage et de certificat de non-opposition au dit mariage délivré par le maire de Tréguier, le vingt et un décembre mil huit cent sept.

« Lecture a été donnée aux parties contractantes, par l'officier de l'Etat-civil, des pièces ci-dessus mentionnées et du chapitre VI du titre V du Code civil contenant l'énumération des droits et des devoirs respectifs des époux.

« Les contractants ont déclaré se prendre, savoir : Le sieur Philibert-François Renan pour son épouse Magdelaine-Josephe Féger et demoiselle Magdelaine-Josephe Féger pour son époux le sieur Philibert-François Renan.

« En présence du sieur Allain Renan, âgé de soixante-

dix ans, profession de capitaine de barque, demeurant à Tréguier, département des Côtes-du-Nord, qui a déclaré être le père du contractant.

« De François-Joseph Lasbleiz, âgé de cinquante-deux ans, profession de avoué, demeurant à Lannion, département des Côtes-du-Nord, qui a déclaré être le beau-père de la contractante.

« De Joseph-Marie Cadillan, âgé de cinquante-sept ans, profession d'expert-priseur, demeurant à Lannion, département des Côtes-du-Nord, qui a déclaré être oncle germain de la contractante.

« Et de Joseph Le Coat, âgé de quarante ans, profession de négociant, demeurant à Lannion, département des Côtes-du-Nord, qui a déclaré être cousin germain de la contractante.

« Après quoi, moi, Joseph Le Feyer, maire et officier de l'Etat-civil. ai prononcé au nom de la loi, que les dits époux sont unis au mariage. Et ont, après lecture donnée du présent à haute voix, signé avec moi.

« *Signatures :* Magdelaine Féger; RENAN; Cadillan; Philibert-François RENAN; Lasbleiz; Claire Féger; Lecoat; Vve Féger épouse Lasbleiz; Cugnau; Annette Féger; Rosalie Toussaint; Le Feyer. »

Les époux Renan continuèrent en partie le commerce d'Alain Renan, qui leur avait cédé la maison de la Grand'Rue. Ils l'augmentèrent même. Ce fut surtout un commerce d'épicerie, auquel s'ajouta la vente du fer, des cordages et des charbons de terre. Ils vendaient

surtout beaucoup de fer, et le magasin Renan était un des plus considérables de la région. Malgré l'esprit d'ordre et d'économie de l'épouse, leur commerce ne prospéra pas toujours et vit plus tard de mauvais jours. Comme la plupart des marins, ayant peu d'aptitude aux affaires, le capitaine Renan avait surtout le grand tort de vouloir en faire quand même et de s'en occuper toujours. « Qui trop embrasse mal étreint », dit la sagesse populaire. Il en fut de même pour lui et, entre ses mains inhabiles, la petite fortune qu'il tenait de ses parents, et qu'il avait d'abord su accroître en commandant des navires pour son propre compte, se fondit peu à peu en de mauvaises spéculations commerciales...

M. et Mme Renan eurent trois enfants. Ils naquirent dans un ordre inverse à celui que la renommée devait leur assigner plus tard. Le premier qui vint égayer le foyer domestique fut Alain. Il naquit le 10 janvier 1809.

Comme nous le retrouvons, lui ou ses enfants, mêlé à la vie d'Ernest Renan, nous donnons son acte de naissance :

Acte de naissance d'Alain Renan, frère d'Ernest Renan.

« Du dixième jour de janvier 1809.

« Acte de naissance d'Allain-Clair Renan né ce jour à midi, fils légitime de Philibert-François Renan, âgé de trente-cinq ans, profession de marin capitaine au long cours, et de Magdelaine-Joseph Féger âgée de vingt-cinq ans, profession de marchande, demeurant à Tréguier.

« L'enfant présenté à l'officier de l'Etat-civil a été reconnu être du sexe masculin. La déclaration de naissance a été faite par le dit sieur Renan père de l'enfant, âgé de trente-cinq ans, profession de marin, demeurant à Tréguier.

« Premier témoin, Allain Renan, âgé de soixante-dix ans, profession de négociant, demeurant à Tréguier.

« Second témoin, Pierre Le Quellec, âgé de trente-huit ans, profession de propriétaire demeurant à Tréguier.

« Lecture donnée de ce que dessus, les comparants et témoins ont déclaré signer sauf le premier témoin.

« *Signatures :* Claire Cadillan; Renan; Le Quellec; François Renan.

« Constaté suivant la loi par moi Duportal Du Goasmeur, maire et officier de l'Etat-civil soussignant.

« *Signé :* Duportal-Du Goasmeur. »

Alain Renan fut le moins choyé de la famille. Comme son plus jeune frère, il fut un bon écolier; nous le retrouverons élève au collège ecclésiastique de Tréguier, ayant comme camarade le futur général Duportal du Goasmeur. C'est l'*Histoire du Collège de Tréguier* qui nous le dit; mais ce livre, contrairement à ce qu'il fait pour d'autres élèves, ne mentionne pas du tout la carrière d'Alain Renan...

Le 22 juillet 1811, Henriette-Marie Renan se présenta avant terme. Sa faible constitution s'en ressentit, sa

nature frêle réclamait des soins de chaque instant. Sa mère, très occupée par son commerce, ne pouvait guère les lui donner, et sa nourrice, Mlle Janvier, mourut à la peine.

Voici l'acte de naissance de celle qui fut l'âme-sœur d'Ernest Renan et qui eut la plus grande influence sur sa vie :

Acte de naissance d'Henriette Renan.

« Du vingt-deuxième jour de juillet mil huit cent onze.

« Acte de naissance de Henriette Marie RENAN née ce jour à dix heures du matin, fille légitime de Philibert-François Renan, âgé de trente-huit ans, profession de négociant, et de Magdeleine Joseph Féger, âgée de vingt-huit ans, profession de négociante, demeurant à Tréguier.

« L'enfant présenté à l'officier de l'Etat civil a été reconnu du sexe féminin. La déclaration de la naissance a été faite par le dit sieur Renan, âgé de trente-huit ans, profession de négociant, demeurant à Tréguier.

« Premier témoin, le sieur françois Lasbleiz, âgé de cinquante quatre ans, profession d'avoué, demeurant à Lannion.

« Second témoin, le sieur Allain Renan, âgé de soixante-treize ans, profession de propriétaire, demeurant à Tréguier, aïeul paternel de l'enfant.

« Lecture donnée de ce que dessus, les comparants et les témoins ont déclaré signer.

« *Signatures :* Lasbleiz; Ledillant; Le Moullec; RENAN fils; Claire Cadillan; RENAN.

« Constaté suivant la loi par moi Duportal Dugoasmeur, maire, officier de l'Etat-civil soussignant.

« *Signé :* Duportal-Du Goasmeur, maire. »

Si la famille augmentait au foyer du capitaine Renan, sa fortune diminuait plutôt. Les événements de 1815 amenèrent des crises commerciales qui lui furent fatales. Il dut reprendre la navigation et commander lui-même ses navires pour essayer d'arrêter la débâcle.

La nature sentimentale et faible de ce grand enfant de la mer ne tenait pas contre ces épreuves de la vie, contre lesquelles il n'était nullement cuirassé. Et c'étaient de grands ravages que l'inquiétude et le malheur exerçaient sur son âme bonne et douce, égarée dans un genre d'occupations qui n'était pas le sien. C'est même avec effroi que le capitaine Renan envisageait l'avenir. Et ces préoccupations naturelles le rendirent mélancolique et triste...

Les deux enfants avaient grandi dans ce ménage, où la gêne se faisait déjà sentir et où l'on ne s'occupait guère d'eux.

Alain allait au collège et Henriette reçut son éducation chez de vieilles religieuses chassées de leur couvent par la Révolution et devenues maîtresses d'école. Ce sont elles qui lui apprirent à lire et à réciter les psaumes en latin et, par cœur, tout ce qu'on chante à l'église.

Alain Renan avait un peu le caractère ouvert et gai de sa mère, tandis qu'Henriette ressemblait à son père, étant timide, mélancolique, concentrée. Le peu de joie

de ce foyer, où l'on ne riait plus depuis longtemps, comme aussi les malheurs dont elle fut de bonne heure entourée, ainsi qu'une enfance passée dans un tel milieu, plein de poésie et de douce tristesse, ne pouvaient que la prédisposer de plus en plus à la vie intérieure, tendance déjà innée chez elle.

Ernest Renan vint au monde au moment où ses parents comptaient être débarrassés des soucis de l'éducation d'un nouvel enfant. Le père avait quarante-neuf ans, la mère trente-neuf; Alain en avait quinze, et Henriette douze.

Le petit commerce d'épicerie, tenu par Mme Renan, pendant que le père naviguait en mer sur les côtes bretonnes, ne marchait déjà plus, et la misère s'était montrée dans le ménage. C'est ce qui fait dire un jour, de Mme Renan à son dernier fils : « Quand tu vins au monde, nous étions si tristes, que je te pris sur mes genoux et pleurai amèrement... » De son côté, Ernest Renan dit que sa naissance fut un rayon de soleil dans la mélancolique vie de son père :

« Au retour d'un de ces longs voyages dans nos mers froides et tristes, mon père eut un dernier rayon de joie : je naquis en février 1823 (1). »

Nous avons voulu voir nous-même le registre des naissances de la ville de Tréguier de cette année-là, et y copier l'acte de naissance du plus célèbre enfant de cette cité. Le voici, fidèlement reproduit :

---

(1) *A ma sœur Henriette.*

Acte de naissance d'Ernest Renan.

« *N° 18. — Du premier jour du mois de mars mil huit cent vingt-trois, à neuf heures du matin.*

« *Acte de naissance de Joseph-Ernest* Renan, *né le jour d'hier* (1), *à six heures du matin, fils légitime de Philibert-François* Renan, *âgé de quarante-neuf ans, profession de marchand épicier, et de Magdeleine-Josephe* Féger, *âgée de trente-neuf ans, demeurant à Tréguier.*

« *L'enfant présenté à l'officier de l'état civil a été reconnu être du sexe masculin. La déclaration de la naissance a été faite par ledit Philibert-François Renan, âgé de quarante neuf ans, profession de marchand épicier, demeurant à Tréguier.*

« *Premier témoin : Yves Le Moullec, cinquante et un ans, officier de santé, demeurant à Tréguier.*

« *Second témoin : Louis Bon Tuon, âgé de trente-trois ans, employé des contributions indirectes, demeurant à Tréguier.*

« *Lecture donnée de ce que les comparans et témoins ont déclaré signer. Un mot rayé nul.*

« Signatures : *Tuon;* Renan *aîné; Y. Le Moullec.*

« *Constaté suivant la loi par moi Duportal-Dugoasmeur, maire, officier de l'état civil soussigné.*

« Signé : *Duportal-Du Goasmeur.* »

---

(1) Tous les biographes d'Ernest Renan l'ont fait naître le 27 février; même la date qui est inscrite sur le socle de la statue de Tréguier reproduit cette erreur, car c'est bien le 28 du même mois qu'il est né.

Cette page, désormais historique de la ville de Tréguier, est précieusement conservée, à plus d'un titre. D'autant plus qu'elle est déjà l'objet d'actes de vandalisme de la part de collectionneurs ou de visiteurs peu scrupuleux. Ainsi, l'on nous a conté que le maire actuel de Tréguier, M. Guillerm, pendant qu'un étranger copiait dans la salle du secrétariat de la mairie l'extrait de naissance d'Ernest Renan, l'aperçut, par hasard, cachant un canif dans la manche de son veston, puis s'apprêtant ensuite à couper furtivement l'original de l'acte, afin sans doute d'emporter ce document comme précieux autographe... Il était temps!

Le registre des actes de baptême de la cure de Tréguier contient cet acte :

Acte de baptême d'Ernest Renan.

« L'an mil huit cent vingt-trois, le deux de mars, a été baptisé en l'église de Tréguier Joseph-Ernest RENAN, né le vingt-huit du mois de février mil huit cent vingt-trois, fils de Philibert Renan et de Madeleine Féger.

« Le parrain a été Joseph Quinquis, et la marraine Annette Féger. »

Ernest fut élevé par une parente de sa mère; car, tout entière à son négoce, Mme Renan ne pouvait donner de soins au nouveau-né qu'à de rares intervalles. Cette nourrice a raconté que l'on regardait sa conservation comme un miracle, tellement il était chétif et faible, et elle disait que ce miracle était dû à l'intercession de

la Vierge, que Mme Renan implorait nuit et jour pour son petit Ernest.

Cette femme aimait celui-ci avec une sorte de culte. C'était un de ces vieux types de la domesticité bretonne, une de ces bonnes filles, honnêtes, probes, pleines de douceur, dévouées au possible et qui s'attachent à ceux qu'elles servent, telles qu'elles deviennent de plus en plus rares. Des ennemis de Renan ont dit qu'il ne s'est pas souvenu, plus tard, de cette ancienne affection. C'est erroné. Cette bonne s'appelait Manon, et la famille Renan l'aimait beaucoup; et nous disons plus loin comment, ayant retrouvé son ancienne nourrice à l'hôpital de Tréguier, il assura la paix et le contentement de ses derniers jours.

Ernest Renan a écrit quelque part : « Ne confondons pas la légende avec l'histoire, mais n'essayons pas de bannir la légende, puisque telle est la forme que revêt machinalement la loi de l'humanité. »

Ici, nous ne faisons que de l'histoire, de l'intéressante histoire bretonne; mais nous sommes obligé d'ajouter que la légende, qui l'auréolera davantage dans le futur, semble avoir entouré la naissance du petit « Ernestic » de je ne sais quoi de merveilleux; car, tout comme un des Princes Charmants des temps nébuleux, Ernest Renan eut aussi une fée à son berceau, pour lui prédire sa destinée.

Il nous le conte ainsi :

« J'avais reçu, avant de naître, le coup de quelque fée. Gode, la vieille sorcière, me le disait souvent. Je naquis avant terme, et si faible que, pendant deux

mois, on crut que je ne vivrais pas. Gode vint dire à ma mère qu'elle avait eu un moyen sûr pour savoir mon sort. Elle prit une de mes petites chemises, alla un matin à l'étang sacré ; elle revint la face resplendissante.

« — Il veut vivre ! Il veut vivre !... criait-elle. A peine jetée sur l'eau, la petite chemise s'était soulevée...

« Plus tard, chaque fois que je la rencontrais, ses yeux étincelaient.

« — Oh ! si vous aviez vu, disait-elle, comme les deux bras s'élancèrent !

« Dès lors, j'étais aimé des fées et je les aimais (1). » Renan n'a-t-il pas déclaré, d'autre part, que le royaume de féerie, le plus beau qui soit en terre, est le domaine par excellence de la race celtique, et qu'il se manifeste chez elle par certains côtés de la religion, par le culte des vieux saints et des antiques chapelles. Lui-même n'en subit-il pas maintes fois la hantise dans sa toute enfance...

« Ces récits — il s'agit des légendes sur les vieux saints de Bretagne — eurent la plus grande influence sur le tour de mon imagination, dit-il encore dans ses *Souvenirs*. Les chapelles dont je viens de parler sont toujours solitaires, isolées dans les landes, au milieu des rochers ou dans des terrains vagues, tout à fait déserts. Le vent courant sur les bruyères, gémissant dans les genêts, me causait de folles terreurs. Parfois, je prenais la fuite éperdu, comme poursuivi par les génies du passé.

(1) *Souvenirs d'enfance.*

D'autres fois, je regardais, par la porte enfoncée de la chapelle, les vitraux ou les statuettes en bois peint qui ornaient l'autel. Cela me plongeait dans des rêves sans fin. La physionomie étrange, terrible de ces saints, plus druides que chrétiens, sauvages, vindicatifs, me poursuivait comme un cauchemar. »

Et, en effet, tous ceux qui savent lire la prose mélodieuse de l'ancien lévite trécorrois, ceux qui ont pu l'approcher ou qui ont eu la chance de l'entendre dans ses causeries inoubliables, pourront certifier que certainement quelque fée celtique l'avait doué d'une grâce et d'un charme qui ne sont pas de ce monde...

Ce qu'il y a de plus réel et de certain, c'est que Ernest Renan, dans son enfance comme dans sa jeunesse, et encore dans son âge mûr, eut tout au moins et toujours une « fée » de famille pour le soutenir et l'encourager dans la vie. Ce fut sa sœur Henriette — ce « bon génie » des jeunes années, à qui il a rendu plus tard un si touchant hommage, dans sa brochure *A ma sœur Henriette.*

Le petit Ernest était, nous l'avons dit, extrêmement délicat. Sa nourrice a maintes fois répété que l'on regardait sa conservation comme un miracle, dû, a-t-on dit aussi, à l'intercession de la Sainte Vierge, que Mme Renan implorait souvent pour lui.

La venue de ce petit frère fut pour Henriette — qui était bien trop sérieuse pour ses douze ans — comme une grande consolation, car elle pourrait lui prodiguer tout son cœur aimant. Elle l'adopta, s'attacha fortement à lui dès les premiers jours, concentrant toute son

affection sur ce petit être grêle et fragile qui semblait respirer à peine. Elle lui servit de petite mère.

Ernest Renan fut donc gâté par sa bonne grande sœur Henriette, qui souffrait et endurait tout de lui. Il a même raconté jusqu'à quel degré celle-ci le supportait :

« Je me rappelle encore les petites tyrannies que j'exerçais sur elle, et contre lesquelles elle ne se révolta jamais. Quand elle sortait parée pour aller aux réunions des jeunes demoiselles de son âge, je m'attachais à sa robe, je la suppliais de revenir. Alors elle rentrait, tirait ses habits de fête et restait avec moi. Un jour, par plaisanterie, elle me menaça, si je n'étais pas sage, de mourir ; et elle fit la morte, en effet, sur un fauteuil. L'horreur que me causa l'immobilité feinte de mon amie est peut-être l'impression la plus forte que j'aie éprouvée, le sort n'ayant pas voulu que j'aie assisté à son dernier soupir. Hors de moi, je m'élançai et lui fit au bras une terrible morsure. Elle poussa un cri que j'entends encore. Aux reproches que l'on m'adressait, je ne savais répondre qu'une seule chose : « Pourquoi « donc étais-tu morte ? Est-ce que tu mourras encore ? »

C'est dans le malheur que l'on éprouve ses meilleurs amis, que l'on reconnaît les véritables affections. Henriette ne devait pas tarder à se dévouer pour son jeune frère, car un nouveau malheur devait fondre sur cette famille, déjà bien éprouvée par le sort.

Le capitaine Renan, pour essayer de ramener l'aisance à son foyer, qu'il avait fort compromise dans des spéculations de « marchand épicier », avait dû recom-

mencer à naviguer. Un jour, il ne rentra pas à Tréguier avec son navire. La mer, vers qui l'attirait une insondable mélancolie, devait garder ce descendant d'une vieille famille de marins...

Un mystère plane encore sur cette fin subite du vieux capitaine. Voici ce qu'en dit son fils :

« En juillet 1828, les malheurs de notre père aboutirent à une affreuse catastrophe. Un jour, son navire venant de Saint-Malo rentra au port de Tréguier sans lui. Les hommes de l'équipage, interrogés, déclarèrent que depuis plusieurs jours ils ne l'avaient plus revu. Un mois entier, ma mère le chercha avec d'inexprimables angoisses ; enfin elle apprit qu'un cadavre avait été trouvé sur la côte d'Erqui, village situé entre Saint-Brieuc et le cap Fréhel. Il fut constaté que c'était celui de notre père. Quelle fut la cause de sa mort ? Fut-il surpris par un de ces accidents si communs dans la vie de l'homme des mers ? S'oublia-t-il dans un de ces longs rêves d'infini qui, chez les races bretonnes, confinent au sommeil sans fin ? Crut-il avoir mérité le repos ? Trouvant qu'il avait assez lutté, s'assit-il sur le rocher en disant : « Celle-ci sera la pierre de mon tom-« beau pour l'éternité ; ici je reposerai, car je l'ai choi-« sie ? » Nous ne le savons pas. On le déposa dans le sable, où, deux fois par jour, les flots viennent le visiter ; je n'ai pas encore pu élever là une pierre pour dire au passant ce que je lui dois (1)... »

Saura-t-on jamais la cause réelle de la mort du père

(1) *A ma sœur Henriette.*

d'Ernest Renan? Fut-il enlevé par une lame pendant le quart de nuit dans les parages dangereux où on le retrouva? Ou bien le malheureux s'était-il jeté à la mer dans une de ces heures de mélancolie, de terrible inquiétude, qui l'assaillaient à mesure qu'il voyait l'avenir de plus en plus sombre et menaçant pour les siens, quand le redoutable insuccès commercial le guettait continuellement?

C'est ce que l'on pourrait supposer à la lecture de l'explication du frère d'Henriette. Une autre version, recueillie au pays malouin, est tout autre. Le 12 juin 1828, le capitaine Renan, rentrant à son bord, fit un faux pas sur les quais de Saint-Malo et tomba à la mer; c'était la nuit; personne ne s'aperçut de cet accident. Le cadavre, emporté par le courant, fut retrouvé dix-sept jours plus tard, horriblement défiguré, dans la commune d'Erquy.

Après de minutieuses recherches, nous sommes parvenu à jeter un jour véritable sur la mort bizarre du père du célèbre auteur de la *Vie de Jésus.*

Donnons d'abord son acte de décès, tel qu'il est inscrit sur les registres de l'état civil de Tréguier :

Acte de décès de Philibert-François Renan.

« Du quinzième jour du mois de septembre mil huit cent vingt-huit, à huit heures du matin.

« Acte de décès de Philibert-François Renan, né à Tréguier, département des Côtes-du-Nord, âgé de cinquante-quatre ans, profession de capitaine de navire au

long cours, domicilié à Tréguier, décédé à Erqui vers le onze ou le douze juin dernier, fils des défunts Allain Renan et de Renée Le Maître, et époux de dame Magdelaine-Joseph Féger.

« La déclaration du décès sus mentionné a été faite par la dite dame Magdelaine-Josephe Féger, demeurant à Tréguier, âgée de quarante-cinq ans, profession de commerçante, qui a dit être veuve du dit défunt.

« Lecture donnée de ce que dessus, la comparante a déclaré que la dite inscription est faite en exécution du jugement du tribunal civil de première instance de Lannion, du douze de ce mois, dont une expédition demeurera annexée au double du présent registre qui sera déposé au greffe du dit tribunal, et a signée.

« *Signature :* Veuve Renan née Féger.

« Constaté suivant la loi par moi Honoré-Jacques-Rémond Le Goaster, adjoint-maire, officier de l'Etat-civil, soussignant.

« Par délégation du maire,

« *Signé :* Le Goaster, adjoint. »

Le capitaine Philibert Renan était occupé à prendre un chargement à Saint-Malo, avec son sloop, le *Saint-Pierre*, en juin 1828. Pour une raison restée inconnue de son équipage, rendez-vous d'affaires ou autre, le capitaine du *Saint-Pierre* quitta son bord le 11 de ce mois. L'équipage l'attendit vainement jusqu'au 27 juin. L'opinion s'accrédita qu'il dût tomber à la mer. Ses marins prirent alors un autre capitaine et firent voile pour Tréguier.

Le 1er juillet suivant, un cadavre du sexe masculin, vêtu d'une veste de drap bleu, à boutons de même, d'un pantalon de drap marron, d'un gilet de drap à double parement, de bas de coton bleu, et ayant dans la poche de sa veste une blague en peau de loup marin, fut trouvé à Lauruen, en la commune d'Erquy.

Lauruen est une petite grève située au nord de la commune d'Erquy, entre la pointe d'Erquy et celle du vieux-bourg de Plurien. Un peu au large de la plage est un îlot accessible à marée basse; on y voit une ancienne petite chapelle placée sous le vocable de saint Michel et où les prêtres de la paroisse vont dire la messe une fois l'an. De cette chapelle on découvre toute la haute mer sur une étendue considérable, que la situation topographique indique bien d'ailleurs.

Voici comment les faits s'étaient passés. Le capitaine Renan rentra à Saint-Malo le jour même du départ de son navire. Ne retrouvant plus les siens, il se mit en devoir de les rejoindre par la pointe d'Erquy, d'où il pouvait le plus facilement apercevoir le sloop dans son trajet de Saint-Malo à Tréguier. Il fut aperçu les jours suivants sur la côte d'Erquy et il dit même à quelques personnes rencontrées qu'il était un capitaine de Tréguier, que son navire venait de partir sans lui de Saint-Malo et qu'il désirait connaître l'endroit le plus proche d'où il pourrait reconnaître son navire et l'aller prendre.

Que se passa-t-il alors? Le capitaine aperçut-il le *Saint-Pierre* passant à quelque distance et voulut-il le rejoindre à la nage? ou bien, s'étant aventuré sur l'îlot Saint-Michel pour mieux l'apercevoir, fut-il surpris par

la mer? ou encore, fatigué de lutter contre la malechance, voulut-il trouver l'oubli dans les flots?

On ne saura jamais que le dénouement de ce petit drame maritime : c'est que, les jours suivants, son corps fut retrouvé sur la grève, dans un état horrible et méconnaissable...

Ordinairement, cette constatation de décès d'un inscrit maritime se fait après plusieurs enquêtes judiciaires et par jugement du tribunal civil de l'arrondissement du quartier du disparu, et conformément aux articles 155 et suivants du Code civil. C'est son résultat qui est annoté à l'acte de décès que nous venons de reproduire.

Malgré sa source judiciaire et l'autorité qui peut s'attacher à un tel document, la date qui a été indiquée comme date officielle du décès du capitaine Renan — 11-12 juin 1828 — est erronée. Il est indiscutable, en effet, que son décès est postérieur au 27 juin, date du départ de son navire de Saint-Malo, puisque ce marin fut vu sur la côte d'Erquy dans les tout derniers jours du même mois (1). C'est donc plutôt du 29 au 30 juin qu'il faut placer le décès de l'homme trouvé sur la grève de Lauruen — qui fut reconnu plus tard, par les vêtements qu'il portait et leur contenu, comme étant le capitaine Philibert Renan.

Qu'est devenue sa tombe et où est-elle? Les registres de l'état civil de la commune d'Erquy de cette époque ne font nullement mention du décès du capitaine Renan

(1) Procès-verbaux de l'enquête officielle d'alors.

ou de celui d'un naufragé inconnu — quoiqu'il est de tradition qu'il fut trouvé noyé sur les grèves d'Erquy. On ne peut expliquer cette omission que par l'état du cadavre qui était méconnaissable.

Ernest Renan, en disant que le corps de son père fut enfoui dans le sable de la grève, n'a fait que rappeler un usage séculaire concernant surtout les inconnus; mais il n'a pas dû connaître la vérité à ce sujet : qui est que le capitaine Philibert Renan a été inhumé dans l'angle nord-ouest du vieux cimetière d'Erquy (1).

Cette mort subite du capitaine Renan, de Tréguier, ne devait pas contribuer à améliorer la situation embarrassée de sa famille. Nous allons dire comment elle en subit les conséquences et quelle en fut surtout la répercussion sur l'enfance et les études du Benjamin de la famille...

(1) Ce fait est de tradition courante dans cette localité.

V

Ernest Renan écolier. — Son évolution.

(Lannion. — Tréguier. — Bréhat. — Paris.)

Un jour de mars 1842, Ernest Renan écrivait du séminaire d'Issy à sa sœur, qui était en ce moment à Vienne (Autriche), et au sujet de leur singulière existence à tous les deux :

« ... Je ne puis te dire toutes mes réflexions, surtout quand je rapprochais les temps jusqu'où pouvaient se porter mes souvenirs : celui où nous cachions notre misère à Lannion ; celui, non moins malheureux, où nous languissions à Tréguier et où la seule pensée d'un éloignement de cent vingt lieues nous faisait trembler... »

Le besoin ne tarda pas, en effet, à se faire sentir dans la famille privée de son chef, qui laissait sa femme aux prises avec de grands embarras financiers. La veuve dut liquider son commerce et même il fallut songer à quitter la maison paternelle de Tréguier — la seule propriété qui leur restât — afin de la louer au profit des créanciers.

Très éprouvée par les revers de fortune et par la mort si inattendue de son mari, Mme Renan plaça son plus jeune fils, Ernest, sous la protection de saint Yves, du Minihy de Tréguier — patron de tous les « délaissés ». C'est Renan lui-même qui conte plusieurs fois le fait. « A la mort de mon père, dit-il dans ses *Souvenirs*, ma mère me conduisit à sa chapelle (celle de Saint-Yves-de-Vérité) et le constitua mon tuteur. Je ne veux pas dire que le bon saint Yves ait merveilleusement géré nos affaires, ni surtout qu'il m'ait donné une remarquable entente de nos intérêts; mais je lui dois mieux que cela : il m'a donné contentement qui passe richesse et une bonne humeur naturelle qui m'a tenu en joie jusqu'à ce jour (1). »

Le fils aîné, Alain Renan, avait alors dix-neuf ans et ses études terminées. Ce jeune homme avait suivi les cours du collège de Tréguier depuis 1817 jusqu'en 1826; il termina cette année-là sa philosophie. Les palmarès, conservés au petit séminaire, nous apprennent qu'il eut des prix tous les ans : ainsi, en rhétorique, il a un deuxième prix de discours français et un autre de version latine, puis les premiers accessits de discours latin, de géométrie et d'excellence. L'année de sa philosophie, il obtient encore les deux premiers de physique et de géométrie, un premier accessit de philosophie et surtout le prix d'excellence pour les études mathématiques.

(1) E. Renan a oublié de nous dire encore si, conformément à l'usage du Minihy, sa mère le fit alors passer sous la traditionnelle pierre de Saint-Yves...

Il partit pour chercher fortune à Paris et commencer dès lors cette vie de travail et de constante application qui ne devait pas avoir toute sa récompense. Ses connaissances mathématiques lui valurent une situation lucrative. Il entra dans une maison de banque, qu'il devait diriger plus tard pour son propre compte, à Saint-Malo. Nous l'y retrouverons. Quant à Mme Philibert Renan, avec sa fille Henriette et son jeune fils Ernest, elle s'en alla cacher sa misère à Lannion, au sein de sa propre famille.

La maison de Lannion, où habita la famille Renan, de 1828 à 1831, existe toujours. Elle est située rue de l'Allée-Verte, et porte le numéro 12. La locataire actuelle y exploite un petit commerce de lingerie et de mercerie. Mme Renan loua cette maison, car elle ne lui a jamais appartenu. Sa petite famille vivait presque toujours auprès de sa mère, devenue Mme veuve Lasbleiz, qui aimait beaucoup ses petits-enfants Renan, et aussi avec ses sœurs, qui ne s'étaient pas mariées et menaient une vie de recluses, très religieuse et bien trop sage pour des enfants. Ces vieilles tantes n'avaient d'autre divertissement, le dimanche, après les offices, que de faire voler une plume, chacune soufflant à son tour pour l'empêcher de toucher terre...

Le petit Ernest, quoique tout enfant, allait à l'école des Frères, et il s'est rappelé, plus tard, quelques souvenirs de son enfance à Lannion.

D'abord, ce sont des traits de bonté de sa sœur Henriette à son égard. Elle aimait à le mener à l'église, le soir, même en hiver ; mais alors, comme il était frêle et

délicat, elle le tenait abrité sous son manteau. « C'était pour moi une grande joie de fouler la neige, ainsi abrité de toutes parts », a-t-il dit depuis.

On ne saurait trop rappeler cet autre trait de la bonté d'Henriette pour son plus jeune frère : Un jour, trouvant les mouvements du petit Ernest embarrassés, elle vit qu'il cherchait timidement à dissimuler le défaut d'un vêtement usé. Elle pleura; la vue de ce pauvre enfant destiné à la misère, avec d'autres instincts, lui serra le cœur. Ernest Renan n'a-t-il pas dit, d'ailleurs, que, à partir de la mort de son père, son état fut la pauvreté !...

Parmi les curieux souvenirs d'enfance du célèbre écrivain, citons cet exquis trait d'enfant et qui semble se rattacher à l'un des « pardons » de la côte, celui du Yaudet ou de Locquémau, où les Lannionnais se rendent en bateau.

« Je me rappelle qu'à un pardon de Basse-Bretagne, où l'on allait en bateau, notre barque était précédée d'une autre où se trouvaient des dames pauvres qui, ayant voulu se faire belles pour la fête, étaient tombées dans des arrangements de toilette chétifs et de mauvais goût. Les personnes avec qui nous étions en riaient et les pauvres dames s'en apercevaient. Je vis ma sœur Henriette fondre en larmes. Ce persiflage lui sembla une barbarie (1). »

Un jour, dans un dîner celtique parisien, en 1889, croyons-nous, Ernest Renan, parlant des jolies petites

(1) *A ma sœur Henriette.*

filles qu'il avait connues dans son enfance, a conté comment la sélection de son goût sur les jolies personnes se fit de très bonne heure chez lui.

« Le lendemain de notre installation à Lannion, dit-il, on m'envoya faire une commission chez une tante qui était pour nous d'une grande bonté; nous avions là deux cousines, qui se lièrent bientôt avec ma sœur Henriette. Je fis ma commission tout de travers : j'avais tout oublié.

« — Voyons! qui as-tu vu? Adèle? Alexandrine?

« Je ne savais pas encore distinguer mes deux cousines par leur nom. Je répondis : « La jolie. » Le soir, ma sœur raconta la chose chez ma tante T***; on rit beaucoup; celle qui n'était pas la jolie, mais qui était la meilleure fille du monde, me fit « la guerre » toute la soirée. Il y a longtemps de cela : j'avais six ans, et elles ont maintenant plus de quatre-vingts ans... »

C'était au moment de la Révolution de 1830. Quand elle éclata, Ernest Renan était avec sa mère chez sa tante Morand (1), au manoir de Trovern, en Trébeurden, dans un pays de bois et de marais, ancien lit de mer desséché, lorsqu'une voisine accourut dire : « Il doit y avoir la révolution à Paris (*Ar Revolution bras zo credan, e Paris*), car on a planté le drapeau rouge sur le clocher de Lannion! » De fait, c'était l'annonce d'un grave événement.

Ce pays mélancolique de Trovern-Bras plaisait parti-

(1) La grand'mère actuelle de M. J. Morand, avocat à Lannion, parent et ami personnel de Renan et de sa famille.

culièrement au jeune Ernest, et nul doute qu'il dut agir un peu sur lui comme l'âpre Combourg sur Chateaubriand enfant. E. Renan y revint encore alors qu'il était élève du collège de Tréguier; il aimait à y faire des lectures et à y rêver, en solitaire.

Les lectures que le jeune Ernest faisait alors ne pouvaient qu'activer le développement de sa sensibilité, déjà très vive : « J'y passais mes journées à lire la *Morale en action* et surtout *Télémaque*, a-t-il déclaré depuis. Je ne pouvais m'en séparer et je revenais toujours à la même lecture (1). » Etant à Paris, il écrivait, un jour, à sa mère : « Je pensais que vous seriez restée plus longtemps auprès de ma bonne tante Morand, et dans son agréable campagne de Trovern. Je vous assure que, bien souvent, je m'y suis transporté en pensée; et je ne sais pourquoi, même l'an dernier, j'aimais à songer particulièrement au vieux manoir de Trébeurden. C'est sans doute parce que j'y ai passé d'heureuses années auprès de vous, ô mon excellente maman... » (*Lettres du Séminaire*, 20 septembre 1839.)

Renan, dans une conférence qu'il présidait lui-même à Lannion, a raconté l'un de ses plus précis souvenirs lannionnais, qui remonte à sa septième année :

« Après 1830, dit-il, les luttes locales devinrent excessivement vives chez nous (2). J'allais à l'école des Frères. A la sortie de la classe, il s'élevait tous les jours des disputes entre les deux camps; car il y avait deux

(1) Note de M. Ch. Le Goffic (*Monde Illustré*).

(2) *Lannionnais* du 11 août 1888.

camps bien tranchés : les *Philippistes* et les *Carlistes*. J'avais sept ou huit ans et je n'étais pas bien fort de santé. Je me tenais déjà un peu à l'écart des luttes. Un jour, pourtant, un de mes camarades s'avança vers moi d'un air menaçant, et me posa à brûle-pourpoint la fameuse question :

« — Et toi, es-tu *Philippiste* ou *Carliste?*

« Heureusement qu'un autre de mes camarades, un peu plus âgé (je ne puis pas me rappeler son nom, il commençait sûrement par un M), passâit par là, et me prenant sous sa protection, répondit pour moi :

« — Laisse-le donc! Renan n'est ni Philippiste, ni Carliste : il est patriote!

« Eh bien, c'est vrai; j'étais, je suis patriote et ne me désintéresserai jamais de la Grande Patrie française ni de la Petite Patrie bretonne... »

Nous ne connaissons pas de plus ravissant souvenir de cette prime jeunesse de Renan que le suivant, que nous trouvons perdu dans son abstrait *Avenir de la Science* et qui remonte, croyons-nous, à son enfance au pays de Lannion. Nos lecteurs nous pardonnerons, certes, cette nouvelle citation quand ils auront lu :

« Un jour, ma mère et moi, en faisant un petit voyage à travers ces sentiers pierreux des côtes de Bretagne qui laissent à tous ceux qui les ont foulés de si doux souvenirs, nous arrivâmes à une église de hameau entourée, selon l'usage, du cimetière, et nous nous y reposâmes.

« Les murs de l'église en granit à peine équarri et couverts de mousses, les maisons d'alentour construites



de blocs primitifs, les tombes serrées, les croix renversées et effacées, les têtes nombreuses rangées sur les étages de la maisonnette qui sert d'ossuaire, attestaient que, depuis les plus anciens jours où les saints de Bretagne avaient paru sur ces flots, on avait enterré en ce lieu. Ce jour-là, j'éprouvai le sentiment de l'immensité de l'oubli et du vaste silence où s'engloutit la vie humaine, avec un effroi que je ressens encore, et qui est resté un des éléments de ma vie morale. Parmi tous ces simples qui sont là, à l'ombre de ces vieux arbres, pas un, pas un seul ne vivra dans l'avenir. Pas un seul n'a inséré son action dans le grand mouvement des choses; pas un seul ne comptera dans la statistique définitive de ceux qui ont poussé à l'éternelle roue.

« Je servais alors le Dieu de mon enfance, et un regard élevé vers la croix de pierre, sur les marches de laquelle nous étions assis, et sur le tabernacle qu'on voyait à travers les vitraux de l'église, m'expliquait tout cela. Et puis on voyait, à peu de distance, la mer, les rochers, les vagues blanchissantes; on respirait ce vent céleste qui, pénétrant jusqu'au fond du cerveau, y éveille je ne sais quelle vague sensation de largeur et de liberté.

« Et puis ma mère était à mes côtés; il me semblait que la plus humble vie pouvait refléter le ciel, grâce au pur amour et aux affections individuelles. J'estimais heureux ceux qui reposaient en ce lieu. »

Le séjour à Lannion de Mme Renan et de ses deux enfants ne fut pas de très longue durée, quoique tous y fussent entourés d'affectueuse sympathie et même de

dévouement. D'ailleurs, ni Henriette, ni Ernest ne se plaisaient dans cette ville; et puis la claustration sédentaire de la vie de petits bourgeois ne pouvait convenir à Mme Renan, vive, alerte et spirituelle. Sans compter que ses affaires personnelles et la nostalgie de Tréguier et de sa vieille et chère maison de la Grand'Rue aidèrent beaucoup à l'y faire revenir. La vocation d'Henriette compta aussi dans cette décision.

Une lettre, datée du 19 mars 1831, de la grand'mère d'Ernest Renan à l'une de ses amies, — Mlle Guyon, de Lannion, qui gâtait Ernest quand il était petit, — nous apprend que Mme Renan et ses enfants étaient déjà rentrés à Tréguier à cette époque et que Mme Lasbleiz, sa mère, l'y avait accompagnée au moins pour quelque temps. Elle nous renseigne encore sur une maladie du plus jeune des Renan, toujours frêle et chétif alors :

« ... La mort d'un neveu, fils aîné de ma défunte sœur, nous a plongés dans la plus vive douleur. Peu de jours après, le pauvre petit Ernest, fils de ma fille aînée et frère d'Henriette, ce petit pour lequel vous aviez tant de bontés et qui ne vous a pas oubliée, est tombé malade. Il a été quarante jours entre la mort et la vie, et nous sommes au cinquante-cinquième jour de sa maladie, et sa convalescence n'avance pas. Le jour, il est passablement; mais les nuits sont cruelles pour lui : agitation, fièvre, délire, voilà son état depuis 10 heures du soir jusqu'à 5 ou 6 heures du matin, et constamment tous les soirs... »

Ce qui nous montre que les Renan réintégrèrent leur maison de Tréguier vers la fin de l'année 1830, après

l'avoir quittée à l'automme de 1828. Cette autre anecdote, contée par Renan, semble corroborer le même fait, car elle se passe à Tréguier.

A l'avènement de Louis-Philippe, on disait, bien entendu, la messe pour le nouveau roi et surtout pour sa fête. Mme Renan alla un jour à cette messe. En s'y rendant, elle rencontra, dans le cloître de Tréguier, une dame légitimiste, Mme D..., fort respectable personne, qui lui dit avec étonnement :

— Comment, Madame Renan, vous allez à la messe à Philippe?...

Mme Renan lui répondit :

— Mon Dieu ! Madame D..., je vais à la messe ; mais si cela vous fait de la peine, je n'irai pas !

Cela peint très bien, n'est-ce pas, l'esprit d'alors.

La situation financière de la famille Renan ne s'était guère améliorée depuis son départ pour Lannion. Le passif laissé par le capitaine Philibert Renan dépassait de beaucoup la valeur de la maison paternelle de la Grand'Rue. Mais Mme Renan était si aimée, et toutes les affaires se traitaient encore en ce bon pays d'une manière si patriarcale, qu'aucun créancier ne songea à presser une solution. Il fut même convenu que Mme Renan garderait la maison, payerait ce qu'elle pourrait et quand elle pourrait.

A la mort de son mari, quand elle avait liquidé son commerce, elle avait loué le rez-de-chaussée et le premier étage à un boulanger, pendant qu'elle se retirait aux étages supérieurs. Plus tard, elle partit pour Lannion... Au retour, elle préféra reprendre son petit

commerce d'épicerie, qui semblait devoir lui rapporter plus que de simples locations.

Le long malaise causé par les dettes parternelles affectait même les enfants Renan. Henriette, qui avait vingt ans, ne voulait pas entendre parler de repos, tant que ce lourd passé ne serait pas liquidé. En vue de venir en aide à sa mère, elle entreprit d'établir, dans leur vieille maison natale, une école de jeunes filles.

De disposition mélancolique comme son père, qui lui laissait peu de goût pour les choses vulgaires, elle avait combiné ce projet pendant son séjour à Lannion ; notons d'ailleurs qu'elle avait perfectionné son instruction, qui avait été peu poussée dans les derniers temps à Tréguier. Elle y avait reçu les leçons d'une personne distinguée par le goût et les manières, qui laissa chez elle une trace profonde et un ineffaçable souvenir. Elle avait une fiévreuse ardeur pour l'étude et un grand attrait pour la lecture, et était devenue très instruite, chose rare alors pour une personne de son sexe, d'autant plus que ses connaissances étaient très variées. Malheureusement, la pauvre fille, modeste, même timide, et peu connue, ne réussit guère à attirer l'attention du public. On envoya fort peu d'enfants au cours d'Henriette Renan, et généralement on oublia de la payer. Elle continua néanmoins de tenir cette école jusqu'à son départ pour Paris.

C'était une jeune fille très sérieuse et très portée pour l'étude, étudiant avec fièvre et lisant tout ce qui lui tombait sous la main. Des professeurs du petit séminaire de Tréguier, amis de la famille Renan, recom-

mandèrent Henriette à Mgr Le Mée, évêque de Saint-Brieuc. Le prélat lui fit obtenir une situation assez avantageuse dans une maison d'éducation fondée à Paris par Mme Guizot (1). Mais elle avait eu des débuts plus durs, et comme sous-maîtresse, dans une petite institution de demoiselles que lui avait indiquée une amie (2) de sa famille et pour laquelle elle avait quitté Tréguier, en 1835.

Il ne restait donc auprès de Mme Philibert Renan que le jeune Ernest, dont n'avait guère pu s'occuper sa sœur Henriette. Les Frères de Lannion avaient commencé l'éducation du jeune Renan, elle fut continuée pendant quelque temps par ceux de Tréguier, puis surtout par les prêtres du collège de cette ville, comme externe, car l'enfant apprenait avec une rapidité étonnante. Ils avaient pris l'orphelin tout enfant et ils le gardèrent jusqu'à l'âge de quinze ans. C'est donc en grande partie dans sa ville natale que se passèrent l'enfance pauvre et la jeunesse studieuse d'Ernest Renan.

Mme Renan était fournisseur du collège de Tréguier pour l'épicerie, et plusieurs professeurs, surtout M. l'abbé Pasco, lui portaient beaucoup d'intérêt, ainsi qu'à ses enfants. Il faut dire que cette femme, digne, vaillante et pieuse, le méritait bien ; elle avait conquis aussi la sympathie de toute la ville, où l'on connaissait ses malheurs.

Chaque fois que le curé de Tréguier demandait au

---

(1) Assertion de MM. Bazouge et de Carfort (*Biographie d'Ernest Renan*, 1864).

(2) La famille Tallibart.

petit Ernest ce qu'il voulait être, l'enfant lui répondait : « Je veux être prêtre (1). » Celui-ci, convaincu enfin, le fit entrer au séminaire. Renan avait alors neuf ans passés. Cela réalisait d'ailleurs le vœu de Mme Renan, qui désirait donner son fils à l'Eglise.

« J'étais né prêtre *a priori*, comme tant d'autres naissent militaires, magistrats », a dit lui-même E. Renan dans ses *Souvenirs*. « Le seul fait que je réussissais dans mes classes était un indice. A quoi bon si bien apprendre le latin, sinon pour l'Eglise? Un paysan voyant un jour mes dictionnaires : « Ce sont « là sans doute, me dit-il, des livres qu'on étudie « quand on doit être prêtre. » Effectivement, au collège, tous ceux qui apprenaient quelque chose se destinaient à l'état ecclésiastique. »

Cette éducation, dont Ernest Renan devait garder les empreintes ineffaçables, comme il conserva si bien, dans son souvenir, les moindres détails de sa vie d'écolier, il l'a définie ainsi :

« Au lendemain de la Révolution de 1830, l'éducation que je reçus fut celle qui se donnait, il y a deux cents ans, dans les sociétés religieuses les plus austères. Elle n'en était pas plus mauvaise pour cela ; c'était la forte et sobre éducation, très pieuse, mais très peu jésuitique, qui forma les générations de l'ancienne France, et d'où l'on sortait à la fois si sérieux et si chrétien (2). »

De cette éducation, Renan resta toujours reconnaissant

---

(1) Léon Bouchet (*Profils bretons*).

(2) *Souvenirs d'enfance.*

à ses anciens maîtres, ayant toujours gardé un souvenir attendri pour ceux qui furent ses premiers précepteurs.

« Ces dignes prêtres, dit-il, ont été mes premiers précepteurs spirituels, et je leur dois ce qu'il peut y avoir de bon en moi. J'ai eu depuis des maîtres autrement brillants et sagaces; je n'en ai pas eu de plus vénérables... La règle des mœurs était le point sur lequel ces bons prêtres insistaient le plus, et ils en avaient le droit par leur conduite irréprochable. Leurs sermons sur ce sujet me faisaient une impression profonde, qui a suffi à me rendre chaste toute ma vie... Mes maîtres m'enseignèrent d'ailleurs quelque chose qui valait infiniment mieux que la critique ou la sagacité philosophique : ils m'apprirent l'amour de la vérité, le respect de la raison, le sérieux de la vie. Voilà la seule chose en moi qui n'ait jamais varié. Je sortis de leurs mains avec un sentiment moral tellement prêt à toutes les épreuves que la légèreté parisienne put ensuite patiner ce bijou sans l'altérer... J'ai passé treize ans de ma vie entre les mains des prêtres; je n'ai pas vu l'ombre d'un scandale : je n'ai connu que de bons prêtres... Vieux et chers maîtres, maintenant presque tous morts, dont l'image m'apparaît souvent dans mes rêves, non comme un reproche, mais comme un doux souvenir, je ne vous ai pas été aussi infidèle que vous croyez. »

Dans toutes ses lettres à sa mère, le jeune séminariste de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, d'Issy ou de Saint-Sulpice consacrait toujours quelques lignes à ses anciens professeurs de Tréguier. Nous allons en donner quelques extraits :

« ... Que dirai-je à tous les professeurs de mon ancien et cher collège, à M. Pasco, mon excellent professeur; à M. Duchêne, mon bon et patient professeur de mathématiques? Dites-moi, s'il vous plaît, ma chère maman, s'il se porte mieux et veuillez lui rendre les livres qu'il a à la maison. Faites de même mes compliments à M. Gouriou, que je suis fâché de n'avoir pas vu avant mon départ; au bon M. Potier, à M. Brouster, et particulièrement à M. Delangle. Dites à ce bon monsieur, qui me portait tant d'intérêt, que je n'oublierai jamais tout ce qu'il a fait pour moi. N'oubliez pas le bon M. Urvoy, non plus que MM. Brémoy, Quémen, Gourio, Stéphan. Quant à M. Auffret, ma bonne mère, remerciez-le bien pour moi de la bonté qu'il m'a toujours témoignée pendant le temps heureux que j'ai passé au collège. Dites à M. Desbois que je ferai sa commission, peut-être un peu plus tard que je ne l'aurais voulu, mais que je n'y manquerai pas. Assurez tous ces messieurs que, quoique je ne sois plus dans leur établissement, mon cœur y sera toujours attaché... » (Première lettre d'Ernest Renan, à son entrée au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet.) (1).

Un autre jour, il dit encore :

« Faites bien mes compliments, ma chère maman, à tous mes excellents professeurs; n'oubliez pas surtout le bon M. Pasco, avec qui j'ai passé deux années si heureuses; M. Potier, qui, je crois, m'aimait bien, malgré les étourderies que j'ai commises à son égard,

(1) *Lettres du Séminaire* (Calmann-Lévy, 1901).

quand j'étais son élève; M. Duchêne, dont j'ai tant exercé la patience. Je le prie de me pardonner toute la craie que je lui ai cassée. N'oubliez pas le bon M. Gouriou et remerciez bien M. Auffret de toutes ses bontés pour moi... »

Puis, une autre fois :

« Je suis bien content de voir que mes anciens professeurs ne m'oublient pas. Dites-moi, dans votre prochaine lettre, si M. Duchêne se porte mieux et remerciez M. Pasco de m'avoir donné de si bons principes qui m'ont mis en état, sinon d'être fort, du moins de me soutenir. Je vous assure que j'aime bien à penser à tous ces bons messieurs. »

Ernest Renan écrivait d'Issy, le 22 février 1842 :

« ... Quant à ces Messieurs du collège, je ne puis vous dire combien leur souvenir me vient fréquemment à l'esprit et combien je leur conserve de reconnaissance. Après Dieu et vous, ma bonne mère, il n'y a personne à qui j'en doive davantage. Si j'ai, en effet, plus de facilités que d'autres pour l'étude, c'est aux excellents principes que j'en ai reçus que je le dois. Renouvelez-leur donc l'assurance de mon sincère attachement (1). »

La belle lettre suivante, que l'ancien séminariste, devenu professeur civil, écrivait le 3 janvier 1849 à son ancien professeur, l'abbé Pasco, à propos de la nouvelle année, nous dira toute la vive et profonde affection qu'il avait conservée pour lui :

---

(1) *Lettres du Séminaire.*

« Monsieur et respectable Maître,

« Je ne veux pas laisser passer l'occasion de cette nouvelle année sans vous témoigner, ainsi qu'à tous ceux qui prirent tant de soins de mon éducation, la reconnaissance que mon cœur conserve pour cet inestimable bienfait, et les souhaits que je forme pour la prospérité d'un établissement auquel je dois tout. Loin de moi cette vile ingratitude, qui pense qu'un salaire ou une récompense vulgaire peuvent récompenser un maître de ses soins! Il n'y a qu'un amour tout filial qui puisse dignement payer celui à qui on doit le germe de sa vie intellectuelle, morale et religieuse. C'est à vous, Monsieur, c'est à tous ces excellents maîtres, dont le souvenir m'est si cher, que je suis redevable de ces biens appréciables; tout ce que je suis, c'est par vous que je le suis, parce que c'est par vous que j'ai commencé à l'être. Quelle que soit la destinée que me réserve la Providence, puissent ces germes précieux, qu'elle déposa dans mon âme par des mains si pures, ne jamais cesser d'y porter de beaux fruits! Puisse l'élève ne jamais rougir de ses maîtres au souvenir de lui-même; puissent les maîtres toujours parler de l'élève avec tendresse et orgueil! Alors ma joie sera complète, quand je saurai que ceux dont l'estime m'est précieuse et chère consentent encore à m'aimer et à m'appeler leur fils.

« Ah! si jamais Dieu me donne de réaliser un beau caractère, comme j'aimerai à leur en faire hommage! Leur souvenir sera mon soutien à travers les épreuves! Puisse un jour leur approbation être ma récompense!

« Oserai-je vous prier, Monsieur, de présenter à tous mes anciens maîtres, et spécialement à Monsieur le Principal, et à M. Pothier, l'assurance des mêmes sentiments respectueux et l'expression des souhaits que je forme pour leur bonheur.

« Pour vous, Monsieur, vous savez tout ce qu'il y a de tendresse et de respect pour son ancien maître dans le cœur de votre élève et enfant tout affectionné.

« E. Renan. »

On le voit, c'est grâce à ses vieux maîtres que l'illustre Trécorrois ne connut que le côté noble et désintéressé de l'existence. Ces premières impressions ne s'effacèrent jamais de son esprit. Quand il revint à Tréguier en 1884, il parla encore et publiquement, en termes touchants, de ses anciens professeurs, comme il l'a fait maintes fois, d'ailleurs :

« ... Et mes excellents maîtres, à qui je dois tout ce qu'il y a de meilleur en moi... Un seul d'entre eux, je crois, et des plus méritants, vit encore. M. Pothier et M. Duchesne, qui m'apprirent les deux choses qui m'ont été les plus utiles, le latin et les mathématiques ; M. Pasco, si plein de bonté ; M. Auffret, le principal, qui me fit comprendre ce que peut avoir de charme austère une vie grave, consacrée à la raison et au devoir, tous ces hommes excellents ne sont plus. Ils ont disparu après avoir fait le bien et compté dans une tradition de sérieux et de vertu (1). »

On comprend donc que ses professeurs lui témoi-

(1) Discours de Renan à Tréguier.

gnèrent une affection particulière; il y eut réciprocité de sentiments de la part des anciens maîtres d'Ernest Renan, qui aussi, la plupart d'entre eux, gardèrent de lui d'excellents souvenirs. Ainsi, un jour de 1843, M. l'abbé Gouriou alla voir Mme Renan pour lui proposer une occasion pour Paris; elle l'écrit à Ernest :

« ... Comme il m'a consolée! Dites à Ernest, me dit-il, combien je l'aime, combien je suis pressé de le voir. Lui aussi a eu de rudes épreuves, pauvre Monsieur, comme il est bon! »

« Ecrivez à Ernest, disait encore un jour M. l'abbé Pasco à Mme Renan; il est appelé au sacerdoce, je l'ai toujours pensé. Comment lui direz-vous combien je l'aime! Oh! il le sait bien, dites à Ernest que je suis et que je serai toujours son véritable ami. » (Lettre de Mme Renan, du 4 mai 1843.)

Il en restait encore un naguère à Plouha (Côtes-du-Nord). Il était bien vieux et il se souvenait avec grand'peine; mais ce vieillard était attendri jusqu'aux larmes au seul nom de l'ancien séminariste :

« Ce petit Ernest, comme nous l'aimions! Nous avions placé sur sa tête des espérances, et nous aurions fait de lui un bon professeur (1)... »

Comme il était bon élève et bon chrétien, un autre de ses anciens maîtres n'a trouvé que ces mots pour le caractériser : « Doux, prévenant, affectueux, modeste et réservé. »

---

(1) N. Quellien (*Revue encyclopédique Larousse*). C'était M. l'abbé Gourio, décédé le 29 décembre 1886, à l'âge de 83 ans.

La vie d'Ernest Renan au collège de Tréguier est la partie la moins connue et aussi la non moins intéressante de sa vie bretonne. Même l'un des titres qui lui plaisait le plus, c'était celui d' « ancien élève du collège de Tréguier », que l'on a inscrit aussi au-dessous de son nom, sur la plaque de sa maison natale.

Cette importante école religieuse de Bretagne fut appelée indifféremment : *Collège*, *Ecole ecclésiastique*, *Petit Séminaire.* Au temps où Renan était écolier (1832-1838), elle portait le nom officiel d'*Ecole ecclésiastique de Tréguier,* et fut approuvée par ordonnance royale de 1816; ses règlements furent approuvés par le grand maître de l'Université d'alors, M. de Fontanes. L'ancien séminaire diocésain, où est actuellement le collège, fut acheté en 1821, à M. Caro, par l'Ecole ecclésiastique. La chapelle datait de 1648 et était telle au temps de Renan que jadis, et pareille qu'au temps de la Révolution.

D'après les lois de 1828, tous les élèves des écoles ecclésiastiques devaient être internes, mais, grâce aux réclamations de la ville, on était parvenu à maintenir l'externat jusqu'en 1843, — car l'externat devenant de plus en plus nombreux, la ville y trouvait son avantage, ainsi que nous le verrons plus loin.

Le règlement d'alors de l'Ecole ecclésiastique de Tréguier disait, entre autres :

« L'Ecole sera établie afin de former des élèves pour l'état ecclésiastique. On recevra autant que possible les élèves comme pensionnaires dans la maison, et l'on

surveillera les externes dans les pensionnats désignés pour les recevoir. »

Les plus beaux noms de la région ont puisé la science dans cet établissement, très renommé pendant tout le XIXe siècle, et que ses anciens élèves appelaient « l'Athénée breton »; à leurs côtés, des jeunes gens d'une origine plus modeste ont rivalisé avec eux pour les palmes vivement disputées, tels les Renan, les Liart, les Guyomar, etc.

De ce temps, les maîtres n'avaient pour honoraires que leurs traitements de vicaires, mais le collège se chargeait de leur pension et de leur entretien.

Les internes payaient dans les 300 livres de pension, et les externes 19 livres comme frais de classe (1). Mais bien souvent le collège faisait de grandes remises, suivant l'état de fortune des familles, et il recevait même un assez grand nombre d'élèves pour rien. Ce prix très réduit concédé aux externes permettait aux élèves de la ville de Tréguier de faire leurs humanités à peu de frais; aussi l'on y a compté jusqu'à quarante élèves de cette petite ville.

Il nous faut faire remarquer quelle était alors la vie des « externes » de Tréguier. Pour eux, la vie de collège, c'était la vie de famille continuée loin de la maison

---

(1) En 1822, le pensionnat rapportait de 6,000 à 7,000 francs, et l'externat 5,000 francs. Ces chiffres disent eux-mêmes toute l'importance d'alors de cette grande école ecclésiastique, très en renom en Bretagne. Le collège achetait chaque année pour environ 1,200 francs de froment, de 700 à 800 francs de viande et de 300 à 400 francs d'épices (celles-ci chez Mme Renan).

paternelle. Le règlement dit qu'ils vivaient dans des « pensionnats » de la ville. Ce n'était autre que des « pensions de famille », — comme qui dirait aujourd'hui des *family house* anglais, — et tenues par des particuliers de Tréguier. Ernest Renan avait plusieurs de ses condisciples dans une maison de la Grand'Rue voisine de la sienne.

De son temps, il y avait assez peu d'internes — une cinquantaine environ — et presque tous les élèves étrangers à Tréguier vivaient dans ces pensions de famille. Leurs parents de la campagne leur apportaient leurs petites provisions, surtout le pain; ils y ajoutaient une petite somme, en échange de l'hospitalité qu'ils recevaient. Ils venaient de temps en temps les voir et s'informer de leur conduite. Pour les enfants, c'était comme une nouvelle famille, et les relations les plus intimes s'étendaient ainsi entre la ville et la campagne, comme les habitants de la ville s'attachaient par le fait au collège, puisque chaque « pension » répondait des élèves qui lui étaient confiés.

E. Renan s'est souvenu d'un trait de vie scolaire qui montre combien les mœurs de cette jeunesse, pourtant livrée à elle-même, étaient à l'abri de tout reproche. Nous tenons à le citer, à plus d'un titre :

« La maîtresse de cette maison voisine, où j'avais plusieurs condisciples, courageuse femme s'il en fût, vint à mourir. Son mari avait aussi peu de tête que possible, et le peu qu'il en avait, il le perdait tous les soirs dans les pots de cidre.

« Une petite servante, une enfant extrêmement sage,

sauva la situation. Les jeunes étudiants résolurent de la seconder; la maison continua de marcher, nonobstant le vieil ivrogne. J'entendais toujours mes camarades parler avec une rare estime de cette petite servante, qui était en effet un modèle de vertu et joignait à cela la figure la plus agréable et la plus douce (1). »

Ces externes allaient à la fois aux offices de la cathédrale et à ceux de la chapelle du collège. La grand'messe au collège était toujours à huit heures et demie. Les externes y assistaient comme les internes, pour les tirer par là du danger trop fréquent où sont les jeunes gens de profaner ce jour, quand ils sont éloignés de leurs parents et abandonnés à eux-mêmes. Il y avait à cette messe solennelle toujours « une instruction familière pour les porter à la vertu et les préserver du vice », disait une note du supérieur d'alors.

Cette heure permettait aux élèves d'assister ensuite à la grand'messe de la cathédrale. Le jeune Ernest Renan était tellement songeur que, même durant ces offices de la cathédrale, il tombait dans de véritables rêves; son œil errait aux voûtes, y lisant il ne savait quoi, « pensant aussi à la célébrité des grands hommes dont parlent les livres ». Ce sont sans doute ces distractions poétiques et profanes du jeune écolier qui valurent à Ernest Renan les notes d' « indifférent » à l'église lorsqu'il était en cinquième, ou celles de sixième : « ne paraît pas avoir grande piété ». Pourtant,

(1) *Souvenirs d'enfance.*

l'on sait combien fut grande plus tard sa piété, et comment, un peu mystique et silencieux, il aimait à prier surtout dans la solitude. Ses adorations étaient surtout contemplatives et il aimait à aller, le soir, se faufiler dans la sombre cathédrale pour y faire ses dévotions, de préférence, à l'heure délicieuse où le silence succède au bruit du jour. D'ailleurs, chaque matin, en arrivant au collège, Ernest faisait une visite quotidienne à la chapelle et se dirigeait le plus tard possible vers le lieu de récréation, pour se rendre en rang à l'église — où les élèves réunis entendaient la messe chaque matin.

Lorsqu'il jouait chez lui, enfant, c'était le plus souvent à dire la messe ou à prêcher devant sa mère et les domestiques de la maison, qui l'écoutaient ravies. On lui avait confectionné des ornements de toile, au lieu de ceux en papier qu'avaient ses petits voisins; et lorsqu'il faisait ainsi le simulacre d'officier, il était toujours grave, recueilli, malgré les plaisanteries de certains de ses camarades. Il aurait été prêtre, qu'il n'eût pas été plus calme, ni plus recueilli. Les jeunes Trécorrois d'alors s'amusaient à élever de petits oratoires à la Vierge ou à l'Enfant Jésus. Cette coutume s'est perpétuée parmi les tout jeunes enfants des campagnes bretonnes. Comme les autres, Ernest Renan avait son oratoire; mais, modeste lui-même et de toute simplicité, il n'y avait mis ni fleurs, ni dentelles...

Même sa ferveur, les dispositions manifestées pendant ses communions lui valurent au collège de pieuses distinctions.

Le 2 février 1837, jour de la Purification, il fut admis dans la Congrégation de la Sainte-Vierge.

Voici l'acte de consécration qu'il écrivit lui-même sur les registres de la Congrégation :

« Moi, Ernest-Joseph Renan, je vous choisis aujourd'hui pour ma Reine, ma Patronne. Ma protectrice auprès de Dieu, ma glorieuse Mère, je prends la résolution fixe et le ferme propos de ne jamais abandonner votre culte, les intérêts de votre gloire pendant toute ma vie, spécialement de ne jamais rien dire, rien faire contre vous, ni permettre que ceux qui dépendent de moi donnent, par leurs exemples ou leurs discours, la plus légère atteinte aux honneurs et aux hommages qui vous sont dus à tant de titres.

« Ernest Renan. »

Après avoir été membre de la Congrégation pendant quelque temps, le jeune Renan fut nommé assistant (1), grade qui précède immédiatement celui de président.

Puis on chargea l'élève pieux des fonctions de *cérémoniaire*, emploi qui consistait à veiller au service de l'autel et à diriger la marche des thuriféraires dans les processions (2)...

Dans le livre *Le Collège de Tréguier*, il est dit, à propos d'Ernest Renan : « Il a dû commencer son cours

---

(1) A ce sujet, on lit dans l'*Histoire du Collège de Tréguier*, de M. l'abbé France, cette remarque : « Il (Renan) a dans ses ouvrages nié la divinité de Jésus-Christ, mais il ne s'est pas attaqué directement du moins à la Sainte Vierge. »

(2) Son dernier confesseur à Tréguier fut M. l'abbé Le Borgne.

en leçons particulières, puisque nous ne le voyons parmi les autres élèves qu'à partir de la sixième. Il n'a donc fait régulièrement que trois classes au collège de Tréguier. » Cette assertion est erronée et nous tenons à la signaler, car elle annule une date à noter dans la vie d'écolier du célèbre écrivain.

Après quelques premières études chez les Frères de Lamennais, qui avaient alors leurs classes dans les bâtiments de l'ancien séminaire de Tréguier, Ernest Renan entra comme externe au collège ecclésiastique de sa ville natale — où son frère Alain avait fait lui-même, précédemment, d'excellentes études.

C'était à la rentrée scolaire de 1832-1833. Le Conseil d'administration de ce collège était ainsi composé : MM. Durand (d'Yvias), curé de Tréguier; de Brémoy, maire de Tréguier; Auffret (1), supérieur; l'abbé Urvoy, professeur (2), secrétaire.

Jusqu'ici, on savait peu de chose des années d'études d'Ernest Renan, de ses notes de classe et d'études,

---

(1) M. le chanoine Auffret (de Kergal en Plouha) fut supérieur du collège de Tréguier de 1818 à 1841, après y avoir été professeur de philosophie. C'était un homme de devoir et de travail opiniâtre, ayant un jugement sûr et un esprit très vif, s'occupant beaucoup de sciences physiques. Il traduisit en breton le Catéchisme de son ami Mgr Le Mée, évêque de Saint-Brieuc, qui en fit son vicaire général en 1841.

(2) Le professeur Urvoy, de Saint-Donan, était poète et musicien ; il chantait au lutrin ; ses élèves l'avaient surnommé le *Bonhomme Doustadic*, autrement dit le bonhomme « Doucement », parce qu'il avait le parler d'une tourterelle et la démarche d'une souris. Ses élèves disaient même qu'il aurait pu marcher sur des œufs sans les casser.

comme de ses prix scolaires; car ceux qui détiennent les documents le concernant se font une gloire de les dérober à l'histoire. Pourtant, ces documents dont ils sont détenteurs appartiennent désormais à l'histoire comme à la biographie de celui qui est bien le plus illustre élève du petit séminaire de Tréguier.

Ces notes de classe de l'élève Ernest Renan sont donc entièrement inédites, et nous serons le premier à les publier entières. Nous y joignons tous ses palmarès, aussi inédits. Tous ces précieux documents de la studieuse vie scolaire de Renan ne pourront qu'intéresser la jeunesse française, car ils sont à la fois un enseignement et un exemple. Ne rappelleront-ils pas, en effet, les modestes débuts du petit « Ernestic » Renan, son opiniâtre labeur d'élève studieux, ses luttes continuelles et victorieuses dans ses classes de latin et aussi de mathématiques, avec des émules, également bien doués, mais généralement plus âgés que lui, et dont il se fit des amis intimes; comme ils constateront encore les succès qui devaient être la juste récompense de cet écolier modèle.

NOTES DE CLASSE D'ERNEST RENAN

AU COLLÈGE DE TRÉGUIER (1).

Année scolaire 1832-1833. — Classe de huitième.

Régent : M. BROUSTER, prêtre.

Conduite à l'église : *bonne, arrivant tard.*
— en classe : *remuant, mais attentif.*

Devoirs : *soignés.*
Leçons : *assez bien apprises.*

Préparation des auteurs : *exact.*

PLACES OBTENUES DANS LES COMPOSITIONS, SUR 17 ÉLÈVES :

Orthographe et grammaire : 6e, 4e, 1er, 7e, 5e, 1er, 3e.
Caractère : *bon et doux.*
Santé : » .
Punitions graves : » .

---

(1) Tous documents inédits.

Année scolaire 1833-1834. — Classe de septième.

Régent : M. Mathurin Potier, prêtre.

Conduite à l'église : *bonne; il arrive souvent tard. Assez bonne, mais il se rend souvent tard à la messe* (1).
Conduite en classe : *bien.*

Devoirs : *très bien.*
Leçons : *très bien.*

Préparation des auteurs : *très bien.*

PLACES DES COMPOSITIONS, SUR 22 ÉLÈVES :

Thème : 1er, 2e, 1er, 1er, 1er, 1er.
Version latine : 1er, 2e, 2e, 2e, 1er, 3e.
Histoire : 2e, 3e.
Grammaire : 1er, 1er, 2e, 1er, 2e.

Caractère : *excellent.*
Santé : *bonne.*
Punitions graves : *aucune.*

Observations : *travail, douceur, application.*

---

(1) Note du second semestre.

Année scolaire 1834-1835. — Classe de sixième.

Régent : M. Mathurin Potier, prêtre.

Conduite à l'église : *souvent distrait; ne paraît pas avoir grande piété.*
Conduite en classe : *bien; un peu léger.*

Devoirs : *très bien.*
Leçons : *très bien.*

Préparation des auteurs : *très bien.*

PLACES DES COMPOSITIONS, SUR 22 ÉLÈVES :

Thème : 1er, 1er, 2e, 1er.
Version latine : 4e, 1er, 1er, 1er, 1er.
Grammaire : 1er, 1er, 1er, 1er.
Histoire : 2e.
Version grecque : 3e, 2e, 1er, 1er, 7e, 1er, 1er, 2e, 1er, 2e.

Caractère : *excellent.*
Santé : *bonne.*
Punitions graves : »

Année scolaire 1835-1836. — Classe de cinquième.

Régent : M. Mathurin Potier, prêtre.

Conduite à l'église : *indifférent.*
— en classe : *bien; très bien.*

Devoirs : *très bien; très bien.*
Leçons : *très bien; très bien.*

Préparation des auteurs : *très bien; très bien.*

PLACES DES COMPOSITIONS, SUR 16 ÉLÈVES :

Thème : 1er, 1er, 1er.
Version latine : 1er, 1er, 1er.
Histoire : 5e, 1er, 1er, 4e.
Grammaire : 2e, 1er, 1er.

Caractère : *bon.*
Santé : *bonne.*
Punitions graves : » .

Année scolaire 1836-1837. — Classe de quatrième.

Régent : M. L.-M. PASCO, prêtre.

Conduite à l'église : *bonne; très bonne.*
— en classe : *très bonne; très bonne.*

Devoirs : *très bien; très bien.*
Leçons : *très bien; très bien.*
Préparation des auteurs : *très bien; très bien.*

PLACES DES COMPOSITIONS, SUR 18 ÉLÈVES :

Thème : 1er, 2e, 2e.
Version latine : 3e, 1er, 2e.
Vers latins : 1er, 1er.
Version grecque : 1er.
Mathématiques (géométrie) : 2e, 3e, 2e, 2e, 1er, 2e, 2e (1).

Caractère : *très bien, très aimable.*
Santé : » .
Punitions graves : » .

---

(1) En quatrième, seuls les élèves Renan et Le Goff faisaient de la géométrie; les autres étudiaient l'arithmétique.

Année scolaire 1837-1838. — Classe de troisième.

Régent : M. L.-M. Pasco, prêtre.

Conduite à l'église : *édifiante; édifiante.*
— en classe : *très bien; très bien.*

Devoirs : *très bien; très bien.*
Leçons : *très bien; très bien.*

Préparation des auteurs : *très bien; très bien.*

PLACES DES COMPOSITIONS, SUR 14 ÉLÈVES :

Thème : 1er, 1er, 1er, 1er.
Version latine : 1er, 2e, 1er, 1er.
Vers latins : 1er, 1er, 1er, 1er.
Version grecque : 2e, 1er.
Histoire : 1er.
Mathématiques : 1er, 1er, 1er, 2e, 2e.

Caractère : *très bien; très bien.*

Observations : *élève recommandable par son application et sa bonne conduite* (1).

---

(1) Cette note est de M. l'abbé Pasco; et, dans cette classe de troisième, il n'y a d'observations pour aucun autre élève.

Faisons remarquer qu'en huitième et septième, le jeune Ernest Renan avait pour principal émule Jean-Baptiste André, de Pleubian, qui, en 1834, passa de septième en cinquième, où il se montra même assez bon élève.

C'est même à partir de la septième jusqu'à la fin de ses études à Tréguier qu'Ernest Renan eut aussi pour camarade et rival de classe Julien Guillerm — justement le père du maire actuel de Tréguier, M. Jules Guillerm, qui a fait ériger une statue au brillant camarade de son ancêtre.

Renan avait encore un autre camarade trécorrois, alors en huitième, Célestin Soisbault, qui fut plus tard pharmacien à Tréguier ; il resta toujours l'ami d'Ernest Renan et fut aussi son intermédiaire dévoué dans les œuvres de philanthropie locale de celui-ci.

Signalons alors, en cinquième, Guillaume Corlouer, père du fondateur de la station balnéaire de Port-Blanc. Plus tard, ce séminariste fit comme Ernest Renan, puisque, après avoir été abbé, il rentra dans le monde et se fit négociant dans la rue Saint-François, à Tréguier, « où il est mort entouré de l'estime de toute la ville » — ajoute l'historien du *Collège de Tréguier*. Mais pourquoi ce même auteur ne parle-t-il pas en d'aussi excellents termes de l'autre ancien séminariste, devenu plus célèbre et qui est la première gloire de sa ville natale ?...

Quand il était lui-même en cinquième, où il fut le premier de son cours, quoique n'ayant que douze ans, il avait pour camarade un autre externe, François Liart,

de Plouguiel, qui devint un de ses plus intimes amis et aussi son digne émule dans les classes les plus élevées. C'est alors qu'il commença aussi à suivre le cours de mathématiques de M. l'abbé Duchêne (1). Il y a de forts concurrents, tous élèves de seconde, ou son autre camarade et futur grand ami, Fiacre Guyomar, de la classe de quatrième, par conséquent tous plus avancés dans leurs études et plus âgés que lui. Le jeune Renan emporte néanmoins le second prix. Notons encore que, étant en quatrième, Ernest Renan obtint le prix de mathématiques, surpassant son ami Guyomar, qui n'eut que le second prix, quoique étant de la classe de troisième. Les professeurs d'Ernest Renan furent : MM. Brouster, en huitième; puis Potier, à la fois en septième, sixième et cinquième; enfin M. Pasco (2), en quatrième et troisième. Parmi les autres professeurs et maîtres du petit séminaire, avec lesquels il était lié, citons MM. le principal Auffret, le censeur des

---

(1) M. l'abbé Jean Duchêne (de Pordic) fut longtemps professeur de mathématiques au collège de Tréguier, où son enseignement eut une certaine vogue. Il est mort curé de Plouagat-Châtelaudren.

(2) Le professeur Louis Pasco était de Cadelac, près Loudéac. Il avait une voix tonnante et des inflexions à la Démosthène; il se prodiguait à l'extérieur et sa compagnie était très recherchée en ville et dans les châteaux voisins. A Tréguier, il voyait la famille Renan, où le collège prenait ses fournitures, et il s'attacha vivement au jeune Ernest, qui fut plus tard son élève et qui lui écrivait assez souvent des lettres très affectueuses. Nous en publions une. La tombe de M. Pasco est dans le cloître des religieuses hospitalières de Tréguier.

études et surveillant des externes; Gouriou, Urvoy, Brouster (1), Gourio (2), Delangle (3), Quement, Stéphan (4), Desbois, etc.

S'il était le bon camarade et le collégien modèle, Ernest Renan était aussi le plus studieux des élèves; autant il était distrait parfois aux offices religieux, autant il se montrait attentif et sérieux en classe. Ce qui pouvait faire bien augurer des beaux succès scolaires qu'il remporta.

Dès la huitième, il obtint le second prix de version latine; en septième, il remporta les premiers prix de mémoire, de version latine, de thème, d'histoire et celui d'excellence, plus le second prix de grammaire française. En sixième, Renan a sept prix : ceux de mé-

---

(1) L'abbé Brouster, professeur de huitième, était l'auteur d'une Grammaire française, rivale de celle de Noël et Chapsal; d'un Traité d'arithmétique, puis d'une Histoire de Bretagne, aujourd'hui introuvable. On lui avait donné le sobriquet de *Père Entrefaites*, car tous les paragraphes de son Histoire de Bretagne commençaient invariablement par cette formule transitoire : « Sur ces entrefaites... ».

(2) L'abbé Thomas Gourio (de Pommerit-Jaudy), professeur de seconde, est l'auteur de plusieurs ouvrages classiques : une Géographie ancienne et moderne, une Philosophie, un Cours d'histoire complet, une Vie des Saints et surtout une Grammaire comparée.

(3) De la grande famille des Boscher-Delangle, de Loudéac. Il était né à Saint-Thélo, devint supérieur du petit séminaire de Tréguier et le réorganisa. Il est mort en 1863.

(4) Né à Cohiniac. Homme positif et saint prêtre; était surnommé *Jean le Sec* par les élèves. L'abbé Stéphan est mort curé de Châtelaudren, après avoir été choisi antérieurement pour fonder le collège ecclésiastique de Guingamp.

moire, de version latine, de thème, de version grecque, de grammaire française et d'excellence, plus le second prix d'histoire. Il continue à bien travailler en cinquième, et en est récompensé par les premiers prix de mémoire, de version latine, de thème, de grammaire française, d'histoire et de géographie, puis celui d'excellence; cependant il n'obtint que le premier accessit de version grecque. Cette année-là, il eut encore le second prix de mathématiques, auxquelles il s'adonnait beaucoup.

Ce sont encore sept autres prix qu'il gagne dans la classe de quatrième : ceux de thème, de version latine, de version grecque (*ex æquo* avec son ami Liart), d'histoire et de géographie, de géométrie, le prix d'excellence, puis le second prix de vers latins. Mais c'est en *troisième* que le brillant élève devait se mettre hors pair, comme c'est dans cette même année 1837-1838 qu'Ernest Renan devait remporter son plus grand succès d'écolier. Il en parle lui-même dans ses *Souvenirs d'enfance :* « En cette année de 1838, dit-il, j'obtins justement tous les prix de ma classe. » C'était vrai.

Afin de mieux faire voir quels prix obtint et quels progrès successifs fit l'élève Ernest Renan, pendant son séjour au collège de Tréguier, nous avons la bonne fortune de pouvoir publier *in extenso* tous les palmarès du futur membre de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. C'est la première fois que ces documents sont publiés :

ÉCOLE ECCLÉSIASTIQUE DE TRÉGUIER

DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX

Faite par M. (1), le 11 août 1833.

SÉRIE LITTÉRAIRE

HUITIÈME (OU CLASSE PRÉPARATOIRE)

Mémoire.

Prix. Jean-Baptiste André, de Pleubian, et Jean-Baptiste Landouar, de Plouaret.
1er Acc. Jean-François Langlois, de Pleubian.
2e — Jean-Louis Poulouin, de Pléguien, et Yves Briand, de La Roche-Derrien.
3e — Julien Guillerm, de La Roche-Derrien, et Ernest Renan, de Tréguier.

Thème.

1er Prix. Jean-Baptiste André.
2e — Jean-Louis Poulouin.
1er Acc. Ernest Renan.
2e — Yves Briand.
3e — Henri Moreau, de Pleubian.
A excellé pendant l'année : Jean-Baptiste André.

---

(1) Le nom du président ne figure pas à ce palmarès.

Version latine.

1er Prix. Jean-Baptiste André.
2e — Ernest Renan.
1er Acc. Pierre Allain, de Bégard.
2e — Le Goaster, de Pontrieux.
3e — François Langlois.

A excellé pendant l'année : Jean-Baptiste André.

Orthographe et analyse.

1er Prix. Henri Moreau.
2e — Jean-Baptiste André.
1er Acc. François Langlois.
2e — Pierre Allain.
3e — Pierre Boulard, de Pleumeur-Gautier.

Excellence.

Prix. Jean-Baptiste André.
1er Acc. Ernest Renan.
2e — François Langlois et Henri Moreau.
3e — Pierre Allain.

Ont obtenu des croix pendant l'année :

9† Jean-Baptiste André.
5† Ernest Renan.
4† Pierre Allain.
2† François Langlois.
2† Jean-Louis Poulouin.
1† Henri Moreau.
1† Julien Le Huérou.
1† Julien Berhet.

Sagesse et application.

(Pour les jeunes.)

Prix. François Burel.

Access. Jean-Louis Turquet de Beauregard, Auguste Le Blanc, Toussaint Tilly, Pierre-Marie Le Goaster, de septième, et Ernest Renan, de huitième.

ÉCOLE ECCLÉSIASTIQUE DE TRÉGUIER

DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX

Faite par Monseigneur l'Evêque, le 11 août 1834.

SEPTIÈME

Mémoire.

Prix. Ernest Renan, de Tréguier.
1er Acc. Yves Briand, de La Roche-Derrien, et Jean-Baptiste André, de Pleubian.
2e — Jean-Baptiste Landouar, de Plouaret.
3e — Jean-Baptiste Pezron, de Penvenan; Julien Guillerm, de La Roche-Derrien, et Auguste Viet-Villeneuve, de La Motte.

Version latine.

1er Prix. Ernest Renan.
2e — Yves Briand.
1er Acc. Jean-Baptiste André.
2e — Jean-Marie Conan, de La Roche-Derrien.
3e — Jean-Baptiste Landouar.
A excellé pendant l'année : Ernest Renan.

Thème.

1er Prix. Jean-Baptiste André et Ernest Renan.

2e Prix. Henri Moreau et Jean-Louis Poulouin, de Pléguien.
1er Acc. Yves Briand.
2e — Julien Guillerm.
3e — Guillaume Le Goff, de Pommerit-Jaudy.
A excellé pendant l'année : Ernest Renan.

Grammaire française.

1er Prix. Jean-Baptiste André.
2e — Ernest Renan.
1er Acc. Henri Moreau.
2e — François Langlois.
3e — Jean-Marie Conan.
Ont excellé pendant l'année : Ernest Renan et Jean-Baptiste André.

Histoire.

1er Prix. Ernest Renan.
2e — François Langlois.
1er Acc. Jean-Baptiste André.
2e — Henri Moreau.
3e — Jean-Baptiste Landouar.
A excellé pendant l'année : Jean-Baptiste André.

Excellence.

Prix. Ernest Renan.
1er Acc. Jean-Baptiste André.
2e — Yves Briand.
3e — Henri Moreau.

Ont obtenu des croix pendant l'année :

10†	Ernest Renan (1).
6†2* (2)	Jean-Baptiste André.
1†	Yves Briand.
1†	Jean-Louis Poulouin.

(1) Ernest Renan ne figure pas, cette année-là, aux prix de *Sagesse et application* du collège.

(2) Le signe * indique les croix d'histoire.

ÉCOLE ECCLÉSIASTIQUE DE TRÉGUIER

DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX

Faite par M. l'abbé Sorgniard, vicaire général du diocèse, le 12 août 1835.

SIXIÈME

Mémoire.

Prix. Ernest Renan, de Tréguier.
1er Acc. François Langlois, de Pleubian.
2e — Guillaume Le Goff, de Pommerit-Jaudy, et Yves Briand, de La Roche-Derrien.
3e — Henri Moreau, de Pleubian.

Version latine.

1er Prix. Ernest Renan.
2e — Jean-Marie Conan, de La Roche-Derrien.
1er Acc. François Langlois.
2e — Julien Guillerm, de La Roche-Derrien.
3e — Yves Briand.

A excellé pendant l'année : Ernest Renan.

Thème.

1er Prix. Ernest Renan.
2e — Yves Briand.

1er Acc. François Langlois.
2e — Henri Moreau.
3e — Guillaume Le Goff.

A excellé pendant l'année : Ernest RENAN.

Version grecque.

1er Prix. Ernest RENAN.
2e — François Langlois.
1er Acc. Guillaume Le Goff.
2e — François Gautier, de Pleumeur-Gautier.
3e — Henri Le Nepvou de Carfort, de Saint-Brieuc, et Auguste Viet-Villeneuve (1), de La Motte.

A excellé pendant l'année : Ernest RENAN.

Grammaire française.

1er Prix. Ernest RENAN.
2e — Henri Moreau.
1er Acc. François Langlois.
2e — Julien Guillerm.
3e — Yves Briand.

A excellé pendant l'année : Ernest RENAN.

Histoire.

1er Prix. François Langlois.
2e — Ernest RENAN.

(1) D'une grande famille de Loudéac, qui a donné un éminent préfet au département des Côtes-du-Nord.

1er Acc. Henri Moreau.
2e — Yves Briand.
3e — Jean-Baptiste Landouar, de Plouaret, et Jean-Louis Poulouin, de Pléguien.

A excellé pendant l'année : Ernest RENAN.

Excellence.

Prix. Ernest RENAN.
1er Acc. François Langlois.
2e — Yves Briand.
3e — Henri Moreau.

Ont obtenu des croix dans l'année :

14†1* Ernest RENAN (1).
3† Guillaume Le Goff.
2† François Langlois.
2† Jean-Louis Poulouin.
1† Henri Moreau.
1* Jean-Baptiste Landouar.

---

(1) E. Renan n'est pas nommé pour les prix de *Sagesse et application.*

ÉCOLE ECCLÉSIASTIQUE DE TRÉGUIER

DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX

Faite par M. l'abbé Sorgniard, vicaire général du diocèse, le 11 août 1836.

CINQUIÈME

Mémoire.

Prix. Ernest Renan, de Tréguier.
1er Acc. Guillaume Le Goff (major), de Minihy-Tréguier.
2e — Jean Le Pennec, de Tréguier.
3e — Henri Moreau, de Pleubian.

Version latine.

1er Prix. Ernest Renan.
2e — Jean-Marie Conan, de La Roche-Derrien.
1er Acc. Julien Guillerm, de La Roche-Derrien.
2e — Guillaume Le Goff (major).
3e — Fr. Liart, de Plouguiel.

A excellé pendant l'année : Ernest Renan.

Thème.

1er Prix. Ernest Renan.
2e — Henri Moreau.
1er Acc. Julien Guillerm.
2e — Jean-Baptiste Landouar, de Plouaret.
3e — François Liart.

A excellé pendant l'année : Ernest Renan.

Version grecque.

1er Prix. Jean-Marie Conan.
2e -- Guillaume Le Goff (minor), de Pommerit-Jaudy.
1er Acc. Ernest Renan.
2e — Henri Le Nepvou de Carfort, de Saint-Brieuc.
3e — Fr. Le Grand, de Minihy-Tréguier.
A excellé pendant l'année : Ernest Renan.

Grammaire française.

1er Prix. Ernest Renan.
2e — Julien Guillerm.
1er Acc. Jean-Marie Conan.
2e — Henri Moreau.
3e — Guillaume Le Goff (major).
A excellé pendant l'année : Ernest Renan.

Histoire et Géographie.

1er Prix. Ernest Renan.
2e — Guillaume Le Goff (major).
1er Acc. Jean-Marie Conan.
2e — Julien Guillerm.
3e — Guillaume Le Goff (minor).
A excellé pendant l'année : Ernest Renan.

Excellence.

Prix. Ernest Renan.
1er Acc. Henri Moreau.
2e — Jean-Marie Conan.
3e — Julien Guillerm.

Ont obtenu des croix pendant l'année :

11†2* Ernest RENAN.
3†1* Henri Moreau.
1†1* Julien Guillerm.
1† Jean-Marie Conan.
1† Guillaume Le Goff (major).

Se sont distingués par leur application et leur bonne conduite :

Ernest RENAN, Guillaume Le Goff (major) et Fr. Gaultier.

SÉRIE MATHÉMATIQUE

Arithmétique.

1er Prix. Edmond Barbanson et Fiacre Guyomar.
2e — Ernest RENAN.
1er Acc. Pierre Gouronnec.
2e — Guillaume Le Goff (jeune).
3e — Yves Razavet.

Excellence.

Prix. Edmond Barbanson.
1er Acc. Fiacre Guyomar.
2e — Pierre Gouronnec.
3e — Ernest RENAN.

Ont obtenu des croix pendant l'année :

4† Edmond Barbanson.
2† Fiacre Guyomar.
1† Guillaume Le Goff (jeune).

ÉCOLE ECCLÉSIASTIQUE DE TRÉGUIER

DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX

Faite par Monseigneur l'Évêque (1), le 9 août 1837.

QUATRIÈME

Mémoire.

Prix. François Liart, de Plouguiel.
1er Acc. Ernest RENAN, de Tréguier.
2e — Jean-Baptiste Landouar, de Plouaret.
3e — Jean Le Pennec, de Tréguier, et Pierre Lissillour, de Perros-Guirec.

Thème.

1er Prix. Ernest RENAN.
2e — François Liart.
1er Acc. Jean-Baptiste Landouar.
2e — Pierre Le Quellec, de Servel, et Henri Le Nepvou de Carfort, de Saint-Brieuc (2).
3e — Fr. Gaultier, de Pleumeur-Gautier, et Louis Rochery, de Saint-Brieuc.

A excellé pendant l'année : Ernest RENAN.

---

(1) Mgr Le Mée.

(2) En 1864, un M. A. Le Nepvou de Carfort, journaliste, de concert avec M. Fr. Bazouge, publia une intéressante petite *Biographie d'Ernest Renan* (chez Douniol), tout en attaquant l'auteur de la *Vie de Jésus,* leur éminent compatriote breton. — Brochure aujourd'hui introuvable.

Version latine.

1er Prix. Ernest Renan.
2e — François Liart.
1er Acc. Pierre Lissillour.
2e — Julien Guillerm, de La Roche-Derrien.
3e — Jean-Baptiste Landouar.

A excellé pendant l'année : Ernest Renan.

Version grecque.

1er Prix. Ernest Renan et François Liart.
2e — Jean-Baptiste Landouar et Pierre Le Quellec.
1er Acc. Julien Guillerm.
2e — Henri Le Nepvou de Carfort.
3e — Louis Rochery et Pierre Boulard, de Pleumeur-Gautier.

A excellé pendant l'année : Ernest Renan.

Vers latins.

1er Prix. François Liart.
2e — Ernest Renan.
1er Acc. Jean-Baptiste Landouar.
2e — Julien Guillerm.
3e — Henri Le Nepvou de Carfort et Pierre Boulard.

A excellé pendant l'année : Jean-Marie Conan, de La Roche-Derrien.

(Cet élève, malade depuis quelque temps, n'a pu concourir pour les prix.)

Histoire et Géographie.

1er Prix. Ernest RENAN.
2e — Julien Guillerm et Pierre Le Quellec.
1er Acc. Pierre Lissillour.
2e — Jean-Baptiste Landouar.
3e — François Liart.

A excellé pendant l'année : Ernest RENAN.

Excellence.

Prix. Ernest RENAN.
1er Acc. François Liart.
2e — Jean-Marie Conan.
3e — Jean-Baptiste Landouar.

Ont obtenu des croix pendant l'année :

6†1* Ernest RENAN.
2† François Liart.
1† Henri Le Nepvou de Carfort.
1† Jean-Marie Conan.
1† Jean-Baptiste Landouar.

Se sont distingués par leur application et leur bonne conduite :

Ernest RENAN, François Liart, Pierre Le Quellec et François Gaultier.

SÉRIE MATHÉMATIQUE

Géométrie.

1er Prix. Ernest Renan.
2e — Fiacre Guyomar.
1er Acc. Guillaume Le Goff, de Pommerit-Jaudy.
2e — Louis Pierre.

Excellence.

Prix. Fiacre Guyomar.
1er Acc. Ernest Renan.
2e — Guillaume Le Goff.

Ont obtenu des croix pendant l'année :

6† Fiacre Guyomar.
1† Ernest Renan.

ÉCOLE ECCLÉSIASTIQUE DE TRÉGUIER

DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX

Faite par Monseigneur l'Evêque, le 9 août 1838.

TROISIÈME

Mémoire.

Prix. Ernest RENAN, de Tréguier, et Pierre Le Quellec, de Servel.
1er Acc. Jean Le Pennec, de Tréguier.
2e — François Liart, de Plouguiel; Yves Bourdellès, de Pleudaniel, et Pierre Lissillour, de Perros-Guirec.

Thème.

1er Prix. Ernest RENAN.
2e — François Liart.
1er Acc. Pierre Le Quellec.
2e — Jean-Baptiste Landouar, de Plouaret.
3e — Jean-Marie Conan, de La Roche-Derrien.
A excellé pendant l'année : Ernest RENAN.

Version latine.

1er Prix. Ernest RENAN.
2e — François Liart.

1er Acc. Antoine Cavigilly, de Tréguier.
2e — Pierre Le Quellec.
3e — Henri Le Nepvou de Carfort, de Saint-Brieuc.

A excellé pendant l'année : Ernest RENAN.

Version grecque.

1er Prix. Ernest RENAN et François Liart.
2e — Pierre Le Quellec.
1er Acc. Yves Bourdellès.
2e — Jean-Marie Conan.
3e — Pierre Boulard, de Pleumeur-Gautier, et Antoine Cavigilly.

A excellé pendant l'année : Ernest RENAN.

Vers latins.

1er Prix. Ernest RENAN.
2e — Pierre Le Quellec et François Liart.
1er Acc. Henri Le Nepvou de Carfort.
2e — Jean-Baptiste Landouar et Yves Bourdellès.
3e — Jean-Marie Conan.

A excellé pendant l'année : Ernest RENAN.

Histoire et Géographie.

1er Prix. Ernest RENAN.
2e — Jean-Baptiste Landouar, Pierre Le Quellec et François Liart.
1er Acc. Pierre Lissillour.
2e — Jean-Marie Conan.
3e — Henri Le Nepvou de Carfort.

A excellé pendant l'année : Ernest RENAN.

Excellence.

Prix. Ernest Renan.
1er Acc. François Liart.
2e — Jean-Marie Conan.
3e — Jean-Baptiste Landouar.

Ont obtenu des croix pendant l'année :

9† Ernest Renan.
4† François Liart.
1† Jean-Marie Conan.
1† Jean-Baptiste Landouar.

SÉRIE MATHÉMATIQUE

Trigonométrie.

1er Prix. Ernest Renan.
2e — Fiacre Guyomar.
1er Acc. Louis Pierre.

Excellence.

Prix. Ernest Renan.
Access. Fiacre Guyomar.

Ont obtenu des croix dans l'année :

4† Ernest Renan.
4† Fiacre Guyomar.

A cette distribution de prix d'août 1838, qui fut aussi sa dernière à Tréguier, ses grands amis Liart (1) et Guyomar (2), aussi ses plus sérieux rivaux d'études, lui firent une agréable surprise : ils placèrent ses prix sur une civière enrubannée et les portèrent jusqu'à sa demeure, suivis d'une foule sympathique...

Les succès du jeune Renan le faisaient presque passer aux yeux de ses camarades pour un petit pro-

---

(1) François Liart habitait au petit village de Plouguiel, situé près du pont sur le Guindy. Elève distingué sous tous les rapports, il fut le grand ami et confident d'Ernest Renan, et comme lui fit sa rhétorique à Saint-Nicolas-du-Chardonnet; mais il revint malade à Tréguier et devint maître d'études au petit séminaire. Il avait l'amour de la mortification et de la charité. Bien souvent le jeune Liart partageait son goûter avec les pauvres du quartier ou leur donnait la petite pièce blanche qu'il recevait le dimanche. Il fut en grandes relations épistolaires avec Renan, quand celui-ci était à Paris. Liart mourut diacre; il est enterré à Plouguiel. Son neveu, M. le chanoine Le Saulx, a été archiprêtre de Guingamp.

(2) Fiacre Guyomar (de Camlez) fut l'ami intime de Liart et de Renan. Il fut désigné pour accompagner celui-ci au petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, mais il n'y fut qu'en 1839-1840. Là, M. Dupanloup, supérieur, lui fit changer son prénom de Fiacre en celui de Louis; comme saint Stanislas, Guyomar possédait au suprême degré la vertu d'obéissance et la résignation. Quand un échec ou une punition avaient attristé un de ses camarades, il en était le consolateur. Il est mort jeune, en novembre 1840, et est enterré à Camlez. « Son souvenir vivra longtemps parmi nous, écrivait son ami Renan à sa mère le 8 novembre 1840; et pour moi, ma chère maman, je n'oublierai jamais le meilleur ami que j'aie jamais eu, après vous, chère maman, et mon frère et ma sœur. Il était pour moi comme un second frère. » E. Renan fut même chargé de faire son éloge au séminaire de Saint-Nicolas, devant les camarades, et selon l'habitude.

dige. « Ah! c'était le phénix du collège! nous disait naguère un vieillard trécorrois, son ancien condisciple. Sans cesse, on nous le proposait pour modèle. Nous étions là deux cents, qui tous « poussaient pour être prêtres », comme on parle chez nous; et lorsque Renan s'en alla terminer ses études à Paris, surtout au grand séminaire de Saint-Sulpice, il devint pour ses camarades un objet d'admiration, d'orgueil et d'envie; aussi quand il fut lauréat des Inscriptions et Belles-Lettres. Mais le vent tourna, et quand il eut quitté le Grand Séminaire, surtout après la *Vie de Jésus*, jamais plus nos maîtres ne prononcèrent son nom... »

Cet écolier, modeste, timide et un peu embarrassé d'allures, peu robuste, faisait tellement le désespoir des autres bons élèves, ses camarades, qui ne pouvaient le dépasser aux compositions, que l'un d'eux répondait à son tuteur, M. François L..., qui lui reprochait de n'être pas des premiers :

« Tréguier, le 11 février 1836.

« Bien cher oncle et tuteur,

« J'ai reçu votre bonne lettre; vous semblez vous étonner de ce que je ne sois pas encore à la tête de ma classe. Je fais pourtant le nécessaire pour cela et lutte de mon mieux avec mes concurrents, Le Goff et Conan. Quant à ce diable de petit Ernest Renan, impossible de lui damer le pion; il apprend comme il veut, et nous reconnaissons l'impossibilité de lui disputer la première place...

« Je compte malgré tout que vous n'aurez pas à être

mécontent de moi; j'aurai, j'ai tout lieu de l'espérer, plusieurs nominations et un accessit d'excellence...

. . . .

« Julien G... (1).

« *A Monsieur François L..., propriétaire à Pleudaniel.* »

Nous avons parlé de l'écolier, l'honneur du collège ecclésiastique de Tréguier; disons un mot du condisciple modèle. Et c'était un modèle pour le travail et pour la conduite.

Nous savons déjà qu'il était le préféré de sa mère — ayant d'ailleurs le privilège d'être le Benjamin de la famille.

Il était charmant, du reste, avec ses boucles blondes couronnant un front élevé, et il joignait à ces agréments les qualités de l'esprit et du cœur.

En classe, sa conduite était exemplaire, toutes les notes d'application qu'il obtint alors le constatent. Il se fit toujours remarquer par une ponctuelle régularité, une attention soutenue, un travail persévérant et une grande application à l'étude. Il en était de même dans la vie privée. En un mot, c'était le bon élève.

Bien des fois, il a dit à l'ami Quellien :

« Je n'ai jamais connu qu'un chemin, de la maison au Petit Séminaire; depuis la rue Stanko, je suivais toujours la même ligne, le long du cloître et de la cathédrale, par la ruelle qui débouche sur la place centrale,

(1) Lettre inédite.

où je n'ai jamais mis les pieds : il y avait là trop de monde. »

Et de même, deux fois par jour, Ernest Renan quittait le collège pour revenir chez lui, et toujours en compagnie de son émule et ami de cœur Fiacre Guyomar, qui était externe comme lui. Il le dit lui-même dans ses *Souvenirs :*

« Nous revenions toujours ensemble. Notre chemin le plus court était de prendre par la place, et nous étions trop consciencieux pour nous écarter d'un pas de l'itinéraire qui nous était rationnellement indiqué; mais quand nous avions eu en composition quelque curieux problème, nos discussions se prolongeaient bien au delà de la classe, et alors nous revenions par l'hôpital général. Il y avait de ce côté de grandes portes cochères, toujours fermées, sur lesquelles nous tracions nos figures et nos calculs avec de la craie; car ces portes appartenaient à de grands couvents, et, dans ces sortes de maison, l'on ne change jamais rien... »

Les deux écoliers studieux, qui se croyaient déjà « clercs » (kloareks), saluaient toujours les pensionnaires de l'hôpital qui venaient s'égayer à la porte, et ils étaient salués respectueusement par eux, comme on salue dans le pays ceux qui sont de la compagnie des prêtres. Aux jours de sortie surtout, les jeudi et dimanche, toutes les célébrités populaires et pauvres de la ville se trouvaient sur le passage des élèves.

Tel Fanch Coha, le légendaire bedeau et sonneur de cloches de la cathédrale, qui était bien un Quasimodo bas-breton, célèbre à vingt lieues à la ronde pour

sa laideur, et qu'on faisait mine de contempler avec des yeux d'extase; tel Héry Doguen, le pasteur de porcs, que l'on saluait invariablement d'un *margaritas ante porcos*, menant toujours son troupeau se laver dans la mer, et aussi, par méchanceté, ravager les parcs d'huîtres; tel Mouz Guénolé, le gardeur de chèvres, souvent perché avec ses bêtes le long des hauts talus ou sur les flancs des berges du Jaudy; tel Maurice, surnommé Ygrec à cause de l'écart de ses jambes, ancien marin, qui portait toujours un panier de crottin sur son chapeau; tel Tort Queillen, avec ses grandes béquilles, lesquelles semblaient toujours menacer les jambes des passants. Il y avait encore *Sel-me-ben*, un figaro grincheux, qui, son rasoir à la main, faisait mine de poursuivre les élèves qui, par moquerie, se touchaient leur menton imberbe en passant devant sa boutique; puis la vieille mendiante *Tognez ar C'horn*, toujours assise sur sa pierre du coin de la rue du Collège, qui possédait le plus riche vocabulaire des imprécations d'une sorcière, et qui jetait à tous les passants au moins un mot de grossière plaisanterie. Parmi l'une de ces célébrités locales les plus en vue était le fou Briand. De son vrai nom, il s'appelait Henri Briand et était de Tréguier; on l'avait vu en quatrième au collège vers 1822. Frappé d'une insolation à la procession de Saint-Yves, il passa le reste de sa vie à demander « un petit sou » à ses anciens camarades, leur récitant en échange des tirades de grec et de latin, fermant toutes les portes, fréquentant la cathédrale, où il passait souvent son temps à prier, imitant aussi les céré-

9.

monies de la messe, car il s'imaginait être prêtre, mais ce qui le faisait renvoyer du saint lieu.

Cependant, le plus souvent, le petit « Ernestic » se promenait seul, sans regarder à droite et à gauche, perdu dans son rêve intérieur : l'œil vague, l'air à la fois candide et fin, mais timide, la démarche lourde et lente, comme il marchait plus tard. Un peu mystique, il fuyait ordinairement les réunions, ayant presque horreur du public, comme tout *kloarek*. L'été, il allait aussi rêver autour du cloître, dans ses galeries, à l'ombre de la cathédrale, ou bien encore, le soir, dans la cathédrale, à la nef aiguë, là où sont couchés tant de beaux chevaliers et tant de belles dames, leurs levrettes à leurs pieds et un grand flambeau de pierre à la main.

De retour chez lui, Ernest Renan montait l'étroit escalier de la tourelle, et là, dans la modeste chambre du troisième étage, continuait à travailler avec toute la persévérance qui était l'une de ses vertus de prédilection. Malgré son âge, il se plongeait tout entier dans le travail et l'étude. Car il avait de sérieux rivaux et parfois ceux-ci l'emportèrent ou se trouvaient parfois *ex æquo* avec lui. Ame très sensible, il avait tant d'émulation que son dépit allait jusqu'aux larmes lorsqu'il se voyait ainsi vaincu; on a dit qu'il tombait alors pendant quelque temps dans un mutisme absolu.

« Voici la pièce où je faisais mes devoirs d'écolier, et voici la petite table où je m'asseyais, disait un jour Ernest Renan, accompagnant sur le tard de sa vie un de ses amis dans la visite de la chambrette de la tou-

relle de sa maison natale. Voilà bien aussi le paysage que j'avais devant les yeux. J'en reconnais chaque détail : ce joli lieu est celui qu'on appelle d'un si joli nom : *Turzunel*, la Tourterelle; là-bas sont les champs de Trédarzec et, plus loin, par delà la rivière, les délicieux bois de Kerhir. Rien n'a changé... Quant à ce pays lointain, tout là-bas, je ne savais de quel nom le nommer. C'était l'inconnu : il me terrifiait. Je n'osais y arrêter les yeux. Il avait fini par représenter pour moi la Russie, dont un de mes oncles, vétéran de l'Empire, m'entretenait comme d'une contrée de désolation et de mort... »

Ce logement si simple et si pauvre fut longtemps le sien, de 1831 à 1838. Il ne se reposait en effet de l'étude, quand sa pensée avait besoin de repos, que par un regard de délassement sur la campagne; et, vraiment, cette belle nature trécorroise était faite pour lui rafraîchir l'âme. Il était si studieux qu'on a dit qu'il veillait souvent le soir jusqu'à deux heures du matin. Cette ardeur à l'étude n'était pas ordinaire, et ceux qui la connaissaient prédisaient déjà au petit Ernest de hautes destinées. Aussi, ses professeurs lui témoignaient-ils une affection particulière... Souvent, en rentrant, il allait aussi avec ses livres s'asseoir au coin du feu, sans s'ennuyer jamais, capable de rester là, immobile, pendant des heures. Il aimait fouiller tous les livres de la maison et aussi de vieux papiers d'avant la Révolution, qu'il avait trouvés dans leur grenier de Lannion.

Les condisciples d'Ernest Renan au collège étaient, pour la plupart, de jeunes paysans des environs de Tré-

guier, qui, presque tous, travaillaient pour être prêtres. Ils étaient vigoureux, bien portants, braves et portés à une sorte d'affectation virile, à une estime exagérée de la force corporelle. Lui, était petit, chétif et de nature délicate, avons-nous déjà dit. Ceux-ci ne l'aimaient pas, disait-il, son air délicat les agaçait. Ils le taquinaient sans cesse et l'appelaient « mademoiselle »; lui-même ne pouvait manquer de leur être supérieur, puisque « c'étaient comme des mastodontes faisant leurs humanités », a-t-il déclaré quelque part.

S'il acceptait cependant la camaraderie, Ernest Renan avait peu d'intimes : deux élèves du collège seulement, Liart et Guyomar, qui se destinaient aussi à l'état ecclésiastique, furent ses compagnons assidus et surtout ses vrais amis. Entre eux, ce n'était pas seulement de la bonne camaraderie, mais de la haute et inaltérable amitié, une union qui était aussi intime qu'entre frères. Naguère, une personne qui les a connus tous les trois, et qui était aussi leur amie, me l'assurait avec conviction. Pour s'en convaincre d'ailleurs, il suffit de relire leur correspondance intime et si touchante.

Tous trois étaient des modèles et on leur avait donné au collège des surnoms qui ne sont point oubliés. Renan s'appelait saint Louis de Gonzague; Liart, saint Yves, et Guyomar, saint Stanislas Kotska.

Cette association de trois amis ne plaisait pas à tous, et Ernest Renan dut parfois la défendre en raillant ses adversaires. Sa seule arme était l'esprit, et il s'en servait à merveille — comme plus tard, d'ailleurs, à tout jaloux ou railleur, le trio donnait un sobriquet. Un

maître d'études, qui épiait fréquemment l'inséparable trio, reçut d'Ernest, puis bientôt de la classe entière, le nom de *Cupidus vivendi* (curieux de voir); un professeur, enclin peut-être à empiéter sur les prérogatives du chef de l'établissement, fut nommé : *Ego nominor Leo* (je m'appelle Lion); un cuisinier, qui descendait souvent à la cave, avait dit, en parlant des trois amis, que cette trinité-là n'était pas indivisible; on le baptisa du nom de *Plenus vino* (plein de vin). Ajoutons que, pour eux et les autres élèves, le professeur Urvoy s'appelait le *Bonhomme Doustadic*, et ils prétendaient qu'il eût pu marcher sur des œufs sans les casser...

Renan, très maître de lui, savait arrêter quand il le voulait les entraînements de son esprit ou de son cœur. Aussi sa volonté acquit vite une fermeté, et son caractère une rigidité beaucoup au-dessus de son âge. Cette vigueur était encore accrue par le soin que prenait sa mère de le tenir à l'écart de toute mauvaise compagnie.

Quoique ayant dans le caractère beaucoup d'ironie et de gaieté, — qu'il tenait de sa mère, — il ne s'amusait guère et ne prodiguait pas ces qualités à ses petits camarades, préférant jouer avec les petites filles du voisinage, ses amies d'enfance, se plaisant beaucoup dans leur compagnie, et les préférant aussi comme compagnes de jeux à ses camarades de collège...

« J'étais tout à fait bien avec les petites filles de mon âge, dit-il dans ses *Souvenirs*; elles me trouvaient tranquille et raisonnable. J'avais douze ou treize ans. Je ne me rendais aucun compte de l'attrait qui m'attachait

à elles... Toutes celles que je connaissais étaient d'une modestie charmante... Nous nous entendions toujours à merveille... » Ernest Renan voyait bien sa supériorité intellectuelle sur ses petites compagnes, mais elles le charmaient par tout ce qu'elles faisaient. Il chantait parfois avec elles : *Il pleut, il pleut, bergère,* ou *Nous n'irons plus au bois.*

L'une d'elles, Noémi, et qui était un petit modèle de sagesse et de grâce, avait pour le jeune « kloarec » un effet particulier de séduction. Quand leurs petites amies se querellaient, elle et lui étaient toujours du même avis. Lui s'efforçait de mettre la paix entre elles. Elle lui disait alors :

— Ernest, vous ne réussirez pas : vous voulez mettre tout le monde d'accord.

Cette jeunesse féminine laissa chez le penseur et le savant une trace ineffaçable; sans nul doute, il leur avait emprunté le charme et la grâce souriante qu'il prodiguait dans ses causeries inimitables. N'a-t-il pas donné à sa fille le nom de Noémi, en souvenir de la « Virginie » de son enfance; même, devenu déjà vieux, n'éprouva-t-il pas une des plus fortes émotions de sa vie quand une de ses amies l'appela « mon cher Ernest »...

Souvent, le petit Ernest Renan entamait des discussions avec ses petites camarades. Il en avait même d'interminables avec sa petite bonne, Manon (1), qui

(1) Elle est morte à l'hôpital en 1888. Renan alla la voir pendant un de ses voyages en Bretagne et donna de quoi lui faire,

n'avait guère que cinq ou six ans de plus que lui et qui appartenait à une famille de pauvres gens légitimistes.

Celle-ci était *Carliste* et osait soutenir que Louis-Philippe n'était pas vraiment roi — car « il n'est pas trôné », disait-elle. Lui, plus hardi qu'avec ses camarades de Lannion à ce sujet, et sans nul doute plus savant en histoire, était un *Philippiste* entêté. C'était ainsi que se passaient le plus souvent les jours de pluie.

Cependant, rien ne lui plaisait tant que les causeries avec sa mère, ses histoires et légendes du vieux temps, comme aussi ses souvenirs curieux et toujours spirituels, soit sur leur famille ou des choses vécues par elle. Cette Lannionnaise, qui était tout à fait du vieux monde par ses sentiments et ses souvenirs, parlait admirablement le breton, connaissait tous les proverbes des marins, et une foule d'autres choses qu'on ne sait plus aujourd'hui, mais dont étaient fortement nourries les vieilles gens d'autrefois. Elle savait d'ailleurs raconter et donner une vie surprenante à ses histoires du passé...

Ernest Renan a dû puiser dans cet excellent fonds tout l'admirable talent de charmant et exquis conteur que nous lui avons connu. Que de choses sa mère ne lui a-t-elle pas ainsi apprises, assise à sa fenêtre, occupée à quelque ouvrage de couture? Ce sont encore ces

---

après sa mort, ce qu'on appelle une *chapelle*, c'est-à-dire une exposition funéraire à la porte de l'hôpital, où les parents et amis viennent vous dire adieu.

récits qui lui donnèrent de bonne heure le goût de la mythologie, le poussant invinciblement vers les choses historiques, le prédisposant déjà à rechercher et à retracer l'histoire des religions.

« Ma mère, — a-t-il dit lui-même, — qui par un côté était Gasconne, racontait ces vieilles histoires avec esprit et finesse, glissant avec art entre le réel et le fictif, d'une façon qui impliquait qu'au fond tout cela n'était vrai qu'en idée. Elle aimait ces fables comme Bretonne, elle en riait comme Gasconne, et ce fut là tout le secret de l'éveil et de la gaieté de ma vie. Quant à moi, ce milieu étrange m'a donné pour les études historiques les qualités que je peux avoir. J'y ai pris une sorte d'habitude de voir sous terre et de discerner des bruits que d'autres oreilles n'entendent pas (1). »

Tout enfant, comme déjà plus grand, Ernest Renan aimait beaucoup aller se promener dans la campagne avec sa mère. Tantôt, c'était le jeudi saint à Saint-Michel, pour voir les cloches aller à Rome — quand il était tout petit. « On nous bandait les yeux, et alors il était beau de voir toutes les pièces du carillon par ordre de grandeur, de la plus grosse à la plus petite, revêtues de la belle robe de dentelles brodée qu'elles portèrent le jour de leur baptême, traverser l'air pour aller, en bourdonnant gravement, se faire bénir par le Pape. »

Tréguier et ce milieu où s'écoula son enfance le retenaient par des liens indestructibles. « Quand j'allais à

---

(1) *Souvenirs d'enfance.*

Guingamp, ville plus laïque et où j'avais des parents (1) dans la classe moyenne, a-t-il dit un jour, j'éprouvais de l'ennui et de l'embarras. Là, je ne me plaisais qu'avec une pauvre servante à qui je lisais des contes. J'aspirais à revenir à ma vieille ville sombre, écrasée par sa cathédrale, mais où l'on sentait vivre une forte protestation contre tout ce qui est plat et banal. Je me retrouvais moi-même, quand j'avais revu mon haut clocher, la nef aiguë, le cloître et les tombes du xve siècle qui y sont couchées. »

Mme Renan profitait aussi des vacances de son jeune Ernest pour aller chaque année au « pardon » de Lancerf, où reposent les vieux Renan d'autrefois, comme quelquefois aussi dans sa famille à Lannion et à Guingamp (2), ou bien chez sa belle-sœur Perrine, à l'île de Bréhat. Il s'agit de Perrine Renan, sœur de son mari, et mariée avec le capitaine au cabotage Ollivier; elle avait quatorze ans quand son père mourut; elle habita alors chez son frère, qui était le père d'Ernest, et elle y resta jusqu'à l'époque de son mariage, où elle quitta Tréguier pour l'île de Bréhat, en 1828.

Ernest Renan aimait beaucoup le séjour de Bréhat. « Le voyage de Trovern et celui de Bréhat me sourient étonnamment, — écrivait Ernest Renan à sa mère le 7 mars 1841; — le plaisir de vous voir est le grand motif qui me fait tant appeler les vacances; vous voir

(1) Chez M. et Mme Forestier.

(2) Lors d'une cruelle maladie de son enfance, Ernest Renan fut conduit par sa mère au pardon de Notre-Dame-de-Bon-Secours à Guingamp.

est tout pour moi, ma chère maman, mais j'aurai aussi grand plaisir à revoir notre bon pays et surtout la mer. J'ai éprouvé que ceux qui sont nés sur les bords de ce terrible et magnifique élément éprouvent comme un besoin de revoir ce grand spectacle. C'est ce qui fait que notre voyage de Bréhat est un de ceux que je fais chaque année avec le plus de plaisir, surtout quand vous êtes avec nous, chère maman; sans vous, tout est indifférent pour moi... » Il allait à la messe tous les matins. Il prenait ensuite un livre et s'en allait rêver dans quelque coin de l'île, en face de l'océan. Son endroit préféré fut tout d'abord un grand mûrier du jardin de sa tante, qui habitait alors au nord de l'île, près du moulin à vent. L'écolier grimpait là, y passait la plus grande partie de son temps, et n'en descendait qu'à regret pour les heures de repas. Aujourd'hui, les touristes vont cueillir, en guise de souvenir, des feuilles du « mûrier de Renan ».

Plus tard, Mme Ollivier changea d'habitation et alla résider près du sémaphore, dans la maison que sa fille, Mme Dauphin, habite toujours. Comme Ernest n'avait plus son mûrier, il choisit désormais comme son cabinet de lecture un grand rocher de la pointe nord-est de l'île, et qui est situé derrière la maison de sa tante. C'est le *Ronais*. Il y passait de même ses journées de vacances, car il y est venu étant collégien de Tréguier et aussi séminariste à Paris. Mme Dauphin se rappelle que sa mère était obligée parfois d'aller là porter à manger à son jeune neveu, quand arrivait l'heure des repas, tant il en oubliait le boire et le manger et ne voulait

pas quitter sa jolie retraite, face à la pleine mer. C'est ce qui a valu à ce rocher d'être actuellement désigné sous le nom de « fauteuil de Renan », ou *Roch' Ronan* (1).

Les prêtres du collège de Tréguier apprirent surtout beaucoup de latin et de mathématiques. C'était le latin à l'ancienne manière, c'est-à-dire avec des livres élémentaires détestables, sans méthode, presque sans grammaire. On faisait beaucoup de vers latins, mais pas du tout de vers français : ce dernier exercice était même réputé très dangereux, car il eût entraîné l'exclusion. Je crois que c'est Renan lui-même qui a rappelé que le nom de Lamartine n'était prononcé qu'avec ricanement et que l'existence de Victor Hugo était inconnue. C'est-à-dire pas un mot de littérature contemporaine.

Le rigorisme légitimiste de cet établissement religieux écartait jusqu'à la possibilité de nommer sans horreur la Révolution et Napoléon. C'est au point que l'écolier Renan ne connut guère l'Empire que par le concierge du collège. Il avait dans sa loge beaucoup d'images populaires. « Regarde Bonaparte, lui dit-il un jour en lui montrant une de ces images ; ah ! c'était un patriote celui-là ! »

(1) Nous avons visité ce rocher, que l'on montre aux touristes, le lendemain même de l'inauguration de la statue de Renan à Tréguier, quand M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique, est venu à l'île de Bréhat avec la famille Psichari-Renan, visiter les lieux chers à tous les « Renanistes ». Une personne, pour qui doit être chère la mémoire de Renan, avait placé un drapeau tricolore sur ce roc, désormais historique...

Les études d'histoire et de sciences naturelles étaient également nulles. En revanche, on poussait assez loin l'étude des mathématiques. Ernest Renan y apportait une extrême passion, et leurs combinaisons abstraites le faisaient rêver jour et nuit. « Notre professeur, l'excellent abbé Duchesne, a-t-il dit, nous donnait des soins particuliers, à moi et à mon émule de cœur, Guyomar, singulièrement doué pour ces études. »

Comme on le voit, on ne s'occupait guère de littérature dans ce milieu; on tenait à donner aux jeunes gens une instruction solide. La grâce et la légèreté de la pensée ne devaient lui venir que vers la fin de la jeunesse, en d'autres milieux.

Cette assiduité à l'étude semblait annoncer qu'il deviendrait prêtre, et Ernest Renan y paraissait appelé plus que d'autres. D'abord, c'était un homme d'idéal et non un esprit porté exclusivement à s'occuper étroitement d'un métier d'ici-bas. Et puis, que pouvait-il faire, en somme? Entrer dans la marine marchande ou dans le petit commerce — tels que son père et son grand-père — s'offraient seuls à lui, ou bien les « ordres ».

Ce bon élève de Tréguier a dit lui-même, à différentes reprises, dans ses *Souvenirs d'enfance*, qu'il n'était né et formé que pour la prêtrise. « Ma race, ma famille, ma ville natale, le milieu si particulier où je me développai, en m'interdisant les idées bourgeoises et en me rendant absolument impropre à tout ce qui n'est pas le maniement pur des choses de l'esprit, avaient fait de moi un idéaliste, fermé à tout le reste...

Toute carrière ayant pour objet la recherche d'un intérêt quelconque, j'y aurais été nul, maladroit, au-dessous du médiocre. » Et, ailleurs, il ajoute encore : « Je fus fait de telle sorte pour le bien, pour le vrai, qu'il m'eût été impossible de suivre une carrière non vouée aux choses de l'âme. Mes maîtres me rendirent tellement impropre à toute besogne temporelle, que je fus frappé d'une marque irrévocable pour la vie spirituelle. Cette vie m'apparaissait comme la seule noble ; toute profession lucrative me semblait servile et indigne de moi... Il était inévitable que je me crusse destiné à être prêtre, et la possibilité d'une carrière profane ne me vint même pas à l'esprit. Il était naturel que je voulusse être ce qu'étaient mes maîtres. Ils devinrent le type de ma vie et je n'eus d'autre rêve que d'être comme eux, professeur au collège de Tréguier, pauvre, exempt de souci matériel, estimé, respecté comme eux... » Depuis, il a complété cette nette déclaration : « Ma carrière eût été celle-ci : à vingt-deux ans, professeur au collège de Tréguier ; vers cinquante ans, chanoine, peut-être grand vicaire à Saint-Brieuc, homme très consciencieux, très estimé, bon et sûr directeur... J'eusse été un très bon prêtre, indulgent, paternel, charitable, sans reproche en mes mœurs. J'aurais été en prêtre ce que j'ai été en père de famille, très aimé de mes ouailles, aussi peu gênant que possible dans l'exercice de mon autorité. »

Lui-même et tout le monde autour de lui croyaient le petit Ernest prédestiné à la prêtrise. Lorsque l'écolier, à la physionomie rêveuse, revenait de classe, les

livres sous le bras, « marchant comme une petite bonne sœur », selon l'expression d'un de ses professeurs, plusieurs dames s'arrêtaient pour l'embrasser, quelques-unes même disaient : « Voyez donc notre petit évêque ! »

Mme Renan, surtout, ne désirait que cela et pensait sans nul doute à aller tenir sa maison plus tard, quand son petit Ernest, travaillant à ses côtés, s'interrompait de temps en temps pour demander :

— Etes-vous contente de moi, maman ?

Elle-même répétait-elle souvent : « Ernest sera prêtre ! »

Dans les familles pieuses, et surtout dans les familles bretonnes, c'est un grand honneur d'avoir un prêtre. Lorsqu'il offre, chaque jour, le saint sacrifice, les parents ont, semble-t-il, une petite part des bénédictions célestes qu'il demande à l'autel.

Tout semblait aussi flatter à ses illusions : le caractère, les goûts, les instincts de l'écolier permettaient de voir en son fils un futur ministre de Dieu.

Cependant l'un des oncles d'Ernest, voltairien, quoique le meilleur des hommes, voyait tout cela d'un mauvais œil. Comme il était horloger et sans enfants, il pensait plutôt que le neveu aurait été le continuateur de son état. Aussi, pour montrer son mécontentement, il ne manquait jamais l'occasion de placer devant le jeune Ernest son mot favori : « Ane chargé de latin ! » Mais, plus tard, il fit amende honorable devant les succès du neveu ; même il triompha quand parurent ses premiers écrits.

Nos lecteurs nous pardonneront de nous être arrêté un peu longuement sur cet état d'âme d'Ernest Renan écolier, car c'est tout ce qui le rattachait le plus à la Bretagne, à son Tréguier monastique.

Mais, en lui, il y avait deux personnes morales, deux dualités réelles. A la chapelle et dans les exercices religieux, il y avait un élève absorbé dans la prière, communiant avec ferveur, se plongeant avec délices dans une piété vive et absorbante; en classe et à l'étude, c'était un disciple en contradiction permanente avec l'enseignement reçu, cherchant la vérité dans l'objection, l'erreur dans la thèse, prenant parti entre toute question pour le scepticisme contre le dogmatisme. L'esprit breton voulait en faire un prêtre, mais l'esprit gascon vainquit le premier. Il ne fut « qu'un prêtre manqué ».

Une boutade d'enfant devait le faire deviner. Renan l'a racontée. « Un jour — j'avais six ans, dit-il — je jouais avec un de nos cousins et avec d'autres camarades; nous nous amusions à choisir notre état pour l'avenir.

« — Et toi, qu'est-ce que tu seras, mon cousin?

« — Moi, répondis-je, je ferai des livres.

« — Ah! tu veux être libraire?

« — Oh! non, je veux faire des livres, en composer (1)!... »

C'était ce qui deviendrait la réalité...

Si Renan ne fut pas prêtre de profession, il le fut

(1) « Je suis un petit curé de campagne qui a dévoyé dans les lettres », dit un jour Renan à M. Ferdinand Fabre, en riant.

cependant d'esprit, car le pli était pris ; et tout en lui, d'ailleurs, pour toute sa vie, décelait le « prêtre laïque ».

Nous ne pouvons pas suivre désormais pas à pas le bon écolier du collège de Tréguier dans sa brillante carrière, pas plus que dans les explications des circonstances particulières qui amenèrent son changement de vie et d'idées, et qui lui firent jeter plus tard la soutane pour essayer de conquérir le frac à broderies vertes de l'académicien. Cet exode est connu. Le célèbre écrivain l'a décrit lui-même, ainsi que nombre de ses biographes; enfin, les *Lettres du Séminaire*, comme ses *Lettres intimes* à sa sœur, seules, nous disent les évolutions de ce curieux état d'âme, sur les inspirations et instances de sa sœur Henriette.

Nous avons eu l'occasion de noter les incidents les plus remarquables de la vie de Renan en Bretagne, en même temps que de caractériser la physionomie des gens qui ont joué un rôle dans sa vie ou exercé une certaine influence sur sa destinée. Nous ne pensons pas que ces détails soient inutiles pour quiconque examine le fond des choses, qui contiennent le secret de ses évolutions futures.

Le grand succès scolaire de l'élève de troisième Ernest Renan au collège de Tréguier, à la fin de l'année scolaire 1837-1838, parvint jusqu'aux oreilles de M. l'abbé Dupanloup, qui dirigeait alors le petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris.

Ce fut une grande joie pour sa sœur Henriette, exilée dans la capitale. Celle-ci ne put s'empêcher de

montrer le palmarès à M. le Dr Descuret, médecin de l'établissement de Mme Guizot, où elle était institutrice, et encore de Mgr de Quélen (1), archevêque de Paris. Ce dernier pensa que le premier élève de Tréguier ne devait point rester à « végéter » dans une petite ville de Bretagne. Il en parla quelques jours plus tard à l'archevêché et aussi à son ami, M. l'abbé Dupanloup. Celui-ci feuilleta même le palmarès de Tréguier et il s'écria aussitôt :

— Faites-le venir!

C'était une bourse qui était offerte au jeune frère d'Henriette Renan, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Le Gouvernement suscitait à ce moment des difficultés aux ecclésiastiques sans diplôme qui s'occupaient d'enseignement. Mgr de Quélen et M. Dupanloup engageaient les séminaires de province à leur envoyer leurs sujets les plus distingués, afin qu'ils pussent suivre les cours supérieurs et obtenir des grades universitaires, et avec le dessein d'exciter l'émulation des enfants du faubourg Saint-Germain confiés à ses soins, tout en éduquant selon sa méthode toute cette élite intellectuelle.

C'est Henriette Renan qui annonça la bonne nouvelle à son frère, par une lettre pressante, en date du 31 août 1838. Il fallait qu'il fût à Paris le 6 ou 7 septembre, au plus tard.

Cette époque passée, la place redeviendrait vacante :

« ... Je t'en conjure, mon ami, aussitôt ma lettre reçue, monte dans le courrier avec le plus d'effets que

(1) Ancien vicaire de Tréguier.

tu pourras emporter; le reste viendra plus tard; mais, sale ou blanc, emporte tout ton linge...

« Mon Ernest, encore une supplication; tu recevras ma lettre dimanche soir, sois à Guingamp pour le courrier de lundi et monte sans faute dans la malle-poste. Je t'attends, mercredi soir ou jeudi. Tu prendras de l'argent (1) chez ton oncle Forestier, à qui j'écris de t'en prêter : je le lui rembourserai à mon passage, qui sera au plus tard le 15. Dis à maman que c'est un avenir tout entier qui s'ouvre pour son enfant, et que mon voyage en Bretagne aura maintenant un autre but, celui de ne point la laisser dans la situation où elle se trouve (2). »

« J'avais quinze ans et demi (3). J'étais en vacances chez un ami, dans un village près de Tréguier; le 4 septembre, dans l'après-midi, un exprès vint me chercher. Je me rappelle ce retour comme si c'était d'hier. Les sonneries pieuses de l'*Angélus* du soir, se répondant de paroisse en paroisse, versaient dans l'air quelque chose de calme, de doux et de mélancolique : l'image de la vie que j'allais quitter pour toujours. »

Ce soir-là, qui était la veille de son départ pour la capitale, un repas intime réunit la mère, le fils et l'un des plus anciens professeurs du séminaire (4). Au moment où elle allait se séparer de lui, Mme Renan voulut

(1) Le coût de la diligence était de 40 francs.

(2) *Lettres du Séminaire.*

(3) *Souvenirs d'enfance.*

(4) M. l'abbé Pasco.

faire un dernier effort pour retenir son enfant. Elle s'écria, en pleurant à chaudes larmes :

— Mon Dieu, Monsieur l'abbé, si pourtant mon fils allait se perdre !

Le vieux professeur, ami de la famille, essaya de la rassurer. Est-ce un pressentiment de mère?

« Le lendemain, je partais pour Paris, a ajouté Ernest Renan ; le 7, je vis des choses aussi nouvelles pour moi que si j'avais été jeté brusquement en France de Tahiti ou de Tombouctou. »

Dans ce petit séminaire parisien, trop parisien pour lui, pour ses façons et sa piété fruste et naïve, le jeune Renan fut bientôt atteint du mal du pays — auquel, plus tard, ne purent résister deux de ses camarades.

De Tréguier à Paris, la transition avait été trop brusque. Le profond attachement que nous autres Bretons portons au sol, aux habitudes, à la vie de famille, se réveilla avec une déchirante vivacité. On sait que le Breton est difficilement transplantable, et là, de plus, le christianisme enseigné ne ressemblait plus du tout à celui de la Bretagne. Renan était sérieux et ses condisciples légers. Et puis, ce qui manquait au jeune séminariste, en plus de la liberté, car l'internat le tuait, c'était sa mère qu'il aimait et qui, alors, personnifiait tout son pays natal. Il tomba malade.

« Le fond de ma blessure, dit-il, était le souvenir trop vivant de ma mère. Ayant toujours vécu seul auprès d'elle, je ne pouvais en détacher des images de la vie si douce que j'avais goûtée pendant des années. J'avais été heureux, j'avais été pauvre avec elle. Mille détails

de cette pauvreté même, rendus plus touchants par l'absence, me creusaient le cœur. Pendant la nuit, je ne pensais qu'à elle; je ne pouvais prendre aucun sommeil. Ma seule consolation était de lui écrire des lettres pleines d'un sentiment tendre et tout humides de regrets... »

Voici quelques lignes de la seconde lettre qu'Ernest Renan écrivait à sa mère dès le quatrième jour de son arrivée à Paris :

« ... O ma chère mère, qu'il est pénible d'être séparé, je le sens bien maintenant. Quand je pense à la vie douce et heureuse que j'ai menée avec vous à Tréguier, mon cœur est pris d'une tristesse qui ne laisse pas d'avoir pour moi quelque charme. Comme j'avais de l'ardeur pour l'étude, comme j'étais heureux quand j'étais avec vous, comme nous avons passé d'heureuses soirées, d'heureux moments, et nos petites promenades, comme elles étaient douces! Encore je me reproche qu'elles aient été si peu fréquentes et que j'aie quelquefois montré si peu d'empressement pour aller faire avec vous de petits tours de promenade. Quand je me rappelle Liart, Guyomar, Legall, et tant d'autres; quand je pense à un collège où j'ai été heureux, à cette ville où j'ai goûté tant de bonheur, je m'écrie dans mon cœur : oh! j'étais heureux à Tréguier! Le souvenir de tout cela me fait plaisir, mon excellente mère, quoiqu'il me remplisse de tristesse. Car, ma chère maman, il me vient quelquefois une pensée déchirante, c'est que ce bonheur ne reviendra plus pour nous. Enfin, soumettons-nous à la volonté de Dieu qui

a voulu nous séparer et qui nous réunira aussi quand il lui plaira. »

M. Dupanloup, à qui fut montré une de ces lettres, en fut frappé et s'intéressa à cet élève peu favorisé au physique.

Renan était timide, avec une grosse tête sur un corps chétif, et des manières de « sacristain ». Simple et modeste, ne détournant jamais la tête, rougissant au moindre compliment, c'était le vrai *kloarek* breton, dans toute sa candeur. Il devint un bon élève. Il doubla sa troisième et remporta le prix d'excellence malgré de redoutables rivaux : il n'avait que seize ans. Il étonna même ses maîtres par une traduction en vers latins d'un passage de Camoëns, ainsi que par une narration latine dans laquelle le jeune écolier avait essayé d'imiter Tacite (1).

Ses notes de Saint-Nicolas sont : examen de trimestre, *très bien;* étude de la religion, *très bien;* langue latine, *très bien;* langue grecque, *bien, progrès;* histoire *bien, un peu lent à se mettre au courant;* travail, *parfaitement bien;* conduite, *excellente*, *ne joue presque point*, *quoique on l'y invite.*

Ses goûts d'isolement s'accrurent. Il devint sombre, taciturne et passait pour un être à part. Il ne se

(1) Il fut deux fois le quatrième aux deux compositions du premier trimestre pour la narration latine, sur les vingt-trois élèves de la classe de seconde. Une remarquable étude sur Alexandre le Grand lui fit décerner le premier prix d'histoire. En le lui remettant, l'abbé Dupanloup dit, avec une caresse amicale, devant l'assistance d'élite qui l'entourait : « Ce jeune homme grandira ! »

mêlait jamais aux jeux de ses camarades, préférant passer ses récréations dans la méditation. Comme à Tréguier, sa piété paraissait extrême ; il assistait à tous les offices et communiait trois fois par semaine. Elève de prédilection de M. Dupanloup, il jouissait de toutes les faveurs possibles, telle que celle d'aller entendre dans Paris les prédicateurs célèbres. On l'appelait « son enfant gâté ».

A la rentrée de 1839, Ernest Renan retourna à Paris, en compagnie de ses amis, Liart et Guyomar, qu'il avait aidés à obtenir des bourses au même séminaire de Saint-Nicolas. Les trois camarades passèrent par Dinan, Saint-Malo et la Normandie. Renan parla de ce voyage à sa mère :

« ... J'ai vu à Dinan ma tante Moullec et Armand, qui m'ont fait un accueil très bienveillant. Ma tante est bien logée et semble assez bien. Après avoir admiré les environs pittoresques et charmants de Dinan, nous nous sommes embarqués sur le bateau à vapeur et nous avons remonté la Rance, dont les bords sont si agréables, par le contraste des deux rives, dont l'une est parfaitement cultivée, et l'autre a l'aspect le plus sauvage et le plus négligé. Toute cette côte est beaucoup plus mouvante que notre pays de Tréguier, si mort et si peu mouvant. Partout ce sont des chantiers, des bateaux que l'on remorque, des bois que l'on fait avancer en radeau; tout présente l'aspect d'un pays riche et parfaitement cultivé. Enfin, nous avons aperçu le rocher de Saint-Malo; je suis de nouveau descendu sur cette côte, que j'ai visitée autrefois encore si

jeune (1). Par un bonheur inexprimable, au moment où je débarquais, Alain sortait de la Grand'Porte, en sorte que j'ai eu le plaisir d'embrasser mon frère, avec qui j'ai réellement passé trop peu de temps. Nous nous sommes promenés ensemble, et nous avons visité le tombeau d'un poète illustre, de Chateaubriand, qui, quoique plein de vie, s'est fait construire un tombeau fort simple dans une petite île, à l'entrée du port de Saint-Malo. Cela m'a procuré le plus grand plaisir...

« Je reviens avec plaisir à notre chère causerie, qui a pour moi tant de charmes. Je quittai donc le cher Alain à Saint-Malo, à sept heures du soir (il nous avait retenu trois places jusqu'à Paris), et bientôt nous perdîmes de vue le port et les remparts. Au bout de trois lieues à peu près, nous fûmes témoins d'un magnifique spectacle qui frappa tous les voyageurs : c'était la lune se levant sur la baie de Cancale, et ressemblant à un incendie éloigné, dont les reflets se propageaient sur cette immense nappe d'eau. Rien n'est plus beau que cette baie, et c'est certainement un des beaux points de vue de France. Nous passâmes l'antique ville de Dol, la jolie ville d'Avranches, mais la nuit nous empêcha de les voir attentivement (2)... »

Sa sœur Henriette allait le voir chaque semaine ; elle portait encore le simple châle de laine verte qui, en Bretagne, avait abrité sa pauvreté. C'était la même

(1) Sans doute en 1828, au moment où le corps du capitaine Philibert Renan fut trouvé, noyé, sur les grèves d'Erquy.

(2) *Lettres du Séminaire* (Calmann-Lévy, 1901).

jeune fille aimante et douce, mais avec ce degré de fermeté et de raison que les épreuves de la vie et de fortes études y avaient ajouté. Il faut noter aussi que c'est à ce moment que les croyances catholiques commençaient à s'ébranler dans l'esprit d'Henriette et que, par suite, elle voyait déjà avec quelque regret la direction toute religieuse de l'éducation de son jeune frère; mais alors elle respectait la foi d'un enfant, et n'aurait pas voulu lui dire un mot au sujet des opinions qu'il suivait en toute spontanéité. Afin d'aider au paiement des anciennes dettes de la famille, Henriette Renan s'en fut institutrice en Pologne, en 1841.

Ses voyages en Allemagne et en Italie achevèrent de mûrir ses idées et l'amenèrent à envisager avec beaucoup de sérénité la séparation que tout esprit philosophique est obligé de faire avec le fonds de la religion et ses formes particulières. Elle, jadis si religieuse et si croyante, devança son frère dans sa voie future; car une profonde, lente, mais sûre transformation se fit chez Ernest Renan pendant les trois années qu'il passa à Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Elle devait continuer et s'accentuer au petit séminaire d'Issy, où il entra en 1842, comme élève de philosophie, et qui fut, « après la cathédrale de Tréguier, le second berceau de sa pensée ». La lecture des ouvrages de Jouffroy devait y contribuer beaucoup (1)...

(1) On raconte que, le jour de son arrivée à Saint-Sulpice, Renan grava sur son pupitre le verset suivant :

Benedictus qui dedit mihi intellectum, Domine!
(Béni soit Celui qui m'a donné l'intelligence!)

A Saint-Nicolas, l'éducation du jeune Trécorrois avait été toute latine et française; ce fut sa première étape purement morale. A Issy, il fit sa philosophie; ce fut la crise du doute philosophique. A Saint-Sulpice, le talent remarqué en lui le fit choisir bientôt pour suivre les hautes études. Renan suivit le cours de haute théologie et de langues anciennes; il apprit l'allemand, l'hébreu, l'arabe, le syriaque et la philologie sémitique. C'était l'époque de l'assurance inébranlable du savant (1). Toutes ces fortes études avaient accentué l'évolution commencée chez le jeune Renan; car il cultive les langues au détriment de la théologie, et c'était l'hébreu qui allait décider de la destinée du lévite breton; il était né de fait historien plutôt que philosophe.

Henriette fut même le grand appui de son frère dans cette crise, puisqu'il a avoué que, à ce moment décisif de sa vie, les lettres de sa sœur furent sa consolation et son soutien.

« C'est elle, en effet, dit M. Berthelot dans la préface de la *Correspondance Renan-Berthelot*, qui l'a guidé dans sa première et capitale crise, alors que son indécision naturelle et son goût des tempéraments ne l'aurait peut-être pas amené à se dégager complètement des suggestions toutes-puissantes d'une discipline cléricale. »

---

(1) Son professeur d'hébreu fut le savant abbé Le Hir, de Morlaix, qui aida toujours Renan de ses conseils et de son immense savoir, même quand il fut sorti du séminaire. Il lui prêta aussi ses notes pour la préparation d'une de ses thèses. C'est lui que ce même élève devait remplacer un jour, et pour quelque temps, dans sa chaire.

C'était aussi l'avis du clergé. Ainsi, en 1892, M. l'abbé Icard, supérieur de Saint-Sulpice, interviewé sur Ernest Renan, parla ainsi :

« ... Une affection plus forte que la nôtre prit le dessus et dirigea Renan hors de la voie que notre expérience lui traçait. Exégète, il tourna son âme vers l'Allemagne, d'où sa sœur Henriette, alors là-bas, lui adressait de longues lettres. Il n'écouta qu'elle... »

Elle commença d'abord par lui faire comprendre qu'avant de faire un pas irrévocable dans la carrière où il était entré, il fallait qu'il fût libre et qu'il sortît de l'atmosphère où il avait jusqu'à présent vécu...

Renan ne pouvait se décider à quitter la voie du sacerdoce, vers laquelle il avait été toujours orienté. Il l'écrivait à sa sœur : « Crois-tu que je peux me séparer sans regret de ces croyances, de ces projets qui ont fait si longtemps ma vie et mon bonheur? Et tout ce monde dans lequel je m'étais naturalisé et qui va me renier (1) !... »

Ce qui montre la sensibilité exquise que le jeune Breton tenait de son éducation et de sa nature, et encore que le doute du savant lui fut cruel parfois.

C'était déjà un maître de la parole. Il se fit connaître dès qu'il fut placé au nombre des catéchistes, ayant eu plusieurs fois l'occasion de se faire entendre devant d'illustres auditeurs. Il raconta jadis, dans une lettre à son ami Liart, que Lacordaire et Montalembert vinrent

(1) *Lettres intimes.*

l'écouter un jour qu'il faisait une instruction sur la prière.

« Mais c'est du Bossuet, cela ! » dit en sortant l'auteur des *Moines d'Occident* au célèbre Dominicain ; et les deux orateurs s'empressèrent d'aller féliciter Renan, que leur présence n'avait pas intimidé du tout.

Il reçut la tonsure à l'ordination de Noël 1843 et les ordres mineurs en juillet 1844. Il fit part de cette nouvelle à l'un de ses amis, l'abbé Le Gall (1), le 2 janvier 1844, et en ces termes :

« Paris, 2 janvier 1844.

« Ne t'imagine pas, mon cher ami, que ce soit pour obéir à la cérémonie de la bonne année que je t'adresse ces quelques lignes. Il n'y a pas de cérémonie entre amis : et, d'ailleurs, tu auras facilement deviné mes souhaits.

« Mais je n'ai pas voulu laisser passer la circonstance présente sans t'annoncer par moi-même la grâce qu'il a plu à Dieu de me faire, en me permettant de me consacrer à lui par la tonsure cléricale.

« Je le fais avec d'autant plus de joie que je parle à un ami capable de comprendre toute la douceur que l'on éprouve en se consacrant à Dieu et en le prenant sans partage.

« J'espère qu'un jour tu éprouveras pour toi-même ce bonheur qui, je l'assure, m'a rempli le cœur d'une paix et d'une joie inexprimables. Tu peux déjà l'entrevoir, quoique pour le comprendre parfaitement il faille l'avoir ressenti.

---

(1) Décédé en 1900, aumônier de Saint-Joseph, à Lannion.

« J'ai appris avec beaucoup de joie que tu avais été élu préfet de cette congrégation dont le souvenir me sera toujours cher, et à laquelle je suis redevable de tant de grâces.

« C'était une réflexion que je faisais avec bonheur la veille de l'ordination. En reportant mes souvenirs vers le passé, je remarquais que la grâce que Dieu allait me faire devait son premier principe à mon entrée dans cette pieuse association.

« Je suis ravi d'apprendre qu'elle est plus nombreuse et plus florissante que jamais; je l'attribue surtout aux prières de notre cher et saint ami Guyomar, qui, certainement, n'a pas maintenant moins de zèle pour elle qu'il n'en avait durant sa vie.

« Assure, je te prie, tous les membres de la Congrégation, s'il en est quelques-uns à qui je ne sois pas inconnu (car voilà déjà cinq ans que je l'ai quittée, et cinq ans effacent bien des choses), que je les regarderai toujours comme mes confrères bien-aimés de Marie et que je leur serai toujours agrégé de cœur et de prières.

« L'espace me manque, mon cher ami, pour te dire combien je t'aime, mais tu le devines et cela suffit.

« Tout à toi.

« E. Renan, clerc tonsuré. »

Dans une lettre à sa sœur Henriette, en avril 1844. le jeune abbé disait, à propos de ce premier pas dans la carrière ecclésiastique : « L'avant-veille, j'étais encore dans l'hésitation la plus accablante; maman, personne au monde, excepté celui avec qui j'en devais conférer, n'en savait rien. Je n'ai fait cette démarche

importante que parce que je voyais que ne pas la faire, c'était faire la démarche contraire, à laquelle, après tout, je me sentais plus opposé. J'ai donc dû me décider; *d'autant plus que l'engagement que je contractais n'avait encore absolument rien d'irrévocable devant Dieu et devant les hommes :* ce n'était tout au plus que l'expression d'une intention actuelle, sauf l'avenir... »

Il a dit, à ce sujet, dans *L'Avenir de la Science* (page 490) : « Un souvenir me remonte dans l'âme, il m'attriste, sans me faire rougir. Un jour, au pied de l'autel, et sous la main de l'évêque, j'ai dit au Dieu des chrétiens : *Dominus pars hæreditatis meæ et calici mei; tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.* J'étais bien jeune alors — vingt ans — et pourtant j'avais déjà beaucoup pensé. A chaque pas que je faisais vers l'autel, le doute me suivait; c'était la science, et, enfant que j'étais, je l'appelais le démon. »

Mais Renan ne devait jamais remplir qu'un sacerdoce purement spéculatif.

Chaque année, il allait en Bretagne au moment des vacances. Et, malgré plus d'un trouble, il se retrouvait tout entier, tel que ses premiers maîtres l'avaient fait, surtout lors de ses premières années à Paris. Il passait généralement ses vacances avec ses amis Liart, Guyomar, aussi en compagnie d'autres maîtres ou répétiteurs du collège de Tréguier; ce qui en augmentait beaucoup l'agrément, ainsi que la tendresse de sa mère.

« Je suis difficile sur le choix de ceux à qui j'accorde ma confiance et mon amitié, disait-il; et le caractère de ceux qui m'entourent me porte peu à lier parmi eux

de nouvelles connaissances. Le clergé de ce pays, quoique respectable, est circonscrit dans un cercle de vues si étroites, que je craindrais qu'un contact trop prolongé ou trop immédiat ne finît par m'enfermer avec eux (1). »

Renan n'oubliait cependant pas ses vieux maîtres, ainsi que nous l'avons déjà vu. L'abbé Pasco se chauffait un certain soir de la fin de juillet, songeant peut-être aux élèves qui l'avaient quitté, lorsqu'on frappa à sa porte. Son ancien élève, Ernest Renan, entra et lui souhaita respectueusement le bonjour.

— C'est toi, mon pauvre enfant, s'écria l'abbé Pasco. Tu es donc devenu tout à fait Parisien? Faisons donc toujours comme les vrais Bretons; quand on s'aime, c'est avec les deux joues qu'on s'embrasse!

Le vieillard pressa longtemps sur son cœur son ancien élève. Mais, à la conversation, il comprit que son cœur et son esprit n'étaient plus les mêmes qu'autrefois. Car, par sa culture intellectuelle, Ernest Renan était déjà si éloigné de ses anciens maîtres qu'il ne pouvait presque s'entendre avec eux. L'un d'eux entrevit quelque chose.

— Ah! j'ai toujours pensé, lui dit-il, que l'on vous faisait faire de trop fortes études!...

Alain et Henriette s'arrangeaient pour que leur cher « abbé » Ernest profitât de ses vacances en Bretagne. Ainsi, l'un, Alain, lui envoyait 200 francs pour les frais de son voyage, et Henriette faisait à sa mère un envoi

(1) *Lettres intimes*.

plus considérable pour remonter sa garde robe de séminariste.

Les vacances de 1843 furent excellentes et aussi « un vrai temps de bonheur » pour Renan, qui n'en avait pas profité l'année précédente. « Il est vrai que j'en avais un extrême besoin, écrit-il à sa sœur ; le travail sérieux et assidu auquel je me suis livré durant mes deux années d'Issy, et surtout des peines sensibles que j'ai éprouvées sur la fin de ma seconde année, m'avaient tellement abattu au physique et au moral, que j'en étais devenu méconnaissable. Quoi qu'il en soit, les soins de notre bonne mère m'ont complètement remis de mes fatigues, et les douceurs que j'ai goûtées auprès d'elle ont dissipé au moins momentanément les soucis qui, depuis longtemps, obsédaient ma pensée. Je ne crois pas, en effet, avoir passé deux mois plus heureux dans ma vie, surtout à cause du contraste qu'ils faisaient avec le passé. J'y ai trouvé une vie douce et tranquille, accommodée à mes goûts, une amitié franche et sincère, le plaisir de revoir ma Bretagne, auquel je serai toujours sensible, et par-dessus tout j'y ai trouvé ce cœur si bon, si aimant, si attentif, si sensible, qu'on ne saurait trouver qu'en une mère et dont la nôtre est vraiment le modèle. C'est à peine si je l'ai quittée durant ces deux mois ; je ne trouvais nulle part autant de douceur qu'avec elle, car nulle part je ne trouvais autant d'abandon, de simplicité, de vérité. J'ai été ravi, ma chère Henriette, de l'état satisfait où j'ai trouvé notre mère sous tous les rapports. Sa santé est aussi bonne qu'elle peut l'être à son âge et

après une vie comme la sienne; elle a dans le caractère un courage et même une gaîté qui lui font parfaitement supporter son isolement, et d'ailleurs elle est entourée de tous les égards possibles de la part de nos parents et de tous ses compatriotes (1). »

Ailleurs, n'a-t-il pas dit encore : « Embrasser notre mère chérie, revoir des lieux qui ne manquent jamais d'exciter de douces associations d'idées, retrouver ces habitudes domestiques, qui sont si puissantes pour répandre sur l'âme une certaine suavité, qui la fléchit sans l'amollir, c'était plus qu'il n'en fallait pour me remettre des fatigues de ma vie ordinaire et de la trempe un peu raide que mes pensées tendent à y prendre. Il semble que les paroles de la mère aient une efficacité toute particulière pour tout adoucir, lors même qu'elles semblent y viser le moins (2)... »

Ernest Renan passa ces vacances-là en partie à Tréguier, puis à Saint-Malo, chez son frère Alain, qui venait de succéder à M. Lemonnier dans sa direction commerciale (3). Et toujours en compagnie de sa mère, que sa Henriette et lui cherchaient à faire aller habiter à Saint-Malo, afin qu'elle soit moins seule. Peut-être Henriette, qui poussait insensiblement son frère vers la rupture avec le séminaire, avait-elle déjà le secret désir

(1) *Lettres du Séminaire.*

(2) *Lettres intimes.*

(3) Vers juin 1843. Il s'était marié le 21 février 1843, avec Mlle Jeanne Lair, de Dol, que sa nouvelle famille appelait *Fanny.*

de trouver un autre gîte de vacances pour son cher Ernest, prévoyant les impossibilités d'un retour à Tréguier au lendemain de cette rupture inattendue.

Quoique séminariste, Renan visait surtout l'état ecclésiastique comme lui donnant l'avantage de certaines études, celles qui l'intéressaient particulièrement, tout en lui évitant les préoccupations matérielles de la vie. Et, après les recherches à Paris pour ces études, son rêve était d'aller s'ensevelir quelque temps au fond de la Bretagne avec sa mère, pour y ruminer à son aise les faits amassés et mûrir certaines idées. « Je crois que les recherches doivent se faire à Paris, dit-il, et la méditation et l'élaboration dans le silence et la tranquillité que je ne pourrais mieux trouver que dans notre petit réduit, auprès de ma mère; d'ailleurs, cela la rendrait quelque temps heureuse, et moi aussi. » C'est de cette façon que, plus tard et à Saint-Malo, l'ancien élève de Saint-Sulpice devait préparer sa thèse du doctorat ès lettres sur *Averroès et l'averroïsme*. Aux vacances de 1844, l'élève d'Issy continua ses études hébraïques à Tréguier, tout en allant en passer les derniers jours à Saint-Malo, avec Mme Renan.

Celles de 1845, qu'Ernest Renan passa aussi en Bretagne, devaient compter dans sa vie. Il les occupa à revenir sur les questions philosophiques qui l'obsédaient, et c'est à ce moment décisif que « les grains de sable de ses doutes s'agglomérèrent et devinrent un bloc ».

D'ailleurs, sa sœur Henriette le poussait de plus en plus vers la vie laïque, en lui faisant voir le côté étroit et mesquin du genre d'existence qu'il allait embrasser.

« Ernest, lui écrivait-elle, songe au sort d'un honnête homme qu'un lien irrévocable oblige à enseigner, à imposer ce que sa raison et peut-être même sa conscience ne lui permettent pas d'admettre... Ce malheur pourrait être le tien. »

Elle l'éclairait sur la réalité de ses sentiments, lui faisant comprendre qu'il devait renoncer à devenir un prêtre convaincu et qu'il était bien préférable de suivre la voix de sa conscience que d'adopter un compromis malhonnête et hypocrite, favorable à ses intérêts, mais dégradant pour sa loyale sincérité.

Un autre jour, elle lui répétait : « N'oublie pas que celui qui s'engage dans une *association* abdique tout jugement personnel et se trouve souvent dans l'obligation de faire pour *un corps* ce qu'il n'eût jamais entrepris comme homme privé. Le dernier malheur de ma vie serait de te voir entraîné dans des voies qui ne sont point celles de ton âme... »

Puis elle ajoutait, dans une seconde lettre : « Il est impossible — complètement impossible, à moins d'abdiquer toute raison — que tu t'engages, à vingt-deux ans et avec ton inexpérience absolue, *dans une carrière où tout retour est interdit*, où une *longue expérience suffit à peine pour donner* l'élévation nécessaire à l'esprit, à l'âme, à la pensée. »

Lui, s'effrayait tout d'abord de quitter une situation douce, à laquelle il avait été toujours habitué. « Moi si faible, si inexpérimenté, disait-il; moi isolé de tout appui, n'ayant d'autre soutien que toi, mon Henriette, chercher à briser des liens si forts, m'arracher à la voie

où jusqu'ici une force supérieure m'a conduit!... Je m'effraie quand j'y songe, mais je ne reculerai pas. »

Henriette précisait, en exhortant son frère à prendre ses grades universitaires. C'était une façon détournée de l'affranchir des liens religieux. « ... Pour les travaux préparatoires aux examens, lui écrivait-elle, il est de toute nécessité, mon Ernest, que tu sois entièrement libre; *aussi, mon avis est que tu ne reprennes pas à la rentrée ta chambre et ta table au séminaire.* Ce serait entraver ce que je te demande, ou du moins t'imposer une gêne nuisible lorsque tu as besoin de toute ta liberté d'action (1). »

Enfin, plus tard, voici qu'elle dit encore :

« Agis et décide, mon bon Ernest; j'ai toute confiance en ton jugement, en ta raison. Oui, bien des clameurs vont t'entourer; mais, de grâce, ne t'en effraie point. Qu'est-ce que tout cela? De vaines paroles dont il ne sera plus question au bout de quelques semaines; des colères d'un moment qu'on méprise bien facilement quand on a pour soi le témoignage de sa conscience et l'approbation d'un cœur ami et dévoué. Laisse donc dire, mon pauvre enfant, et n'en crois rien que ta raison et ton cœur (2). »

Henriette Renan fit tous les sacrifices matériels pour remplir son but et faire réussir les désirs de son frère Ernest. Le jour où il a vingt-deux ans, elle lui écrit : « Depuis ce temps, quelle est l'heure où tu n'a pas été

(1) Lettre du 15 août 1845.

(2) *Lettres intimes.*

ma première, ma plus tendre préoccupation ? » Et afin d'arriver à lui trouver une position telle qu'elle la lui désire, elle lui déclare nettement que toutes ses économies lui appartiennent et qu'elles lui permettront d'étudier et de vivre librement à Paris, pendant une année ou deux.

Elle s'occupa de tous les arrangements d'argent, envoya d'abord 300 francs à son frère Alain pour les premières dépenses d'Ernest comme étudiant libre; puis lui adressa, en septembre 1845, une lettre de change de 1,500 francs sur la banque Rothschild (1). « Ils furent la pierre angulaire de ma vie », a dit plus tard le frère reconnaissant.

Henriette, d'accord avec son frère Alain, avait aussi acquitté petit à petit les dettes du capitaine Renan...

Ce qui gênait le plus le jeune séminariste, lui si honnête et si droit, c'était de tout dire brusquement à sa mère. Aussi, pendant ses vacances, il chercha à lui faire comprendre le besoin de retarder au moins son sous-diaconat et de faire une absence, peut-être en dehors du séminaire, en voyageant en Allemagne. Il ne voulait non plus lui parler de tout cela que comme d'une *probabilité*... Ce qui fait comprendre combien ses

---

(1) Dès le 17 octobre 1845, Ernest Renan répondait à sa sœur : « Les quinze cents francs resteront intacts. L'argent que m'a donné notre frère est plus que suffisant pour mes frais d'installation, et puis, je recevrai mes quartiers. Mais il sera mieux placé plus tard. » En décembre de la même année, il remit cette somme à son frère Alain, qui lui fit ouvrir un crédit chez MM. Mallet frères.

vacances de Tréguier furent à la fois si douces et si pénibles.

Il l'écrivait à Henriette :

« ... Ma position, durant ce temps, a été des plus singulières. Jouir de ma bonne mère, la soigner, l'embrasser, l'égayer par des rêves, est pour moi si doux que j'oublierais, je crois, auprès d'elle, les peines et les inquiétudes actuelles. Et puis, j'éprouve là, en ce lieu natal, un sentiment indéfinissable de bien-être. Toute mon enfance si pure, si insoucieuse, est là, et ce retour sur mon passé me charme et m'attendrit. La vie de ce pays est vulgaire; mais il s'y trouve un fonds de repos et de bien-être, où la pensée et le sentiment, quand on ne les renferme pas dans le cercle étroit de cette vie mesquine, s'exercent avec beaucoup de suavité. »

Il écrivait aussi, le 22 août, à l'abbé Cognat (à Paris) :

« ... Ils me prennent ici pour un bon petit séminariste, bien pieux et bien doux. Ma foi, ce n'est pas ma faute. Cela me peine quelquefois, car je crains d'y voir quelque chose qui ne soit pas vrai et droit; mais je ne feins rien, Dieu le sait; seulement, je ne dis pas tout. »

L'esprit étroit des petites cités se manifestait déjà à Tréguier à son sujet. A cause de son habitude de réciter des psaumes en hébreu (1), dans un petit livre qu'il s'était écrit à la main, on se répétait tout bas que Renan allait se faire juif. Voilà de bonnes raisons pour lesquelles lui-même préférait se taire (2), pour ne pas en-

(1) L'abbé Pasco, lui-même, disait son chapelet en grec.

(2) « J'aimerais mieux me taire toute ma vie que de scandaliser

gager chez lui de misérables controverses, surtout au sujet de l'*antichristianisme* qui « a, dans ce pays, disait-il à l'abbé Cognat, une couleur si détestable, si basse, si dégoûtante ». « Et puis — ajoutait-il — ils n'y entendraient rien... »

Si sa grande tendresse pour sa mère lui commandait encore de se taire, celle-ci semblait cependant deviner quelque chose sans tout comprendre. Un fait. Comme dans son enfance, Ernest Renan continuait à faire avec elle de longues promenades dans la campagne. « Un jour, dit-il, nous nous assîmes dans la vallée du Guindy, près de la chapelle des Cinq-Plaies, à côté de la source. Pendant des heures, je lus à côté d'elle, sans lever les yeux. Le livre était bien inoffensif; c'étaient les *Recherches philosophiques* de M. de Bonald. Ce livre, néanmoins, lui déplut; elle me l'arracha des mains; elle sentait que si ce n'était lui, c'étaient ses pareils qui étaient les ennemis de sa plus chère pensée. »

Cela le peinait fort pour sa mère; c'était surtout pour elle qu'il redoutait le contre-coup du grand adieu qu'il allait dire à tout son passé. Elle lui faisait saigner le cœur, car il regrettait de ne pouvoir lui donner la moindre explication; elle n'était pas assez instruite pour comprendre qu'on changeât ainsi sa foi religieuse.

Il en coûtait aussi à Renan de contrister ses anciens maîtres de Bretagne, qui continuaient d'avoir pour lui

---

un de ces enfants, les paysans, — a écrit Renan dans *L'Avenir de la Science*, — car une sainte Vierge chez un homme réfléchi et chez un paysan, quelle différence! »

une sincère affection. Mais — comme il l'a dit — « la question critique telle qu'elle était posée dans mon esprit leur eût paru quelque chose d'inintelligible, tant leur foi était simple et absolue. Je partis donc pour Paris sans leur laisser entrevoir que des voyages à l'étranger et une interruption possible dans mes études ecclésiastiques ».

Ernest Renan passa par Saint-Malo, où son frère Alain était établi et marié. Ce fut le premier pas de sa rupture avec son passé, car il y trouva deux lettres de sa sœur Henriette qui le consolèrent et le soutinrent dans ses derniers moments de faiblesse, bien compréhensibles d'ailleurs. Il dit tout aussi à son frère, qui apprécia du premier coup le mobile honorable qui le faisait agir, tombant entièrement d'accord avec lui et sa sœur sur le fond de leurs projets et la manière de les mettre à exécution.

Il en fut de même à Saint-Sulpice Les professeurs de Renan ne furent pas trop surpris de sa détermination, pas plus que son ancien directeur, M. Dupanloup. On a conté que celui-ci avait mandé, un jour, dans son cabinet son élève préféré. Après quelques minutes d'une conversation intime, il connut vite l'état d'âme du jeune Renan.

— Vous doutez, mon ami, lui dit l'abbé Dupanloup; pourquoi donc vous faire prêtre avec ce ver rongeur dans l'âme?

— Parce que je suis pauvre et que c'est là mon unique ressource, répondit-il.

— Assez, mon enfant; attendez et priez (1).

Le 9 octobre 1845, Ernest Renan descendait les marches du séminaire de Saint-Sulpice pour ne plus les remonter en soutane.

L'écolier religieux et breton des petits séminaires de Tréguier et de Paris n'était plus; il allait céder la place à l'écolier laïque de l'Université de Paris, puis au futur et éminent professeur du Collège de France.

« Aimons-nous et espérons, et puis laissons couler le fleuve des choses, — lui écrivait sa sœur Henriette; — il nous mènera quelque part. » Le fleuve de la vie laïque devait mener Renan aux honneurs et à l'immortalité, mais il devait l'éloigner aussi et pour longtemps de sa chère ville natale de Tréguier...

(1) En novembre de la même année, M. Dupanloup quittait aussi le petit séminaire qu'il dirigeait.

« J'ai vu M. Dupanloup, qui m'a ravi. Il m'a accordé une conférence d'une heure et demie, ce qui est de sa part une vraie merveille. Oh! qu'il m'a bien compris! qu'il m'a fait de bien! J'ai été très franc et très explicite, et il a été fort content de moi. J'ai reconnu l'homme supérieur dans la ligne nette et décidée qu'il m'a conseillée. » (Lettre de Renan à sa sœur Henriette.)

VI

Paris-Bretagne. — Le Dîner celtique.

« J'entrais dans la vie à vingt-trois ans, vieux de pensée, mais aussi novice, aussi ignorant du monde qu'il est possible de l'être. Je n'étais même pas *bachelier ès lettres* », a écrit Ernest Renan.

Il n'avait donc aucun rang dans le monde et, quoique ayant enseigné déjà l'hébreu au séminaire de Saint-Sulpice et sachant mieux que personne en France, après M. Le Hir, la théorie comparée des langues sémitiques, sa position sociale était celle du dernier maître d'études ; c'était un érudit et un savant, et il lui restait quand même à conquérir tous ses grades universitaires — tout comme un simple étudiant.

Dans les premiers temps, au collège Saint-Stanislas, on obligeait Renan à porter encore la soutane.

Après quelques semaines, ne pouvant s'entendre avec le P. Gratry, Renan entra comme maître répétiteur au pair à l'institution Crouzet — par une des protections indirectes de sa sœur Henriette. Il y resta trois ans et demi — de la fin de 1845 à mars 1849. De cette époque

datent ses pénibles débuts dans la vie civile, qui furent ceux de l'étudiant pauvre à Paris. Il faut lire, dans ses *Souvenirs d'enfance* et dans les *Lettres intimes*, les pages touchantes où il a noté ces années-là d'études et de retraite...

Jeune et ignorant de la vie, mais laborieux et animé d'une curiosité non moins vive qu'universelle, l'ancien Sulpicien aborda les luttes de la vie sans autre appui que sa sœur, ayant confiance dans son énergie et sa puissance de travail. Il résolut de n'entrer dans aucune de ces grandes écoles, si chères à la jeunesse française, et que ses études et ses capacités lui auraient sans doute ouvertes sans trop de difficultés. C'est qu'il était animé par un sentiment d'indépendance personnelle et par une volonté à laquelle il est resté constamment fidèle, alors même que les honneurs et les fonctions officielles sont venus le trouver...

C'est à la pension Crouzet que Renan fit la connaissance d'un brillant élève du collège Henri IV, étudiant studieux et dont il devait être le grand ami de toute sa vie : M. Marcellin Berthelot. Il s'agit d'une autre illustration française, puisque l'ami de jeunesse de Renan est actuellement notre plus grand chimiste et le secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

« C'est au mois de novembre 1845 que je vis Renan pour la première fois, a écrit M. Berthelot; il comptait quatre ans de plus que moi, mais il avait peut-être moins l'expérience de la vie, s'il est permis de parler de l'expérience de deux adolescents. Il sortait du séminaire et il venait de renoncer, non sans quelques vagues

velléités de retour, à la vocation sacerdotale. Son air doux et sérieux, son goût pour les choses intelligentes et morales me plurent tout d'abord, et nous formâmes une liaison que les années et les péripéties de l'existence ne firent que confirmer et rendre chaque jour plus étroite... Je dois déclarer qu'aucun ne fut réuni à moi par des chaînes aussi étroites, aucun n'a laissé en entrant dans le tombeau une douleur plus vive, une lacune plus grande dans mon individualité morale. Son affection a été une des plus vives et des plus profondes (1). »

La carrière de l'instruction publique étant celle qui ressemble le plus à la cléricature, Renan la choisit presque sans réflexion.

A vingt-quatre ans, il fut reçut bachelier (2) et licencié, puis il devint agrégé de philosophie à vingt-cinq. Ce fut la promotion des Bretons : Renan était en tête, Caro le deuxième, et Allanic — de Vannes, et le camarade de Brizeux et de Jules Simon — le quatrième. On remarqua que Renan était l'un des plus jeunes candidats qui aient été reçus agrégés. En 1847, l'ancien élève du

---

(1) Préface de la *Correspondance Renan-Berthelot* (Calmann-Lévy).

(2) Et cela, comme s'il avait fait ses études à Saint-Malo et antérieurement à Tréguier — par un subterfuge très usité dans les Facultés et auquel se prêta avec empressement son frère Alain, et qu'on appelait le *certificat d'études domestiques.*

Ce fut le 23 janvier 1846. « J'ai passé mon examen de baccalauréat avec plein succès », écrivait E. Renan à sa mère. Ses examinateurs étaient des célébrités : MM. Oazanam, Lacretelle, Garnier, Damiron et Lefébure de Fourcy.

collège de Tréguier, en même temps qu'il donnait ses premiers articles à la *Revue de l'Instruction publique*, puis à *La Liberté de penser*, obtenait le prix Volney à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, avec son étude sur l'*Histoire des langues sémitiques*. Il était donc, à vingt-cinq ans, professeur de l'Université et lauréat de l'Académie. Il n'avait qu'à continuer...

Après de tels succès, Ernest Renan vint passer ses vacances de 1847 en Bretagne. Ce ne fut pas à Tréguier, mais chez son frère Alain, à Saint-Malo, où il avait fait aller sa mère. A ce moment, Mme Renan vivait en petite rentière. Les dettes de son mari étaient complètement éteintes, grâce à l'abnégation et au travail de ses deux enfants aînés, et les petites propriétés qu'il lui avait laissées se trouvaient, dégagées de toutes charges, en ses mains. Elle trouvait même l'occasion de faire de petits voyages à Lannion et à Guingamp, lesquels servaient un peu à la distraire de son isolement.

De la cité des corsaires, Ernest Renan raconta à son ami Berthelot sa première rencontre avec sa famille, après avoir complètement dit adieu à la vie religieuse :

« ... La grave difficulté que nous prévoyions, dit-il, relativement au dissentiment religieux entre moi et ma famille, n'a eu aucune suite. Ma mère s'est montrée d'une largeur très libérale et est entrée pleinement dans le système que la convenance me prescrit en ce pays ; ne rien dire ni ne rien faire qui témoigne affection ou antipathie pour les croyances dont j'ai fait, autrefois, profession. Nous avons eu, maman et moi, des conversations des plus piquantes à ce sujet; je l'ai ame-

née très facilement à dire qu'il faut laisser les gens croire ce qu'ils veulent (1)... » Cependant, dès le 18 janvier 1846, Mme Renan avait écrit, à ce sujet, à son fils Ernest : « ... Mon Dieu! quel changement dans ta vie, à peine si j'en reviens!... Conserve toujours ce grand, ce joli caractère qui charme tous ceux qui te connaissent, et ne mets point de barrière entre tes premiers amis et toi... Enfin, mon bon Ernest, il ne t'est pas venu dans l'idée que je veuille te faire entrer dans le saint état du sacerdoce malgré toi? Tu avais nourri mon cœur et ma pensée de cette douce, de cette délicieuse espérance; si elle m'est ravie, eh bien! mon enfant chéri, tu me dédommageras par ta tendresse et par le zèle que tu mettras à tâcher de te faire une carrière, puisque nous sommes sans fortune sur cette pauvre terre. » Le 3 février de la même année, sa mère lui écrivait encore : « ... Non, mon enfant, tu ne seras pas mis dans l'alternative de prononcer entre ta conscience et les vœux que j'avais formés. Je remets le sceptre entre tes mains, persuadée que tu ne le laisseras pas tomber dans la fange. »

Dans une correspondance, Renan parle d'une lettre plus ancienne qui lui fut adressée par la sous-préfecture de Lannion (2), relativement à la conscription. « On m'y notifiait, dit-il, que j'étais libéré du service militaire. »

Comme cette lettre nous paraît un non-sens, à moins

(1) Lettre du 28 août 1847 (*Lettres du Séminaire*).

(2) Cette lettre n'a pu être retrouvée.

qu'elle ne fût une réponse à une demande de renseignements d'Ernest Renan sur sa situation militaire, nous allons expliquer ce qu'il en était à son sujet. C'est un point de la jeunesse du célèbre académicien dont il n'a jamais été parlé.

Ernest Renan, qui était alors au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, faisait partie de la classe 1843, où il y avait, cette année-là, 187 conscrits pour le canton de Tréguier. Le tirage au sort eut lieu le 24 février 1844 ; il eut le numéro 118, et la mention portée en regard de son nom sur le procès-verbal du tirage fut : « *Absent, élève ecclésiastique.* »

Le conseil de revision eut lieu le 31 mai de la même année ; le contingent à fournir par le canton de Tréguier était de 49 hommes, comme le dernier numéro pris pour compléter le cadre à la suite des exemptions et dispenses accordées était 107 (1).

Ernest Renan avait un bon numéro. D'abord, pour que Renan pût être appelé sous les drapeaux, il eût fallu que, dans les 117 jeunes gens qui le précédaient, 69 eussent bénéficié de dispenses ou d'ajournements. Or, en réalité, il n'y eut que 58 cas d'exemptions et dispenses accordées ; il ne pouvait donc être soldat. Ce bon numéro lui évitait aussi de se faire dispenser comme « élève ecclésiastique ».

C'est sans nul doute lors de ces vacances de 1847 à Saint-Malo qu'Ernest Renan rencontra un vieux barde de Basse-Bretagne, réduit, ainsi que ses compatriotes,

---

(1) Archives départementales des Côtes-du-Nord.

à venir demander là, aux plus sordides besognes, de quoi ne pas mourir de faim.

« L'un d'eux désira me voir, dit-il dans ses *Souvenirs d'enfance;* il était sous-aide balayeur. Il m'exposa en breton (il ne savait pas un mot de français) ses idées sur la fin de toute poésie et sur l'infériorité des nouvelles écoles. Il était partisan de l'ancien genre, de la complainte narrative, et il se mit à chanter celle qu'il savait la plus belle... »

A la rentrée de 1847, M. Bersot, qui allait poser sa candidature en province, dans le Midi (1), offrit à Renan la suppléance de sa classe au lycée de Versailles. Celui-ci accepta avec joie et enseigna la philosophie pendant quelques mois. Mais il déclina ensuite le poste qui lui fut offert en province (2), paraissant même renoncer à l'enseignement militant pour s'adonner à des travaux d'érudition. Il songea à reprendre les études commencées au séminaire et qui l'avaient tant passionné; car la seule occupation digne de remplir sa vie, c'était de poursuivre ses recherches critiques sur le Christianisme par les moyens beaucoup plus larges de la science laïque. La Révolution de 1848 lui fit ainsi écrire *L'Avenir de la Science* et *Les Origines du Christianisme...*

Lors du second concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de 1848, sur la question suivante : *Histoire de l'étude de la langue grecque dans l'occident de l'Europe, depuis la fin du Ve siècle jusqu'à la fin du*

---

(1) Comme le fit Jules Simon à Lannion.

(2) A Vendôme.

XIVᵉ siècle, E. Renan présenta une étude complète, qui fut couronnée le 1ᵉʳ septembre 1848. A cette occasion, un publiciste breton de grand talent, M. Charles Le Maoût, qui était lui-même un savant, publia ces lignes dans *Le Publicateur des Côtes-du-Nord :* « La glorieuse distinction dont M. Renan s'est rendu digne l'oblige à de nouveaux succès, et nous sommes sûrs que le jeune savant breton ne s'arrêtera pas en si beau chemin. Il voudra devenir une des illustrations de notre grande et noble Bretagne. La véritable noblesse aujourd'hui est celle de la science; et l'on ne dit plus : « Noblesse oblige! » mais bien : « Science oblige! »

Plus tard, Ernest Renan revint plusieurs fois à Saint-Malo, car sa mère alla habiter définitivement chez son fils aîné Alain en 1850. Ce fait nous a été aussi confirmé par un vieux marin trécorrois, le retraité A..., qui était né lui aussi dans la maison natale d'Ernest Renan — mais dix ans plus tard que lui — et qui a connu Renan enfant, qui le revoyait à chaque fois qu'il venait à Tréguier, et qui se rappelle encore avoir été faire visite à Mᵐᵉ Renan à Saint-Malo, en 1851.

Renan est à Saint-Malo en 1849.

Son ami Berthelot lui annonce qu'on va le proposer pour une mission d'études en Italie; cela sourit infiniment à Renan, qui répond de Saint-Malo : « ... Je n'ai senti jusqu'ici que sous ce climat humide et froid; je n'ai vu que ces côtes dentelées et hérissées. J'imagine que sous ce ciel (d'Italie) qui, dit-on, révèle tant de choses, j'éprouverais des sensations plus complètes et que cela ferait époque dans ma vie esthétique et phy-

sique. Je ne saurais vous dire combien la seule différence de Paris et de ce pays influe sur mon état normal. Le ciel ici est gris et atone, le soleil n'est jamais net, la mer seule est vivante, mais vous savez que dans la sensation qu'on éprouve au bord de la mer, il y a quelque chose de dur et de cassant, le contraire du *mordet aqua taciturnus amnis.* »

Il s'amuse aussi à comparer la vie bretonne à celle de Paris, au lendemain de la Révolution de 1848 : « J'ai cru passer d'une planète dans une autre quand je me suis trouvé transporté, en quelques heures, de ce foyer brûlant de la vie parisienne dans ce coin oublié du monde, qui est encore pourtant le coin de la Bretagne où la vie est la plus active. »

Voulant peindre les mœurs politiques d'Ille-et-Vilaine, il trace aussi à M. Berthelot ce curieux croquis électoral : « ... Les candidats légitimistes ont passé avec 50,000 voix de majorité. L'évêque fait la liste avec ses curés de canton, on la prêche au prône, les bourgeois l'acceptent, et elle passe sans opposition. Hélas ! cela ne s'explique que trop bien, et je n'ai jamais si bien compris que la nullité intellectuelle et administrative des provinces est le plus grand obstacle au progrès des idées modernes. Soit Saint-Malo, par exemple. La masse de la population, le peuple plus encore que les bourgeois, n'a qu'un but, gagner de l'argent, vivre à l'aise et tranquille. Ces gens-là sont indifférents à toutes choses, pourvu que les affaires marchent... »

Pendant ses séjours au pays des corsaires, le nouveau professeur fouilla toutes les bibliothèques de la

région, même celle d'Avranches, et toutes riches en vieux manuscrits du plus grand prix. Celle de Saint-Malo était formée d'anciens fonds de couvents, où dormaient, sous une couche épaisse de poussière, toute la scholastique, les éditions d'Aristote, avec les *Commentaires* d'Averroès, imprimés à Venise, etc. C'est au milieu de ces volumes poudreux que Renan composa plusieurs chapitres de son histoire de l'*Averroïsme*, qui lui servit de thèse pour son doctorat ès lettres, sous le titre : *Averroès et l'averroïsme*, et publiée en 1852; sa thèse latine était intitulée : *De Philosophiâ Peripatetica apud Syros*... Il allait aussi très souvent au cabinet de lecture de Saint-Malo.

Les succès commençaient pour le savant. Ils lui frayaient la route de l'Institut, où il entra à trente-trois ans. Nous ne pouvons les suivre, pas plus que ses grands et nombreux travaux; ils sont connus, d'ailleurs. Nous ne saurions mieux les analyser que ne l'ont fait MM. G. Monod, Philippe Berger, M.-J. Darmesteter, Armand Dayot, etc. Nulle vie d'érudit ou d'écrivain ne fut mieux remplie. Nous préférons nous borner à noter tout ce qui rapprocha Ernest Renan de son pays natal, de la Bretagne.

La santé d'Henriette Renan la força à changer de climat. Son frère alla la chercher à Berlin en septembre 1850, pour la ramener avec lui en France. Il ne l'avait pas vue depuis dix ans. Elle vécut à Paris, rue du Val-de-Grâce, et avec son frère, dans une solitude absolue, se contentant de lui donner des conseils et de lui servir de secrétaire. Le mariage d'Ernest avec la femme supé-

rieure que fut Mlle Cornélie Scheffer, la nièce du grand artiste Ary Scheffer, en 1856, ne fit qu'augmenter les joies familiales du savant, qui avait déjà accompli sa mission d'Italie (1849), qui publiait son *Histoire générale des langues sémitiques* et venait d'être élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

L'Empire n'avait pas voulu du savant et du brillant écrivain du *Journal des Débats* et de la *Revue des Deux-Mondes* (1) pour succéder à son ancien maître, M. de Quatremère, — décédé en 1857, — dans sa chaire d'hébreu au Collège de France. Il préféra l'envoyer en mission en Phénicie.

A la naissance d'un fils devait bientôt se joindre la joie d'avoir sa mère chez lui. Le petit Ary Renan naquit le 28 octobre 1857. L'affection d'Henriette pour cet enfant de son frère tant aimé se changea en une vraie adoration, et sa venue effaça à jamais la trace des larmes de mère qu'elle avait versées quand Ernest Renan avait partagé son cœur par le mariage.

C'est un fait banal de la vie ordinaire, mais qui pourra paraître étrange dans l'existence de l'auteur de la *Vie de Jésus*, qui amena Mme Renan mère chez ses enfants, puisqu'elle vint pour le baptême de son petit-fils. En effet, Ary Renan fut baptisé à Saint-Thomas-d'Aquin le 11 novembre 1857. C'est Mme Renan mère qui était la marraine de l'enfant. Elle s'entretint un peu

(1) Le premier article de Renan dans la *Revue* est du 15 décembre 1851 et a pour titre : *Mahomet et les origines du Christianisme.*

avec le vicaire de garde, M. l'abbé Saint-René Taillandier, qui fit le baptême, et lui dit, entre autres, avec une certaine émotion :

— Oh! Monsieur l'abbé, priez Dieu pour que ce petit enfant soit pieux comme l'était autrefois son père!

Ernest Renan assistait aussi à la cérémonie; sa tenue fut correcte et silencieuse, et il signa l'acte qui fut rédigé séance tenante (1).

La vive petite vieille, — elle avait soixante-quatorze ans, — toute pétillante encore, s'entendait à merveille avec sa belle-fille; peut-être la comprenait-elle mieux qu'elle ne comprenait l'adorable Henriette, si noble, si élevée, mais sévère et triste même. La vieille Lannionnaise donnait tout leur prix à la beauté, à la jeunesse, à la gaîté, et le rire de Cornélie faisait écho au sien (2). Et l'on vivait heureux dans l'appartement de la rue Casimir-Périer, où Renan s'était installé avec sa nombreuse famille.

Cette venue de Mme Renan, c'était la Bretagne rentrée à son foyer, c'était tout son cher Tréguier qui était à ses côtés.

Tous les soirs, Ernest Renan allait passer une heure avec elle dans la chambre de sa mère, — surtout quand elle fut atteinte du cancer sénile qui l'emporta, — éclairée seulement par le bec de gaz de la rue. Alors les souvenirs d'autrefois revenaient en foule à la Bretonne. Elle revoyait Tréguier, Lannion, la Bretagne, telle qu'elle était

---

(1) *Gazette de France* du 6 octobre 1892.

(2) *La Vie d'Ernest Renan*, par Mme J. Darmesteter.

avant la Révolution; elle se rappelait tout, elle passait en revue toutes les maisons, désignant chacune d'elles par le nom de son propriétaire d'alors, et c'était avec une merveilleuse facilité qu'elle évoquait et faisait revivre tout ce passé. Et son fils ne se lassait pas de l'entendre. C'est d'elle qu'il a retenu plus tard ces belles histoires du *Broyeur de lin*, de *La Petite Noémie*, de *Mon oncle Pierre, Emma Kosilis*, qui forment l'un de ses chefs-d'œuvre, les *Souvenirs d'enfance*, puis les *Feuilles détachées*.

Sa mission archéologique en Phénicie et ses voyages en Asie Mineure devaient encore éloigner Renan de sa Bretagne natale. Mme Renan venait d'avoir une fille, qui fut nommée Ernestine (le 20 juillet 1860); Henriette disait que cette petite venait pour la remplacer près de son frère déjà illustre. Il fut décidé qu'Henriette accompagnerait Ernest Renan, tandis que Mme Renan mère resterait avec sa bru et les enfants; tous sous la sauvegarde d'Alain, qui était venu s'établir à Neuilly, et aussi de M. Berthelot, qui venait les voir même plusieurs fois la semaine pour envoyer de leurs nouvelles à son grand ami, en Asie Mineure.

Un jour, il lui raconta un voyage qu'il avait fait avec M. Bertrand au pays de Vannes, de Carnac et d'Auray. Ernest Renan lui répondit de Sour (Syrie) :

« ... Je suis ravi que vous ayez vu la Bretagne, et je vois que vous l'avez bien comprise. Nos petites îles des Côtes-du-Nord ne vous auraient pas moins enchanté. Quand j'y pense, je suis pris d'un tel sentiment de désir de retour que le devoir qui me retient ici me devient à

charge. Jamais ces pays-ci ne m'ont inspiré de tels sentiments. On les admire, mais ils n'ont pas ce charme mélancolique et profond (1)... »

Tout en remplissant à merveille sa mission scientifique, Ernest Renan visitait les Lieux Saints et écrivait sur place sa *Vie de Jésus*. Malheureusement, un double deuil devait frapper cruellement son cœur. Sa petite Ernestine avait succombé en mars, et sa sœur Henriette mourut d'une fièvre à Amschit, le 24 septembre 1861. Elle fut inhumée dans le caveau d'un riche maronite, Mikhaël-Tobia, près d'une jolie chapelle, et où son frère lui fit ériger plus tard un petit monument (2). On le rapporta lui-même presque mourant en France, où il rentra le 24 octobre.

C'est grâce à la force de son tempérament, qui put supporter de puissants fébrifuges, qu'Ernest Renan avait résisté aux atteintes de la contagion. Lorsque sa sœur expira, il était lui-même évanoui; sa léthargie dura quatre jours entiers. Quand il se réveilla, sa sœur était au cercueil. Il voulut visiter la tombe où reposait Henriette. Là, il fut pris d'un doute horrible, croyant qu'elle n'était point morte.

— Oh! vous l'avez enterrée trop tôt! s'écriait-il. Elle dormait comme moi; elle dort peut-être encore!...

---

(1) Lettre du 19 avril 1861.

(2) M. et Mme Renan allèrent rendre une visite pieuse au tombeau d'Henriette, le 12 janvier 1865, dans une seconde mission en Phénicie. C'est au retour, en passant à Athènes et en visitant l'Acropole, qu'Ernest Renan écrivit la célèbre « prière » qui porte ce nom.

La scène était affreuse. On se hâta d'arracher Renan à ce lieu de douleur...

La mort lointaine d'Henriette fut un coup terrible pour Mme Renan mère. Ecoutez ce qu'elle écrivit à l'une de ses amies de Tréguier :

« ... J'ai perdu ma pauvre fille en Syrie, où elle a accompagné son frère, qui a aussi pensé mourir. C'est à la force de son tempérament, qui a pu résister aux remèdes, qu'il doit son rétablissement. Ce n'est qu'alors qu'il a appris la mort de sa pauvre sœur; il a été quatre jours sans connaissance. Quand il est arrivé, il faisait pitié. Il se disposait à s'en retourner; tout était prêt; on n'attendait plus que le navire de l'Etat qui a eu du retard, et c'est ce malheureux retard qui a causé la mort de ma pauvre fille. Comment jamais me consoler d'une si grande perte! Mon fils et sa femme font tous leurs efforts; je suis entourée de soins et d'affection; mais ma pauvre fille me manquera toujours.

« Veuve Renan. »

Henriette Renan fut aussi regrettée du monde littéraire. Elle s'était fait remarquer dans plusieurs revues, notamment dans celle que dirigeait une Bretonne, Mlle Ulliac Trémadeure, et ses articles, très appréciés, étaient signés : Mlle Emma du Guindy.

Renan avait reçu alors la croix de chevalier de la Légion d'honneur le 29 décembre 1860, et un décret impérial du 11 janvier 1862 le nomma professeur de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collège de France. La première leçon du savant fut un coup de

foudre. C'était le 21 février, et Renan avait choisi comme sujet de son discours d'ouverture : *De la part prise par les peuples sémitiques dans l'œuvre de la civilisation.* Emporté par son sujet, enflammé par les applaudissements des étudiants, il vint à parler d' « un homme incomparable, si grand que, bien qu'ici tout doive être jugé au point de vue de la science positive, je ne voudrais pas contredire ceux qui, frappés du caractère exceptionnel de son œuvre, l'appellent Dieu »...

L'orage éclata. Les uns conspuèrent l'hérétique et les autres acclamèrent le savant. Il fut porté en triomphe. Ce dernier devait lui coûter cher, puisque l'Empereur, sous prétexte que ce cours « pouvait entraîner des agitations regrettables », devait le suspendre d'abord le 27 février 1862 (1), puis lui enlever sa chaire deux ans plus tard...

Mais Mme Renan mère devait avoir une part de l'ova-

---

(1) Voici le texte de cet arrêté ministériel :

« Le ministre de l'Instruction publique et des Cultes a rendu l'arrêté suivant :

« Attendu que, dans le discours prononcé au Collège impérial de France pour l'ouverture du cours de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque, M. Renan a exposé des doctrines qui blessent les croyances chrétiennes et qui peuvent entraîner des agitations regrettables,

« Arrête ce qui suit :

« Art. 1er. Le cours de M. Renan, professeur de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collège impérial de France, est suspendu jusqu'à nouvel ordre.

« Art. 2. L'administrateur du Collège impérial de France est chargé de l'exécution du présent arrêté.

« Fait à Paris, le 26 février 1862.

« Rouland. »

tion parisienne faite à son fils par la jeunesse studieuse et libérale du quartier Latin. Ce fut l'heure de célébrité de cette Bretonne de Lannion, qui avait vu sa famille lutter contre la Révolution.

Après son cours, Renan s'était dérobé à l'ovation. Le croyant chez lui, la jeunesse libérale se transporte en masse rue Madame, et, sous le balcon, elle acclame le Maître. On lui répond qu'il n'est pas rentré. A son défaut, les étudiants réclament Mme Renan mère; et il faut que la vieille Lannionnaise de quatre-vingts ans se montre au balcon, escortée du professeur Egger, qui tâche d'atténuer un peu, pour les oreilles dévotes, le scandale du succès de son fils. Il aurait bien pu ne pas se donner cette peine, car la vieille Bretonne a son plus gai sourire pour saluer les champions d'Ernest Renan.

La *Vie de Jésus* paraissait le 11 juin 1863, avec un tumultueux et retentissant succès (1).

« Ce livre, disait, à Ghazir, Henriette Renan à son frère, je l'aimerai; d'abord, parce que nous l'avons fait ensemble, et puis parce qu'il me plaît. » Aussi l'illustre auteur mit en tête de son livre une touchante dédicace, qu'il faut lire, et qui commence par ces trois lignes :

A l'âme pure

DE MA SŒUR HENRIETTE,

Morte à Byblos, le 24 septembre 1861.

« Ce ne sont pas des contrariétés de haine qui vont

---

(1) L'édition in-8° de ce livre est à sa 34e édition, et son édition populaire in-32 a atteint sa 97e édition.

vous assaillir, écrivait à l'auteur son ami M. Berthelot, mais une tempête de contradiction et de haine : pape, archevêques, évêques, curés, diacres et sous-diacres, tout le monde s'en mêle, sans parler du tiers-ordre et des fils des ex-libéraux d'autrefois. Mais vous dominerez tout cela, en vous tenant fermement dans l'opinion. Voltaire a bien résisté, et sans trop de persécutions. *Votre nom va marquer dans le XIX*e *siècle à l'égal des philosophes du XVIII*e. L'acharnement et la haine persistante des catholiques suffiront pour vous montrer la route, si elle pouvait jamais s'obscurcir devant vous (1). »

« Que tout cela est de l'eau de rose! répondait Renan, de Granville. Songeons au temps où, pour penser librement, il fallait soigneusement cacher sa pensée ou s'exposer à la mort... »

Ernest Renan passa son été de 1863 à Dinard, avec Mme Renan, son fils Ary et sa fille Noémi (2). Il y arriva fin juillet et descendit au Grand-Hôtel de Dinard. « Belle plage pour les bains, nature charmante, calme parfait : l'endroit est encore peu envahi », écrivait-il à M. Berthelot.

Certes, ce séjour à Dinard de l'auteur de la *Vie de Jésus*, au lendemain même de la publication de l'ouvrage, ne pouvait passer inaperçu ; il fit même sensation parmi les résidants et baigneurs qui fréquentaient alors la jolie Côte d'Emeraude. La curiosité était de ce

---

(1) *Correspondance Renan-Berthelot.*

(2) Née le 1er mars 1862.

fait fort excitée et l'on guettait au passage le célèbre écrivain, ne fût-ce que pour l'apercevoir. Ce sont les petits désagréments de la célébrité...

Quelques journaux du cru racontèrent même, sans garantir absolument le fait, que, parmi les baigneurs logés momentanément sous le même toit que Renan et sa famille, certains allèrent jusqu'à protester avec énergie contre la présence de l'écrivain de la *Vie de Jésus* au milieu d'eux, et déclarant que, s'il s'asseyait à la même table, ils s'en iraient tous (1). Nous n'avons pu contrôler le fait, aimant à croire que les choses se passèrent autrement pour l'honneur de l'hospitalité bretonne, si en renom parmi tous ceux qui viennent à Dinard et au pays malouin...

Un moment, Renan eut l'idée de faire de là une excursion en Basse-Bretagne; mais, un peu souffrant, il préféra rentrer à Paris, en visitant Jersey au retour. « Du reste, je commence à aspirer au retour, écrivait-il encore de Dinard à son ami Berthelot. Une foule de soucis me rappellent. Je fais le mort devant ce flot d'injures du parti clérical, et certes je ne changerai pas de plan de conduite. Mais il faut que je me fortifie ailleurs... »

Le petit Breton qui, un jour, s'était enfui épouvanté de Saint-Sulpice parce qu'il croyait savoir qu'une partie de ce que ses maîtres lui avaient enseigné n'était pas tout à fait vrai, avait fait du chemin depuis lors.

---

(1) *Union malouine et dinannaise* du 16 août 1863.

Les savants de tous les pays appréciaient ses ouvrages : *Etudes d'Histoire religieuse* (1857), *De l'Origine du Langage* (1858), *Le Livre de Job* (traduit de l'hébreu, 1858) (1), *Essais de Morale et de Critique* (1859), *Le Cantique des Cantiques* (traduit de l'hébreu, 1860), parus avant la *Vie de Jésus; Les Apôtres* (1866), les *Questions contemporaines* (1868), *Saint Paul* (1869), et la *Réforme intellectuelle et morale.*

Nous ne voulons pas laisser passer inaperçu l'un des plus beaux actes d'indépendance civique qui honore la vie publique d'Ernest Renan : sa destitution par l'Empire de professeur au Collège de France.

Nous avons dit que son cours était suspendu depuis sa première leçon (27 février 1862). Le 1er juin 1864, M. Victor Duruy, alors ministre de l'Instruction publique, adressait à l'Empereur un rapport pour lui proposer de supprimer la chaire de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque, en la convertissant en chaire de grammaire et de philologie comparées, au détriment de son propre titulaire, Ernest Renan. Une compensation à la Bibliothèque impériale était offerte au savant professeur, dépouillé de sa chaire.

Voici ce que disait ce rapport :

« ... Il y aurait donc lieu de supprimer à la Sor-

---

(1) Le 11 avril 1859, le premier décret de la Congrégation de l'Index frappa pour la première fois un des ouvrages d'Ernest Renan, *Le Livre de Job*. Le dernier décret rendu contre lui par la même congrégation est de mai 1892.

bonne la chaire de M. Hase, mais de créer, sous le titre de grammaire et de philologie comparées, une chaire nouvelle au Collège de France.

« La dotation de cette chaire n'existant pas au budget, on y appliquerait provisoirement les fonds votés pour la chaire des langues hébraïque, chaldaïque et syriaque.

« Depuis plus de deux ans, cette chaire n'est point remplie, par des raisons d'ordre public qui subsistent dans toute leur force. Ce provisoire ne peut durer plus longtemps.

« Je tiens, Sire, à mettre une extrême régularité dans toutes les parties de l'administration que l'Empereur m'a confiée. Or, il est contraire aux intérêts du service, à la bonne gestion des deniers publics, autant qu'à la dignité même du savant distingué qui est forcé de subir cette anomalie, qu'un traitement soit touché sans que la fonction soit remplie.

« Ne pouvant faire remonter M. Renan dans la chaire où il n'a paru qu'une fois, je crois qu'il convient de faire loyalement cesser une situation anormale et d'appeler M. Renan à d'autres fonctions.

« C'est de la Bibliothèque impériale qu'il est sorti pour entrer au Collège de France, et il en a emporté le titre de bibliothécaire honoraire; je prie Votre Majesté de vouloir bien l'y ramener en lui confiant la place de conservateur sous-directeur adjoint au département des manuscrits, où son érudition spéciale lui permettra de rendre au public de réels services.

« Si Votre Majesté daignait accepter les propositions

contenues dans ce rapport, je La prierais de vouloir bien signer les décrets ci-joints.

« Je suis, avec un profond respect, Sire, etc...

« *Le Ministre de l'Instruction publique*,

« V. DURUY. »

Le lendemain, le *Moniteur* publiait les trois décrets concernant les changements importants dont nous venons de parler.

Voici le texte de celui qui concernait personnellement Ernest Renan :

« NAPOLÉON,

« Par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français,

« A tous présents et à venir, salut :

« Sur la proposition de notre ministre de l'Instruction publique;

« Vu le décret du 14 juillet 1858,

« Avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Art. 1er. M. Renan, membre de l'Institut, professeur au Collège impérial de France, est nommé conservateur sous-directeur adjoint au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale.

« Art. 2. Notre ministre de l'Instruction publique est chargé de l'exécution du présent décret.

« Fait au palais des Tuileries, le 1er juin 1864.

« NAPOLÉON.

« Par l'Empereur :

« *Le Ministre de l'Instruction publique*,

« V. DURUY. »

L'illustre auteur de la *Vie de Jésus* n'accepta pas le haut poste avec lequel on voulait atténuer l'attentat commis sur son indépendance de professeur. Il répondit au ministre Duruy par la belle lettre suivante, trop peu connue, et que nous nous faisons un devoir de reproduire :

« Sèvres, 2 juin 1864.

« Monsieur le Ministre,

« J'ai appris, ce matin, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser et par le *Moniteur*, que S. M. l'Empereur, par un décret signé d'hier, avait daigné me nommer conservateur sous-directeur adjoint au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale.

« Aux des termes règlements actuels, toutefonction à la Bibliothèque impériale est incompatible avec un enseignement. Accepter la fonction à laquelle S. M. l'Empereur a bien voulu me nommer serait donc donner ma démission de la chaire que j'occupe au Collège de France. J'ai déjà eu plusieurs fois l'honneur d'exposer à Votre Excellence les motifs pour lesquels il m'est impossible de donner d'une façon directe ou indirecte cette démission. J'ai été porté à la chaire de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque par les suffrages de MM. les Professeurs au Collège de France et de mes confrères de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Cette chaire, d'ailleurs n'est pas pour moi la première fonction venue. Je l'a voulue pour

elle-même et non pour le traitement qui y est attaché. Les langues hébraïque et araméenne sont ma spécialité scientifique. J'attachais beaucoup d'importance à un tel enseignement — la faiblesse des études critiques en France tenant en grande partie, selon moi, à la nullité dont les anciennes études sémitiques sont depuis longtemps frappées parmi nous. Relever ces études dans nos grandes écoles a toujours été ce que j'ai considéré comme ma tâche scientifique et comme une partie de mes devoirs moraux.

« Quels que soient les excellents souvenirs que j'aie gardés du département des manuscrits à la Bibliothèque impériale, je n'accepte donc pas la fonction que S. M. l'Empereur a daigné me conférer hier. La chaire de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collège de France n'est pas supprimée; je ne suis pas destitué, seulement le traitement de ladite chaire est affecté provisoirement à un autre usage. Ce traitement, Monsieur le Ministre, j'avais continué de le toucher sans que ma dignité, dont je suis le seul juge, en souffrît; d'abord, parce qu'on me laissa espérer, lors de l'arrêté de suspension, une prompte réouverture; en second lieu, parce que renoncer à ce traitement eût été contraire à un état de choses contre lequel j'ai protesté en toute circonstance; en troisième lieu, parce qu'en réalité, j'ai rempli ma fonction autant qu'il dépendait de moi et même, selon mon opinion, de la manière la plus fructueuse. Dès qu'il me fut prouvé, en effet, que la réouverture de mon cours pouvait encore être fort éloignée, j'ai fait chez moi, au petit nombre d'orientalistes

et de philologues que mes leçons devaient intéresser, le cours que j'aurais fait dans la salle des langues au Collège de France.

« Ces sortes d'enseignement, je l'ai toujours dit, sont uniquement destinées à dix ou douze personnes déjà préparées et vouées aux travaux scientifiques. Aux époques les plus florissantes du Collège de France, les maîtres les plus célèbres ont procédé de cette manière, et j'ose croire que bien des cours qui se sont faits cette année dans les salles réglementaires n'ont pas porté autant de fruits que le mien. Il ne faut pas que les étroites idées administratives de notre temps se transportent d'une façon trop absolue dans l'ordre des choses de l'esprit. L'économie superficielle qui regarde comme la suprême sagesse de voir le produit tangible et immédiat de ses deniers n'a rien à faire avec la science. *La science mesure les mérites aux résultats acquis et non à l'exécution plus ou moins ponctuelle d'un règlement, et si jamais vous reprochez à un savant de ne pas gagner la faible somme que l'État lui alloue, croyez, Monsieur le Ministre, qu'il vous répondra comme je vous réponds en ce moment et selon un illustre exemple :* Pecunia tua tecum sit.

« Appliquez donc, Monsieur le Ministre, les fonds votés pour la chaire de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque à telle fin que vous jugerez à propos. Je conserve un titre que je tiens à la double présentation de MM. les Professeurs au Collège de France et de mes confrères à l'Institut. Sans traitement, je continuerai à remplir les devoirs que ce titre m'impose, c'est-à-dire

à travailler de toutes mes forces au progrès des études dont la tradition m'a été confiée.

« Agréez, Monsieur le Ministre, l'assurance de la haute estime et du profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

« E. Renan. »

La réponse de l'Empereur se fit peu attendre, puisque le décret suivant destitua Renan de sa chaire :

« Napoléon,

« Par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français,

« A tous présents et à venir, salut :

« Sur la proposition de notre ministre de l'Instruction publique;

« Vu le décret du 1er juin 1864, par lequel M. Renan, professeur au Collège de France, est relevé de ses fonctions et appelé à la charge de conservateur sous-directeur adjoint du département des manuscrits à la Bibliothèque impériale;

« Vu la lettre de M. Renan qui refuse cette fonction et prétend conserver son premier emploi;

« Vu le décret du 9 mars 1852 portant que l'Empereur nomme et révoque les professeurs du Collège de France,

« Avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Art. 1er. La nomination de M. Renan à la Bibliothèque impériale est rapportée.

« Art. 2. M. Renan demeure révoqué de ses fonctions au Collège de France.

« Art. 3. Notre ministre de l'Instruction publique est chargé de l'exécution du présent décret.

« Fait au palais de Fontainebleau, le 11 juin 1864.

« NAPOLÉON.

« Par l'Empereur :

« *Le Ministre de l'Instruction publique*,

« V. DURUY. »

Ce fut une faute de l'Empire. Renan était entré au Collège de France comme un savant déjà distingué; il en sortait comme un des hommes les plus célèbres de l'Europe.

Après avoir essayé de se faire élire député en Seine-et-Marne en 1869, comme membre de l'opposition libérale (1), Renan voyageait en Norvège et en Laponie avec son ami le prince Jérôme-Napoléon, quand vint la débâcle de l'Empire. Il rentra immédiatement en France, mais il se sentait sans force devant les malheurs de l'Année terrible. A noter qu'un des derniers actes peu connus de l'Empire fut dirigé contre Ernest Renan. Le 15 août 1870, l'Impératrice raya elle-même le nom du célèbre écrivain sur un décret arrêté au passage, et présenté, pour le grade d'officier de la Légion d'honneur, par le ministre de l'Instruction publique, M. Maurice Richard, à la signature de la Régente. La pièce est

(1) Il avait songé aussi à se présenter à Lannion, et il l'avait écrit au folkloriste Luzel.

aux Archives, avec cette rature significative. Etait-ce le célèbre auteur de la *Vie de Jésus* qu'elle tenait en suspicion ou l'habitué des dîners du vendredi du prince Napoléon?...

La première réparation lui vint de la part d'un autre Breton illustre, puisque Jules Simon, alors membre du Gouvernement de la Défense nationale, lui restitua sa chaire du Collège de France, en novembre 1870.

Renan revenait aussi à ses grands travaux, tout en visitant l'Italie en 1875 et en 1878. Il publiait successivement : *L'Antechrist* (1873), *La Mission de Phénicie* (1874), *Les Evangiles et la Seconde Génération chrétienne* (1877), *Mélanges d'Histoire et de Voyages* (1878), le drame philosophique de *Caliban* (1878), *L'Eglise chrétienne* (1879), *L'Eau de Jouvence* (1880), *Marc-Aurèle*, *L'Ecclésiaste*...

Son « petit carillon littéraire » avait bien tinté, car la haute consécration de la France savante et littéraire arrivait pour Renan. Il fut élu membre de l'Académie française le 13 juin 1878, en remplacement de Claude Bernard, par 19 voix contre 15, données à M. Wallon. Sa réception, qui eut lieu le 3 avril 1879, est l'une de celles qui font époque dans la maison de Richelieu. Mais tout n'était pas vanité pour lui, et il savait apprécier les choses à leur valeur intrinsèque. C'est ainsi qu'il défendit l'Institut, en disant un jour à un poète de ses amis : « J'ai un grave reproche à vous faire; vous et vos amis vous négligez trop l'Académie! Je vous assure que l'Académie ne mérite pas un pareil dédain. C'est après tout une institution rationnelle.

Croyez-moi : Encouragez l'Académie. Envoyez-lui des vers à récompenser, et vous aurez fait une bonne action. »

Ernest Renan n'oubliait cependant point sa Bretagne bien-aimée. Et, aux bords des sources de l'Adonis, dans les délicieux paysages de Ghazir, comme dans la captivante Venise ou dans les sites enchanteurs d'Ischia, l'enfant de Tréguier avait parfois la mélancolie de ses grèves natales, et, bien des fois, loin de France, il crut entendre sonner les cloches d'Ys... Le *Dîner celtique* devait le ramener à son pays natal.

Dans la fin de l'année 1878, Ernest Renan fit la connaissance d'un de ses jeunes compatriotes du pays de Tréguier, qui venait d'écrire un curieux article bretonnant sur le nouvel académicien. C'était Narcisse Quellien, un barde breton à barbe d'Hellène, qui avait été, vingt-cinq ans après Renan, aussi élève du petit séminaire de Tréguier. Ils parlèrent du vieux collège et des vieilles légendes d'Armorique. Ils se revirent, et, bien que Renan fût un personnage dont on ne captait pas aisément l'intimité, qui avait pour maxime la réserve personnelle, et qui ne vivait, chez lui, que dans un cercle très fermé de vieux amis, Quellien était parvenu, à force d'attentions, de petits soins, d'assiduité, de quotidiens services, à s'immiscer, sinon dans la vie intellectuelle, du moins dans l'existence familiale du Maître et surtout dans sa vie bretonne.

Comme, pour les admirateurs intimes et aussi pour tous les Bretons, le nom de Quellien restera attaché à celui de Renan le Celtisant, dont il fut l'humble et ser-

viable assistant, le « famulus », nous devons tracer ici le véritable rôle, près du Maître, de ce barde égaré à Paris et qui eut maintes fois les honneurs de la chronique parisienne.

« Il remplissait auprès du grand écrivain ces fonctions incertaines, aux attributions imprécises, qui attachent certains esprits dévoués, attentifs et serviables, à la vie, à l'œuvre, à la mémoire des hommes célèbres. Ce sont des fonctions auxquelles on se nomme soi-même... Quellien faisait les courses chez les éditeurs, dans les journaux, soignant la gloire du grand homme ; en voyage, il surveillait les bagages, préparait les logis, discutait avec les voituriers et les aubergistes, et remplissait avec zèle et intelligence l'emploi de fourrier qu'il s'était donné (1). » Ajoutons que l'ami Quellien avait aussi pour mission de solliciter Renan, de l'amorcer, pour ainsi dire, dans les dîners bretons où il allait.

Il fut pour l'illustre Breton ce qu'Eckermann fut pour Gœthe, Paul Meurice pour Victor Hugo. Et ce ne sera pas sa plus petite gloire. Pour nous, Bretons, il fut encore l'organisateur et l'âme du *Dîner celtique*, que la présence de Renan rendit célèbre...

Tout d'abord, au printemps de 1879, le *Dîner celtique* ne fut qu'une simple réunion de poètes, de prosateurs et de linguistes bretons ou de personnes s'occupant d'études bretonnes ou celtiques. M. Paul

---

(1) Edmond Lepelletier (*Echo de Paris* du 19 mars 1902).

Sébillot (1), qui en fut le promoteur avec Quellien, avait choisi comme restaurant le très modeste entresol du Café d'Alençon, place de Rennes, où l'on dînait dans les prix doux et où il y avait parfois des dîners d'artistes. C'était le plus près possible de la gare où l'on met pied à terre en arrivant de Bretagne et que l'on prend pour y revenir...

Il ne comptait guère qu'une douzaine de convives, souvent pas, dont les plus assidus étaient naturellement ceux qui habitaient Paris. Citons leurs noms. A tout seigneur tout honneur : Narcisse Quellien, puis Paul Sébillot, Alexandre Bertrand, J. Loth, l'abbé Martin, F.-M. Luzel, Arthur Rhôné, H. de la Villemarqué, puis Henri Gaidoz, d'Arbois de Jubainville, Anatole de Barthélemy, Henri Martin, Eugène Rolland. Ces cinq derniers ne se rattachaient à la Bretagne que par leurs études. C'était un repas de causeries à 5 francs par tête, où l'on venait pour deviser une fois par mois des choses du pays. Il se terminait toujours par l'audition de vieilles chansons populaires de Bretagne, et les vitres de la modeste petite salle tressaillaient quand M. Hamonic jouait du biniou...

« Le deuxième samedi du mois, les Celtisants se réunissent aux abords de la gare Montparnasse, presque au bout de la route qui ramène les Bretons au pays natal. Et dans un coin de ce carrefour de Paris, où se heurtent tant de races et de nations, nous venons parler de la Bretagne, de nos absents; nous chantons

(1) Il avait aussi fondé *La Pomme* en 1877, avec Léonce Petit.

d'antiques *gwerz* ou des *sônn* populaires, tout comme nous les avons entendus dans quelques fermes ou sur la place d'un *pardon* (1). »

N. Quellien y amena, vers l'été de 1879 (2), Ernest Renan, qui en accepta aimablement la présidence. Le barde transforma alors le modeste dîner des Celtisants en une gigantesque Table-Ronde des Lettres contemporaines, car il fit admettre gaiement que les limites de la race celtique sont les limites même du monde, et toutes les races y reçurent le même cordial accueil. La poésie y déborda dans les langues les plus diverses, et Quellien lui-même se faisait applaudir en « brezonek », même par ceux qui n'y comprenaient pas un traître mot. C'était du *panceltisme* fin-de-siècle, de l'ethnographie complaisante, parfumée d'un éclectisme enthousiaste.

Cette modification des premiers « Dîners celtiques » eut pour résultat d'en écarter quelques-uns des convives de la première heure, qui ne trouvaient plus la réunion assez intime ni assez celtique. L'élément celtophile y était encore dominant pendant les premières années que Renan présida le *Dîner celtique*, et l'on y voyait, outre l'illustre Trécorrois, Alexandre Bertrand, Henri Martin, de la Villemarqué, Loth et Luzel; plus tard, il fut noyé par ceux qui venaient au « dîner »

(1) Allocution de N. Quellien à Quimper, en 1885.

(2) Le premier *Dîner celtique* présidé par Renan eut lieu le 18 juin 1879, et le second, le 14 juillet, même année. C'est à celui-ci que le Celtisant Luzel envoya une caisse de crêpes bretonnes, accompagnées d'une pièce de vers intitulée : *Krampouez pardon Plouaret*.

pour voir et pour entendre Renan. Sa brillante personnalité y attira, en effet, à côté des Celtisants, beaucoup de ses compatriotes et nombre d'hommes de lettres de tous pays.

Citons, parmi ceux-ci : MM. Waldeck-Rousseau, Armand Rousseau, François Coppée, Marcellin Berthelot, Georges Perrot, André Theuriet, Bourget, Jean Richepin, Gabriel Vicaire, Edmond Lepelletier, Pierre Zaccone, Maurice Bouchor, Charles Le Goffic, etc., qui furent souvent ses assesseurs au dîner des Bretons.

Le fondateur du *Dîner celtique* s'est défendu du reproche qu'on lui a fait d'en avoir entr'ouvert les portes à des *étrangers*, et il dut répondre qu'aux repas des *pardons*, en Bretagne, des invités sont admis à s'asseoir entre les gens nombreux de la commune famille; puis, que M. Renan accueillait avec le même sourire que les siens ces « gens du dehors ».

Ceux qui ont entendu Renan dans sa chaire du Collège de France ou qui l'ont considéré à l'Institut ou dans d'autres cérémonies officielles, mais qui ne l'ont pas vu au milieu des Bretons du *Dîner celtique*, ne s'imaginent pas quel était ce grand Celtisant. Car c'est surtout pour ceux-là que l'éminent écrivain se faisait accueillant, facile, avec un mot aimable pour tous ses convives, et puisant dans le merveilleux trésor de ses souvenirs.

On connaît l'académicien, avec son air tantôt aimable et tantôt impassible, lorsqu'il écoutait ce qu'il lui convenait d'entendre, sans blâmer jamais. Quelquefois, chez les autres ou dans son salon, il passait la soirée tout

entière dans la pose attentive qu'a vulgarisée le tableau de Bonnat. Dans la placidité de la face large et glabre, à peine éclairée par les yeux mi-clos, on devinait l'éternel rire intérieur; les mains demeuraient posées à plat sur ses genoux ou bien étaient croisées, de pauvres mains d'arthritique nouées et difformes. Quelquefois, son attention n'étant plus sollicitée suffisamment, il abaissait ses paupières sur ses grands yeux clairvoyants, et sa pensée continuait de s'agiter dans son for intérieur. Mais un sourire de douce béatitude se jouait sur ses lèvres, comme si la douleur elle-même — dans ses dernières années surtout — n'eût pu venir à bout de cette joie réchauffante, de cette sérénité invincible qu'il a gardées jusqu'à la mort.

Or, il ne recherchait pas ces repos factices quand il présidait les Bretons du *Dîner celtique*, et il y vibrait de tout son être moral et physique. Les gravures qui ont consacré ce banquet des admirateurs du Maître l'ont bien représenté sous cet aspect.

Renan assistait à deux ou trois Dîners celtiques par an, surtout à ceux qui rappelaient les fêtes coutumières bretonnes : à la rentrée de novembre, aux Rois, en janvier, et à la réunion d'avril, que Quellien appelait le grand *Pardon des Bretons*. Et c'était un vrai régal de l'entendre causer familièrement, et à propos de tout, des îles italiennes ou des paysages de Norvège, des vieux saints d'Armorique ou d'histoires d'Orient; mais c'était surtout les légendes de la Bretagne et ses souvenirs d'enfance qu'il éparpillait ainsi avec une éloquence familière, qui n'avait pas d'égale...

A travers ces inénarrables et charmantes causeries, la joie de tous ses auditeurs, qui attendaient sa parole caressante, subtile et délicieusement ironique, avec une angoisse frémissante, il fallait remarquer combien était changeante la figure de ce narrateur incomparable, suivant les événements et suivant les paysages. De fait, la mobilité de la physionomie était un caractère peu remarqué chez l'auteur de la *Vie de Jésus*, qui avait toujours la même pose avec un autre public. Il avait la constante habitude de tenir ses yeux ouverts au large, signe de force et reflet de placidité. On le voyait aussi, sur une interruption, tourner la tête entièrement, le cou à découvert et l'œil toujours dans son plein, de même qu'un lion enfermé accompagne de la tête, l'œil fixe, tous les mouvements du curieux qui l'environne (1).

Renan se plaisait beaucoup dans ce milieu sans gêne du *Dîner celtique*, où tout le monde, cependant, avait pour lui une déférence, affectueuse chez les uns, respectueuse chez tous. C'est une véritable joie enfantine qu'il goûtait à présider ces fraternelles agapes, en mangeant des crêpes et en buvant du cidre de son pays. C'est lui-même qui nous a donné ces détails (2).

« Quellien prolongea ma vie de dix ans quand, vers 1880, il m'invita à ces réunions pleines de gaieté et de cordialité. J'y retrouve tous mes vieux souvenirs ; je

---

(1) Notes de N. Quellien.

(2) *Feuilles détachées*.

me crois rajeuni de cinquante ans. (Il n'avait que soixante ans !)

« J'y parle beaucoup, et comme j'aime à parler aux dîners, sans compter ni préparer mes paroles, j'en sors comme d'un voyage en Bretagne, gai, relativement dispos, ardent au travail, rattaché à la vie... L'amitié de ceux qui m'écoutent leur fait, d'ailleurs, trouver du plaisir à se rappeler les propos décousus, qui n'eurent d'autre intérêt que l'abandon avec lequel ils furent dits... »

Cet abandon est significatif chez le Maître. L'on n'ignore pas que tous ses livres ne contiennent que d'incomplètes révélations, et qu'il en enveloppe d'autres dans des décors étendus pour voiler la nudité du paysage ou la réalité brutale des faits. Il cachait son véritable état d'âme quand il écrivait.

La clarté de sa phrase, si limpide, n'a jamais fait toute la lumière sur sa conscience, fermée comme un tabernacle. Il n'a jamais dit que ce qu'il a voulu dire, et tout était pesé, mûri, calculé.

Or, si ce savant penseur, toujours si fermé et si maître de soi dès sa jeunesse, a entr'ouvert un peu les portes de sa conscience, de son « moi » ou de son cœur, ce n'est que dans la liberté de ces entretiens entre compatriotes; c'est peut-être là seulement qu'il a précisé, en confidences familières, les traits vagues et obscurs de sa pensée intime, de son caractère...

Les *Dîners celtiques* nous ont valu le « Renan intime »; c'est pourquoi il faut remercier le regretté Narcisse Quellien d'avoir créé ces modestes repas de Bretons,

qui rappelaient les banquets philosophiques des anciens maîtres de la sagesse humaine.

Il faudrait pouvoir réunir ici toutes ces originales causeries, et il est très regrettable qu'elles n'aient pas été sténographiées. On nous a assuré que l'assistant d'Ernest Renan avait conservé des notes et des témoignages de ces récits particuliers et si vivants, et que son fils, M. Georges Quellien, les publiera un jour. Que ce soit le plus tôt possible. En attendant, nous ne pouvons qu'en citer ici quelques-unes, même de simples extraits :

Certain soir, la Judée et les Juifs de Jérusalem eurent tous les honneurs du *Dîner celtique*. Renan donna une curieuse explication du séjour ou des pèlerinages que font les Juifs à Jérusalem. C'est que là on est plus près de la vallée où l'ange Gabriel, d'après une croyance hébraïque, est chargé d'amener les morts confiés au tombeau, par une route souterraine, pour que le trajet soit moins long, et leurs cadavres moins roulés sur cette voie d'outre-tombe, les pèlerins, avant de mourir, se rapprochant de la Terre promise. C'est sans doute pourquoi aussi ceux qui habitent le sanctuaire de la patrie se prétendent les plus nobles de la race...

Une autre fois, au lieu du Liban, ce furent les collines armoricaines dont il fut question, ainsi que nombre de curieuses réminiscences à la fois de la grande Bretagne et de la petite.

Au Pardon de 1889, le grand Trécorrois parla des *pardons* d'autrefois de Bretagne et de celui de sa ville natale. « A Saint-Yves, disait-il, par exemple, près de Tréguier, je me rappelle cette chaire adossée au mur de

l'église — au moyen âge, vous le savez, on prêchait en plein air. On arrivait à la chaire par une échelle : aucune autre communication, ni par l'intérieur, ni par l'extérieur; aucun escalier. Le prédicateur escaladait la balustrade et parlait. En somme, ce qu'on disait était assez dans mes cordes, au moins quand on y prêchait le pardon des injures, la réconciliation; si mon cher saint Yves a inspiré de son tombeau une si bonne doctrine, je suis deux fois son disciple... Saint Yves est un des hommes qui ont le plus honoré la Bretagne. Sa réputation s'est étendue, au xv[e] siècle, dans le monde entier. Un Bas-Breton qui fait parler de lui le vaste monde a bien à cela quelque mérite. Pour trouver un saint avocat, on a dû venir le chercher jusqu'en Basse-Bretagne ; c'est qu'il n'y en avait pas beaucoup ailleurs. Mon Dieu ! j'aimerais bien, du haut de cette chaire, ou de toute autre, faire un sermon laïque. J'étais fait pour prêcher. Du reste, n'est-ce pas? je suis un curé raté, et le costume civil ne me va pas du tout ! (*Rires.*) J'aurais voulu prêcher dans un *pardon* en Bretagne, et ce que j'aurais aimé, je le répète, c'est la pacification. Les hommes sont trop divisés, cela m'attriste... »

Parfois, au Dîner de novembre, son président parlait de ses vacances en Bretagne et de tout ce qu'il y avait revu, des souvenirs d'enfance et de ses petites connaissances d'autrefois, des jeunes filles jolies de son temps, des oiseaux de son pays natal et de leur touchante mythologie, comme, par exemple, la légende de « l'oiseau qui se scie le cœur ». C'est à lire dans ses *Feuilles détachées...*

Écoutez ce récit d'un de ces Dîners celtiques, à l'époque de la fête des Rois, et où le poète Coppée était son assesseur :

« C'était au mois de janvier et l'on avait décidé de tirer les rois. Le barde Quellien avait récité un certain poème, qu'il eut la précaution de traduire en français pour ceux des convives qui n'entendaient point la langue celtique (et ils étaient apparemment en majorité). Le président écoutait avec attendrissement ces strophes plaintives :

> La cloche de Ker-Is sonne tous les sept ans;
> Sur la grève on s'arrête à l'écouter longtemps...
> Ce même son voilé, tous les mois je l'entends.
> Le *corn bout* en Argoat sonnait la fin du jour,
> A votre voix, Renan, nous marquons le retour
> Des fêtes au pays; Breiz vous tient en amour...

« La blonde galette fut apportée. C'était l'instant des harangues. Renan parla, comme il savait parler, sans apprêt, avec une négligence où se dissimulait la malice. Il s'adressa à ses voisins et plus spécialement à François Coppée, qui ne se passionnait alors que pour la beauté, l'art et les lettres. Léon Durocher sténographia cette allocution, qui mérite d'être sauvée de l'oubli.

« — Vous savez, contait Renan, combien j'ai horreur des discours. Et, cependant, je ne puis m'empêcher de songer aux rois mages... Oh ! ces bons rois mages !... Oui, j'ai une dévotion particulière pour ces excellents rois mages. Dans ce temps-là — c'est le bon temps — les mages étaient rois, les rois étaient mages. Ce sont

là nos vrais patrons, à nous Bretons. Nous autres, idéalistes, détachés des choses de la terre, nous suivons comme les mages une étoile, sans trop savoir où elle nous conduit. Ils avaient des attributs différents : L'un portait l'encens, l'autre portait la myrrhe. Et le troisième — Coppée, soufflez-moi donc ! — Ah ! oui ! le troisième portait l'or. Ah ! dame ! c'étaient des rois bien chimériques. Et s'ils arrivaient à Paris et se présentaient au suffrage universel — oh ! certainement, nous voterions pour eux, nous autres, n'est-ce pas, Quellien ? — Mais aussi, comme nous ferions un beau fiasco ! Oh ! un fiasco complet ! Ces pauvres rois mages, comme ils seraient battus ! Ils seraient victimes du suffrage universel. Evidemment, le suffrage universel est une belle chose. Mais je crois que les rois mages auraient mieux fait de se présenter en Bretagne. Là, peut-être, — car enfin c'étaient de vrais idéalistes, — on leur eût fait fête. Je n'en doute pas. On les eût nommés à l'unanimité souverains de ce royaume, dont nous faisons tous partie, dont nous sommes les fidèles sujets, le royaume d'éternelles chimères. Si j'avais été curé de campagne, comme c'était évidemment ma vocation, — quelle profession charmante !... comme on peut y faire du bien et être heureux ! — j'aurais prononcé tous les ans le panégyrique des rois mages... Aussi je veux porter un toast, avec cet excellent cidre, à la santé des rois mages, à la santé de Melchior, de Balthasar, de Gaspard.

« Au moment où Renan leva son verre, nous criâmes tous :

« — Quel est le roi ?

« Renan découpa le gâteau qui était devant son assiette et reprit nonchalamment :

« — Oui, quel est le roi?... Ah! il faut voir cela. Tiens! est-ce que ce serait moi, par hasard?...

« Ajoutons que le hasard avait été un peu dirigé par N. Quellien.

« — Oh ! mon Dieu !... Ah bien ! je m'aperçois un peu tard qu'en buvant à la santé de Balthasar, j'ai bu à ma santé ! Messieurs, je suis vraiment touché. Me voilà roi ! J'ai pour insigne la fève ! Quelle délicieuse royauté que celle de la fève ! C'est peut-être le hasard qui m'a favorisé. Mais je suis plus heureux que si j'avais été nommé par le suffrage universel. Buvons donc à la fève ! aux rois mages ! et à la forêt de Brocéliande (1) ! »

Lorsque Renan se trouvait au *Dîner celtique*, en présence d'un invité de marque, à la situation particulière, militaire, voyageur ou homme politique, il savait varier avec un à-propos étincelant ses improvisations attendues. Ainsi, à l'une de ces agapes, il avait à sa droite M. Waldeck-Rousseau, alors éloigné de la Chambre et dont on souhaitait la rentrée aux affaires. Le président prononça une courte mais bien fine allocution où la politique était en cause — ce qui lui arrivait bien rarement. Et cela sous la couleur de la légende des Sept Dormants :

« C'étaient des frères, ensevelis dans une crypte bretonne, plongés dans un sommeil profond, mais hanté

---

(1) Notes de notre confrère A. Brisson.

de rêves, de visions, de cauchemars peut-être. Impatients d'un réveil, toujours ajourné, les Sept Dormants, à de certaines époques, éprouvaient des sursauts et brusquement changeaient de position, de gauche passant à droite, pour reprendre ensuite leur première position, sans que, pour cela, leur sommeil fût moins agité, sans atteindre le repos complet, le bien-être absolu qu'ils cherchaient tantôt à droite, tantôt à gauche. »

Cet apologue des Sept Dormants fit beaucoup sourire MM. Waldeck-Rousseau et Berthelot, les deux hommes politiques importants présents, et l'échange des propos des assistants, sur la perpétuelle oscillation de la France, toujours en rumeur comme un océan, avec ses flux et ses reflux d'opinions, couvrit pendant un instant le chant des *Sabots de la reine Anne* et la plainte nasillarde des joueurs de binious et de bombardons, dont Quellien s'improvisait le chef d'orchestre...

Terminons ces aperçus des discours d'Ernest Renan au *Dîner celtique* par celui qu'il prononça au Dîner du 10 mars 1888, et qui est peu connu. C'est encore un excellent Celtisant qui le nota séance tenante :

« Notre ami Quellien est véritablement un homme incomparable, et si j'étais le bon Dieu ou le Président de la République, ou quelque chose de semblable, je l'attacherais sûrement à moi comme publiciste. C'est un orateur incomparable : il vient de nous faire une histoire du celticisme à Paris, qui est un prodige de profondeur. Il aurait peut-être pu, il est vrai, trouver quelques points à rectifier, quelques points méticuleux

à examiner en détail, mais, naturellement, nous ne faisons pas ici une théorie de l'érudition...

« Je vous remercie, mon cher Quellien, d'avoir fondé le *Dîner celtique*. C'est bien une bonne institution, c'est une chose excellente que vous avez faite ce jour-là, je vous assure , et vous en remercie sincèrement...

« Il y a neuf ans et plus que la fondation en a été faite. Je n'y étais pas dès le premier jour, mais peu s'en faut, et je vous avoue que j'ai passé dans ces réunions d'excellentes heures, et j'y reviens, surtout à ce moment de l'année, plus solennel que les autres, avec infiniment de bonheur.

« L'année dernière, à cette époque du Pardon, je me demandais si je me trouverais l'année suivante au nouveau Pardon... et j'y suis encore, et je m'y trouve avec cette Bretagne, ces Bretons que j'aime tant...

« Autrefois, au XVIIe siècle, on faisait ce que l'on appelait une retraite. C'était une bonne chose : avant la fin de la vie, on mettait un intervalle qui séparait la vie de la mort. Ce devait être un moment bien agréable à passer.

« Aujourd'hui, matériellement parlant, la Bretagne est trop petite, si bien qu'on se trouve entraîné, on est obligé de continuer sa vie comme on l'a commencée.

« J'aurais bien aimé à me retirer dans une petite maison de Tréguier, par exemple, — dont je ne suis pas propriétaire, et je ne serai jamais propriétaire, je n'ai pas été fait pour ça; — j'aimerais bien vivre au milieu de ces excellentes gens de Bretagne; mais, à

défaut de cette retraite, j'aime à me trouver au milieu de tant de sympathies si sincèrement exprimées. (*Applaudissements.*)

« Je compte beaucoup sur vous, mes amis...

« Vous serez mes témoins après ma mort.

« ... On dira, en effet, sur moi beaucoup de choses après ma mort; je m'amuse même quelquefois à m'imaginer ce qu'en diront mes biographies — car il y en aura plusieurs dissemblantes. — Mais quelle sera la vraie? Oui, on dira de moi d'étranges choses. Il m'a paru que c'était une étrange littérature que celle qui consistait à tirer de mes conversations des renseignements incomplets, comme s'ils étaient véridiques... J'ai même reçu la visite de quelqu'un qui a ainsi jugé de mes sympathies littéraires. Il a vu à Lannion un livre de ma bibliothèque qui était très mal relié. J'ai là-bas un nombre considérable de livres, une bibliothèque assez importante, et, entre parenthèses, je voudrais bien trouver un relieur. Mon visiteur a vu un livre excessivement mal relié : il en a conclu que c'était mon livre de prédilection. C'est là un genre d'induction véritablement un peu hasardé et qui me fait énoncer, par exemple, des opinions qui sont l'inverse absolu de la vérité. Ce genre de littérature n'est pas à encourager. C'est un peu fort, mais, que voulez-vous, cela ne tire pas à conséquence, je n'ai jamais réclamé et je ne réclamerai certainement pas...

« On a dit aussi, dans un article que vous connaissez, que je trouvais inconvenants les couplets de la *Reine Anne*. Pour moi, je vous avoue que je ne m'en suis

jamais aperçu. Je ne les ai jamais trouvés méchants. Ils ne présentent pas de bien graves inconvénients.

« ... Non, il faut s'élever plus haut. Pour moi, Messieurs, je crois à la vérité absolue. Il n'y a qu'un être dont nous ayons un intérêt suprême à connaître l'opinion, c'est la vérité absolue.

« Elle existe. On doit tout faire pour l'atteindre. Eh bien! vous serez mes témoins, Messieurs, pour dire que je n'ai pas été tout à fait aussi méchant qu'on veut bien le dire. Beaucoup de gens me damnent complètement depuis ce discours que j'ai prononcé pour la propagande de la langue française. (*Applaudissements.*)

« Je ne trouve pas cela bien. Je sais que j'aurai un purgatoire à souffrir. Tout le monde a quelque chose à purger. Ce sera peut-être l'an prochain que je le ferai, mon purgatoire. On y verra des choses charmantes; on y verra peut-être un Dîner celtique!... Eh bien! Messieurs, je me fie à vous pour rectifier les choses probablement fausses qui circulent de mon vivant et qui circuleront encore plus persistantes après ma mort. En tous cas, ceux qui me connaissent diront que j'ai été un brave homme; pas un homme de lettres (1), — oh! pour

---

(1) E. Renan n'a jamais appartenu à la Société des Gens de lettres. Il l'a expliqué un jour, en 1883, à un de ses compatriotes de Saint-Brieuc, M. Le Maoût, dans une lettre peu connue : « Cher Monsieur, je ne suis pas de la Société des Gens de lettres. Ce qui m'a toujours empêché d'en faire partie, c'est que je n'aime pas à voir des gendarmes s'interposer entre moi et les personnes qui me font l'honneur de me citer. Si quelqu'un trouve qu'une page de moi offre de l'intérêt, je le remercie et ne lui fais pas de procès... »

cela, non, — mais un brave homme... Aussi ceux qui se souviendront de moi amélioreront ma situation dans l'éternité... C'est ainsi que j'aurai obtenu la béatitude éternelle... Et — pour terminer à la façon d'un prédicateur — c'est le bonheur que je vous souhaite à tous... »

Malheureusement, les textes, rapportés plus ou moins exactement, ne pourront jamais rendre l'effet de ces persuasives et spirituelles allocutions, où les phrases étincelaient comme des gemmes, où les périodes décrivaient leurs volutes ciselées comme des coupes, et où les intonations significatives, surtout les silences éloquents, étaient remplis de sous-entendus d'une expression véritablement suggestive.

Afin d'aider à conserver le souvenir le plus exact de ces agapes bretonnes, dont Ernest Renan fut l'idole, et qui ne lui ont guère survécu, surtout après la mort de leur fondateur, nous publions le menu d'un des menus du *Dîner celtique* :

DINER CELTIQUE

Du 18 Juin 1889

Potage Tapioca
Hors-d'œuvre variés
Saumon de la Loire
Chateaubriand sauce madère
Haricots verts de Roscoff

Canetons de Rohan
Salade
Desserts assortis
Mâcon, Cidre
Café, Cognac

Hôtel-Restaurant de la Marine
59, boulevard du Montparnasse

Le *Dîner celtique* eut tout pour lui, et la renommée de son illustre président et encore une bonne presse, grâce à Quellien, qui le soignait à sa façon, dans nombre de grands journaux; il eut même les honneurs de la presse illustrée et l'ironie de la caricature.

Cependant, il y eut un temps où il était peu connu dans le monde érudit. Le grand Celtisant du Collège de France a même raconté à ce sujet quelques anecdotes peu connues.

Il assistait, un jour, à la Sorbonne, à la soutenance d'une thèse d'un de ses anciens élèves, M. J. Loth. Le sujet de la thèse était : *L'Emigration bretonne en Armorique aux* v^e^ *et* vi^e^ *siècles*. M. Loth avait conservé des réunions du *Dîner celtique* un souvenir si agréable, qu'il crut acquitter une dette de reconnaissance en dédiant sa thèse : « *A mes Amis du Dîner celtique* ».

Le doyen de la Faculté des Lettres, M. Himly, protesta séance tenante contre cette dédicace, ne la trouvant pas assez solennelle, faisant remarquer au jeune docteur ès lettres qu'il aurait dû lui soumettre sa dédicace, et que c'était la coutume depuis le jour mémorable où un étudiant en médecine avait fait paraître la

sienne avec cette dédicace en gros caractères : *A mes Amis du Cochon fidèle.*

M. Loth n'eut pas de peine à démontrer qu'il n'avait pas voulu manquer de respect à la Sorbonne et qu'il était quelque peu étonné lui-même que le *Dîner celtique* scandalisât le maître d'un établissement où le *Banquet de Platon* était en si grande estime, d'autant plus que, si Platon n'assistait pas au dîner portant son nom, pas plus qu'au *Dîner celtique*, celui-ci avait pour président fidèle et assidu M. Renan. Le doyen évita de répondre et porta ses critiques sur d'autres points de la thèse présentée. Ernest Renan devait bien sa bienveillance à ce jeune commensal breton...

Il y avait aussi des « sauvages » (1), qui ne paraissaient pas au Dîner fondé par Quellien et les Celtisants ; parmi eux, un autre élève de M. d'Arbois de Jubainville. Ce maître put à peine obtenir de lui qu'il fît une visite au grand savant originaire de Tréguier, alors même que Renan avait chargé son collègue du Collège de France d'une aimable invitation pour lui. Or, un jour, ce jeune rebelle fut candidat au prix Volney, où Ernest Renan était un des juges. En même temps, parmi les candidats, était le propre gendre de Renan, M. J. Psichari. Celui-ci se retira, et ce fut le Breton obscur et récalcitrant, M. Ernault, qui obtint le prix Volney. Belle vengeance, digne de l'illustre apôtre de la tolérance...

(1) Malgré ce qu'en dit l'éminent directeur de la *Revue Celtique*, son élève Ernault n'avait rien de « sauvage », car il allait souvent voir E. Renan.

L'auteur de la *Vie de Jésus* fut le président du *Dîner celtique* jusqu'à sa mort, et il fallait qu'il fût véritablement malade ou sérieusement indisposé pour ne pas y assister.

La dernière fois qu'il parut au *Dîner celtique*, ce fut au *pardon* annuel de mai 1892. Il était déjà bien malade et revenait du Midi. Trop souffrant pour assister au dîner, il ne vint qu'au dessert, à neuf heures, avec son fils Ary. C'est là qu'il conta aux convives et à ses compatriotes, les Bretons de Paris, et de sa voix douce, qui semblait déjà une voix de l'au-delà, la légende de Notre-Dame-de-Délivrance de Runan.

Comme l'excellent Quellien, dans une de ces improvisations étonnantes qui lui étaient familières, venait de l'inviter au grand « Pardon » breton de 1900, Renan sourit et accepta, en effet, cette manière de rendez-vous qui lui promettait huit longues années de fertile labeur et de gloire incontestée. Il n'a pu voir ce dîner breton du nouveau siècle. Mais il était quand même parti heureux pour l'Elysée des Celtisants, car le *Dîner celtique* l'avait ramené, de son vivant, et en triomphe, dans sa chère ville natale de Tréguier, et encore pour passer ses vieux jours dans sa Bretagne bien-aimée...

VII

Le Retour au pays natal. — Le Dîner celtique de Tréguier.

Dans certain vieux conte breton, il est avéré qu'une malédiction pèsera sur l'émigré qui n'aura pas revu, avant de mourir, son clocher paroissial.

Renan demeura toujours fortement attaché à sa lointaine Bretagne, dont les nécessités de la vie et les missions à l'étranger le tinrent si longtemps éloigné. Ce n'était pas l'enfant prodigue, mais bien, aux yeux d'une grande partie de la population, Caïn le maudit — surtout après la publication de la *Vie de Jésus.*

Pour revenir à la maison natale, il eût suivi le fil de la Vierge... C'est le *Dîner celtique* qui devait le ramener définitivement à Tréguier...

« Si courtes et si rares ont été les apparitions que j'y ai faites (dans la ville de Tréguier), depuis que le vaste monde m'a entraîné, que je peux dire qu'il y a quarante ans que je l'ai quittée. Quarante ans! Quel

long espace dans les choses humaines!... » disait-il un jour à ses compatriotes (1).

Un événement de famille devait hâter son premier retour au pays natal. Mme Renan mère mourut à Paris, en juin 1868. Nous avons donné la lettre inédite dans laquelle le célèbre Trécorrois annonce ce nouveau deuil à son locataire de la maison natale de Tréguier, dont il devenait le principal propriétaire, et où il prévoyait un voyage prochain, en septembre, au pays de Goëlo. Sans nul doute, c'était un voyage d'affaires, mais il en profita aussi pour revoir quelques-uns des membres de sa famille.

Après avoir déjà annoncé son futur voyage à Tréguier à son locataire Le Bigot, Renan en parle aussi à son ami, l'érudit Celtisant Luzel, dans une lettre du 23 juillet 1868 : « J'irai peut-être à Tréguier au mois de septembre », lui dit-il brièvement, après autre chose.

Il lui en reparla dans une seconde lettre, datée du 10 septembre de la même année : « Provisoirement, j'ai fixé mon départ pour la Bretagne à lundi prochain, 14 septembre, au matin. Je vais directement à Guingamp, où je serai vers neuf heures du soir. Le lendemain, je prendrai une voiture pour Tréguier (2). »

Mme E. Renan, qui visitait la Bretagne pour la première fois, accompagnait son mari.

De Guingamp, les illustres touristes se rendirent à

---

(1) Discours de Tréguier, 2 août 1884.

(2) Lettres inédites de Renan à Luzel. (Collection A. Le Braz.)

Tréguier, où ils descendirent à l'hôtel. Peu de traces restent de leur passage, sinon de curieuses lettres que nous avons pu retrouver. Ils préféraient passer inaperçus, car c'était le premier retour au pays natal depuis que Renan avait quitté le séminaire, et il n'y avait encore que peu d'années que la *Vie de Jésus* avait paru.

Jules Simon, passant à Tréguier, après avoir visité la maison natale de son ami Renan, voulut aller au petit séminaire de Tréguier, où il avait fait ses premières et substantielles études.

« Je fus reçu au petit séminaire, dit-il, avec la plus grande cordialité, malgré ma qualité de philosophe et d'ancien universitaire. Le supérieur ne me laissa pas lui exposer le but de ma visite.

« — Vous venez au berceau de Renan ! me dit-il.

« Et tout de suite :

« — Quel admirable esprit ! quel grand écrivain ! Et quel malheur qu'il soit sorti du bon chemin !... mais, Monsieur, nous sommes tous ici persuadés qu'il reviendra, et nous prions Dieu avec ardeur pour obtenir sa conversion...

« Je me gardai d'insister sur ce sujet brûlant, et le bon supérieur évita lui-même d'y revenir... »

Ainsi que l'avait fait Jules Simon, Renan désira revoir les lieux qui abritèrent sa jeunesse, surtout le collège de sa ville natale, où il avait passé une enfance si studieuse.

Avec son tact, sa grâce et sa prudence habituels, il

écrivit la lettre suivante au supérieur du petit séminaire :

« Tréguier, le 21 septembre 1868.

« Monsieur le Principal,

« Je ne puis quitter Tréguier, où je suis revenu raviver de vieux souvenirs, sans vous dire pourquoi je me suis abstenu d'aller rendre mes devoirs à un établissement auquel se rattachent les meilleurs de mes souvenirs. Je sais la délicatesse et la profondeur des convictions religieuses; comme tous les sentiments exquis, cette délicatesse entraîne parfois la susceptibilité. J'ai crains que ce qui n'est à mes yeux qu'un dissentiment, n'empêchant en aucune manière la sympathie, ne fût pour d'anciens amis un motif de me revoir sans joie. Voilà uniquement ce qui m'a fait me priver d'un des plaisirs les plus vifs que j'aurais eus, le plaisir de visiter une maison à laquelle je dois de précieuses leçons d'honnêteté et de sérieux, où j'eusse trouvé vivante la mémoire de maîtres vénérés, où j'eusse rencontré d'anciens condisciples auxquels n'a cessé de m'unir la plus vive amitié.

« Agréez, Monsieur le Principal, l'expression de mes sentiments infiniment distingués, avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur.

« Ernest Renan. »

A cette demande si exquisement voilée de rendre visite à d'anciens maîtres qu'on voudrait avoir encore pour amis, le principal du collège de Tréguier répondit par cette non moins exquise lettre, où le refus se pare

de formules d'une parfaite politesse et d'une courtoisie si délicate :

« Tréguier, 28 septembre 1868.

« Monsieur,

« J'étais absent pour quelques jours lorsque votre lettre a été remise au concierge; vous voudrez donc bien excuser le retard que j'ai mis à vous répondre.

« La maison de Tréguier n'est point indifférente à l'égard de ses anciens élèves; elle est heureuse et fière de leurs succès, et elle y applaudit vivement.

« Ainsi, lorsque fut couronné votre travail sur les Langues sémitiques, tout le collège de Tréguier se réjouit de votre triomphe et prit plaisir à le publier. Mais que nous avons payé cher ces moments de joie, car depuis... hélas!

« Je ne veux point vous le dissimuler, Monsieur : c'eût été pour nous une grande douleur de revoir un ancien enfant de Tréguier qui eût pu être la gloire de ce petit séminaire, et qui en est la plus amère tristesse. C'est parce que vous connaissez « la délicatesse et la profondeur des convictions religieuses » que vous pouvez vous expliquer ces sentiments de vos anciens maîtres et amis. Car enfin, Monsieur, à s'en tenir à vos divers écrits, ce ne serait pas quelque chose « d'honnête et de sérieux » que vous auriez jadis puisé dans cette maison, mais une honteuse idolâtrie.

« Cependant, Monsieur, nous sommes bien loin de croire que nous n'aurons plus avec vous de ces rapports de franche et sincère amitié qui vont si bien à votre cœur. Ce qui nous le fait le plus espérer, c'est cette affection et cette estime que vous avez conservées pour

la maison qui vous a élevé et pour vos anciens maîtres.

« Ah! Monsieur, que vous avez raison de songer à eux; de leur côté aussi, ils ne vous ont pas oublié. Le dernier de vos maîtres, qui est mort dans cette maison, après dix longues années de souffrance, M. l'abbé Pasco, semblait avoir oublié tout le monde pour ne s'occuper que de son Ernest Renan. Quand vint pour lui le moment de paraître devant Dieu, il demanda, comme grâce, le retour à la foi de ses pères de l'enfant qu'il avait le plus aimé, et il nous disait à nous : « Ne « désespérez pas d'Ernest Renan, il reviendra à Dieu, « je vous le promets. »

« C'est avec bonheur, Monsieur, que je vous apporte ces paroles de votre vieux maître. Nous avons tout lieu de croire qu'il est maintenant dans le sein de Dieu, où il est en train d'intercéder pour vous. Croyez bien que ceux qui restent encore dans la maison ne vous oublient pas non plus; ils prient pour vous devant les saints autels, et le plus heureux jour de leur vie serait celui où ils pourraient presser sur leur cœur Ernest Renan, revenu à la foi de sa pieuse mère et à la religion qui fit le bonheur de sa jeunesse.

« Je suis, avec une affection qui vit d'espérance, Monsieur, le plus humble et le plus dévoué de vos serviteurs.

« Mando,
« Prêtre, chanoine honoraire (1). »

L'une de ces deux lettres fait honneur à son auteur; quant au mot « honteuse idolâtrie », il caractérise

(1) Le chanoine Pierre Mando. Il fut d'abord professeur dans les classes inférieures du petit séminaire de Tréguier, puis pro-

l'autre... Cependant, leur résultat fut qu'on ne voulut jamais laisser le célèbre enfant du collège de Tréguier revoir les lieux si chers de ses premières études...

Lorsqu'il revint à Tréguier en 1868, avec Mme Renan, qui visitait pour la première fois la Bretagne, Ernest Renan écrivit à son parent M. Morand, de Lannion :

« Me voici à Tréguier, où je n'étais pas venu depuis vingt-trois ans... »

M. Morand invita M. et Mme Renan à aller à Lannion. Là, Renan voulut revoir le manoir de Trovern et la mer, qui avait charmé ses yeux d'enfant. Ils visitèrent Perros, La Clarté, Ploumanac'h (1), en compagnie de leur parent Morand. Ils se trouvèrent sur la côte par un jour d'affreuse tempête; et l'auteur de la *Vie de Jésus*, qui n'avait jamais assisté encore à pareille chose, fut frappé de ce grandiose et terrifiant spectacle, tout étonné de l'intensité de l'action corrosive des vagues sur les rochers du rivage...

Les illustres voyageurs retournèrent ensuite à Tréguier, d'où ils partirent ensuite pour Lézardrieux et Paimpol, qu'ils visitèrent en passant.

M. et Mme Renan embarquèrent à Paimpol pour passer à l'île de Bréhat. On s'en rappelle encore dans ce port. « Il ne m'a pas été donné de voir cette fois l'arrivée de M. Renan en notre ville, — écrivait en 1891 un

---

fesseur de quatrième et de rhétorique, enfin supérieur. Il devint ensuite vicaire général. Il était l'oncle de Mgr Mando, mort récemment évêque de la Rochelle, et de M. P. Mando, député actuel de Loudéac.

(1) Lettre inédite de Renan à Luzel, du 28 septembre 1868.

Paimpolais (1), — que je le vis traverser, il y a longtemps déjà, encore jeune et déjà courbé sous le double faix du travail et de la renommée. C'était sous l'Empire. En ce temps-là, on aspergeait d'eau bénite la place où s'était assis celui qui se nommait alors l'*Antechrist*. Encore presque enfant, je regardais avec une admiration mêlée de terreur cet homme que la *Vie de Jésus* avait fait anathème et célèbre entre les célèbres. Il me parut méchant (2). Mme Renan, qui descendait la rue de l'Eglise à son bras, portait sur le dos une longue natte de cheveux blonds. Ils étaient seuls tous deux dans la rue déserte (3)... »

A l'île de Bréhat, Ernest Renan allait revoir les lieux qu'il avait tant fréquentés dans sa jeunesse et aussi sa tante, Mme Ollivier, dont nous avons parlé. Sa fille, Mme Maria Dauphin, qui est cousine germaine du grand écrivain, se rappelle fort bien le voyage qu'il fit à Bréhat à cette époque. Elle nous a dit que M. et Mme Renan — dont elle a gardé le plus affectueux souvenir et avec qui elle fut très liée depuis — passèrent seulement deux jours dans l'île chère aux touristes et aux peintres de la Côte d'Emeraude, après avoir visité avec attendrissement le mûrier et le rocher, camarades inséparables des vacances à Bréhat de l'illustre écrivain pendant ses jeunes années.

---

(1) M. Le Chapelain.

(2) Ernest Renan s'est justifié un jour de ce renom de « méchant » ou de « diabolique », qu'on se plaisait à lui décerner en Bretagne, dans une allocution qu'il prononça à Lannion en 1888. Nos lecteurs la trouveront au chapitre VIII.

(3) *Journal de Paimpol*, 13 septembre 1891.

Un autre souvenir que Mme Renan emporta de la Venise bretonne, c'est que, là, elle coucha pour la première fois dans un lit-clos. Il n'y en avait pas d'autres chez sa cousine et il fallut s'en contenter : elle y dormit mal, alors que Renan trouva qu'il avait bien dormi, lui, dans son lit-clos. « J'y étais habitué autrefois! » ajouta-t-il.

En passant à Saint-Brieuc, au retour, Renan rendit visite à M. Glais-Bizoin, à sa propriété de Cesson. Renan ne devait revoir Bréhat que vingt-trois ans plus tard — dans une circonstance qui est une date de sa vie bretonne et que nous relaterons.

Le *Dîner celtique* devait le ramener plus tôt au pays natal.

C'est lui qui a écrit, un jour, qu' « une race vit éternellement de ses souvenirs d'enfance ». Son voyage de 1868 à Tréguier, et aussi les premières attaques d'un mal qui devait lui être fatal, suggérèrent au célèbre écrivain de noter ces doux enfantillages qui avaient bercé son enfance et sa jeunesse, et dont personne comme lui ne sentait tout le charme. Il les avait encore revécus avec sa mère, dans les dernières années de celle-ci à Paris, quand elle fut atteinte, à quatre-vingt-cinq ans, d'un mal incurable. Cette forme des « souvenirs » lui permettait d'ailleurs d'exprimer plus facilement certaines nuances de pensée que ses autres écrits ne rendaient pas et qui conviendraient mieux avec le décor breton qui s'imposait. Il y mit toute la poésie captivante de son cœur d'adolescent qui aimait à la passion son coin de terre natale.

Renan écrivit la plupart de ses Souvenirs de jeunesse pendant deux de ses séjours d'Italie, à Ischia, en 1875, puis en 1879. Il les termina lors d'une villégiature dans la Haute-Savoie, à Talloires, en 1881. Et nous croyons savoir que c'est le *Dîner celtique* qui lui donna l'idée de les terminer et surtout de les publier. Il en parla à l'une de ces réunions bretonnes, et il tint sa promesse...

Les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* parurent le 24 juin 1863. Ce fut un événement. Rien de pareil n'avait été publié depuis les *Mémoires d'outre-tombe*, de Chateaubriand, un autre Breton illustre du siècle. Ce long et solitaire rappel du passé venait de concéder l'immortalité à ce petit port breton, à cette vieille ville monastique de Tréguier, dont les rues ont des aspects de cloître, où l'on parle doux, où, derrière de hautes murailles monacales, monte la psalmodie grave des prières, mêlées aux chants des pêcheurs tirant leurs bateaux sur la grève. L'ouvrage eut aussi le succès de cœur qu'il méritait; il a eu plus de cent trente éditions Le public adore que ses grands hommes parlent d'eux-mêmes... Dès 1875, Ernest Renan exprimait à son ami Luzel son grand désir d'aller revoir la Bretagne et d'y passer quelques étés au bord de la mer : « Verriez-vous dans vos parages, ajoutait-il, quelque chose qui pourrait nous convenir? Il me semble qu'à Roscoff il y a de fort jolis endroits » (1)...

Les Celtisants voulurent alors réaliser le vif désir que leur avait souvent témoigné Renan de revoir sa

(1) Lettre inédite.

ville natale, car déjà il pressentait sa fin prochaine.

Renan ne revint à Tréguier qu'en 1884. C'était M. Ange Le Goaster, receveur de rentes, qui percevait pour lui ses modestes rentes et les lui adressait à Paris, tout en se chargeant de l'entretien et des réparations des bâtiments, etc.

Il avait encore pour compatriote et ami, dans sa ville natale, M. Charles Le Gac, notaire, et alors maire de cette ville. Celui-ci incitait toujours l'académicien à venir plus souvent dans sa ville natale. Aussi, quand les Celtisants de Paris, ceux du *Dîner celtique*, écrivirent dans l'été de 1884 à M. le Maire de Tréguier pour lui demander de faire un de leurs « dîners celtiques » à Tréguier même, et sous la présidence effective d'Ernest Renan, le plus illustre enfant de cette cité, celui-ci, qui était plein d'admiration pour l'auteur de la *Vie de Jésus*, fut enchanté de la chose et fit tout pour donner un éclat particulier à cette fête, que nous allons relater.

Un jour de ce même été de 1884, un dimanche de juin, — a raconté N. Quellien, — Ernest Renan remontait la rue de Rennes pour aller prendre le train pour Bellevue, sa résidence estivale ordinaire, et où il allait rejoindre sa famille. Au moment du train, le barde dit à son illustre compatriote trécorrois :

— L'été dernier, vous nous avez promis, à Luzel et à moi, que vous retourneriez quelque jour en Bretagne. Bellevue est sur le chemin; allons donc, allons jusqu'au bout de la route...

Renan eut alors, à ce moment, ce bon et intime sourire des Dîners celtiques.

Quand le brave et enthousiaste Quellien alla au Collège de France, un peu plus tard, demander la réponse, l'Administrateur écouta l'invitation dans un silence qui n'était plus une objection. Et Quellien et lui se rappelèrent longuement les traditions locales : celle de la tour Saint-Michel, d'où part le *Chariot de la Mort* pour suivre le chemin de la Mission et la grève de Saint-Yves, la nuit qui précède un malheur dans le pays; cet asile de Minic'hi, dont la dévotion au grand saint Yves a transformé la chapelle en église paroissiale; ils parlèrent aussi de ce sanctuaire de Saint-Yves-de-Vérité, qui a disparu...

Dans cette conversation de deux véritables Celtistes, les plus riants paysages de la Grèce et de Syrie s'enfuyaient des souvenirs de Renan, sous la vision de la Bretagne. Et dans ses paroles on sentait une douceur résignée à laquelle ne se trompe pas un Breton ; là, il ressentait ce mal inné chez tous ses compatriotes, le regret du pays. Sous les yeux du barde armoricain et dans le charme de ses évocations, l'illustre savant trécorrois était repris des douleurs qu'il appelait ses « éternelles misères ».

— Je me reposerai jusqu'au jour du départ, ajouta Renan, et j'aurai des jambes ce jour-là; sinon, que l'on me porte en voiture, et il faudra bien que j'aille alors jusqu'au bout...

Comme il l'avait promis, Ernest Renan alla assister au « Dîner celtique » de Tréguier — dont tout l'honneur revient à son promoteur, M. Narcisse Quellien. Quelques-uns des Bretons de Paris trouvaient ce projet au-

dacieux. Cependant le barde, natif de la Roche-Derrien, proche Tréguier, réussit à inspirer confiance aux Trécorrois, et aussi aux convives du *Dîner celtique.* On pouvait craindre des manifestations, puisque le fanatisme clérical des campagnes bretonnes allait jusqu'à faire de Renan un « *diable* » (1), et à faire croire qu'il avait des pieds de bouc.

Les gens du pays étaient très troublés; certains répandaient le bruit que le « diable » allait arriver dans le pays. Et la vue d'un chat noir que Mme Renan avait eu l'imprudence d'amener corroborait cette fable étrange. Et, jusqu'au dernier moment, on n'était pas sûr que tout se passerait sans incidents provoqués par de telles gens. Heureusement, il n'en fut rien.

L'illustre Breton partit de Bellevue le 31 juillet 1884 au soir, accompagné de sa fille et de son gendre; il arriva le lendemain à Guingamp, où « les nouveaux pèlerins trécorrois » déjeunèrent, après avoir été reçus à la gare par le maire de Guingamp, M. Riou, et plusieurs amis.

En arrivant à Tréguier, Renan voulut passer au ras des ruines de Saint-Michel, dont le haut clocher porte jusqu'à la mer des signaux aux marins de la côte; puis

(1) Un jour, une jeune femme de Palerme, qui avait entendu parler en chaire de Renan, demandait si c'était un *saint* ou un *diable.* Qu'Ernest Renan ait été un diable, beaucoup le croient et beaucoup l'ont cru, car bien des ressentiments se sont apaisés depuis la *Vie de Jésus.* Qu'il ait été un saint, il ne faudrait pour le croire qu'un peu d'effort et de bonne volonté à ceux qui ont connu son détachement des choses et son infinie douceur, qui avoisine l'état de perfection demandé par l'Eglise.

il traversa le *Léandi* (1), avec ses vieux couvents, ses rues étroites et tortueuses, qui étaient les mêmes que de son temps. Il remarqua ce peuple qui le regardait avec l'air calme et superbe de gens de race antique; puis il retrouva la cathédrale avec sa flèche dominante et sa fameuse tour d'Hastings au milieu; et, en faisant le tour du cloître, il reconnaît quelques camarades de collège...

Il arriva enfin à sa vieille maison natale, un peu plus bas que la cathédrale; comme elle est contiguë à celle de son parent et ami, M. Le G..., chez qui il descendait, Renan put — ainsi qu'il le dit ensuite — redormir ses nuits d'enfance...

Celui qui connaît le culte qu'Ernest Renan gardait à tout ce qui ravivait ses souvenirs d'enfance et de jeunesse doit comprendre l'émotion profonde et la joie intime qu'il ressentit en se retrouvant en cette ville de Tréguier où il avait vécu mentalement depuis tant d'années, dont il s'était privé comme par pénitence; sous ce toit paternel surtout, où chaque pierre lui parlait du passé...

Toute sa vie d'adolescent lui refluait au cœur. Il dépouillait le doute, son scepticisme tombait comme une cuirasse lourde à porter. Il redevenait croyant, simple, naïf, presque enfant, aux sons des cloches du couvent qui avait abrité sa jeunesse de lévite. Ce fut, certes, pour lui un moment délicieux, surtout à la fin de ce beau jour.

---

(1) Principal quartier du vieux Tréguier; son pendant est l'*Escopti*.

Car un autre sentiment, croyons-nous, l'agitait aux premiers moments de ce « retour au pays ». Ernest Renan n'avait jamais oublié les amertumes du départ, les malédictions de la fuite, les imprécations du fanatisme contre l'auteur de la *Vie de Jésus*, et il se demandait « quel visage on lui ferait ». Il n'est pas douteux que l'illustre enfant de Tréguier n'ait caressé la pensée de revenir, en sa vieillesse, passer une partie de chaque année, la belle saison, en ces lieux où il est né, où il a été élevé, où il a commencé à penser et plus encore à aimer. Son voyage avait pour but intime de « tâter le terrain » pour réaliser son projet de revenant breton. C'est pourquoi il se demandait, non sans trouble, si on l'accueillerait de façon à lui permettre de revenir, et pour plus longtemps. Il voulait surtout vérifier si la réception qu'on lui réservait était de cérémonie et de commande, ou de sympathie et spontanée.

Il constata le fait et parut satisfait quand il déclara, le lendemain, « qu'il trouvait la vie chose excellente et qu'il se sentait rajeuni ». Il est vrai qu'on lui fit « très bonne mine ». Sa simplicité désarma la défiance. L'illustre académicien s'entretenait en breton avec des voisines qui l'avaient connu enfant et le trouvaient à peine changé. Il trouvait un secret ravissement à écouter leur innocent bavardage et à y répondre. On l'abordait sur la rue.

— Monsieur Renan, c'est votre mère qui m'a nommé.

Cela signifiait : C'est votre mère qui a été ma marraine. Il avait ainsi quantité de filleuls ou de parents dans le pays...

Par le même train qui amenait Renan, il y avait nombre de journalistes parisiens, tous désireux de voir et de dire comment la dévote Bretagne, et surtout l'intransigeant pays de Tréguier, recevrait le célèbre auteur de la *Vie de Jésus*. Etaient arrivés avec lui, aussi, plusieurs Bretons de Paris ou Celtisants de marque, amis ou admirateurs de l'Administrateur du Collège de France, tremblant peut-être d'avoir à le consoler d'une avanie; mais tous se rassurèrent vite quand ils virent la population trécorroise, guettant l'arrivée de Renan, lui faire une réception bien de son goût, toute sympathique, émue plus qu'enthousiaste.

Après s'être reposé dans la vieille maison paternelle, la première visite de Renan fut pour le maire de Tréguier, M. Le Gac. Celui-ci, devinant, à son regard, une question, s'empressa de lui dire que les souscripteurs au banquet qui lui était offert allaient venir nombreux, se faisant un devoir et un honneur de lui prouver que les Bretons, pour rebelles qu'on les dise à l'émancipation de l'esprit, savent apprécier, applaudir et aimer ceux d'entre eux qui deviennent de grands hommes...

Et de fait, dès le matin du samedi 2 août, l'on vit de nombreuses voitures déboucher de toutes les routes et amener à Tréguier tant d'étrangers, que cette petite ville n'en avait jamais vus autant — même dans les plus grands « pardons » de Saint-Yves. On en voyait de tous les points des Côtes-du-Nord, puis du Finistère, aussi du Morbihan et même de l'Ille-et-Vilaine.

Tous s'empressaient d'aller déposer leur carte chez Renan, à sa maison natale — tenant à faire dès leur

arrivée ce bien touchant pèlerinage, tant il est vrai que l'on aime aussi à voir les lieux où s'est d'abord écoulée, obscure, l'existence des hommes renommés...

Tout se passa, du reste, dans des conditions très convenables de simplicité.

A midi, Ernest Renan, accompagné de son gendre, M. Psichari, et du fidèle Quellien, l'ordonnateur zélé de la fête, ainsi que de quelques intimes, sortit de sa maison natale, puis traversa les rues de l'ancienne ville épiscopale pour se rendre à l'*Hôtel du Lion d'or*, lieu du banquet.

En sortant, comme N. Quellien demandait à Renan dans quel ordre il fallait se placer et quel protocole observer, celui-ci répondit qu'il désirait se placer entre Luzel et Paul Sébillot, et qu'ainsi il se trouverait entre les deux Bretagnes. F.-M. Luzel était de la Bretagne bretonnante, et M. Sébillot du pays « gallo ».

Il prit le bras de M. Sébillot, qui fut un peu surpris tout d'abord que l'Administrateur du Collège de France n'eût pas donné ce rang à Luzel, plus ancien; mais il ne tarda pas à savoir pourquoi : c'est que Renan souffrait un peu du pied — il était déjà rhumatisant — et il croyait probablement que M. Sébillot, qu'il connaissait plus familièrement, aurait facilement compris quand il aurait eu besoin de quelque repos.

Ernest Renan, en effet, fit quelques haltes pendant le parcours, qui n'était pourtant pas très long. Au surplus, il lui revenait à chaque instant des souvenirs : tantôt, c'était un seuil de porte sur lequel il s'était assis, pour repasser ses leçons en se rendant au collège; tan-

tôt, il se souvenait de la demeure d'un ancien camarade. Au milieu d'une rue, il s'arrêta pour dire :

— Ah! quel pays que ce Tréguier! Il y a des endroits où rien n'a changé : il n'y manque pas une ardoise!

Les Trécorrois rencontrés ou groupés sur leurs portes le regardaient passer avec sympathie, d'un air calme, ou le saluaient avec une curiosité respectueuse. Ils étaient gagnés par sa bonne figure et sa bonhomie. Comme pour aider à la chose, Renan eut toute cette journée un air de contentement, car il n'y eut non plus aucune note discordante, ni à l'aller, ni au retour, ni pendant le banquet (1).

La façade de l'*Hôtel du Lion d'or* était coquettement pavoisée de drapeaux tricolores. La cour que l'on traversait était toute sablée et fleurie, car le banquet était servi sous une tente dressée dans le jardin. Celle-ci était garnie, à l'intérieur, de jolies tentures, de drapeaux, de fleurs, d'écussons aux armes des principales cités bretonnes ou aux initiales de la République; tout au fond, dominant le fauteuil qui lui était réservé et la table d'honneur, le chiffre d'Ernest Renan, enguirlandé de verdure.

A la vue des cent cinquante convives qui l'attendaient, des têtes qui se découvrent et des mains qui se

(1) « Je restai deux ou trois jours à Tréguier, avec Ledrain, Lepelletier, Durocher et Quellien, etc. Nous pûmes nous convaincre que Renan avait compris le cœur de ses compatriotes, comme il devait plus tard, à Rosmapamon, conquérir ceux des habitants qui l'appelaient *Den Vad*, le « brave homme ». » (Note de M. P. Sébillot.)

tendent vers lui, l'enfant illustre de Tréguier ne put se défendre d'un réel mouvement d'émotion, et il murmura ces mots éloquents de sincérité et de naturel, en serrant quelques mains de droite et de gauche :

— Ah ! les braves gens que vous êtes ! Ah ! les braves gens !...

L'empressement ne permit même pas de garder tous les souscripteurs de la dernière heure, et beaucoup de retardataires eurent le regret de ne pouvoir ainsi faire partie du banquet officiel de leur illustre concitoyen, qui se montra heureux et plein de gaieté en reconnaissant à ses côtés deux de ses camarades d'école.

En effet, par une délicate attention, on avait mis à sa droite M. Pasquiou, maire de Pontrieux, et à sa gauche, M. Le Sidaner, adjoint au maire de Tréguier. En face étaient : MM. Armez, député, et Le Gac, maire de Tréguier. Citons encore à la table d'honneur : Paul Sébillot, Luzel, Ledrain, Edmond Lepelletier, Bertrand Robidou, Armand Dayot, Pierre Giffard, Narcisse Quellien, Riou, André Hallays, Adolphe Paban, Joseph Morand, etc.

Sur chaque couvert, les convives trouvèrent un menu qui est un véritable objet d'art. C'était un dessin dû au crayon de Vierge, fait, gravé et tiré pour la circonstance. Il représente un joueur de biniou en costume breton, adossé à un mégalithe ; dans un angle, la maison où Renan est né et, entre des palmes de chêne, ces mots :

Souvenir du 2 août 1884. — Tréguier.

Au champagne, l'une des jeunes filles de la maîtresse d'hôtel, Mlle Caroline Mallo, apporta un télégramme pour le président du *Dîner celtique*. Elle avait une rose à la main. Quand Renan sut qui elle était et que, surtout, elle était née dans la même maison que lui, en même temps que proche parente d'un de ses locataires (1), il la complimenta et lui fit remarquer sa fleur que, toute intimidée, elle avait oubliée dans sa main :

— Je l'avais cueillie dans notre jardin à votre intention et je suis heureuse de vous l'offrir — ajouta presque à mi-voix la jeune Trécorroise.

Extrêmement touché de ce délicat souvenir, son destinataire promit de la conserver, car c'était de longtemps la première fleur qu'il recevait de sa Bretagne aimée.

Ernest Renan tint sa promesse et emporta la rose du banquet celtique; à son tour, il voulut laisser un autre et particulier souvenir à Mlle Mallo; ce fut son portrait avec cet autographe :

Souvenir affectueux
offert à Mlle Caroline Mallo.
Tréguier, août 1884.

E. Renan.

---

(1) Nièce de Le Bigot.

Ajoutons que ce toast « muet » du banquet fut fort applaudi...

N. Quellien, en qualité de président-fondateur du *Dîner celtique*, présenta les Celtisants de Paris à leurs camarades de Bretagne, et d'une façon si charmante que nous ne pouvons résister au désir de reproduire le fragment d'un speech si plein « d'humour bretonne » :

« Le *Dîner celtique*, Messieurs et chers compatriotes, est l'un des quarante ou cinquante dîners littéraires de Paris. Nous l'avons institué dans les premiers mois de 1879, et M. Renan a bien voulu en accepter la présidence à vie...

« Des gens de lettres, des artistes et des savants inaugurèrent notre Société. Cette petite famille de Celtisants compte aussi des universitaires; mais il n'a été question d'enseignement qu'une fois entre nous. Il s'agissait de demander au Gouvernement que l'étude du bas-breton, comme langue vivante, fût introduite dans les collèges de Bretagne. Si le Collège de France survient dans nos conversations, c'est un peu parce que le Breton saint Yves y fut écolier; car il y avait au moyen âge, sur un flanc de la fameuse montagne Sainte-Geneviève, à l'endroit où s'élève, depuis trois siècles et demi, le Collège de France, un collège de Tréguier : là se rendaient les *kloers* trécorrois, que leur évêque envoyait à Paris comme étudiants en Sorbonne.

« Le deuxième samedi de chaque mois, à Paris, on parle bas-breton dans les dialectes de Tréguier et de Cornouaille, de Vannes et de Léon. Et nos chansons

populaires? Que de fois les délégués des autres Sociétés littéraires sont venus les écouter, nos vieilles mélodies bretonnes, gaies ou tendres, mélancoliques le plus souvent et douces au cœur comme un chant de l'exil!

« Ces lettrés et ces artistes du dehors — *tud a diavez* — se trouvent au milieu des Bretons pour le motif précisément qui nous amène à Tréguier aujourd'hui, afin de dîner une fois en la compagnie de M. Renan. Quelques-uns ont paru étonnés qu'un membre de l'Institut soit un si aimable *penn-tiégez;* ceux-là ne se rendent pas compte que chacun de nous est formé de deux moitiés bien différentes; tantôt l'une, tantôt l'autre prend le dessus.

« Je me suis permis de vous demander, Monsieur Renan, s'il ne vous arrive pas, le soir de nos *pardons* celtiques, de vous arrêter sur le seuil pour chasser ce Gascon qui s'est, avez-vous dit, allié en vous au Breton de Tréguier. Je ne sais avec quelle eau bénite vous éloignez ce diable : toujours est-il que le génie seul de la Bretagne nous est manifeste durant la soirée.

« Et quel air de famille autour de vous! N'est pas familier qui veut. Il me semble, — pardonnez-moi, cher Maître, cette furtive appréciation, — il me semble que nul écrivain moderne n'a conquis autant que vous la noblesse de la simplicité. La fée qui voua vos premières et vos vingt dernières années à la Bretagne ne vous a-t-elle pas attribué celle-là au nombre de vos qualités celtiques? Je vous en connais bien d'autres... »

M. Charles Le Gac, maire de Tréguier, souhaita la

bienvenue à Renan, exprimant en termes excellents des pensées vraiment élevées :

« Monsieur,

« Permettez au maire de votre ville natale de vous souhaiter la bienvenue et de répondre au sentiment sympathique qui vous guide vers nous.

« Tréguier, nous le savons, aura une grande place dans vos souvenirs. Vous semblez prendre plaisir à vous élever au-dessus des ardeurs exagérées qu'occasionnent, entre les hommes, les luttes de l'esprit, et, dédaigneux des polémiques, vous aimez à faire revivre votre enfance en gravant sur des pages immortelles les impressions des premières années de votre jeunesse. Vous trouvez dans ces souvenirs comme une force de calme bienveillant, presque solennel, qui vous porte à rendre justice (chose trop rare), même à ceux qui ont suivi des voies différentes de la vôtre. Les hommes n'existent pas pour s'entre-déchirer au nom de la diversité de leurs sentiments. Vous pensez que nul n'a le droit d'être exclusif. Vous jugez que l'humanité n'a pas trop, pour soutenir sa marche, de la somme générale de bien produite par tous les membres de la famille humaine.

« Ce sentiment de haute justice est le caractère dominant qui honore le plus votre esprit.

« Je suis heureux, en saluant l'enfant dont la gloire fait la gloire de la ville, de porter fraternellement mon toast à l'expression la plus élevée de la liberté de conscience :

« *A Monsieur Ernest Renan!* »

Au moment où l'orateur, ami de Renan, allait se rasseoir, on lui remet un télégramme signé Hémon, qu'il lit aussitôt et qui est salué d'une triple salve d'applaudissements :

« Paris, 1 h. 15 soir.

« Monsieur le Maire de Tréguier,

« Les députés républicains bretons, retenus par leurs devoirs législatifs, regrettent vivement de ne pouvoir se trouver aujourd'hui au milieu de leurs compatriotes et vous prient d'assurer M. Ernest Renan qu'ils s'associent de cœur à l'hommage qui lui est rendu par la Bretagne. »

Le célèbre Académicien se leva ensuite et, avec sa bonhomie souriante et pleine de finesse, toute de séduction, il parla ainsi :

« Messieurs et Amis,

« Que je vous remercie de m'avoir enlevé, moi déjà si peu enlevable, à cet éternel fauteuil où je m'ankylose, à ces douleurs par lesquelles je me laisse envahir, à ces hésitations d'où j'ai besoin d'être tiré par force ! Je vous devrai la joie d'avoir revu encore une fois ma vieille ville de Tréguier, à laquelle m'attachent de bien chers souvenirs.

« Si courtes et si rares ont été les apparitions que j'y ai faites, depuis que le vaste monde m'a entraîné, que je peux dire qu'il y a quarante ans que je l'ai quittée. Quarante ans ! Quel long espace dans les choses humaines ! Que de choses changent en quarante ans ! Mais, nous autres, Bretons, nous sommes tenaces, et hier, en

faisant le tour du cloître et de la cathédrale, en visitant une vieille maison, je me disais que rien absolument n'était changé, ni en moi, ni en ce qui m'entourait.

« Ah! sûrement, dans les hommes, le changement est énorme! Presque tous ceux qui ont entouré mon enfance ont disparu; ma mère, à qui je dois le fond de ma nature, qui est la gaieté; ma sœur, si pure, si dévouée, ne sont plus aux lieux où je les ai vues autrefois vivre et m'aimer. Ma bonne Marie-Jeanne est morte, il y a quelques années. Et mes excellents maîtres, à qui je dois ce qu'il y a de meilleur en moi..., un seul d'entre eux, je crois, et des plus méritants, vit encore. M. Pothier et M. Duchesne, qui m'apprirent les deux choses qui m'ont été les plus utiles, le latin et les mathématiques; M. Pasco, si plein de bonté; M. Auffret, le principal, qui me fit comprendre ce que peut avoir de charme austère une vie grave consacrée à la raison et au devoir, tous ces hommes excellents ne sont plus. Ils ont disparu, après avoir fait le bien, et compté dans une tradition de sérieux et de vertus. Mais le cadre où ils vécurent dure toujours. Hier, je retrouvais presque pierre pour pierre le Tréguier d'autrefois.

« J'aurais pu mettre un nom sur chaque maison; la cathédrale a toujours son adorable légèreté : l'herbe qui pousse sur les vieilles tombes du cloître est toujours aussi touffue; j'aurais pu croire que c'est la même vache qui la broute toujours.

« Et alors, je me suis demandé si j'avais changé, et je me suis répondu bien fermement : De corps, oui,

sans doute, et pourtant, même sur ce point, j'aurais beaucoup à dire. Enfant, j'étais difficile à remuer, ne jouant jamais, porté à m'asseoir et à m'acoquiner.

« La distance de la maison au collège, je la parcourais deux fois par jour, sans me détourner d'un pas, ni à droite, ni à gauche. Les rhumatismes qui me rendent maintenant la marche si difficile, je les avais déjà.

« Quant à l'âme, oh! ç'a toujours été bien la même. Ce petit écolier consciencieux, laborieux, désireux de plaire à ses maîtres, c'est bien moi tout entier : j'étais doué dès lors; j'avais tout ce que j'ai maintenant; je n'ai rien acquis depuis, si ce n'est l'art douteux de le faire valoir. Il vaudrait certainement mieux vivre et mourir solitaire; mais on n'est pas maître; le monde vous prend par les cheveux, fait un peu de vous ce qu'il veut. Ce que j'ai toujours eu, c'est l'amour de la vérité; je veux qu'on mette sur ma tombe *(ah! si elle pouvait être au milieu du cloître : mais le cloître, c'est l'Eglise, et l'Eglise, bien à tort, ne veut pas de moi)*, je veux, vous dis-je, qu'on mette sur ma tombe : *Veritatem dilexi*. Oui, j'ai aimé la vérité, je l'ai cherchée, je l'ai suivie où elle m'a appelé, sans regarder aux durs sacrifices qu'elle m'imposait. J'ai déchiré les liens les plus chers pour lui obéir, je suis sûr d'avoir bien fait. — Je m'explique. Nul n'est sûr d'avoir le mot de l'énigme de l'univers, et l'infini qui nous enserre échappe à tous les cadres, à toutes les formules que nous voudrions lui imposer.

« Mais il y a une chose qu'on peut affirmer : c'est la sincérité du cœur, c'est le dévouement au vrai, et le sen-

timent des sacrifices qu'on a faits pour lui. Ce témoignage, je le porterai haut et ferme sur ma tête au jugement dernier.

« En cela, j'ai été vraiment Breton. Nous sommes une race naïve, qui a la simplicité de croire au vrai et au bien. Avec le nécessaire et une petite part d'idéal, nous sommes heureux comme des rois. Cela sert à quelque chose de mieux qu'à faire fortune : cela rend heureux. Oui, notre gaîté vient de notre honnêteté. Dans un temps où le mal général est le dégoût de la vie, nous continuons à croire que la vie vaut la peine qu'on en poursuive le but idéal.

« Nous sommes les vrais fils de Pélage, qui niait le péché originel. Une critique que m'adressent toujours les protestants est celle-ci : « Qu'est-ce que M. Renan fait du péché ? » Mon Dieu, je crois que je le supprime. Je ne comprends rien à ces dogmes tristes. Je vous l'avoue, plus j'y réfléchis, plus je trouve que toute la philosophie se résume dans la bonne humeur. Nous autres, Celtes, nous ne serons jamais pessimistes, nihilistes. Sur le bord de ces abîmes, un sourire de la nature ou d'une femme nous sauverait... Ma mère, mourant à quatre-vingt-sept ans, après une maladie longue et terrible, plaisantait encore une heure avant de mourir.

« Croyez-moi ; ne changez pas. Vos qualités sont de celles qui reprendront de la valeur. Le monde est en train de se laisser envahir par des races tristes, qui n'ont jamais su ce que c'est que jouir, races dures, sans sympathie, qui n'ont ni l'amour, ni l'espoir des

hommes. Votre santé morale sera le sel de la terre. Vous aurez du talent quand il n'y en aura plus, de la gaieté quand on médira d'elle; vous aimerez la gloire, l'honneur, le bien, le beau, quand il sera convenu que ce sont là de pures vanités. Sachons être à notre jour des arriérés; les rôles changent si vite en ce monde! Ce sont presque toujours ces prétendus arriérés qui fondent ce que les empressés compromettent. Je songe souvent que c'est votre adhésion, en apparence tardive, qui donnera l'existence définitive à ces délicates choses que l'on perd par trop de zèle : un état légal, où l'ordre soit aussi assuré que la liberté; un état social, où la justice ne soit pas trop violée; un état religieux, qui donne à l'âme humaine son aliment idéal, sans contrainte officielle ni chimères superstitieuses.

« Votre place est marquée dans l'exécution de ces grandes œuvres modernes; car, en même temps que vous êtes du présent, vous tenez fortement au passé. Ce n'est pas le moment de changer; restez ce que vous êtes. Entrez hardiment, avec votre génie propre, dans le concert de l'œuvre française; portez-y votre raison, votre maturité. Osez valoir ce que vous valez. Notre cote en ce monde est au-dessous de notre valeur réelle. Nous avons des défauts, cela est hors de doute. Le principal est peut-être de trop douter de nous-mêmes.

« Croyez-en l'expérience d'un compatriote qui vous a quittés jeune et qui vous revient vieux, après avoir vu des mondes assez divers. Je ne vous enseignerai pas l'art de faire fortune, ni, comme on dit vulgairement, l'art de faire son chemin; cette spécialité-là m'est assez

étrangère. Mais, touchant au terme de ma vie, je peux vous dire un mot d'un art où j'ai pleinement réussi, c'est l'art d'être heureux. Eh bien! pour cela, les recettes ne sont pas nombreuses; il n'y en a qu'une, à vrai dire : c'est de ne pas chercher le bonheur; c'est de poursuivre un but désintéressé, la science, l'art, le bien de nos semblables, le service de la Patrie. A part un très petit nombre d'êtres dont il sera possible de diminuer infiniment le nombre, il n'y a pas de déshérités du bonheur. Notre bonheur, sauf de rares exceptions, est entre nos mains.

« Voici le résultat de mon expérience. Je vous la livre pour ce qu'elle vaut. J'ai toujours eu le goût de la vie, j'en verrai la fin sans tristesse, car je l'ai pleinement goûtée. Et je mourrai en félicitant les jeunes, car la vie est devant eux, et la vie est encore chose excellente.

« Merci encore, chers amis, d'avoir procuré cette réunion, qui m'a rajeuni. » *(Applaudissements.)*

Voilà les paroles. Mais ce qu'on ne saurait rendre, c'est le ton familier et touchant dont elles étaient prononcées; c'était ce bon sourire, joyeux et un peu ironique, dont elles étaient comme assaisonnées. Quand Renan, répondant à une interruption, déclara qu'il avait écrit ses *Souvenirs d'enfance*, mais qu'il promettait aux Bretons d'écrire ses « Souvenirs de vieillesse », ces paroles furent accueillies par un véritable enthousiasme. On sait qu'il regretta parfois de n'avoir pu mettre en marge de ses *Souvenirs : Cum grano salis.* Or, lorsque l'écrivain parle, c'est son sourire qui rem-

place le commentaire de la marge; on n'est pas plus charmeur...

Nous ne pouvons relater ici les poésies de Luzel, de Paban (1), de Léon Durocher; les chansons bretonnes ou françaises de Narcisse Quellien, de Paul Sébillot, de M. Guyomard, maire de Trédarzec; pas plus que les toasts de MM. Ledrain, Le Nordez et Blanchard.

Nous ne voulons retenir que les « hommages de Paris à Renan », apportés par M. Edmond Lepelletier, alors au *Mot d'Ordre* :

« La capitale, dit l'orateur, a le droit de fêter avec vous, Bretons, avec toi, ville de Tréguier, l'auteur de tant, de beaux et profonds ouvrages écrits à Paris.

« Le cœur de la France travaille partout où est l'âme, partout où est le génie. Aujourd'hui, Paris est ici...

---

(1) ... Cet idéal, c'est lui qui vous ramène encore
Dans le pays natal à la magique voix,
Dont le couchant paisible a des lueurs d'aurore,
Et dont le charme est fait des choses d'autrefois.
Fidèle au souvenir avec qui l'on divorce,
Il a hâté votre retour
Vers ce vieux sol pétri de douceur et de force,
Où le flot gronde, où croît le chêne à rude écorce :
« Bois au milieu, mer à l'entour ».
Ne l'avez-vous pas dit : ses nautoniers antiques,
Dont sur toutes les mers s'éparpillait l'essaim,
Les anciens clans d'Arvor, les laboureurs celtiques
Reprennent vie en votre sein.
Qu'il nous soit donc permis — car un frisson nous gagne,
De saluer ici, maître puissant et doux,
Avec votre grand nom que la gloire accompagne
L'âme même de la Bretagne
Visible au milieu de nous.

PABAN.

« Il y est de cœur et d'intelligence. Nous faisons la part de la ville natale, mais nous demandons à y joindre la nôtre.

« Salut à l'auteur de la *Vie de Jésus!* Salut à la libre-pensée dont le triomphe est inauguré aujourd'hui sous cette tente, dans cette ville antique, à côté du berceau d'Ernest Renan, à l'ombre de la vieille cathédrale!...

« Là où l'enfant ployait le genou, c'est maintenant le penseur qui incline son front devant la lumière moderne, ce front qui n'a pas ployé devant le despotisme.

« Souvenons-nous qu'un jour le gouvernement impérial, n'osant pas le révoquer, proposa de le payer pour se taire. N'ayant plus le siège du professeur, Renan monta sur une chaise et continua sa mission enseignante. C'est alors que le pouvoir, forcé par lui, se vit contraint de le destituer.

« Paris, qui fut pour M. Renan un foyer d'inspiration, fut aussi son appui, sa consolation.

« A la libre discussion! A Paris! A la Bretagne! »

Un député breton, M. Armez, porta aussi un toast applaudi à son éminent compatriote, disant avec raison que la présence d'Ernest Renan à Tréguier témoigne du progrès qui s'est accompli dans les idées. On tient généralement la Bretagne pour arriérée, la fête de Tréguier prouve le contraire. Mais si nous avons à proclamer aujourd'hui le progrès réalisé par la société moderne au point de vue du libre examen, que serait-il advenu si Renan eût écrit la *Vie de Jésus* au moyen âge? Il est permis de supposer ou de se demander ce qui lui serait arrivé!...

— Ah! ça, j'étais flambé!... s'écria Renan, au milieu de l'hilarité générale...

L'illustre Trécorrois remercia de nouveau. « J'avais mes souvenirs de jeunesse, fait-il observer entre autres; vous allez me faire des souvenirs de vieillesse aussi charmants... »

Puis il leva la séance, en donnant à chacun une poignée de mains accompagnée d'un mot aimable.

Il reprit le chemin de « sa maison », entouré par tous les convives. Et ce n'était pas là un des spectacles les moins curieux de cette grande journée, que celui de cette procession laïque reconduisant au lieu de sa naissance, à travers les rues étroites et tortueuses, par la place Levée, au ras de la cathédrale et du cloître, le grand écrivain presque renié précédemment par ses compatriotes intolérants.

Cet hommage spontané et populaire alla droit au cœur du penseur, dont les ouvrages étaient condamnés par l'Index.

— C'est une des plus belles journées de ma vie! ajouta Renan, en adressant à tous, du seuil de sa maison natale, un dernier remerciement.

Ne pouvant aller cette fois à l'île de Bréhat, Ernest Renan avait invité à venir le voir, à Tréguier, sa cousine germaine, M[me] Maria Dauphin. Elle dîna avec lui, en famille, le soir du banquet, dans la vieille maison de leur grand-père commun. Même le propriétaire fit prendre à sa cousine l'ancienne chambre de sa mère à elle (Perrine Renan), et lui voulut coucher dans son lit d'enfance et dans son ancien cabinet de travail...

Avant de reprendre le chemin de Paris, Renan voulut encore revoir un des autres lieux où s'était écoulée son enfance, et il s'arrêta à Lannion, chez son parent, l'honorable M. Morand. C'était le 6 août 1884.

Le premier pas était franchi : le pays natal avait reconquis son illustre enfant. Désormais, Renan devait passer ses dernières années en Bretagne, et revenir souvent dans son cher et pittoresque Tréguier...

Nota. — C'est un gentil épilogue du *Dîner celtique* de Tréguier. A la promotion de janvier 1885, M. Le Gac, maire de cette ville, reçut les palmes d'officier d'Académie.

Ce fut Ernest Renan qui lui annonça cette distinction par l'aimable lettre (1) suivante :

« Paris, le 31 décembre 1884.

« Cher Monsieur Le Gac,

« M. le Ministre de l'Instruction publique vient de m'avertir que, par arrêté du 1er janvier, vous êtes nommé *officier d'Académie* (2). Ce titre n'aura jamais été mieux mérité que par celui qui emploie une si louable et si intelligente activité à répandre l'instruction dans un pays où elle n'a pas été jusqu'ici au niveau des rares qualités morales de la race.

---

(1) Lettre inédite.

(2) Sait-on qu'Ernest Renan, qui fut nombre de fois lauréat de l'Institut et membre de deux Académies, aussi grand officier de la Légion d'honneur, n'était même pas « officier d'Académie »? On ne lui décerna jamais les palmes académiques...

« Recevez mes sincères compliments et aussi mes meilleurs souhaits pour l'année qui commence. Elle sera bonne, j'en suis sûr, pour moi du moins qui, grâce à vous, reverrai ma chère Bretagne et aurai le plaisir de vous serrer la main.

« Croyez à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

« E. Renan. »

VIII

Séjours en Bretagne. — Rosmapamon et Tréguier.

La fête inoubliable de Tréguier (1884) fait époque dans la vie d'Ernest Renan : elle fut la première étape de la réalisation d'un de ses rêves les plus chers ; celui de revenir, chaque année, passer ses vacances au pays natal, comme il le faisait au temps de son enfance.

Pendant les trois jours que l'illustre académicien passa à Tréguier, dans les premiers jours d'août de l'année 1884, son ami M. Le Gac insista à nouveau près de Renan pour qu'il vînt se fixer désormais, pendant l'été, au pays trécorrois. Les nécessités et les obligations de sa vie de savant l'avaient jusqu'ici tenu éloigné de la Bretagne ; il devait lui consacrer sa vieillesse. L'enfance et la vieillesse ne sont-elles pas sœurs ?...

Cédant aux instances du maire de sa ville natale, Ernest Renan pria alors M. Le Gac de lui trouver, non à Tréguier même, — où il serait trop près de ses détracteurs acharnés, — mais dans les environs, une villa pour lui et sa famille, et convenant à la simplicité de sa vie toute familiale. Son mandataire, qui connaissait bien sa région, pensa aussitôt à Rosmapamon (que l'on écrivait *Roz-mab-hamon*, ou *Colline du fils Hamon*), qui

appartenait justement à une famille trécorroise et amie. Il en parla à M. Renan et lui promit de la lui faire louer, si elle lui convenait, et de suite, afin qu'il pût y passer l'été de 1885.

Aussitôt rentré à Paris, Renan écrivait de Bellevue, le 6 août 1884, la lettre inédite suivante à son ami, le notaire trécorrois :

« Cher Monsieur,

« Laissez-moi d'abord vous serrer bien cordialement la main. C'est grâce à vous que j'ai revu ma chère ville natale dans des conditions de sympathie qui m'ont été au cœur. Je vous en garderai toujours la plus vive reconnaissance. La fête a été charmante, et c'est vous qui en avez été l'âme et l'esprit.

« A Lannion, j'ai prié Morand de me conduire à Rosmapamon. Le sentiment que j'avais conçu en vous entendant parler de ce bel endroit a été pleinement confirmé. C'est bien l'idéal que j'avais rêvé, et je désire vivement que la chose s'arrange. La seule difficulté est que ma femme, à qui je laisse, en mari bien correct, l'entier gouvernement des choses pratiques de la maison, devrait voir la propriété avant la conclusion du bail; or, pour le moment, il est impossible qu'elle s'absente, à cause des couches prochaines de ma fille.

« Peut-être tout serait-il concilié, si, dès à présent, nous concluions le bail, en y insérant la clause que, au bout de la première année, je pourrais demander la résiliation moyennant un dédit. Une telle hypothèse est bien peu probable, puisque, dès la première année,

nous aurions à faire tous les frais d'ameublement, lesquels se trouveraient ainsi perdus. La clause en question nous rassurerait seulement pour le cas où ma santé ne s'accommoderait pas du climat. De la sorte, nous entrerions en jouissance à la Saint-Michel prochaine.

« Vers le mois d'avril ou mai, ma femme irait visiter les lieux au point de vue de l'ameublement.

« Je vous serais très reconnaissant, cher Monsieur, s'il vous plaisait de nous aider à mener à bien cette affaire dont vous avez eu la première idée. Une des raisons qui m'en font désirer la réussite, c'est de me rapprocher des personnes avec lesquelles j'aimerais tant à nouer des relations plus suivies.

« Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués.

« E. Renan. »

Le zélé intermédiaire de Renan dut lui répondre qu'il préférait que Mme Renan vît la maison avant la location, car l'Administrateur du Collège de France lui répondit, dès le 19 septembre de la même année :

« Cher Monsieur,

« Je vous remercie bien vivement des soins que vous voulez bien prendre pour que je puisse réaliser le vœu que je forme depuis longtemps d'aller passer mes étés en Bretagne. Comme je vous l'ai dit, je ne voudrais pas louer sans que ma femme eût vu les lieux. Ma femme serait certainement partie aujourd'hui ou demain, sans la même circonstance qui l'empêche de s'absenter en ce moment.

« ... Je renonce donc à cette clause (celle de la faculté de résiliation au bout d'un an). Ce que nous voudrions, c'est un bail fixe de six ans au moins.

« J'espère que, de manière ou d'autre, nous serons, l'année prochaine, voisins d'été. J'en serai ravi ; car, je vous assure, il y a peu de personnes en ce monde pour lesquelles j'aie conçu plus d'estime et de sympathie que pour vous. Votre situation doit être souvent difficile en notre pauvre cher pays. Ce me sera une grande joie de causer avec vous de tant de sujets sur lesquels, j'en suis sûr, nous nous trouverons avoir des sentiments communs.

« Croyez, cher Monsieur et ami, à mon affection la plus dévouée. E. RENAN. »

Mme Psichari mit au monde sa petite Euphrosyne le 30 septembre ; le voyage de Mme Renan à Rosmapamon put donc avoir lieu. Son mari l'annonce ainsi au maire de Tréguier :

« Bellevue, 1er octobre 1884.

« Cher Monsieur,

« L'événement que nous attendions est arrivé hier. Tout s'est passé fort heureusement ; la mère et la petite fille qu'elle nous a donnée se portent à merveille, et nous sommes à peu près assurés que, dans quelques jours, ma femme pourra accomplir le voyage de Rosmapamon. Nous fixons son départ au mardi 17 octobre au soir. Le mercredi matin, ma femme sera à Lannion, et, dans la journée, mon cousin Morand la mènera à Louannec.

« Que je vous suis reconnaissant de vouloir bien

vous rendre à Rosmapamon! Vos conseils seront, pour ma femme et pour moi, on ne peut plus précieux. Il est très probable que la conclusion de tout cela sera celle à laquelle je tiens tant et qui, chaque année, nous fera voisins pendant quelques mois...

« Agréez, etc... E. RENAN. »

Tout d'abord, le nom de Renan, qui devait venir résider à Louannec tous les ans, jeta un certain trouble parmi les gens dévots et autres. Les faits suivants nous ont été certifiés exacts, aussi nous les citons à titre de spécimens de l'état d'âme de ce coin breton.

Quand on sut son arrivée dans le pays, une noble dame (ou vieille demoiselle) de Trévou-Tréguignec, commune voisine, dans sa prévention étrange et calculée contre lui, se crut permis de faire les plus vives instances auprès de Mme Le S..., propriétaire de Rosmapamon, afin de dissuader cette dernière de lui louer sa propriété. A l'appui de ses démarches, elle prétexta que c'était souiller et profaner une maison que de la donner pour demeure à un homme aussi impie et aussi pervers que Renan, à un renégat de cette trempe. Mme Le S..., en personne intelligente et clairvoyante, se contenta tout simplement d'éconduire sa trop empressée et avisée solliciteuse, avec tous les honneurs dus à son rang et à une telle démarche.

Ajoutons qu'avant de venir dans sa villa de Louannec, l'Administrateur du Collège de France était déjà l'objet de tant d'aversion préconçue de la part d'une partie de la population, que beaucoup de bonnes gens du voisi-

nage de Rosmapamon crurent bon, dans leur simplicité et leur naïveté, de s'adresser au curé pour lui demander s'ils pourraient vendre à « l'apostat Renan » *(sic)* les denrées et autres objets nécessaires à l'usage de sa maison. Nous ne savons pas exactement quels furent les conseils donnés par l'homme d'église, mais toujours est-il qu'ils ne furent pas suivis d'effet. Car les voisins du grand écrivain, revenant de leurs idées préconçues, échangèrent bel et bien avec lui et sa famille, dans la suite, les meilleurs rapports, tant commerciaux que sociaux.

Et il nous faut dire encore que tout ce mauvais vernis, toute cette aversion, que l'on voulait jeter sur le nouveau touriste du pays de Perros, s'en allèrent très vite. Par sa bonté proverbiale, sa bienveillance incomparable et sa charité inépuisable, il sut s'attirer bien vite les sympathies et l'estime de la population de Louannec. Lui-même recommandait encore aux siens, la veille de sa mort, les pauvres de Bretagne, et les souvenirs qu'il a laissés en ce petit pays, qui lui était cher, sont des plus vivaces.

Le voyage de Mme Renan fut décisif; la première impression qu'elle laissa fut excellente, et elle pria M. Le G... de faire le bail. Après avoir signé cet acte, qui date du 18 décembre 1884, M. Renan le renvoya à son notaire, accompagné de cette lettre :

« Paris, 15 décembre 1884.

« Monsieur et ami,

« Je vous renvoie, revêtu de ma signature, le bail

que nous avons conclu sous votre inspiration, et qui, j'en suis sûr, nous procurera à tous d'amples satisfactions. Je m'en promets de bons et tranquilles étés; Mme Le S... peut compter sur de solides locataires; le voisinage de Lannion et de Tréguier, où j'ai tant d'amis, me remplit de joie. Voilà une bien bonne retraite qui m'est préparée pour mes vieux jours. Nous avions compté vous voir prochainement à Paris. Nous espérons que votre voyage n'est que différé. Ce sera pour nous une vraie fête de revoir notre cher pays où je vous devrai d'être revenu un peu sur le tard.

« Croyez, je vous prie, à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

« E. RENAN.

« Nous nous remettons à vos bons soins pour que l'enregistrement soit fait en temps utile. Nous sommes en compte ouvert avec A... Le G... Il vous remboursera toutes les avances que vous ferez pour nous. »

Ernest Renan ne pouvait mieux trouver que Rosmapamon, pour y fuir Paris et les bruits des discussions qui se continuaient sur ses œuvres d'exégèse.

C'est à mi-côte, lorsqu'on descend de Louannec à Perros-Guirec, à un coude subit de la colline et sur l'étroit plateau, que se cache, derrière un massif d'ormes et de hêtres, au bout d'une jolie et ombreuse avenue, la paisible retraite, qui appartient à la veuve d'un ancien avoué. C'est le nid de verdure où Renan vit s'apaiser le fanatisme breton et où il est venu, huit années de suite, rajeunir sa vieillesse et aussi se reposer de son incessant labeur de la ville, tout en travaillant

de nouveau (1). Il y vivait dans la tranquillité et l'isolement, et voilà pourquoi, se renfermant dans la pratique stricte de ce genre de vie paisible, il ne tint à avoir que le moins de relations possibles avec les gens du pays.

La colline tourne autour d'une petite rade, entre des champs bordés d'arbres et d'ajoncs. « L'étrange région que ces hauts lieux noyés de verdure ou rongés de mousse, battus d'en bas par la grande mer! Partout une dualité de puissances régit le monde. »

La maison est simple : les quatre murs nécessaires, le rez-de-chaussée, un étage, les combles. Le jardin est simple aussi : une petite pelouse, des corbeilles de fleurs.

La villa est au milieu d'un jardin qu'entourent les futaies, dans un bois devant l'océan. C'est la paix d'un cloître au bord duquel vient se taire la fureur des flots. Là, dans le rideau d'arbres de la haie de clôture, une échancrure a été ménagée; et sous les yeux, tout de suite, c'est la mer. Une grève désolée au bas d'une prairie et, à perte de vue, les horizons du large...

Renan et sa famille arrivèrent à Rosmapamon dans les premiers jours de juillet 1885. Voici la lettre qu'il écrivit à son grand ami, M. Berthelot, l'illustre savant :

« Rosmapamon, le 6 juillet 1885.

« Nous voici, mon cher ami, installés fort à notre

(1) A Rosmapamon, il a écrit en partie toute sa volumineuse *Histoire d'Israël*, et surtout l'y a corrigée, ainsi que les *Dialogues philosophiques* et autres œuvres de moindre importance.

guise. Ma femme a fait un vrai miracle d'activité. Rien ou presque rien ne manque à notre établissement. Cet établissement, sans être parfait, est bien à peu près ce que nous cherchions. Les jardins et les bois sont charmants; la maison est petite, *parva sed apta mihi;* nous trouverons moyen que nos amis n'y soient pas trop mal... »

Renan et sa famille venaient toujours à Rosmapamon par chemin de fer jusqu'à Lannion, où ils s'arrêtaient chez leur parent, M. Morand. Ce long voyage annuel par voie ferrée fournissait chaque fois une preuve des plus convaincantes de l'extrême pudeur de l'illustre penseur, de sa grande et fine politesse, de son effacement modeste porté jusqu'à la gêne personnelle. Il a dit un jour : « Nos machines démocratiques excluent l'homme poli. J'ai renoncé depuis longtemps à l'omnibus : les conducteurs arrivaient à me prendre pour un voyageur sans sérieux. En chemin de fer, à moins que je n'aie la protection d'un chef de gare, j'ai toujours la dernière place. »

En effet, quand l'Administrateur du Collège de France se rendait en Bretagne, son gendre, M. Psichari, voulait lui retenir une place dans le train. Renan s'y opposait de toutes ses forces.

— Cela vous est dû, disait M. Psichari.

— Mais non, rien ne m'est dû. Je suis très bien avec tout le monde.

Effectivement, l'illustre Breton se casait dans un coin; puis il s'assoupissait et ne se réveillait qu'à destination, sans avoir changé d'attitude. Il était enchanté.

Sa pudeur n'avait pas été blessée ni par un excès de faveur, ni par un manque d'égards. C'étaient là les deux périls qu'il redoutait le plus au monde...

Malgré sa vie d'isolement relatif, Ernest Renan était devenu cher aux gens de la région et du voisinage. On nous a conté qu'avant son arrivée, pas un fruit ne mûrissait dans les jardins; le propriétaire n'en tirait pas le moindre légume, malgré la surveillance des gendarmes. Plus tard, la police de Perros a cessé ses visites, et les fruits néanmoins restaient aux arbres de Rosmapamon. « Je passe l'été près de Perros, au milieu d'un hameau de très pauvres gens, a dit lui-même le célèbre écrivain; notre petite aisance doit leur paraître de la richesse; mais, comme dit Dante, « cela ne leur abaisse « pas le ciel ». Dès que je leur ai parlé breton, ils m'ont tenu absolument pour un des leurs (1). »

Les seules personnes qui reçurent les visites presque quotidiennes du célèbre écrivain, c'étaient, en effet, les fermiers d'un petit lieu nommé Roch'Gwen, ferme située dans le voisinage de Rosmapamon. Avec ces gens de mœurs très honnêtes et d'un caractère toujours doux et jovial, il aimait souvent à causer, quand, le soir, en compagnie de Mme Renan, il faisait sa promenade habituelle et favorite dans la direction de leur ferme.

Ces fermiers, qui s'appelaient les Le G..., étaient l'objet de l'affection particulière d'Ernest Renan, et, pour preuve, c'est qu'à l'occasion du mariage de leur

---

(1) Discours de Renan à Quimper.

fille cadette Marie avec un second maître de timonerie, François Le B..., l'illustre Breton tint à honneur d'accompagner le jeune couple jusqu'à l'église et d'assister à la bénédiction nuptiale, ainsi qu'au banquet servi à Roch'Gwen, auquel assistaient également son gendre et Mme Psichari.

Un témoin nous a conté avoir vu Renan, qui, dans le cortège à l'église, s'était tenu un peu éloigné du chœur, se faufiler dans les rangs et s'approcher, pour écouter la petite allocution que l'abbé L..., desservant de la paroisse à l'époque, crut devoir prononcer et adresser en cette circonstance aux jeunes mariés. Cet abbé L... était, dit-on, contemporain de Renan et avait fait, comme lui, ses classes au petit séminaire de Tréguier.

On raconte encore que le curé, afin de bien montrer l'état des esprits, causant un jour avec une personne notable de Louannec, lui fit part de la situation embarrassée dans laquelle il se trouverait si, par hasard, l'auteur de la *Vie de Jésus* se trouvait à avoir besoin de son ministère, et l'appelait sur son lit de mort.

Devrait-il, de son libre arbitre, se transporter au chevet du mourant, ou, en l'occurrence, ne devrait-il pas plutôt demander l'autorisation de son supérieur diocésain, avant de confesser et d'extrémiser un renégat de cette envergure? Ce fut un problème difficile que se posa notre naïf recteur, et qui ne cessa de lui bouleverser le cerveau tout le temps que Renan demeura à Louannec...

Si Renan, pendant le repos de l'été, aimait à recueillir les bruits lointains d'une « Atlantide disparue »,

il était très hospitalier et il a invité maintes fois les Celtisants à venir le voir à sa campagne bretonne. Même trop grand était le nombre des importuns qui, chaque jour d'été, gravissaient l'avenue ombreuse. Les uns venaient quémander une recommandation pour leurs fils, leurs cousines, leurs neveux ou pour eux-mêmes; d'autres sollicitaient un appui pour un avancement trop lent; ceux-ci, des secours de toute sorte; ceux-là, des places de tous genres. Les bureaux de tabac faisaient prime, et c'étaient les articles les plus demandés. Mais les visiteurs les plus nombreux peut-être, et non les moins fâcheux, c'étaient les touristes de passage dans le pays. Rencontrant à Rosmapamon un appareil moins imposant et des formalités moins académiques qu'au Collège de France, ils en profitaient et se présentaient au Maître sous le prétexte le plus futile ou même sans prétexte aucun, pour la seule vanité de pouvoir dire à leurs amis moins favorisés :

— Ah! mon cher, j'ai eu l'honneur d'être reçu par Renan!

Et ils croyaient tout bonnement qu'un peu de rayon lumineux était tombé sur eux.

Là, le grand penseur vivait de la vie simple de famille, avec les siens, ayant parfois un ou deux amis de Paris, M. Berthelot, Perrot, Luzel ou d'autres. N. Quellien était aussi un des familiers de Rosmapamon. E. Renan aimait aussi à y recevoir ses parents de Lannion, de Tréguier, de Plounez et de Bréhat, quelques-uns des membres survivants du clan des Renan des bords du Trieux. C'est ainsi que Renan retenait quel-

quefois pendant des huit jours sa cousine de Bréhat, Mme Dauphin. Il en était de même pour sa vieille « bonne », Manon, qui fut deux ou trois fois le voir. Les Le Bigot, de la « maison natale », allaient aussi payer leur terme à Rosmapamon.

Leur propriétaire recevait parfois des étrangers ou gens de marque d'autres pays visitant la Bretagne, et il se plaisait à les promener et à leur faire visiter les endroits curieux de la région, les vieilles églises de Perros ou de la Clarté, ou les curiosités naturelles de la grève de Ploumanac'h.

On peut même le dire : c'est grâce à cette villégiature d'Ernest Renan sur cette côte que la plage de Perros et celles des environs sont sorties de l'ombre. On sait que Perros-Guirec est borné au nord par l'oratoire de Saint-Kirek; à l'ouest, par l'église de Saint-Yves-en-Louannec; la paroisse de Saint-Ké s'étend au sud, et Saint-Méen est resté debout vers l'ouest. Ne serait-on pas tenté de croire et de dire que ces quatre saints, tous de race celtique, avaient fatalement la garde de Renan, lorsqu'il venait se reposer sous les bosquets de sa villa?...

Nous tenons à rappeler ici une visite que l'*Association archéologique* du pays de Galles fit à Renan, à Rosmapamon, dans l'été de 1889.

Déjà, depuis une quinzaine, un savant de l'Université d'Oxford, M. John Rhys, professeur de langues celtiques, était venu passer ses vacances avec sa famille dans le voisinage des Renan, et ils furent même leurs hôtes à Rosmapamon. « Pendant que nous demeurions à Perros, nous a déclaré M. Rhys, nous rendions visite

presque chaque jour à M. Renan; et quand ma femme et moi nous faisions des excursions dans d'autres parties de votre pays, nos deux filles vivaient avec les Renan, et ceux-ci se montraient très aimables et très affectueux pour elles. »

C'est ainsi que M. Rhys fut amené à introduire à Rosmapamon des antiquaires, ses compatriotes, au nombre d'une trentaine environ, qui terminaient par là une grande excursion celtique en Bretagne. Il y avait, outre M. Rhys, MM. J. Romilly Allen, l'archidiacre Thomas, Ll. Thomas, professeur au collège gallois d'Oxford, Davies, de Bangor, le folkloriste Hartland, Edmunds, principal du collège de Saint-David, etc.

Une relation de ce voyage scientifique a paru dans la *Saturday Review* de septembre 1889.

Nous allons en extraire quelques passages concernant la visite à Rosmapamon :

« De Lannion, les excursionnistes prirent la direction de Perros-Guirec pour se rendre vers une maison de campagne nommée Rosmapamon. Ce n'était certainement pas pour voir des dolmens ou des menhirs étonnants, ce n'était pas pour énumérer les styles successifs de l'architecture dans la construction d'une ancienne église, c'était pour voir et entendre le plus fameux des Bretons contemporains.

« C'est dans cette plaisante retraite que M. Renan aime à passer ses étés, et dans le bien-être et les rudes travaux. Les livres dont il a besoin sont peu nombreux. L'un d'eux est marqué avec le pouce presque à chaque page. Du reste, le Maître pourrait s'épargner la peine

de le feuilleter, car il en connaît le contenu par cœur : c'est la Bible.

« Après avoir reçu notre Société avec sa politesse habituelle et sa bonne humeur, il nous fit un de ces petits discours qui sont bien connus comme l'élément essentiel des *Dîners celtiques* à Paris. Mais, hélas! il n'y avait pas de reporter de Paris qui fût présent ici (1). Son discours roula en partie sur les choses que nous aurions à visiter dans notre promenade de l'après-midi et en partie sur le caractère général des anciens saints de la Bretagne. Il insista sur ce fait que Rome n'a jamais aimé foncièrement les saints celtiques, et il nous raconta une anecdote montrant qu'un prêtre des environs, tout dernièrement, avait cherché à se débarrasser d'un honnête saint breton pour mettre à sa place l'image de la Vierge de Lourdes... »

Nous allons compléter ces notes de voyage par la présentation de M. Rhys et le texte du petit discours d'Ernest Renan.

M. Rhys s'est exprimé sur le compte de l'Association cambrienne avec une modestie et une élégance remarquables :

« Vous ne vous faites pas l'illusion, Monsieur Renan, que les Kymrys soient tous des archéologues. Moi-même, je l'avoue franchement, je remplis ici presque un rôle de charlatan, et je viens comme essayant, de loin, de retenir un pli de sa robe à la muse de l'Archéologie.

(1) Le rédacteur fit erreur, car N. Quellien était là, et il narra ensuite cette visite, donnant surtout les allocutions de chacun.

« Quand j'appris que notre Association allait en Bretagne, je me réjouissais, comptant du moins faire quelques remarques sur la phonétique de la langue bretonne, et quelques comparaisons entre nos habitudes et nos institutions réciproques : car je ne pouvais ne pas me rappeler qu'il y a ici bien des choses de ma patrie, et que vous et nous sommes d'un même sang. Et ce sentiment de plaisir, qui était celui de mes confrères de l'Association, nous avons cherché le moyen de l'exprimer, Monsieur Renan, avec toute l'ardeur de notre race celtique.

« Pour l'exprimer au peuple breton, nous avons éprouvé la même difficulté que quelqu'un dont vous avez peut-être entendu parler : il regrettait que le beau sexe n'eût pas un seul et même visage, afin de les embrasser tous à la fois. Le mieux était donc de chercher un Breton assez grand pour représenter tout votre peuple. Ce Breton pouvait en même temps être le premier écrivain de France, le plus en vue sur l'horizon de la littérature et de la science modernes. Et l'idée d'un tel représentant nous étant venue, il n'y avait pas de place à une hésitation. Et nous voilà! »

M. Renan a répliqué par l'allocution suivante à l'interprète des Gallois :

« Mesdames et Messieurs,

« Je devrais vous remercier en breton des paroles si aimables que vient de dire M. Rhys. Mais il y a quatorze cents ans que nous sommes séparés; nos dialectes ont eu le temps de diverger beaucoup; nous aurions

peut-être quelque peine à nous entendre. Et en anglais... Voilà une de mes hontes. De notre temps, on ne nous apprenait que le latin. Je lis l'anglais, mais je le comprends mal à l'audition, et je ne le parle pas. La faute en est un peu à ma femme, qui sait assez bien l'anglais, et m'a servi d'interprète dans les nombreuses occasions où j'ai eu besoin de votre belle langue.

« Oui, votre visite si cordiale me touche profondément le cœur. J'y vois une preuve de la sympathie qui, malgré la distance et la diversité des aventures historiques, unit les deux groupes bretons. Permettez au professeur d'hébreu un souvenir biblique : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!* Quand j'allai à Londres, il y a quelques années, j'eus l'honneur de voir M. Tennyson, qui me conta l'anecdote suivante. Faisant justement le voyage que vous faites, il passa la nuit à Lannion, d'où vous venez. Avant de partir, il demanda le compte à son hôtesse, qui lui répondit : « Oh! non, Monsieur. N'est-ce pas vous qui avez « chanté notre roi Arthur? » Cette hôtesse était évidemment lettrée; notre peuple n'a plus guère de ces souvenirs littéraires. Mais quand nos marins vont à Cardiff, ils comprennent bien vos compatriotes et sont bien compris d'eux. M. Rhys, depuis quelques jours, cause avec tous nos braves gens. Il ne perd pas un mot de ce qu'ils disent; eux-mêmes, avec quelques explications, le suivent très bien. Cela n'est pas surprenant. Les habitants de ces contrées, surtout du Goëlo (la *Golovia*), viennent du Cardigan. Le chef de leur émigration, qui eut lieu vers l'an 500, était Fragan. Tous

les pauvres gens qui portent ici le nom de Renan viennent du Goëlo. M. Rhys est du Cardigan; nous sommes sûrement congénères. *(M. Rhys et M. Renan se serrent la main avec effusion.)*

« Je me suis souvent dit que, si les orages que traverse, en notre siècle, notre pauvre pays de France me forçaient à chercher un asile en Angleterre (cela n'est pas probable; je suis vieux; et puis, ce cher pays a la vie dure : il ne faut pas s'émouvoir à chaque crise qu'il traverse), je me prévaudrais, ne fût-ce que pour amuser un peu le public, de la vieille loi d'Edouard le Confesseur : *Qui de Britannia Minori veniunt recipi debent tanquam probi cives regni hujus, quoniam exierunt quondam de corpore regni hujus.* On se souvenait alors de la vieille histoire. Nous n'avons pas, du reste, beaucoup changé. Nous sommes une race obstinée, toujours en arrière du temps. Même, quand, en apparence, nous passons du blanc au noir, nous restons, au fond, toujours les mêmes. Nos vieux saints étaient très entêtés. Ces bons vieux saints de Bretagne, tous d'origine galloise ou irlandaise, sont ma grande dévotion. Je n'aime pas beaucoup les saints modernes, je l'avoue; ils sont trop intolérants.

« Vous savez quel curieux phénomène historique présente notre ancienne hagiographie bretonne du VIe, du VIIe, du VIIIe siècle. Dans une seule paroisse, quelquefois des dizaines de chapelles portent toutes le nom d'un saint, absolument inconnu dans le reste du monde. Ces saints portent tous de beaux noms gallois ou irlandais, et sont contemporains des siècles de l'émigration.

Vous connaissez mon patron, saint Renan, sous sa vraie forme *Ronan* (Locronan, les eaux de Saint-Ronan, etc.). C'était un Irlandais, un grand original. J'ai vu, dans une église de ces parages, un autel de saint Cadoc, avec son titre : *prince du Glamorgan. (M. Quellien rappelle à M. Renan que Saint-Cadoc est aux environs de Plestin.)*

« Eh bien ! ces vénérables saints vont chaque jour se perdant. Le clergé moderne ne les aime pas; on leur dit la messe une fois par an dans leur chapelle, mais on n'est pas fâché quand leur chapelle et leur légende disparaissent. Le clergé sent d'instinct que ces saints d'un autre monde étaient un peu hérétiques ou schismatiques; en tout cas, ils n'ont jamais été canonisés par le Pape. Voici, d'après ce que l'on m'a conté, ce qui s'est passé, ici tout près, il y a quelques années. Il y avait une petite chapelle dédiée à saint Beuzec. C'est, je pense, le vieux nom de Budoc. *(M. Rhys fait un signe d'assentiment.)* Sa statue de pierre étant devenue à peu près informe, le curé fit une quête pour la renouveler. Cela produisit une quarantaine de francs, avec lesquels le curé acheta, chez les imagiers de la rue Saint-Sulpice, une Vierge de Lourdes, qu'il substitua habilement à la statue décrépite. Voilà comment on supprime un saint, pour le remplacer par l'effigie d'un triste miracle moderne. Au ciel, nous le savons, saint Beuzec est inattingible. Mais, sur la terre, que de dangers courent ces vieux saints ! Quelques bonnes femmes savent encore leurs légendes, que le curé feint d'ignorer; il importe au plus vite de les recueillir.

« Vous voyez combien nous avons de traits d'union

les uns avec les autres. Les différences ne sont pas grandes. Vous êtes protestants, nous sommes catholiques. Oh! que voilà une différence secondaire : protestants et catholiques ne sont-ils pas également près de Dieu, quand ils pratiquent la religion du cœur? J'ai coutume de dire que, selon beaucoup d'analogies, les populations bretonnes de France auraient dû devenir protestantes, comme celles d'Angleterre. Le sentiment religieux, chez ces peuples, est très profond, très individuel, très détaché des formes et des livres. Renée de France, la fille d'Anne de Bretagne, fut le plus ferme appui de Calvin. La puissance de Rome, en ces parages, s'est faite par les concordats français, qui ont eu pour résultat que, depuis des siècles, il n'y a pas eu, dans les pays bretons, un seul évêque parlant breton.

« Vous êtes bons Anglais, nous sommes bons Français : deux belles traditions civilisatrices!... Ah! par exemple, un haut devoir nous incombe aux uns et aux autres. C'est de maintenir en bonne amitié les deux grandes nations entre lesquelles nous sommes partagés, et dont l'action commune, la rivalité, si l'on veut, est si nécessaire au bien de la civilisation. C'est si bête de se haïr! En travaillant à la paix, nous travaillerons véritablement à une œuvre celtique. Nous sommes une race sympathique, et voilà pourquoi le monde nous écoute volontiers.

« Je voudrais vous expliquer mes vues sur l'ethnographie générale de la France et du Royaume-Uni. Selon moi, la proportion des éléments celtiques et germaniques y est à peu près la même. Mais je vous ai déjà

trop retenus par mon bavardage. Vous avez hâte d'aller faire vos dévotions à Notre-Dame-de-la-Clarté (*an itron Varia Sclerder*) et à saint Guirec. Je souhaite que vous voyiez son petit *naos* à une heure de haute mer. Vous serez là en plein paganisme. Il n'y a pas un endroit au monde où l'on puisse mieux se figurer ce qu'était un petit sanctuaire grec aux temps homériques, avant que les Grecs eussent commencé à bâtir et sculpter. Je veux, du reste, vous y accompagner. Merci de ce beau jour! Nous dirons aux Bretons que vous avez été contents d'eux. Nous garderons, je vous assure, de votre passage parmi nous, un bien cher souvenir (1). »

Les Gallois ont répondu aux paroles de M. Renan par un triple *hourrah* d'enthousiasme. On raconte que, devant une telle ovation, un vieux serviteur de Rosmapamon, habitué au calme de ces lieux, s'est réfugié au fond des jardins...

Ensuite, Renan, accompagné de Mme Renan, de Mlles Rhys, de MM. Rhys et Quellien, monta en voiture et conduisit les délégués de l'Association cambrienne, d'abord à la vieille église de Perros, qui date du XIIe siècle. L'illustre cicerone s'intéressa surtout à la chapelle votive de Notre-Dame-de-la-Clarté, qui est remarquable, et en elle-même et par le site pittoresque qu'elle occupe. Un des professeurs gallois prit un fidèle instantané du Maître, pendant qu'il faisait une remarque amusante et curieuse dans l'église de la Clarté, et des abbés de la paroisse lièrent conversation avec les érudits gallois.

---

(1) *Feuilles détachées.*

De là, Ernest Renan conduisit la compagnie sur le bord de la mer, pour régaler ses yeux d'objets plus anciens que l'église, plus anciens même qu'aucun des ouvrages préhistoriques qu'on peut voir en Bretagne ou ailleurs; nous voulons dire les étranges, les effrayants escarpements qui bordent la côte, les fauteuils de pierre, les bordures de granit, placés où ils se trouvent par les forces de la nature, alors qu'elle n'a pas autre chose pour occuper ses mains oisives.

Dans le lointain, il attira l'attention des Gallois sur l'île d'Aval (ou île des Pommes); les faiseurs de guides l'appellent quelquefois l'île d'Agalon ou d'Avalon — ce qui les conduit à y faire sommeiller le roi Arthur en toute tranquillité, alors que le paysan breton ne connaît rien de sa présence dans ces lieux, et que cette légende paraît une invention suggérée par le nom seul de l'île.

Au retour de cette excursion dans les rochers du havre de Ploumanac'h, les excursionnistes longèrent une petite baie sablonneuse, avec un enfoncement agréable à la vue. C'est là que se trouve la statue en bois de saint Kirek.

La présence de Renan fut un vrai bonheur pour les Celtisants d'outre-Manche, car rien ne lui faisait plus plaisir que l'occasion de discuter une question qui touche à ce que nous pourrions appeler l'anthropologie chrétienne. Saint Kirek est l'objet d'une pratique curieuse de la part des jeunes filles du voisinage. Celles qui désirent se marier rendent de fréquentes visites à la grotte du saint, et piquent des épingles dans les jambes du pauvre bienheureux; ce qui, à ce que l'on

croit, assure le mariage dans l'année. Renan conta encore à ses hôtes les histoires de matelots de ces côtes, qui vont aussi consulter le pieux solitaire sur la confiance à donner aux promesses de leurs fiancées. La persistance de cette croyance sur l'efficacité de ces épingles fut attestée par un artiste qui eut la curiosité de se cacher, un des jours précédents, pour épier la venue d'une porteuse d'épingles vers la grotte tant visitée.

Ernest Renan était porté à appuyer l'explication suggérée par un prophète hébreu, et d'après laquelle le pouvoir de saint Kirek, comme celui de Baal, se trouve en dehors, ou sommeille, ou est ailleurs. La mission des épingles serait de le réveiller, de le stimuler...

Ce pèlerinage laïque et le charmant accueil du philosophe de Rosmapamon causèrent la plus grande joie aux Bretons du pays de Galles.

Au départ, Renan salua de la main, non sans quelque émotion, cette mer par laquelle étaient venus en Bretagne ses ancêtres d'Hibernie...

Il aimait aussi à conter à ses hôtes d'été ou de passage à Louannec la légende du rouge-gorge de Rosmapamon :

« Dans mes bosquets, disait-il, chante un oiseau singulier. C'est « l'oiseau qui se scie le cœur ». Quelquefois, il interrompt ses antiennes pour faire entendre un râle étrange, étouffé comme l'appel d'un mourant, un hoquet sinistre : on croirait ouïr le bruit d'une scie allant de haut en bas, et se persuader que le pauvre chanteur ailé, à bout de voix, désespéré, s'est ouvert le cœur, mais avec une scie de diamant aux dents acé-

rées et prodigieusement fines. C'est depuis la scène de la Passion, dit une légende, où il essuya, de son frêle poitrail, le sang jailli autour de la couronne d'épines, que l'oiseau du Christ a retenu ce gémissement d'agonie.

« Des oiseaux de mer, ajoutait Renan, qui viennent des îles Shetland, chaque été, faire leurs nids entre les rochers de Tavéac, s'égarent souvent jusqu'au retrait de Rosmapamon, attirés peut-être par la plainte du rouge-gorge. Et l'on raconte que les marins, passant au ras de l'île Thomé, sur le tard, entendent cette même lamentation parmi les écueils; et les braves pêcheurs se disent tout bas :

« — C'est une âme qui émigre de cette vie!... »

Quellien croyait plutôt que ce sont les oiseaux de Renan qui lui chantent ainsi l'adieu tous les soirs...

L'un des hôtes préférés de Renan était son plus vieil et grand ami, M. Berthelot, de l'Institut. C'est lui aussi qu'il tient toujours au courant de ses travaux, des douleurs qui l'assiègent déjà, même des indispositions de ses petits-enfants.

« Nous sommes fort éprouvés, lui écrit-il de Rosmapamon, le 24 septembre 1885. Avant-hier, j'ai éprouvé quelques douleurs névralgiques au poignet gauche; c'est à peu près passé. C'est néanmoins un avertissement... Les petits ont la coqueluche tous les trois, malgré les précautions que nous avons prises pour séparer le tout petit. C'est ce dernier qui nous a le plus inquiétés. Nous croyons, maintenant, que le plus fort du mal est passé. Cependant les quintes continuent; la mère et la grand'mère sont très fatiguées. Que cela ne

retarde pas votre venue. Nous aurons tant de plaisir à vous voir, que ce sera pour toute la maison comme la levée d'un voile noir. »

Une autre année, dans l'été de 1889, l'Administrateur du Collège de France écrit encore, à son arrivée à Rosmapamon, à M. Berthelot :

« Cher ami,

« L'effet de ces premiers jours de plein air a été excellent pour tout le monde. Votre vieil ami en particulier s'en trouve parfaitement bien. Me voilà tel que je suis depuis des années, dans mes bons moments. Ma capacité de travail, surtout, est plus grande qu'elle n'a jamais été, et je fais mes deux petits kilomètres par jour. Venez le plus tôt que vous pourrez ; le temps est délicieux. Vous savez quelle joie vous nous ferez. »

Les années s'avancent et deviennent de plus en plus mauvaises pour le locataire de Rosmapamon. Le 1er août 1890, il le dit à son ami :

« ... Mon mois de juillet a été très bon pour le travail, médiocre pour la santé. J'ai pu à peine sortir de ma chambre, par incapacité de marcher. Maintenant, cela va un peu mieux. En tout cas, le grand repos dont je jouis ici m'est bon d'une façon générale. Je me sens fort ; je ferai mon quatrième volume. Vers décembre, il sera achevé ; seulement, il me faudra deux ans pour le publier, avec le soin que j'y mets. Mon troisième volume paraîtra sûrement en octobre prochain ; mon travail personnel est presque achevé.

« Quelle joie pour nous de songer qu'avant un mois,

nous aurons le plaisir de vous voir. Nos bois, cette année, sont singulièrement frais et verts. »

Comme on le voit, M. Berthelot est venu plusieurs fois à Rosmapamon, et il aimait se promener, avec son ami Renan, dans la campagne et les villages des environs, ou le long des grèves.

Un jour, Renan et l'illustre chimiste faisaient une promenade le long de la grève de Louannec, quand, arrivés au village de Nanthouar, ils entrèrent, pour se reposer, dans une petite ferme, où la ménagère était occupée à faire des crèpes, mets traditionnel des paysans bretons.

Intimidée et troublée par l'arrivée et la présence de ces deux personnages qu'elle ne connaissait pas, celle-ci fut sur le point de les rudoyer et de les renvoyer. Mais Renan, qui connaissait très bien le breton, commença par lui faire ses excuses et les compliments d'usage, dans cette langue; il finit, après lui avoir remonté le moral, par la rassurer complètement sur ses intentions et sur celles de son compagnon.

Voyant qu'il avait devant lui une personne plutôt ingénue que méchante, il lui déclina ses nom et qualité, ainsi que ceux de son ami, puis il lui demanda une petite place pour deux auprès du foyer, afin de pouvoir se délasser un peu. Notre brave paysanne, voyant qu'elle avait affaire à un homme parlant sa langue et ayant un maintien correct et irréprochable, avec, de plus, un air patriarcal, simple et bon, se remit de son émotion, et, pour effacer la trace de mauvaise humeur qu'elle n'avait pu s'empêcher de montrer tout d'abord,

le pria, ainsi que son compagnon, de s'asseoir à la place principale du foyer. Renan et M. Berthelot, que cette course un peu longue avait fatigués, ne se firent pas longtemps prier et s'assirent, l'un en face de l'autre, sur les bancs-dossiers des deux côtés de l'âtre.

Comme il est de coutume dans les maisons bretonnes, quand on fait des crêpes, d'en offrir à presque toutes les personnes qui font aux maîtres ou maîtresses de maison l'honneur de leur visite, notre villageoise, se piquant de galanterie, leur fit la même offre gracieuse, que nos deux illustres savants s'empressèrent d'accepter de grand cœur.

Pendant qu'ils croquaient à belles dents leurs exquises crêpes, dont la cuisinière avait eu soin de relever le goût en cassant et en faisant cuire un œuf sur chacune d'elles, la conversation allait bon train. Notre ménagère, loquace et babillarde, comme le sont d'ailleurs presque toutes nos campagnardes, répondait à toutes les questions que lui adressaient ses visiteurs, sur la tenue de sa maison et autres petits détails, et ne se serait pas encore lassée de leur raconter mille et mille choses charmantes, si ceux-ci n'avaient eu besoin de prendre congé d'elle...

A l'ombre des arbres du jardin qui précède la maison, Renan aimait à regarder les flots bleuâtres roulant autour de la petite île Tavéac. L'après-midi, lorsque des invités ne lui donnaient pas l'occasion de se promener dans le bois qui s'étend, par derrière, entre Rosmapamon et le manoir de Barac'h, il parcourait volontiers la petite distance qui le séparait de la mer et il contemplait

longuement cette immensité. La veille de son dernier départ pour Paris, se sentant touché par la mort, il voulut encore revoir de sa fenêtre la plage et l'îlot voisin...

Nous avons dit que le *Dîner celtique* avait ouvert comme un chemin devant Renan : celui du retour au pays natal. Presque chaque année, pendant ses séjours à Rosmapamon, il allait à Tréguier, surtout à la fin de l'été, et avant de retourner à Paris.

L'illustre Trécorrois connaissait les tristes sentiments d'intolérance de certains de ses compatriotes, quelques catholiques intransigeants qui lui gardaient rancune d'avoir jeté le froc et qui affectaient de le considérer comme un excommunié (1); il y en avait qui le désignaient comme l'*Antechrist* (2).

Il se vengeait spirituellement de ces mesquines attaques en donnant à ses ennemis de véritables leçons de tolérance, même à chacun de ses voyages à Tréguier. On a dit que, pour ne pas froisser la susceptibilité des Trécorrois pieux, Renan évitait tout d'abord d'imposer sous la nef de la cathédrale ce qu'ils appelaient « le scandale

(1) Ernest Renan ne fut pas excommunié, comme on l'a prétendu avec méchanceté en Bretagne, et comme ses ennemis se sont plu à le répandre partout. A un rédacteur du *Matin* qui le lui demandait, à l'époque de la mort du célèbre académicien, M. l'abbé Pelgé, vicaire général de Paris, répondit :

— Pas le moins du monde! Jamais l'excommunication directe et nominale ne lui fut appliquée. Quelques-uns de ses ouvrages ont été mis à l'index, comme la *Vie de Jésus*, et, je crois, *L'Abbesse de Jouarre;* mais c'est tout.

(2) C'est le nom d'un livre de Renan, mais aussi un substantif pris en mauvaise part en Bretagne.

de son apostasie ». S'il allait revoir les antiques arcades ogivales, qui enserrent entre elles quelques arcades romanes plus antiques encore, et aussi la cathédrale, c'était simplement, et pour la montrer à des amis. Mais il se contentait, la plupart du temps, de contempler en dehors le majestueux portail, les arcs-boutants légers et la triomphante envolée de la haute flèche, pyramide à huit pans bizarrement ajourée, percée de signes inattendus, as de cœur, as de carreau, comme si une fantaisie céleste eût éparpillé là un colossal jeu de cartes en granit.

Puis Renan passait; il prenait la rue qui descend vers la jolie rivière, pour rentrer à la maison. Le plus souvent, dans ses courts séjours, l'illustre enfant de Tréguier descendait à l'hôtel Mallo, mais désirait quand même coucher, au moins une nuit, dans sa chambrette d'enfant, d'écolier (1) — et non dans sa chambre natale, comme on s'est plu à le redire, et où il n'y a plus de lit.

Une fois, — en 1886, croyons-nous, — Ernest Renan vint seul à Tréguier, et il tint à habiter sa maison natale. Les Le Bigot, ses locataires, s'empressèrent de mettre une chambre de derrière à sa disposition.

— Je suis heureux, leur répétait-il, quand je viens dans ma maison...

Comme à Rosmapamon, il y recevait quantité de personnes des environs. Il en venait jusque de Lézardrieux et de l'autre côté de Paimpol; beaucoup des Renan des bords du Trieux, parents ou non, venaient lui faire vi-

(1) Assertion de Mme Le Bigot.

site. On affluait chez lui au point que Mme Le Bigot craignait que cela ne dérangeât trop son illustre propriétaire ; elle lui avait même exprimé ses craintes à ce sujet.

— Non, non ! ma bonne Marie-Yvonne, répondait-il ; laissez ces gens-là monter, ça me fait plaisir de les voir !

Beaucoup prétendaient être ses parents. « Des parents comme nous en avons beaucoup en Bretagne ! » nous a déclaré Mme Le Bigot. Et, dès que Renan venait à Tréguier, sa maison ne désemplissait pas. Il est vrai qu'il recevait aussi d'anciens condisciples, ou des Trécorrois qui l'avaient connu dans sa jeunesse.

Cependant, Renan ne laissait jamais partir ces gens — le plus souvent des femmes — sans leur donner un louis d'or, quelquefois deux. Et ces braves femmes en étaient si heureuses, qu'elles donnaient à la fille de la locataire de l'Académicien, qui était alors enfant, quatre ou cinq sous, pour les avoir laissées monter chez M. Renan.

— J'ai eu ça, disaient-elles, en ouvrant la main où elles gardaient encore la pièce d'or...

— Oui, c'était un brave homme, et bon et honnête, que M. Renan ! nous a déclaré encore Mlle Le Bigot... Si vous saviez tout ce qu'il donnait ici pour les pauvres et les malades, de l'argent, des vêtements, des médicaments. Il en donnait que c'était une bénédiction ! Aussi les malheureux l'aimaient bien, je vous assure, et l'année où il n'a pu venir, comme d'habitude, avant de rentrer à Paris, car il était déjà sur sa fin, on l'a joliment regretté. Ah ! oui, s'il avait des ennemis, il avait aussi bien des amis, de bons amis du pays !...

Comme l'un des plus grands griefs des adversaires d'Ernest Renan était de dire : « Il n'a rien fait pour le port de Tréguier; il ne se souciait nullement de ses compatriotes », la plus élémentaire équité de l'historien nous oblige à publier les quelques lettres suivantes, choisies parmi tant d'autres analogues, adressées à des Trécorrois, les intermédiaires de sa discrète charité :

« Paris, 9 mars 1888.

« Mon cher X...,

« Je vous remercie de m'avoir fait connaître la triste position du pauvre Marjou. Ayez la bonté de prier Soisbault de lui faire l'appareil le meilleur possible et de l'entretenir toujours en bon état. Nous étions convenus de cela l'été dernier, je réglerai ce que je lui dois au mois de juillet prochain. Je veux que le pauvre Marjou soit aussi bien que son état le comporte.

« Je vous envoie 25 francs par la poste pour ce pauvre homme. Ayez la bonté de les lui remettre, et veuillez croire, mon cher X..., à toute mon amitié.

« E. Renan. »

« Perros-Guirec, 1er août 1888.

« Mon cher X...,

« Je vois par l'acte de naissance du petit Fage qu'il a l'âge pour être admis. Ayez la bonté de faire remplir par le père, ou plutôt par lui, avec légalisation, la formule de demande ci-jointe. Ayez la bonté aussi de l'aider à se procurer les pièces indiquées dans l'imprimé ci-joint. Il n'y a pas de temps à perdre. Il faut que la demande soit remise avant le 11 août. Pour l'acte de

naissance, je le garde; je le joindrai aux autres pièces, quand vous me les transmettrez. Puis, j'enverrai le tout au ministère, où je crois que la demande trouvera bon accueil.

« J'espère vous voir à Rosmapamon avant notre départ (vers le 15 octobre); vous me ferez bien plaisir en donnant 10 francs au bonhomme Fage et 10 francs aussi à Marjou, s'il est encore de ce monde.

« Je vous rendrai cela à notre prochaine entrevue ou par la poste.

« Pardon, mon cher X..., de l'embarras que je vous cause. Mais ces pauvres gens sont si désemparés, vous êtes leur providence. Dites-leur de se presser, de ne pas perdre un jour, et expliquez-leur clairement les choses. Je sais que vous êtes la bonté même. Croyez à toute mon amitié.

« E. Renan. »

« Rosmapamon, 28 septembre 1888.

« Mon cher X...,

« Donnez 40 francs de ma part à ce pauvre Marjou, pour qu'il ne soit pas expulsé. Je vous rendrai cela, avec les 20 francs que vous avez déjà bien voulu donner pour moi, quand j'aurais le plaisir de vous voir ici, ou par la poste, avant de partir.

« Bien tout à vous. E. Renan. »

« Paris, 23 juin 1890.

« Mon cher X...,

« J'use de vous comme de ma providence. Ayez la

bonté de voir le pauvre Marjou, et demandez-lui si la lettre ci-jointe est exacte.

« C'est à Soisbault que je lui avais dit de s'adresser; là, il a un compte ouvert. S'il s'est adressé ailleurs, ce sera payé tout de même; mais je désire savoir au juste comment les choses se sont passées.

« J'arriverai à Rosmapamon le jeudi 3 juillet. Vous me verrez sous peu. Bien tout à vous.

« E. Renan. »

« Paris, 29 juin 1890.

« Mon cher X...,

« Voulez-vous avoir la bonté de payer à Le Coadou la somme de 10 francs qu'il réclame dans la lettre que je vous ai envoyée. Pourvu que le pauvre Marjou soit le moins mal possible, c'est tout ce qu'il faut.

« Nous serons à Rosmapamon jeudi prochain. Croyez à mes meilleurs sentiments.

« E. Renan. »

Et combien d'autres actes pareils de philanthropie et de charité pourrions-nous citer à l'actif d'Ernest Renan, envers ses parents pauvres ou ses compatriotes nécessiteux...

Pendant l'un de ses séjours à Tréguier, Ernest Renan fut, un jour, le cicerone d'un économiste breton, M. Yves Guyot. Celui-ci vient de le révéler. Il était alors ministre des Travaux publics.

« En 1891, dit-il, quand je visitais les petits ports et les phares de Bretagne, Renan voulut bien me servir de cicerone à Tréguier. Je n'ai pas besoin de vous dire

avec quel charme pittoresque il me fit visiter le tombeau de saint Yves, la cathédrale et le cloître. Quelques journaux cléricaux parlèrent de cette visite avec indignation.

« Le maire de l'époque étant venu me faire visite à l'hôtel, je le lui présentai comme « le plus illustre enfant de Tréguier ». Il parut un peu gêné ; mais la conversation devint générale. Renan le charma et, quand il s'en alla, il échangea une cordiale poignée de mains avec Renan.

« Après la mort de Renan, sa fille (1) a contesté la poignée de mains. Le maire n'existait plus. J'ai toujours supposé qu'en rentrant chez lui, il avait dû subir une scène d'intolérance :

« — Comment, tu as vu Renan ! J'espère, etc.

« Le malheureux maire (2) répondait à sa fille, chanoinesse de je ne sais quel ordre d'Autriche :

« — N'aie pas peur ! Il a dû voir, à mon air, que je ne lui pardonnais pas la *Vie de Jésus !*

« Mais la poignée de mains a été donnée, et le jour de l'érection du monument de Renan sur la place de Tréguier, j'espère que tous ses habitants se donneront une poignée de mains en l'honneur de leur grand compatriote (3). »

Pendant ses courts séjours dans sa ville natale, l'éminent Administrateur du Collège de France allait faire visite au maire (quand c'était M. Charles Le Gac), à

(1) La fille du maire de Tréguier.

(2) Le comte Gustave de la Tour.

(3) Lettre autographe du *Livre d'or de Renan.*

son receveur de rentes, un peu ambitieux, M. Ange Le Goaster, et chez d'autres Trécorrois de son temps, ou qu'il avait pu obliger à Paris, dans leurs enfants.

Mais, ainsi que le démontre la lettre de M. Yves Guyot, l'intolérance et l'esprit clérical se manifestaient parfois de curieuse façon, faisant un singulier contraste à la courtoisie si connue de Renan. On nous a encore conté, entre autres, la suggestive anecdote suivante qui ne dépare pas la précédente :

Un jour, l'illustre académicien fit visite chez un de ses parents de Tréguier, gens bien pensants, mais qui avaient eu besoin de ses services, quand leurs enfants passaient leurs examens dans les écoles de l'Etat. Dès le lendemain, la femme de ce parent fit asperger d'eau bénite les chaises ou fauteuils où Ernest Renan avait pu s'asseoir, disant que c'était une profanation.

Renan apprit la chose avant son départ de Tréguier, et il le fit sentir de spirituelle façon à ces gens si peu délicats. Car, dès le lendemain ou le surlendemain, à l'hôtel Mallo, où il était descendu, un domestique de la maison où il avait fait visite demandait M. Renan et lui apportait un joli panier d'huîtres, de la part de son parent.

— C'est bien, mon garçon ! dit l'Académicien avec son sourire le plus malicieusement ironique. Remerciez bien vos maîtres pour moi, et voici pour vous !...

Il mettait en même temps un louis dans la main du domestique de son parent. Puis, parlant à la bonne de l'hôtel, en présence du commissionnaire qui allait se retirer :

— Tenez, jetez tout cela au fumier !...

Le fait n'a pas besoin de commentaires. En voici un autre, non moins authentique. C'est un littérateur breton, ami de Renan, qui l'a raconté, vers 1891. Nous tenons à le citer, puisqu'il vient à l'appui de notre propre anecdote, et car il est véritablement caractéristique :

« Du temps que j'étais écolier, dit-il, j'avais pour *correspondante* une vénérable dame, très profondément confite en dévotion. Au seul nom d'Ernest Renan, son sang ne faisait qu'un tour. Mais quel tour? C'était pour elle comme une soudaine apparition du diable en personne. Elle sortait vivement son chapelet et, toute cramoisie, se mettait rapidement dans un formidable état de défensive.

« Un jour, Renan vint rendre visite à son mari. A la vue de l'illustre membre de l'Académie française, la malheureuse femme faillit se trouver mal. Elle eut cependant assez de forces pour se diriger vers l'office, où elle saisit une bouteille vide qu'elle dissimula sous son tablier. Puis elle courut à l'église voisine et, après avoir rempli sa bouteille d'eau sainte puisée au bénitier, elle revint tout essoufflée chez elle. J'assistai alors à une scène désopilante. Armée de sa bouteille, elle traversa, avec une agilité surprenante pour son âge, les corridors de la maison, aspergeant les murs, inondant le parquet, éclaboussant les meubles, sautant comme une vieille chatte enragée, en poussant des cris aigus. Dans ses yeux brillait la joie du triomphe, car elle assistait sans doute à la cruelle agonie de l'esprit malin. Pauvre M. Renan !...

« Cette excellente dame dort aujourd'hui pour toujours sous les grands ifs du petit cimetière de Tréguier. Et je n'ose vraiment regretter qu'elle ne soit plus de ce monde, car le spectacle des nombreuses et chaudes ovations que recueille aujourd'hui M. Renan dans ses promenades à travers son pays natal, autrefois si hostile, lui rendrait trop pénible le souvenir de ses inutiles aspersions. »

L'illustre enfant de Tréguier fut toujours insensible à tous ces mauvais procédés; il n'en fut pas moins reconnaissant à ses compatriotes, qui lui avaient facilité le retour au pays natal. Quand il apprit la mort de son ami, M. Le Gac, maire de Tréguier, il écrivit la belle lettre suivante à sa veuve. Nous tenons à la publier; elle est à l'honneur de celui qui l'a signée et aussi du regretté magistrat dont elle déplore la perte. C'est, d'ailleurs, un hommage sincère dont nos lecteurs apprécieront tout le prix :

« Paris, le 19 avril 1887.

« Madame,

« Avec quelle douleur nous avons appris le malheur qui vous a frappée. M. Le Gac était un de ces hommes pour lesquels j'avais la plus vive sympathie. L'élévation de son caractère, son esprit si juste et si éclairé m'avaient inspiré pour lui une profonde amitié. Quelle perte pour tout le pays, chère Madame! J'en suis tout à fait navré. J'allais justement m'occuper d'une affaire qui me tenait fort à cœur, et où j'avais toute espérance de réussir; je voulais obtenir pour M. Le Gac, à la date du 15 juillet, la décoration de la Légion d'honneur,

qu'il avait si bien méritée. Hélas! combien de fois le sort a été injuste envers notre ami. Sa conscience si ferme et si haute l'a mis au-dessus de ces épreuves qui attendent tous ceux qui poursuivent dans la vie un but supérieur à l'égoïsme. Ma femme se joint à moi pour vous féliciter d'avoir eu pour compagnon de votre vie un homme de cette valeur, et pour vous offrir nos affectueuses condoléances, au lendemain d'une telle perte.

« Veuillez agréer, Madame, l'assurance de mon plus profond respect.

« E. Renan. »

Le célèbre Breton eut à cœur de garder précieusement l'estime et l'amitié de ses compatriotes qui l'ont approché à Rosmapamon comme à Tréguier, et encore la haute et respectueuse sympathie qu'il s'était acquise de tous.

Voici ce qu'écrivait, au lendemain de sa mort, M. Philippe Berger (1) :

« ... Jamais je n'oublierai cette maison de Rosmapamon, si simple et si hospitalière, et la terrasse où il aimait à s'asseoir, entouré de ses petits-enfants, et d'où l'on découvrait, derrière un rideau d'arbres, la mer bleue qui fraîchissait, une bouée ballottant au gré des flots, et les vagues qui venaient battre les rochers de la baie de Perros. Il était la bonté et la simplicité mêmes; mais jamais il n'était aussi gai, aussi libre de ses

(1) *Débats* du 7 octobre 1892.

préoccupations que dans ces moments qui réunissaient toute sa famille autour de lui. Et quelles promenades le long du ruisseau, dans le bas de la ferme qui était derrière la maison ! On marchait doucement pendant près d'un kilomètre. C'était sa plus longue course ; on franchissait une clôture d'ajoncs, dans laquelle la main de M. Berthelot avait ouvert un passage exprès pour lui, on s'asseyait sur l'herbe et l'on causait.

« Un jour, nous allâmes nous promener en voiture, à Port-Blanc, un petit village adossé à un promontoire d'où l'on apercevait la mer couverte d'îles et l'entrée de la petite rivière de Tréguier. La route, pour y arriver, est très pittoresque, et c'était une des promenades qu'il affectionnait le plus. En arrivant, comme nous faisions quelque espace de chemin à pied, on eût pu voir tous ces braves Bretons accourir, se ranger sur son passage et se découvrir devant lui. C'est parce qu'ils l'aimaient et qu'ils respectaient en lui une des gloires de leur pays. »

Les dernières années du grand penseur à Rosmapamon ne furent pas toujours aussi bonnes, quoique agréables.

Déjà en proie à une cruelle maladie, Ernest Renan avait été d'abord demander le soulagement au doux climat d'Italie, de 1878 à 1880, les boues chaudes d'Ischia lui faisant grand bien. Puis, l'âge avançant, il tourna les yeux vers son pays natal, la Bretagne, qu'il avait toujours aimée. Il y passait désormais toutes ses vacances, dans les dernières années de son existence. Et, l'on ne saurait le méconnaître, l'air natal lui rendait la vie et presque la santé, pour quelque temps du

moins. Il s'y retrouvait comme au temps de sa jeunesse, et cet air ambiant aidant, nulle part il ne se sentait aussi bien à l'aise. La moindre promenade dans la campagne ou au bord de la mer, faite à pied ou en voiture, et en compagnie soit de Mme Renan, soit d'amis intimes, lui faisait beaucoup de bien. Il aimait à s'asseoir près d'un champ de blé, à regarder les ondes dorées de la récolte, et, au loin, les vagues plus grandes, grises ou bleu ardoise, de la Manche...

Cependant, il y avait quelque chose qu'Ernest Renan aimait encore plus que cette belle nature bretonne qui avait rempli les yeux de ses jeunes années. C'était la science, le devoir. Et, à Rosmapamon, au temps de ses vacances, il travaillait quand même. Les heures de villégiature de Renan n'étaient pas, comme on se le figure aisément, consacrées tout entières à des promenades à travers les rochers de Ploumanac'h, le long des grèves de Perros, à des pèlerinages à Saint-Guirec, à des banquets bréhatins, ou bien à des excursions à Lanleff avec ses amis du manoir de Kercabin. Ce n'étaient là que des récréations passagères, et, à vrai dire, le toit de Rosmapamon, comme celui du Collège de France, abritait les austères rêveries du penseur et les travaux précieux de l'écrivain.

On sait que, depuis qu'il revenait en Bretagne, il s'était mis à un grand ouvrage scientifique : l'*Histoire du peuple d'Israël*. Il commença à l'écrire à soixante ans, après avoir employé sa vie entière à étudier les travaux que les écoles savantes y ont consacrés. On peut dire que c'est dans sa villa de Bretagne que le sa-

vant a écrit et surtout revu ce monument historique, très apprécié des savants. Afin de montrer l'énergie persévérante dans le travail et le minutieux labeur avec lequel il produisait, citons une anecdote que nous a racontée M. Armand Dayot :

« Parfois même, dit-il, l'illustre écrivain s'absorbait tellement dans ses œuvres, que l'excellente Mme Renan, cette noble et dévouée compagne du grand homme, auquel elle ne survécut, d'ailleurs, que peu de temps, s'impatientait, à l'heure du déjeuner, du retard que son mari mettait à venir s'asseoir à la table familiale.

« Un jour que la laborieuse séance du travailleur se prolongeait outre mesure, et que la cuisson normale des plats était sérieusement menacée, la maîtresse de la maison me désigna, parmi les convives, pour prévenir Renan que le croustillant des bouchées à la reine était compromis et que le gigot était en danger.

« Jamais mission ne me sembla plus terrifiante.

« En gravissant le premier étage, qui conduisait au cabinet de travail du Maître, j'entendais battre mon cœur. En quels termes allais-je pouvoir formuler la douce mais impérieuse injonction de Mme Renan?

« La porte du sanctuaire était entr'ouverte. D'un rapide coup d'œil, je pus, avant d'entrer, observer Renan et surprendre, pour ainsi dire, sa pensée. Il m'apparut tel que le vit Zorn, et tel qu'il a éternisé ses traits et son attitude dans l'admirable eau-forte qu'il nous a laissée de lui.

« Ce n'était plus le Renan de la vie courante, avec son masque éclairé d'ironie bienveillante, son geste cares-

sant, sa physionomie faite de bonhomie et de joie de vivre; mais un Renan au front soucieux, au regard chargé de mélancolie inquiète, à l'expression générale presque découragée...

« Au bruit que je fis, en frappant légèrement à la porte, il reprit sa physionomie *mondaine*, se leva, s'excusant de tant faire attendre ses invités. « Mais, « voyez-vous, mon cher ami, ajouta-t-il, pendant que « sa figure redevenait soudainement grave, c'est que « mon éditeur est vraiment d'une exigence tyrannique. « J'ai reçu, ce matin, de lui un télégramme où il me « supplie de lui retourner aujourd'hui mes épreuves « avec le *Bon à tirer*... Or, je ne suis qu'à demi satisfait « de ce que je viens de lire. J'y devine encore d'utiles, « d'indispensables perfectionnements à rechercher, et « j'avoue qu'en écrivant, en tête de ces pages, ces ter- « ribles mots : « Bon à tirer », je vais me rendre coupable « d'un odieux mensonge et d'une grossière forfanterie. »

Ces aveux, qui pourraient paraître stupéfiants, comme ils le furent pour M. Dayot, ne sont-ils pas à la fois une leçon et un exemple pour tous les travailleurs de la pensée?...

Dans une lettre, de septembre 1885, à M. Berthelot, et datée de Rosmapamon, Ernest Renan dit que son *Histoire d'Israël* est très avancée, que les parties essentielles sont faites, mais qu'il compte une année pour amener l'ouvrage tout à fait à fin. Il y travailla encore, en Bretagne, pendant les vacances de 1886, et en corrigea toutes les épreuves pendant celles de 1887; car, dans une autre lettre à son grand ami, le secrétaire

perpétuel de l'Académie des Sciences, il écrivait, le 30 juillet 1887, que *Israël* paraîtrait vers le 15 octobre. Le second volume parut le 10 décembre 1888.

Ses vacances de 1889 furent occupées au travail du troisième volume. L'auteur écrit encore, de Rosmapamon, que son travail avance bien et qu'il donne en même temps à la *Revue des Deux-Mondes* une sorte d'examen de conscience ou de bilan philosophique, qu'il avait écrit en Bretagne l'année précédente. Le troisième volume parut le 27 octobre 1890.

Un jour, à un banquet de Félibres (1), Ernest Renan avait dit en comparant sa chère Bretagne à la Provence : « Ah ! il est rare en ces parages bretons et un peu pâle, le soleil. Les brumes sont ravissantes ; mais le soleil, c'est la vie. J'irai vous le demander... »

Renan passa, en effet, l'hiver de 1891-1892 au cap Saint-Martin. Il y était allé chercher le délicieux climat qui endormait ses douleurs. Et, au printemps, il écrivait de Paris à M. Berthelot, qui voyageait en Hollande :

« Mon état est toujours le même ; depuis trois mois, pas une trace d'amélioration, ni non plus, il faut le dire, d'aggravation. C'est bien ce que Potain (le docteur) m'avait dit. Heureusement que, depuis des années, je ne regarde ce qui m'est donné que comme une grâce, un surplus de faveur. J'espère publier mes deux volumes qui complètent l'*Histoire d'Israël* (2). J'ai revu

---

(1) 21 juin 1891.

(2) Les tomes IV et V.

une partie de mes épreuves à Marlotte (1). Je n'en suis pas mécontent. Un bon correcteur pourrait sans moi publier tout cela; quoique, à vrai dire, si du Purgatoire j'assistais à ce travail de correction fait par un autre, j'aurais, je crois, plus d'une impatience.

« Enfin, on va toujours. Je suis porté à croire que, dans quelques jours, je reprendrai le temps de ma vie ordinaire. Mes vacances de Pâques n'ont pas été brillantes. »

En effet, l'écrivain était très difficile pour lui-même, et il apportait toujours beaucoup de temps et de scrupules minutieux au travail de la correction. Comme il n'avait pas l'habitude de donner un manuscrit à l'avance, son éditeur, M. Calmann-Lévy, fut surpris, au commencement de cette même année 1892, alors que Renan n'avait pas donné le bon à tirer de son tome IV, de le voir lui faire composer en hâte le tome V. L'auteur en emporta même une partie des épreuves en partant pour la Bretagne, et l'éditeur lui envoya le reste.

« La veille de son départ, en allant lui dire adieu, — a dit M. Philippe Berger, — je trouvai M. Renan à sa table. Il avait devant lui une épreuve de bon à tirer, et me dit avec un air de satisfaction que je ne lui avais plus vu depuis longtemps : « Voilà la dernière feuille « de mes *Rabbins*. Je m'étais imposé cette tâche; c'est « fini. Maintenant, je vais mettre la dernière main à « mon *Histoire d'Israël*. Je vais travailler, je le sens. « J'aurai recours à vous. Je vous enverrai des vérifica- « tions à faire. »

(1) Près de Fontainebleau.

« Ce sont les derniers mots qu'il m'a dits...

« Hélas! les vérifications ne vinrent pas. Il m'écrivait plutôt : « Je ne vais guère bien. Cette névralgie « est indéracinable; elle trouble toutes les fonctions; « elle me fatigue et m'affaiblit. Il y a des jours où la « mauvaise influence se porte sur la voix, et ces jours-« là je ne puis dire un mot. Je puis travailler dans « une certaine mesure à mon quatrième volume d'*Israël*, « mais que de temps perdu! Plaignez-moi! »

Cependant Ernest Renan put achever lui-même, et à Rosmapamon, son *Histoire du peuple d'Israël*, c'est-à-dire réaliser le désir qu'il avait souvent exprimé de mener à bien, avant de mourir, sa grande œuvre historique (1).

M. Quellien a conté, d'admirable et touchante façon, l'un des derniers beaux jours de Renan à Rosmapamon, ainsi qu'une conversation, où il y avait un adieu dans chaque phrase. Nous lui cédons volontiers la plume :

« C'était l'été dernier, sur la petite promenade boisée qui domine la rade de Perros, tout au fond, face au nord-ouest. A l'entour se déroulent, comme des ciselures aux bords d'une coupe, les promontoires et les baies qui marquent ce rivage accidenté.

« Assis à ce banc agreste d'où, tant de fois, il considéra longuement le spectacle de l'océan s'ouvrant sur le large, M. Renan gardait le silence, la tête obstinément inclinée vers la terre, et comme attiré déjà par la tombe,

(1) Le tome IV parut le 24 avril 1893, et le tome V le 23 décembre de la même année.

les deux mains appuyées sur des débris de rocs couverts de mousse. Le soleil descendait l'autre versant du ciel; bientôt s'éveillèrent les brises du couchant, et le premier frisson du soir courut par la plage. Levant les yeux vers les vagues qui franchissaient la passe de Perros, M. Renan aperçut un navire, en haute mer, voguant sur la ligne de l'horizon; sa vaste prunelle, presque éteinte, s'éclaira soudain; désignant du doigt le vaisseau qui montait au nord, il murmura :

« — Si vous abordez au pays d'Irlande, dites à ceux qui restèrent là-bas que vous m'aurez vu échoué sur ce rivage; et portez-leur mes adieux!...

« Une brise alors vint des hauteurs, avec l'écho d'un son lointain. M. Renan soupira de nouveau :

« — On dirait la cloche de Saint-Yves-en-Louannec.

« — C'est peut-être, lui fut-il répondu, le premier glas de la soirée, avant l'*Angélus*.

« Lui hocha la tête lentement; puis il se leva et il étendit une main, avec des signes d'ami, vers l'église cachée sur la colline de Saint-Yves. Encore une fois, il contempla cette mer qui mène en Hibernie, et il rentra, dans une songerie douce, sous le paisible asile familier. — Et c'est ainsi que seront sans doute rapportés les derniers jours du Maître naguère disparu. »

Comme nous l'avons fait ressortir, ce séjour en Bretagne d'Ernest Renan ensoleilla ses dernières années. Nous pouvons ajouter qu'au pays de Louannec et de Perros, nul plus que lui n'est plus regretté — surtout des pauvres gens, des mendiants.

« Accroupis au bord du talus, ou les pieds nus dans la douve gazonnée, des mendiants y ont l'air d'attendre et causent de tout dans la région — a écrit M. Quellien. Ce sont là les mêmes indigents que l'an passé ; ils reçoivent, bien que ce ne soit plus de la même main, les mêmes aumônes que jadis. S'il arrive quelque visiteur, ils ont gardé l'habitude de courir à la barrière d'entrée et d'ouvrir l'échalier au nouveau venu.

« Des étrangers paraissent surpris de cette fréquence de malheureux ; peut-être demandent-ils si c'est « le jour de la charité », suivant un usage, en ce manoir qu'on entrevoit derrière son enceinte d'arbres touffus ; sans avoir bien compris, les pauvres gens répondent, dans l'idiome natal, les uns en se signant :

« — *Tï ann iné mad.* (C'était ici la maison de la bonne âme.) Et ces spiritualistes, par de simples mots, expriment à leur façon que « cette âme est partie de ce monde ». C'est la formule populaire du regret ; c'est le thème d'une complainte aussi ancienne que les prophètes : « *Quomodo sola sedet civitas?...* »

« Pour les passants, dont les oreilles sont frappées de rires et de cris enfantins, rien ne semble changé à l'intérieur de ce massif de verdure. Dans les hautes cimes voltigent les oiseaux coutumiers, et les mêmes refrains sont toujours fredonnés sous le discret refuge de ces branches. Oui, l'été est revenu avec les présents de la saison ; la nature n'a pas commis une seule faute de mémoire ; nous reconnaissons, pour les avoir cueillies aussi, les années dernières, ces petites fleurs-là, aux couleurs vives et au sourire tendre, qui ornent

encore le tapis de mousse du double hallier ou qui sertissent le vert enclos; le verger et le jardin sont chargés de leurs fruits; et, en arrière du moustoir, s'étend l'ombrage du petit bois, jusqu'aux limites du château de Barac'h. Jusqu'à ce ciel bleu pâle, qui ne s'est pas dépouillé de ses légères nuées, dont le passage n'est jamais sans apporter aux âmes fatiguées la consolante rêverie. Ainsi, ces parages ont retrouvé toute leur gloire ancienne.

« De la terrasse qui précède la maison, vers le nord, on découvre, à travers l'épaisse feuillée, la mer bleuâtre qui bat les écueils de Tavéac. Le long de cette plateforme, trois enfants courent sous le soleil, bruyants et insoucieux. Tout à coup, ils ont cessé leurs jeux; comme si le feuillage s'était agité sous quelque brise, un souffle est descendu d'en haut, caressant leurs têtes et faisant le tour de la maison; et ils sont accourus, vers la porte, auprès d'une dame en deuil, qui retient entre les bras ses petits-enfants et détourne la tête pour voiler une larme involontaire; c'est qu'une ombre a passé devant leurs yeux, et ils ont éprouvé ce sentiment commun que l'éternel absent était revenu en esprit vers les siens.

« Cette grande ombre de Renan ne quittera plus les alentours. Le peuple la croit errante par les bois de Rosmapamon, où elle s'entretient avec un interlocuteur invisible. Par une surprenante contradiction, ceux qui ont foi aux phénomènes d'outre-tombe ne parviennent pas à démêler les vivants dans ces visites occultes. C'est que le jugement du peuple, lorsqu'il s'applique

aux manifestations de l'autre monde, est comme une voix de Dieu ; et, comme les sentences du suprême Justicier, rendues à l'heure fatidique, il demeure sans appel.

« L'imagination populaire a donc adopté Renan. Autour de son nom, la légende édifie peu à peu l'immense mausolée où elle garde toute renommée qui a conquis ses préférences. Déjà les *on dit* s'accumulent, et la tradition aura bientôt fixé son choix, le plus concret, entre les opinions courantes. Le conteur ne prendra soin que des généralités ; il ne bâtit sa fable que sur des indices; le sens intime des actes lui échappe, et le seul aspect extérieur des choses lui est révélé... »

IX

Les pérégrinations bretonnes d'Ernest Renan.

A Quimper, à Lannion, à Pontivy et à Lorient.
Le banquet de Bréhat.

« Presque toutes les sociétés littéraires qui se sont constituées en *dîners* se transportent, une fois l'an, hors des murs et mangent sur l'herbe. Avant l'an dernier, notre petite famille celtique ne s'était pas encore aventurée au grand air. Timides Bretons, nous nous sentons à l'aise où nous nous retrouvons d'habitude. Quelque sort nous avait repoussés de la maison; mais il nous jeta ensuite un à un sous un toit coutumier, nous donnant cet autre *tiégez* sans doute pour que nous ne fussions pas sans quelque joie dans notre éloignement. Mais le même sort se plaît quelquefois à nous reconduire où nous ne comptions plus retourner. Les souvenirs d'enfance ont ramené M. Renan dans sa ville natale, et, avec lui, les habitués du *Dîner celtique* se sont transportés à Tréguier, l'année dernière. Le chemin du retour était ouvert. Il a suffi, cette année, que la municipalité quimpéroise offrît de nous recevoir dans ses murs, et les Celtisants de Paris sont accourus de grand cœur en cette ancienne capitale de Cornouaille,

l'antique et charmante cité. Laissez-moi, Messieurs et chers compatriotes, n'ajouter plus qu'un seul mot : la présence de notre illustre président suffit, de notre côté, à vous témoigner tout le prix auquel les Celtisants auront estimé l'hospitalité de Quimper. » — Telle fut l'allocution que prononça, le 15 août 1885, au Dîner celtique de Quimper, le barde Quellien.

Car c'est dans cette vieille cité de la Cornouaille que le *Dîner celtique* fut invité à venir au pays des Celtes pour la deuxième fois.

Ernest Renan, son président, écrivit à ce sujet, à son grand ami, M. Berthelot, dès le 9 août 1885 :

« Le 18, selon toutes les apparences, je devrai aller à Quimper, pour tenir la promesse que j'ai faite à nos petits Bretons d'y aller pour le dîner qui doit y avoir lieu cette année. Luzel, Breton tout à fait exquis et, ce qui est rare, d'un grand bon sens, se fait une fête de nous montrer, par ses côtés sérieux et intéressants, Quimper et toute cette côte ; puis, avec Luzel, nous verrions tout le Finistère, y compris Morlaix, Saint-Pol-de-Léon, etc. Enfin, de manière ou d'autre, je vous assure que vous ne vous ennuierez pas. Ne remettez donc pas ce voyage. Je vous promets que vous ne vous repentirez pas d'avoir vu le Finistère avec Luzel.

« Venez donc, quand vous voudrez absolument. Il y aura toujours à Lannion quelqu'un pour vous recevoir, et à Rosmapamon des amis plus ou moins au complet pour vous faire fête. Venez, ne remettez pas.

« Votre affectionné,

« E. Renan. »

M. Berthelot fit le voyage. Et le lundi soir, 14 août 1885, il arrivait à Quimper, accompagnant M. et Mme Renan, Ary Renan, N. Quellien et d'autres Celtisants, dont M. Luzel, archiviste du Finistère et ami de l'auteur de la *Poésie des races celtiques*, qui étaient allés au-devant de lui jusqu'à Landerneau.

C'était la première fois que Renan dépassait Lannion, du côté de l'ouest de la Bretagne...

Dès le lendemain matin, Renan allait visiter l'intéressant musée de Quimper, dont MM. Beau, Luzel et Fouquier lui firent les honneurs. Il y admira beaucoup la collection incomparable des costumes bretons, et plusieurs des toiles excellentes qu'il possède, telles que la *Lande de Plouguermeur* de Légé et *La Veuve de l'île de Sein* de Renouf...

On sait que l'auteur des *Origines du Christianisme* fut un amateur passionné de l'art chrétien. L'une des joies les plus chères de son premier retour à Tréguier avait été d'avoir pu revoir le beau cloître de Tréguier. A Quimper, il ne manqua pas de se rendre à la cathédrale, qu'il parcourut avec une attention recueillie (1)...

Le deuxième Dîner celtique en Bretagne fut annoncé,

(1) E. Renan garda un profond souvenir de cette visite. Il l'a noté depuis, dans ses *Feuilles détachées* : « Un des plus beaux spectacles religieux qu'on puisse encore contempler de nos jours est celui que présente, à la tombée de la nuit, l'antique cathédrale de Quimper. Quand l'ombre a rempli les bas côtés du vaste édifice, les fidèles des deux sexes se réunissent dans la nef et chantent, en langue bretonne, la prière du soir sur un rythme simple et touchant. La cathédrale n'est éclairée que par deux ou trois lampes; dans la nef, d'un côté, sont les hommes debout;

dès midi, par des airs de biniou et de bombarde; peu après, plus de deux cents convives se pressaient autour des tables, dressées sous les Halles, très bien décorées.

Ernest Renan présidait, ayant à ses côtés, entre autres convives : MM. Berthelot, de l'Institut; Armand Rousseau, président du Conseil général du Finistère et sous-secrétaire d'Etat à la Marine et aux Colonies; Reboul, préfet; Alexandre Bertrand, de l'Institut; Astor, maire de Quimper; Luzel; les députés Hémon, C. Guyho, Arnoult, Caurant et Guéguen; Charles Monselet; Pierre Zaccone; le docteur Closmadeuc; Porquier, adjoint; Delobeau, maire de Brest; Le Gac, maire de Tréguier; Edmond Lepelletier, et des confrères de la presse parisienne, etc.

La plus franche cordialité régna entre tous ces convives, d'opinions différentes, et dans ce banquet, qui conserva en tout son caractère purement littéraire et breton. On était entre Bretons et Celtisants, tous réunis par le même sentiment de sympathie pour la terre bretonne et pour le grand écrivain, qui ajouta, ce jour-là, sa gloire à toutes celles de la vieille cité de Quimper.

Au dessert, N. Quellien, qui avait pour mission de solliciter son cher président, en guise de préambule, fit l'historique des Dîners celtiques. Nous venons de le citer. M. Astor, maire de Quimper, souhaita ensuite la

---

de l'autre, les femmes agenouillées, comme une mer immobile de coiffes blanches. Les deux moitiés chantent alternativement, et la phrase commencée par l'un des chœurs est achevée par l'autre. Ce qu'ils chantent est fort beau... » Ce qui inspira à Renan sa jolie *Double Prière*, que l'on peut lire dans les *Feuilles détachées*.

bienvenue aux Celtisants, les remercia de l'honneur qu'ils faisaient à la ville de Quimper, en la choisissant, cette année-là, comme but de leur excursion en Armorique. Il porta surtout un toast à leur illustre président, en disant : « Nous nous félicitons d'avoir l'occasion d'exprimer à votre président, M. Renan, notre sympathie et notre admiration pour le savant et l'écrivain dont la France s'honore, et auquel la Bretagne est fière d'avoir donné le jour. »

Après un toast de M. Armand Rousseau à tous les Celtisants et au plus éminent d'entre eux, Ernest Renan, M. Charles Le Gac, maire de Tréguier, parla ainsi, d'une voix émue :

« Messieurs,

« Pour la seconde fois, j'ai le très grand honneur de saluer, sur notre vieille terre celtique, l'illustre enfant du pays de Tréguier.

« Vous avez eu, Monsieur, dans votre existence si bien remplie, un rare bonheur : vous aurez été prophète en votre pays. J'entends prophète pour de bon, à qui rien n'aura manqué, ni l'hommage des hommes de bonne volonté, ni les injures des pharisiens et des princes des prêtres.

« Sur ce point, j'imagine bien que vous saviez ce qui vous attendait, quand jadis vous rompiez si ouvertement une visière aux doctrines et aux maîtres de votre jeunesse.

« Mais peut-être n'aviez-vous pas prévu, pour le soir de ce beau jour qui fait toute votre vie, pour la fin de

cette charmante promenade qu'il vous a été donné, selon votre expression, d'accomplir à travers la « réalité », peut-être n'aviez-vous pas prévu cette jouissance délicate et intime que vous réservait la respectueuse affection de vos concitoyens. Je ne suis pas peu fier, je l'avoue, d'être près de vous l'un de leurs interprètes, et de vous apporter, au milieu de tant de voix plus autorisées, l'écho fidèle, sinon éloquent, des vœux de votre modeste ville natale.

« Vous avez dit quelque part, dans vos *Souvenirs de jeunesse :* « J'ai eu la sympathie de mon siècle, même « de mes adversaires, et cependant peu d'amis. »

« Laissez-moi protester contre cette parole, Monsieur. J'en atteste ceux qui m'écoutent. Vous êtes, à cet égard, plus riche que vous ne pensez, car vous avez et vous aurez pour amis, dans le présent, ceux qui vous ont lu, et dans l'avenir, ceux qui vous liront, et qui, tour à tour, étonnés par le génie du penseur, charmés par la forme merveilleuse de l'écrivain, mais surtout conquis par la sincérité absolue de l'homme et par sa bonté de cœur, salueront votre mémoire, comme nous saluons aujourd'hui votre présence parmi nous.

« Messieurs, au nom de la ville de Tréguier, je bois à M. Ernest Renan! »

Le discours de M. Ch. Le Gac, ce doux salut de la ville natale, précédait le salut breton que M. Luzel, en sa langue nationale, adressa à son illustre ami, M. Renan, au nom de toute la patrie celtique.

Au bout de quelques instants, le président du *Dîner celtique* se leva; et, comme attirés par un charme, dès

les premiers mots de son discours, les convives quittèrent leur place et firent cercle autour de la table d'honneur.

Il faut avoir entendu le grand écrivain pour avoir une idée de sa bonhomie pleine de finesse, qui est aussi bien dans ses paroles que dans son accent, même dans son geste. Il parle ou plutôt il cause, et tout le monde est suspendu à ses lèvres :

« Deux saintes gens, commence-t-il, saint François de Sales et un de ses amis, se promenaient ensemble. L'un d'eux s'aperçoit à un moment donné qu'il a oublié son bréviaire :

« — Ah ! tant mieux, dit l'autre, nous allons pouvoir respirer et causer en paix.

« Je voudrais pouvoir en faire autant, ajoute E. Renan, et laisser là le discours que j'ai préparé. Mais noblesse oblige, et il me manquerait peut-être le consentement de mon auditoire. (*Applaudissements.*)

« Je m'exécute donc et je vais vous commenter ce que j'ai écrit.

« Que je suis touché, Messieurs, de vos bonnes paroles, et que je sais gré à nos jeunes amis, qui, me rendant Breton une fois par année, m'ont fait faire connaissance avec cette ville antique et charmante que je désirais voir depuis si longtemps. Ainsi va la vie. Né à Tréguier, j'ai poussé mes voyages, du côté de l'Orient, jusqu'à Antioche, du côté du Nord, jusqu'à Tromsoë, du côté du Sud, jusqu'à Philé ; et hier matin encore, je n'avais pas dépassé, du côté de l'Ouest, la plage de Saint-Michel-en-Grève. Notre race est coutu-

mière de courir ainsi le monde quand le devoir l'appelle. Elle a raison. Le monde nous écoute volontiers, lorsque nous lui parlons de ses intérêts généraux; car nous avons le don de la sympathie, cette intuition, cette illusion, si l'on veut, qui, dans tout homme, je dirai dans presque tout être conscient, nous fait toucher une vie sœur de la nôtre, dans toute fleur nous montre un sourire, dans l'univers entier nous fait voir un grand acte d'amour. Ainsi, tout petits que nous sommes, nous avons notre place dans l'agitation générale, et nous y servons. Laissez-moi même dire que le monde ferait peut-être bien de nous écouter davantage et de tenir plus de compte de nos timides observations. Le mal de notre temps, c'est l'âpreté dans les jugements, quelque chose de rogue et de dur, un ton âpre que l'on aurait tout au plus droit de prendre, si l'on était en possession de la vérité absolue. Et encore... Je crois que celui qui aurait ce privilège serait justement fort modeste. Nous autres, que beaucoup de circonstances ont tenus jusqu'ici en dehors de la grande arène du monde, nous avons des nerfs moins excités, un sens plus rassis. On oublie qu'à la Révolution, la Bretagne, avant la chouannerie, avait été girondine. Nous sommes en tout des modérés. Voilà une attitude que nous ferons bien de garder; car le siècle, à force d'intransigeance, comme on dit, m'a l'air de dégénérer en pugilat. Chacun croit avoir trop raison; heureux celui qui se résignerait à n'avoir raison que modérément.

« La démocratie, par exemple, est certainement un des besoins et des besoins légitimes de notre temps.

Eh bien ! je trouve que nous sommes de très bons démocrates. Je ne connais pas de pays qui ait, plus que le nôtre, le sentiment de l'égalité. . . . .

. . . .

« Nous passons dans le monde pour d'affreux réactionnaires ; nous sommes, je vous l'assure, de très bons libéraux. Nous voulons la liberté pour nous et pour les autres. Ce terrible problème religieux, qui pèse comme un spectre sur la conscience du XIXe siècle, nous le résoudrions si nous étions seuls au monde. Nous sommes très religieux ; jamais nous n'admettrons qu'il n'y ait pas une loi de l'honnêteté, que la destinée de l'homme soit sans rapport avec l'idéal. Mais nous admettons parfaitement que chacun se taille à sa guise son roman de l'infini. Nous allons plus loin ; nous admettons, pour ceux qui croient bien à tort qu'eux seuls ont raison, le droit à l'intolérance, pourvu que cette intolérance ne se traduise pas par des actes contraires à la liberté des autres. La Bretagne a pu, à quelques égards, paraître superstitieuse ; elle n'a jamais été fanatique. Pour moi, j'aime mieux la superstition que le fanatisme. Toutes nos vieilles races de l'Occident ont été ou sont encore superstitieuses ; c'est l'Orient, le mauvais Orient qui est fanatique. Oui, si nous étions maîtres, nous résoudrions le problème de la liberté religieuse, que ne résoudront jamais ni les sectaires, ni les irréligieux. Nous ne croyons nullement manquer de respect à nos pères en agissant autrement qu'ils n'ont agi. Nos pères ont fait ce qu'ils ont cru le meilleur en leur temps ; nous faisons de même. Que

feraient de notre temps saint Corentin et saint Tugdual? Je n'en sais rien vraiment. Tâchons de bien saisir ce que veut l'heure présente. C'est de cette façon que nous avons le plus de chance de nous rencontrer avec eux.

« Je crois donc qu'en restant fidèles à notre esprit, nous pouvons rendre au monde de réels services. Notre vieux fonds d'honnêteté, du train dont vont les choses, pourra être plus que jamais utile. C'est là une qualité qui jusqu'ici n'a pas fait grande fortune dans le monde. Mon opinion est que sa valeur montera par suite de la rareté de la denrée. Gardons, gardons ce petit capital. Le monde se vide de dévouement, d'esprit de sacrifice. Nous en aurons longtemps à revendre. On aura besoin de nous. Ce n'est pas le moment de changer (1) . . . .

. . . .

« Là est le secret de notre jeunesse. Nous sommes prêts à vivre, quand tant de gens ne parlent que de mourir. Le groupe humain auquel nous ressemblons le plus, et qui nous comprend le mieux, ce sont les Slaves; car ils sont dans une situation analogue à la nôtre, neufs dans la vie et antiques à la fois. Nous croyons à la race, car nous la sentons en nous.

« C'est ce que je me disais, ces jours-ci à Perros, en retrouvant toutes sortes de vieilles petites connaissances, des oiseaux, des fleurs poussant sur les vieux murs, dont j'avais oublié le nom, et en particulier ce rocher du groupe des Sept-Iles qui est, au printemps,

---

(1) La suite a été citée dans le chapitre II.

rempli d'innombrables oiseaux de mer. J'ai demandé à un de mes confrères du Muséum la vérité sur ce point. Ce sont les oiseaux des îles Shetland, qui viennent déposer leurs œufs en cette terre attiédie par le *Gulf-Stream;* là ils éclosent; puis les oisillons, tout d'une volée, regagnent leurs rochers des mers du Nord. Ah! voyez, je vous prie, comme ces petits êtres sortent de l'œuf maternel avec une profonde sagesse! On ne comprend rien à l'humanité, si l'on s'en tient aux vues d'un individualisme étroit. Ce qu'il y a de meilleur en nous vient d'avant nous.

« Une race donne sa fleur quand elle émerge de l'oubli. Les brillantes éclosions intellectuelles sortent d'un vaste fonds d'inconscience, j'ai presque envie de dire, de vastes réservoirs d'ignorance. Ne craignez pas que je vienne vous engager à cultiver une herbe qui pousse fort bien d'elle-même; malgré l'instruction intégrale et obligatoire, il y aura toujours assez d'ignorance. Mais je redouterais pour l'humanité le jour où la clarté aurait pénétré toutes ses couches. D'où viendrait le génie, qui est presque toujours le résultat d'un long sommeil antérieur? D'où viendraient les sentiments instinctifs, la bravoure, qui est si essentiellement héréditaire, l'amour noble, qui n'a rien à faire avec la réflexion, toutes ces pensées, qui ne se rendent pas compte d'elles-mêmes, qui sont en nous sans nous, et forment la meilleure partie de l'apanage d'une race et d'une nation?

« Merci donc, chers amis, d'avoir ramené pour moi une si précieuse occasion de me réjouir avec vous et

de me retremper au vieil esprit. Votre jeunesse m'enchante, me soutient. Merci, dignes représentants d'une ville qui me sera désormais chère, de cet accueil si aimable. Merci, cher Hémon; merci, cher Luzel, de cette fête qui m'a touché profondément au cœur. Je ne sais si j'en verrai d'autres de ce genre. Comme mon âge me conseille de penser à la vie future, je me surprends parfois occupé à garnir ma mémoire de pensées qui devront l'occuper pendant toute l'éternité. Eh bien! je vous assure que cette journée sera des meilleures entre celles dont je veux me souvenir. Votre cordialité, vos marques d'estime comptent entre les récompenses de ma vie, et, quoi qu'en disent les critiques qui voudraient me confiner dans un *De Profundis* perpétuel, je continuerai d'être gai, puisque votre accueil m'assure que, depuis quarante-sept ans que j'ai quitté la Bretagne, je n'ai pas en somme démérité. »

Ce fin discours d'Ernest Renan fut souligné, presque à chaque phrase, comme bien on le pense, par les applaudissements des auditeurs. Ne parlait-il pas de la Bretagne et des Bretons de manière à leur faire aimer de plus en plus leur pays natal?

M. le député Hémon, directeur du *Finistère*, désigné à la dernière heure pour répondre au discours d'Ernest Renan, s'acquitta de sa tâche délicate dans une improvisation chaleureuse qui fut accueillie, à diverses reprises, par les marques de sympathie de ses auditeurs. Il rendit hommage à l'esprit breton et au rôle utile qu'il peut avoir dans la constitution de la démocratie française, tout en saluant en Ernest Renan la personnifica-

tion la plus complète de cet esprit breton, et encore la patrie bretonne — à qui tous les Celtisants doivent un culte, sans préjudice de celui dû à la grande patrie française...

Charles Monselet lut une charmante étude sur Quimper, et Léon Durocher dit des vers. N. Quellien lut le quatrain suivant, qu'il venait de recevoir dans un télégramme du grand poète provençal Mistral :

Pour toute race révolue
Le renouveau suit le déclin.
Le cor des Alpes te salue,
Harpe éternelle de Merlin (1).

Puis la fête celtique se termina par le chant des « Sabots de la reine Anne »...

Renan et ses amis visitèrent Quimper et les environs.

Ils furent aussi voir la pointe du Raz.

— La mer était si belle, raconta Renan à un de ses amis finistériens, et l'eau si limpide, que je pensais combien il serait doux de s'y jeter pour s'y évanouir dans la mort...

— Toujours cette philosophie épicurienne, Maître, qui mêle le sentiment de la volupté aux choses les plus tristes en soi.

— J'en ai bien le droit, conclut Renan.

Puis il rentra avec les siens et M. Berthelot à Rosmapamon — que l'illustre chimiste quitta pour Paris le 31 août 1885...

(1) *Le Finistère* du 17 août 1885.

Les dîners celtiques de Tréguier et de Quimper n'étaient qu'un prélude. Et nous allons voir que les Celtisants cherchèrent ensuite à visiter, en compagnie de Renan, d'autres régions de la terre d'Armor et à le faire présider d'autres solennités non moins celtiques, au grand profit de la grande fraternité bretonne.

C'était, d'ailleurs, une grande joie pour le Maître d'aller ainsi se réjouir avec ses Bretons et de se « retremper au vieil esprit ».

Ernest Renan promit, dès le commencement de ses vacances de 1888, son entier concours à une conférence, à Lannion, en faveur du monument que l'on voulait élever au poète de *Marie* à Lorient. Il tint lui-même à venir en personne présider cette conférence, faite par M. Anatole Le Braz, dont il avait fait la connaissance lors de son voyage à Quimper, et par l'entremise du folkloriste F.-M. Luzel.

Ce fut une journée inoubliable pour Lannion que cette belle fête littéraire du mercredi 7 août 1888, qui eut lieu à l'Hôtel de Ville et qui avait attiré un nombreux auditoire.

Après la brillante conférence d'Anatole Le Braz, Ernest Renan se leva, s'avança vers ses auditeurs et il fit, en une de ces charmantes et inimitables causeries, le récit fin et curieux de plusieurs particularités de sa jeunesse à Lannion.

Nous lui avons même emprunté plusieurs de ces anecdotes, pour faire ressortir l'enfance du grand Trécorrois, qui avait passé aussi plusieurs années de sa

prime jeunesse au pays de Lannion, d'où sa famille maternelle était originaire (1).

« Je suis bien heureux, dit-il, de me trouver parmi vous.

« Lannion me rappelle des souvenirs de jeunesse, des souvenirs délicieux, le Lannion de la vieille école, surtout avec ses rues étroites, la bonne humeur de ses gens, cette placidité de vie qui en faisait une petite cité du moyen âge. Oui, c'est bien comme cela que devaient être les cités du moyen âge.

« Ma mère, qui était Lannionnaise, avait l'esprit, la bonne humeur de ses compatriotes, et c'est le plus sûr héritage qu'elle m'ait transmis.

« Depuis, j'ai quitté Lannion. J'ai beaucoup voyagé, et surtout dans le monde des idées. Eh bien, je vous le dirai en confidence, je n'ai rapporté de ce long voyage à travers les idées qu'une certitude : c'est que nous sommes de grands ignorants. Mais cela aussi m'a appris une excellente chose, la tolérance. L'amour de la tolérance, c'est la meilleure leçon de la vie.

« Quand j'habitais Lannion, j'étais encore tout enfant, un gamin. Notre maison était au coin de l'Allée-Verte. Un de mes souvenirs les plus précis de cette époque se rapporte à la Révolution de 1830. »

Et Renan raconta comment il apprit la nouvelle de la Révolution de 1830, à Trovern, puis les luttes entre les petits *Philippistes* et *Carlistes,* ses camarades de l'école des Frères.

---

(1) Voir le chapitre IV de ce livre.

Constatant les profondes divisions qui partagent les Bretons, Renan fit encore appel, comme il en avait l'habitude, à l'indulgence qui devait animer, les uns envers les autres, des hommes d'opinions différentes. Il exhorta les Lannionnais à la tolérance, et il le fit en des termes paternels et exquis, dont se rappellent ceux qui eurent le bonheur de l'entendre et que nous ne pourrons rendre en nos simples notes.

« Vous le dirai-je? continua l'académicien, j'ai été péniblement affecté, en revenant ici dans ces dernières années, de voir combien on y est toujours divisé d'opinion. Voilà qui est bien fâcheux pour les relations entre compatriotes. Et pourtant, il y a du bon dans tous les partis, oui, chez ceux-là mêmes qu'on appelle les cléricaux. Mon Dieu! soyez-en sûrs, tout le mal que peut faire l'Eglise est d'avance largement compensé par tout le bien qu'elle a fait. Il est bon qu'on se rappelle ces choses. Les cléricaux sont souvent des gens charmants. Et pour les républicains, j'en connais de vraiment exquis... »

La tolérance! Nul plus que Renan n'avait le droit d'en parler, car il la pratiqua toujours. Sa vie est, à cet égard, la meilleure leçon qu'il pût nous donner.

Après quelques autres souvenirs d'enfance, E. Renan adressa une prière à ses aimables auditeurs :

« Je demande à ceux qui sont venus à cette conférence, et qui voudront bien, après ma mort, se souvenir de moi, de dire, lorsque, dans un temps éloigné, la mémoire de cette soirée leur reviendra : « Nous l'avons « vu. Il n'avait pas l'air d'un méchant homme. »

« Oh! pour méchant, je ne le suis pas du tout (1). »

Puis il termina son éloquente causerie en remerciant ceux qui avaient bien voulu venir à cette réunion de la sympathie avec laquelle ils l'avaient accueilli. Il remercia surtout M. Le Braz de sa délicieuse conférence, puis il pria tous ceux qui aiment Brizeux de réserver leur obole pour le monument qu'on va élever prochainement sur la côte morbihannaise et dans son pays natal au poète des *Bretons*.

Les plus chaleureux et prolongés applaudissements acclamèrent l'illustre savant, qui se retira au milieu des marques du plus profond respect d'un auditoire composé de l'élite de toutes les opinions...

Pendant ces mêmes vacances, Ernest Renan fut encore invité à présider, en compagnie de son éminent ami et ancien directeur à *La Liberté de penser*, Jules Simon, les statues du docteur Guépin, à Pontivy, et du poète Brizeux, à Lorient — en septembre 1888.

L'auteur de la *Vie de Jésus*, avant de quitter sa villa de Rosmapamon pour Pontivy, où Mme Renan devait l'accompagner, annonça ce départ à une de ses vieilles voisines :

— Je vais à la fête de Guépin. Savez-vous ce que c'est?

— Oui, lui répondit-elle. C'est un médecin qui faisait du bien aux pauvres gens!...

Elle oubliait le rôle de ce grand républicain, qui fut l'un des ardents propagateurs et l'un des meilleurs

(1) *Le Lannionnais* du 11 août 1888.

défenseurs de l'idée républicaine dans l'Ouest, pour ne se souvenir que de l'homme populaire qui avait constamment pratiqué la charité, cette vertu bretonne par excellence, et qui eut pour devise : « Aux plus déshérités le plus d'amour ».

Jules Simon et Renan étaient arrivés la veille; on fit à ces deux grands Bretons les honneurs d'une magnifique retraite aux flambeaux.

La cérémonie officielle eut lieu le lendemain, à deux heures, sur la place Leperdit. Il y avait là encore : MM. Maze, sénateur de Seine-et-Oise; Laisant, député de Paris; Paul Guieysse; Le Maguet, ancien député de Pontivy; Mme Renan; le sculpteur Léofanti; Rostaing, sous-préfet de Pontivy; Lechat, ancien maire de Nantes; Le Fur, maire de Pontivy, etc.

Jules Simon, en un magistral discours, retraça la vie d'élite du savant et du philanthrope que fut l'ancien polytechnicien Ange Guépin.

MM. Maze, Lechat, Le Maguet et Guieysse parlèrent ensuite.

Le soir, à cinq heures, un grand banquet réunit les admirateurs de Guépin et les illustres académiciens qui étaient venus lui rendre le suprême hommage devant le bronze. Au dessert, M. Le Fur pria Ernest Renan de terminer cette belle fête en rompant le silence qu'il avait gardé pendant la cérémonie de l'inauguration, prière qui fut accueillie par une triple salve d'applaudissements.

Renan, tout ému de tant de sympathie, se leva et fit un admirable discours qui émerveilla les assistants.

Il est très regrettable que la presse ne l'ait pas conservé à notre génération.

Il fit part de l'admiration qu'il éprouva dans cette journée pour le docteur Guépin, en entendant sortir de toutes les bouches les mêmes louanges à l'adresse du savant, du philanthrope et du grand citoyen. Il admire surtout l'inépuisable dévouement qui est la note dominante dans la vie de Guépin.

« Je suis, vous le savez, en commerce journalier avec les saints — ajouta Renan. Eh bien, le docteur Guépin avait tant de vertus que je serais tout disposé à l'inscrire lui-même au nombre des saints, d'autant plus qu'il pratiquait une vertu particulière qu'on appelle la tolérance et dont on a bien rarement l'occasion de féliciter les saints, même les plus méritants. M. Guépin a été un croyant, il s'était créé une religion dans laquelle se confondaient le dévouement à l'humanité, le dévouement à la science, le dévouement à la Patrie.

« C'est une excellente religion ; mais nous ne pouvons oublier l'orthodoxie chrétienne, l'Eglise catholique, vieille mère qui a été une grande, une admirable éducatrice.

« On reproche facilement aux Bretons d'être arriérés, d'être gens d'un autre monde, et, par suite, de pauvres hommes. L'exemple de Guépin est là pour protester. Et il me semble que quand nous nous en mêlons, nous allons bien : il n'y a que le premier pas qui coûte. La Bretagne peut servir la France, tout en maintenant ses vieilles traditions... »

Après avoir longuement remercié ses hôtes de l'ac-

cueil chaleureux qu'il avait reçu à Pontivy, E. Renan prend d'abord son verre de champagne pour porter un toast; mais il le laisse bientôt sur la table, pour saisir un verre de cidre mousseux et boire, avec cette liqueur de Bretagne, à la Bretagne tolérante et libérale, qui a rendu tant de services à la cause républicaine...

Ajoutons que cette improvisation avait été coupée, presque à chaque seconde, par les applaudissements enthousiastes des convives, qui se renouvellent quand M. Maze clôt la série des toasts en portant la santé de Mme Renan, qui assistait au banquet.

Le lendemain matin, M. et Mme Renan, Jules Simon et tous les personnages officiels quittaient Pontivy pour aller assister à Lorient aux fêtes de Brizeux, dont on devait inaugurer aussi le premier monument dans sa ville natale.

On sait que le poète de *Marie* et des *Bretons* était né à Lorient, 2, rue Poissonnière. Une estrade était dressée, ce jour-là du 9 septembre 1888, devant la demeure du barde breton. Pendant que l'on posait la plaque commémorative sur la maison, le poète Léon Durocher récita des vers en l'honneur du barde breton. Ces vers faisaient entendre que « c'est depuis Brizeux que nous célébrons la Bretagne; elle s'est modernisée, mais elle survivra tant que des penseurs et rêveurs celtiques enfanteront des hommes; les Bretons sont surtout des Français ».

Sur la proposition du barde Quellien, secrétaire du comité du monument, un pèlerinage celtique à la tombe de Brizeux fut organisé, et un millier de personnes suivit les Celtisants au cimetière, donnant un spectacle

émouvant et dans un recueillement ému. Sur la tombe du poète, Quellien déposa une jolie couronne de roses, de bruyères et de chêne, tout en résumant dans une vibrante improvisation toute la légende mystique du chantre d'Arvor.

A quatre heures de l'après-midi eut lieu l'inauguration officielle du monument Brizeux, dans le square qui porte depuis son nom. En outre des personnages déjà cités, il y avait encore : MM. François Coppée, Emile Durand, Ary Renan, Eugène Manuel, etc.

La parole fut donnée à Ernest Renan, qui prononça un beau discours, que nous retrouvons dans les journaux de l'époque et qu'il a consigné lui-même dans ses *Feuilles détachées*. Nos lecteurs nous sauront gré de l'avoir reproduit, surtout au moment où Lorient et son pays natal fêtent le centenaire de Brizeux.

« Votre fête est charmante, Messieurs. Vous avez eu une bonne pensée. Vous avez voulu qu'un de vos poètes les plus délicats ne restât pas sans souvenir dans sa ville natale. Un monument simple, élégant, vous rappellera, tous les jours, cette âme tendre, cet homme excellent, qui naquit et grandit parmi vous, et qui, mieux que personne, a révélé au monde les idées les plus chères, les derniers replis de la conscience de votre race, les plus intimes secrets de votre manière de sentir. Sa vie modeste et peu récompensée avait bien droit à cette réparation. La Bretagne était en retard avec Brizeux. Grâce à vous, cette apparence d'ingratitude est effacée. Celui qui a dit :

Et moi, je n'ai pas même un réduit assuré,

a maintenant son socle de granit, d'où il nous invite à regarder avec lui la mer, le ciel, l'infini, les mystères de l'âme qu'on n'épuise jamais.

« On a dit que Brizeux découvrit la Bretagne. C'est beaucoup dire peut-être. Mais il découvrit certainement une chose exquise entre toutes, il découvrit l'amour breton, amour discret, tendre, profond, fidèle, avec sa légère teinte de mysticité. Deux enfants, cherchant à passer des heures ensemble, sans se dire une parole, une jolie figure rose bien modeste, sous une petite coiffe blanche, rien de plus, cela suffit. Adorable simplicité de moyens! Oh! que nous sommes loin avec lui de ces fadaises, de ces ingrédients pervers que certaines écoles se croient obligées de mêler à l'ambroisie divine de l'amour! Point de bijoux, point d'atours; à peine des fleurs; la couleur même rendue inutile, le blanc et le noir suffisant à faire valoir la fraîcheur d'un teint virginal. Le dirai-je, à la louange de cet artiste excellent? Il n'a presque pas besoin de la beauté. La candeur, l'innocence lui suffisent. « J'ai vu Marie, disait « un ami de Brizeux, un ami des premières années; « elle n'était pas précisément jolie, mais il y avait chez « elle une grâce singulière. » Eh! que faut-il de plus? Les effets de la beauté obtenus par le charme, voilà le triomphe de l'esthétique bretonne, voilà l'art de Brizeux. Art exquis, toujours sain, toujours noble, qu'aucune maladie littéraire, aucune de ces vilaines tares qui souillent souvent les œuvres les plus pures de notre temps, n'est jamais venue troubler en sa limpidité.

« Sa poétique était simple, parce qu'elle était vraie.

Il aimait la vie avec ce qui la rend supportable, le goût du bien sous toutes les formes. Il n'était pas de ceux qui se vantent d'avoir tué le sommeil. Pour dormir, il n'avait pas besoin de ces narcotiques qui énervent plus que l'insomnie. Pour dormir, il n'avait besoin que de l'ombrage d'un chêne sur cette terre « où l'on peut « vivre et mourir solitaire ». Il eut parfois des doutes; ses papiers vus après sa mort par des amis discrets en font foi; il condamna les feuilles où ils étaient déposés à rester inédites. Il est bien de lui ce vers si touchant :

Tous entendront ma voix, nul ne verra mes pleurs.

« La poésie et l'amour, ces voix d'un autre monde, ne l'abandonnèrent jamais. D'autres cueillirent les fleurs du mal; lui, il n'aima que les fleurs du bien, ce qui relève, ce qui console cette pauvre humanité trop portée à se calomnier. Son idéal est un temple ouvert à tous, et dont ne seraient exclus que le lâche et le méchant.

« Cette foi au bien le préservera des grandes erreurs modernes, le nihilisme, le pessimisme. Ce ne sont pas là précisément les maladies de notre race. La dose de foi robuste dont nous héritons, même réduite en nuages, nous soutient. Nous n'avons rien épuisé; car jamais nous n'allons jusqu'au fond de la coupe. Voilà pourquoi nous sommes frais pour la vie, quand tant d'autres sont fatigués de vivre. Pour passer aux idées modernes, nous n'avons pas à nous convertir. Nous y portons notre sincérité religieuse, notre fidélité, et surtout, ce dont le siècle a le plus besoin, notre bon sens, notre honnêteté.

« Quand on est sûr d'avoir raison, on est doux contre l'injustice. Les temps furent très durs pour Brizeux. On n'accordait pas alors aux variétés provinciales un droit de cité aussi large qu'aujourd'hui, dans la grande littérature générale de la France. Timide comme tous les Bretons, Brizeux cherchait à inaugurer quelque chose qui n'avait pas encore sa place au soleil officiel. Il fut peu compris. Il désira être de l'Académie, et l'Académie eut le tort de ne pas le nommer.

« Ah! nous n'en étions pas, mon cher collègue, continue Renan en se tournant vers Jules Simon, car nous l'aurions bien fait admettre.

« Il resta toujours pauvre; mais il chanta jusqu'à la fin. Le confident de ses dernières heures, M. Saint-René Taillandier, a raconté comment il mourut avec l'assurance d'un grand cœur, content de son œuvre, plein de foi, et proclamant hautement son aversion pour tous les pharisaïsmes, pour toutes les hypocrisies.

« Que vous avez bien fait, Messieurs, de couronner par des honneurs publics cette vie si désintéressée, si haute, si pure! Ce bel-endroit, rempli par le souvenir de Brizeux, sera pour votre ville un lieu de recueillement, un endroit pour rêver (la meilleure chose qui soit au monde), une oasis dans l'âpre désert de la vie moderne. Les soucis positifs de notre temps ne font que rendre la poésie plus nécessaire. Elle est, avec la religion bien comprise, le baume qui adoucit et console, la voix qui dit en nous : *Sursum corda!* Elle aura ici sa place en quelque sorte consacrée. Ce joli square sera un lieu de pèlerinage où l'on viendra chercher le repos

dans la chaleur du jour. La statue de Brizeux sera pour vous un sanctuaire, un signe de rappel aux choses du cœur et de l'esprit. Vous aimerez cette place, et chaque fois que vous passerez devant cette noble image, vous penserez au cher poète qui a mis votre âme dans ses vers. »

Le soir, au banquet, Jules Simon et Ernest Renan prirent à nouveau la parole.

L'auteur de la *Vie de Jésus* peut à peine se faire entendre; la moindre de ses paroles est couverte d'applaudissements.

Renan dit qu'il ne peut avoir que des éloges pour Brizeux et répéter que la fête est charmante, admirable. Puis il ajoute :

« ... Je me fais vieux. . Je crois bien que c'est la dernière fête à laquelle j'assiste, à mon grand regret. Je vais donc entrer dans l'éternité. Il va donc me falloir quelques pensées à méditer pendant tout ce long temps; ce sera aussi mon occupation perpétuelle. Eh bien! le souvenir de la belle fête à laquelle je viens d'assister sera une de ces pensées-là, car je me souviendrai, pendant toute mon éternité, de l'inauguration de la statue de Brizeux. Je ne peux donc, par suite, m'élever contre ceux qui ont osé insulter à la mémoire de ce brave Brizeux, de ce poète si doux et dont l'œuvre est si admirable; et, d'ailleurs, ils sont tous morts aujourd'hui, ces détracteurs de Brizeux... S'ils sont en paradis, ou en enfer, il n'y a rien à dire, termine le charmant causeur; mais s'ils sont en purgatoire, ceux qui ont osé dire du mal de ce pauvre et bon Brizeux, je propose que l'as-

semblée leur vote une année de prolongation de peine... »

Des acclamations enthousiastes accueillirent cette ironique et débonnaire motion de l'auteur de la *Vie de Jésus*...

Le lendemain, pendant que Jules Simon prenait le train pour se rendre à Saint-Pol-de-Léon, M. Renan se joignit à une excursion en mer qui allait l'après-midi à Groix et à Etel. Pendant toute la traversée, et quoique la mer fût un peu grosse, l'aimable vieillard resta sur le pont; et cela sans éprouver la moindre fatigue ou le plus petit malaise. Ce qui prouva aux excursionnistes que l'illustre Académicien, en dépit de ce qu'il annonçait la veille, pouvait être assuré d'assister encore, et pendant de longues années, à de charmantes fêtes comme celles que venaient de lui offrir Pontivy et Lorient, en l'honneur de deux autres grands Bretons, déjà entrés dans le passé!...

Ernest Renan devait encore, avant sa mort, présider un beau et grand dîner celtique en Bretagne, et justement sur un des coins de terre qui avaient le plus charmé son enfance — à l'île de Bréhat.

Pendant le mois d'août 1891, quelques-uns de ses amis de Paris et de Bretagne vinrent lui proposer des arrangements aimables pour revoir la chère île de son enfance, aujourd'hui la Venise bretonne qu'il a chantée (1). Ernest Renan fut ravi de l'idée et accepta de grand cœur.

(1) « On ne comprendra jamais, a dit Renan dans ses *Souvenirs*

Il n'avait revu Bréhat qu'une fois depuis sa jeunesse, et là où il passait de si bons jours de vacances. C'était en 1868, et encore dans un voyage précipité de deux jours. Il les avait passés chez sa tante, Mme Ollivier, et sa cousine, Mme Maria Dauphin. Mais le grand Trécorrois s'était toujours intéressé à elles et à leurs enfants, les invitant à venir le voir, soit à Paris, soit à Rosmapamon, ou leur écrivant souvent.

Ainsi, quand le capitaine Dauphin perdit son fils, âgé de vingt ans, Ernest Renan écrivit à sa cousine le touchant billet inédit que voici :

« Paris, 11 novembre 1858.

« Que je prends part à votre douleur, chère Maria ! Ce cher Alain était un bon et courageux enfant. Il aurait été votre Providence. Je l'aimais beaucoup. Sa mort me cause un vif regret. Vous êtes vraiment bien éprouvée, ma pauvre Maria. Croyez, du moins, à la sympathie de vos amis.

« Ma femme prend la même part que moi à votre affreux malheur. Pauvre Alain ! Je garderai toujours de lui un bien bon souvenir. Nous vous serrons bien affectueusement la main.

« E. Renan. »

---

d'enfance, ce qu'il y a de bonté dans ces vieux Celtes et même de politesse et de douceur de mœurs. J'en ai vu encore le modèle expirant, il y a une trentaine d'années, dans la jolie petite île de Bréhat, avec ses mœurs patriarcales, dignes du temps des Phéaciens... »

La réception faite au grand écrivain à Bréhat prit le caractère d'une véritable apothéose champêtre, dans la jolie île d'Emeraude où il avait rêvé enfant, qu'il aimait beaucoup et où vivent encore des membres intimes de sa famille.

Ce furent surtout des littérateurs et artistes, villégiaturant chaque année à Bréhat, qui eurent l'idée d'y offrir un grand banquet à l'auteur des *Souvenirs d'enfance* : MM. Armand Dayot, Edmond Haraucourt, Osterlind, Paul Mezzara, de Haënen, Landelle, etc., auxquels se joignit de grand cœur le sympathique et dévoué maire de l'île, M. Ollivier, qui mit tout en œuvre pour la réussite de la fête; ces réjouissances devaient consister en un banquet avec danses, luttes et jeux divers.

La municipalité de Bréhat donna avis de ce banquet populaire aux municipalités républicaines des environs et à tous les républicains en vue de la contrée.

Nous laissons la parole à deux témoins, MM. Henri Bréal et Georges Perrot, l'éminent directeur de l'Ecole normale et l'auteur érudit de *L'Art antique*, qui était l'hôte de Renan, mais qui n'hésita pas à se servir de sa plume d'académicien pour se faire le très consciencieux reporter de cette mémorable journée pour le *Journal des Débats* (1).

Ecoutez d'abord ce que dit M. Bréal :

« C'était à la fin d'août 1891 : quelques habitants de l'île de Bréhat avaient invité leur voisin, M. Renan, à

(1) Numéro du 14 septembre 1891.

venir déjeuner avec eux et à réveiller ainsi des souvenirs lointains et des amitiés endormies.

« La Bretagne, à cette époque de l'année, n'est pas le pays sauvage et désolé qu'on s'imagine : la chaleur de l'été et la joie des récoltes adoucissent la tristesse du climat et la mélancolie du pays. Ce n'est ni l'implacable chaleur de la Provence, ni le soleil éclatant de la Beauce ; mais une tiède lumière caresse toute la contrée ; les blés noirs mêlent leur odeur de miel à la brise saline; le chèvrefeuille tresse sa liane parmi les ronces fleuries des haies ; les landes incultes cachent leur aridité sous les brillantes paillettes des ajoncs dorés; dans toutes les fermes, les machines à battre font ronfler les modulations chantantes de leur bourdonnement; les gens de mer vont bientôt revenir et les ports se préparent à fêter le retour des Islandais; c'est le moment heureux de l'année; il semble qu'une trêve de misère laisse respirer les pauvres Bretons.

« C'est par une pareille journée que le bon M. Renan était attendu à Paimpol : il venait de sa maison de Rosmapamon, qui est enfouie dans la verdure au fond du golfe de Perros-Guirec, et, après deux heures de voiture, il devait arriver à temps pour profiter de la marée et s'embarquer dans le petit voilier qui dormait au ras du quai.

« Mais M. Renan est en retard. Ses amis s'impatientent, car le flot n'attend pas : la mer se retire, et, déjà, le pont de la barque n'est plus au niveau de la jetée. Que s'est-il donc passé? Un accident est-il arrivé? — Non pas; la voiture a rencontré un groupe de Paimpolaises qui était allé à la rencontre de l'hôte : pour

fêter sa venue, les jeunes filles ont voulu l'accompagner en dansant *la dérobée*, et M. Renan est trop galant pour rester assis dans son landau quand des demoiselles vont au-devant de lui; il veut descendre et se trouver au milieu d'elles; et le groupe est fort pittoresque du vénérable savant aux longs cheveux blancs, son grand chapeau de feutre à la main, marchant de son allure un peu pesante au milieu des coiffes blanches qui papillonnent et des jupes courtes qui ondulent. Ce cortège, qui se déroule tout au long de la courbe du port, est moins rapide que la voiture; M. Renan s'essouffle, tandis que ses amis sont anxieux; car la marée baisse toujours et l'embarquement va devenir très difficile, impossible peut-être.

« M. Renan arrive enfin auprès de la barque; un sourire heureux illumine sa figure; il promène autour de lui son regard doux et confiant, serre affectueusement les mains qui se tendent; puis, mesurant de l'œil la profondeur du bateau, il esquisse un geste de doute et de résignation : il lui sera impossible de franchir le pas. Deux vigoureux marins s'approchent alors, l'entourent de leurs bras musculeux; M. Renan les prend par le cou et, sans une seconde d'hésitation, sans se rendre compte peut-être du péril de la manœuvre, il se laisse porter tout le long des échelles qui descendent à la barque. Le vent est bon; les voiles sont vite dépliées; elles palpitent et clapotent dans la brise; puis les cordages se tendent et gémissent; et le bateau, s'inclinant, commence à rebondir de vague en vague dans la direction de Bréhat.

« Voici les rochers rouges de l'île et la petite crique; tout le pays est là pour attendre le grand homme. Qui est-ce? Qu'a-t-il fait? Quels sont ses amis par le monde, et, peut-être, ses ennemis? — Ne le demandez pas à tous ces braves gens; ils n'en savent trop rien; le grand penseur, le critique religieux n'existe pas pour eux : ce n'est qu'un parent qu'on aime et un homme célèbre qu'on remercie d'avoir glorifié le nom d'un Breton; toute la journée, ce sera ainsi une fête intime avec toutes les émotions et toutes les douceurs d'une réunion de famille. »

M. Georges Perrot va continuer, à son tour, tout en rappelant l'embarquement :

« M. Renan était parti de Rosmapamon à six heures du matin. A dix heures un quart, il arrivait avec Mme Renan sur le quai du port de Paimpol. Toute une foule l'attendait! A peine était-il descendu de sa voiture, que la musique de la ville l'accueillait par une bruyante fanfare, que des fillettes, tout de blanc vêtues, s'approchaient de lui et lui offraient des bouquets. Le maire de Paimpol, M. Le Rochais, lui exprimait en très bons termes la joie que ses concitoyens éprouvaient de le voir chez eux, et peut-être (il y avait là d'autres personnages officiels) d'autres discours se préparaient-ils. Mais si l'enthousiasme montait, la mer baissait, et le principal organisateur de la fête, M. Dayot, inspecteur des Beaux-Arts, qui n'est pas pour rien un fils de Paimpol, fit observer que, si l'on tardait encore, le débarquement à Bréhat deviendrait bien difficile. On s'en-

tassa donc dans les barques préparées pour les amis et admirateurs qui avaient tenu à être du repas et, pendant plus d'une heure, ce fut, sous un ciel resplendissant, sur une mer bleue comme la Méditerranée, une navigation charmante, que l'on aurait voulu prolonger indéfiniment, si les estomacs n'avaient commencé à sonner l'heure du déjeuner. La mer était couverte de voiles blanches et rouges, pendant que nous courrions des bordées pour remonter dans le vent qui soufflait du nord-est. Les personnes du pays qui étaient avec nous dans le bateau prenaient plaisir à satisfaire notre curiosité. En réponse à nos questions, on nous montrait les sites décrits par Loti dans son chef-d'œuvre, *Pêcheur d'Islande :* les landes de Ploubazlanec, où habite son héros; la croix au pied de laquelle Gaud allait attendre le mari qui ne revint jamais; la chapelle de Perros-Hamon, cachée dans un bouquet d'arbres, où se lisent les noms de tant de marins que la mer a pris et gardés. Vers une heure, on arrivait dans une des anses de Bréhat, au Port-Clos, comme on l'appelle, et là, prodige inattendu, une voiture attendait M. et Mme Renan... Une voiture à Bréhat! Un Vénitien ne serait pas plus surpris d'apercevoir un fiacre sur la place Saint-Marc, que n'étaient étonnés les enfants et les femmes qui, perchés par groupes sur les roches voisines, témoignaient leur admiration par des cris et des battements de mains. La voiture était venue la veille de Paimpol en bateau; on y avait attelé l'un des trois chevaux que possède l'île, et celui-ci, comme si il avait conscience de la haute mission qui lui avait été confiée, allait à

pas comptés sur la grève, et, conduit par le cocher qui marchait près de lui, se prêtait à éviter les blocs de granit dont le dos bosselait le chemin.

« Ce fut une belle entrée; la musique, qui nous avait suivis depuis Paimpol, venait de prendre terre et soufflait dans ses cuivres; un petit canon tirait une salve; et les sept ou huit cents habitants de Bréhat formaient une foule qu'avaient grossie tous les gens du continent, qui, de leurs bateaux rangés près du bord, sautaient sur toutes les cales, et, au risque de se mouiller les pieds, sur les bancs de galets d'où se retirait le jusant. Pendant que nous montions vers le bourg, les uns nous précédant, les autres suivant la voiture, vers laquelle se tournaient tous les yeux et se tendaient toutes les mains, le cortège ne cessa de grossir.

« En un quart d'heure, nous étions arrivés au centre de l'île. Là, dans une sorte de cuvette assez bien abritée contre les vents violents, qui, l'hiver, passent en grondant sur Bréhat, il y a, autour d'un pré vert qu'encadrent des ormes vigoureux, les principaux édifices qui constituent ce que l'on nomme le bourg : l'église avec son clocher à jour, la mairie, l'école, les deux hôtels, les débits de boissons, l'épicerie, etc. Le couvert était mis dans une grande salle que l'on avait obtenue en retirant la cloison qui sépare d'ordinaire les deux pièces, assez spacieuses, et où se fait la classe, aux garçons d'un côté, et de l'autre aux filles. Le local avait été orné avec goût; des pavillons, des filets, des feuillages cachaient les murs blanchis à la chaux, au-dessus de la place que devait occuper M. Renan. Au centre de la

galerie, un laurier tout entier, comme planté dans la paroi, étendait son feuillage sur la tête de l'hôte aimé; le pied de l'arbuste était caché par un panneau sur lequel M. Georges Landelle avait hardiment brossé un jeune génie qui montrait du doigt l'arbre sacré et indiquait à tous le sens du symbole...

« Après quelque confusion, cent dix personnes (1) finissent par s'asseoir autour de la table, ou plutôt des tables qui, disposées sur les quatre côtés de la pièce, laissent à peine la place nécessaire pour les mouvements des servantes, d'alertes Bretonnes coiffées du bonnet de Bréhat. M. Le Gallou, le maître d'hôtel du *Perroquet gris*, est partout, donnant l'œil à tous les détails du service, affairé, souriant, heureux des compliments et des encouragements que lui adressent les commissaires.

« Voici le menu du déjeuner :

Huîtres de Tréguier
Homards
Poulet froid
Jambon aux œufs
Gigot de pré-salé
Fromage et Dessert
Cidre, Vin rouge et Vin blanc
Café

(1) Citons entre autres principaux convives : Mme Renan; MM. Armez, Le Troadec, députés; Georges Perrot, directeur de l'Ecole normale supérieure; Armand Dayot, Osterlind, Mezzara, Luzel, Georges Landelle, Edmond Haraucourt, Charles Le Goffic, Ary Renan, Le Rochais, Ollivier, Galabert, commissaire de la marine; Boinet, sous-préfet, etc.

« Il peut paraître modeste ! Mais les principaux convives l'avaient trouvé devant eux, encadré dans de charmantes aquarelles dues à MM. Osterlind et Van Haënen, qui représentaient des femmes et des enfants de Bréhat. Et ceux mêmes qui n'avaient pu aspirer à cet honneur se déclaraient fort satisfaits. De six douzaines de homards, au bout d'un quart d'heure, il ne restait que les carapaces...

« Au moment où l'on servait un énorme gâteau multicolore, œuvre monumentale et fort admirée d'un pâtissier de Paimpol, gâteau dont certaines parties avaient, sinon la dureté, tout au moins les tons roses du granit de l'île, le maire de Bréhat, M. Ollivier, se leva, et, en quelques paroles dites avec une chaleur cordiale, souhaita la bienvenue à M. Renan. »

Lorsque Ernest Renan se leva, pour remercier ses amis, il ne se fit pas un silence solennel, comme dans les banquets officiels ; les enfants continuaient à piailler devant la porte et à s'amuser dans la cour de l'école ; les vieilles femmes en coiffes blanches n'arrêtaient pas tout à fait le bavardage incessant de leurs lèvres radoteuses, un vague murmure familier s'élevait de l'assemblée ; — et M. Renan parla à ses amis et anciennes connaissances de Bréhat.

Ce qu'il dit, vous le savez peut-être, car ses paroles ont été conservées. Les voici :

« Quelle joie pour moi, Messieurs, de revoir mon cher Bréhat en aussi joyeuse compagnie ! Voilà près de soixante ans que je vis Bréhat pour la première fois. Ma tante Perrine, la sœur de mon père, si vivante, si

gaie, demeurait là-bas, à Nord-en-Gall. Les familles Ollivier, Guyomard, Barach, Petibon, et aussi le curé d'alors, étaient pour moi pleins de bonté. Dix ans après, le curé ne me comprenait plus beaucoup. Il me voyait lire toute la journée ; il ne savait pas bien où cela me mènerait. Votre île était charmante alors, et ce que je viens de voir tout à l'heure me prouve qu'elle n'en a rien perdu depuis. Les mœurs étaient d'une extrême civilité. C'était, comme dans l'*Odyssée*, l'île des Phéaciens, une Skeerie bretonne : il n'y avait presque que des femmes dans l'île, les hommes étant toujours en mer. Cela avait créé des habitudes de vie tout à fait aimables. La propreté était exquise ; chaque maison était un petit musée, le mari tenant à honneur de rapporter les curiosités des pays où il était allé. Des marins de distinction se prenaient de goût pour l'île, et venaient y mourir.

« Chaque année, je venais ainsi avec ma tante Perrine, qui m'aimait beaucoup, car elle trouvait que je ressemblais à mon père. J'ai formé ici, sur vos rochers, bien des plans, rêvé bien des rêves, dont j'ai réalisé un tiers ou un quart. C'est beaucoup ; je m'estime heureux ; je me place parmi les privilégiés de la vie. J'étais autrefois plus triste qu'à présent, car j'avais peur de mourir jeune (malheur qui, désormais, ne m'arrivera pas), et de ne pouvoir produire au dehors ce que j'avais dans l'esprit. Oh ! certes, si je vivais longtemps encore, j'aurais de quoi faire ; j'ai des projets de travail pour trois ou quatre vies. Je voudrais écrire une histoire de la Révolution française d'une manière qui la présenterait comme un accès de fièvre grandiose, étrange, horrible

et sublime, un acte fondateur, espérons-le. Je voudrais composer une histoire d'Athènes, presque jour par jour; une histoire de la science et de la libre-pensée, racontant la manière dont l'homme est arrivé à savoir comment le monde est fait. Je voudrais écrire une histoire de Bretagne en six volumes. Je voudrais apprendre le chinois et reprendre avec critique les questions relatives à l'histoire et à la littérature chinoises, etc. Je ne ferai rien de tout cela. Mais, après tout, d'autres le feront mieux que moi; j'ai fait ce à quoi je tenais le plus, et peut-être aurai-je encore quelques années pour m'amuser un peu. Je rêve quelquefois comme assez heureuse une période de demi-assoupissement, où, ayant donné ma démission de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, je ne lirais plus que des romans, des romans modernes, le roman du jour. Enfin, je suis heureux d'avoir encore gardé la force de continuer des travaux assez difficiles. Il y a une foule de choses que j'aurais voulu savoir et que je ne saurai jamais. Mais pourquoi reprocher à la nature ce qu'elle nous a refusé? Soyons-lui reconnaissants de ce qu'elle nous a donné. J'ai traversé le monde à un moment intéressant, et, après tout, je l'ai bien vu. L'humanité fera après moi des choses surprenantes, je peux bien me reposer content, durant toute l'éternité. Oui, si j'ai gardé la gaieté, le sentiment du devoir, le vif goût des choses, je l'attribue à la grande bonté que j'ai toujours trouvée autour de moi. Dès ma naissance, j'ai été entouré de gens excellents; notre famille, nos amis avaient pour moi une grande affection; j'étais très aimé

de mes maîtres; mais, ici, je m'arrête... Mes anciens maîtres, de bien honnêtes gens, un peu bornés, ne veulent pas que je parle d'eux : ils se fâchent quand je leur suis reconnaissant. Oh ! je le serai tout de même... Je garderai jusqu'à la fin la foi, la certitude, l'illusion si l'on veut, que la vie est un fruit savoureux. Ceux qui la comparent à la rose de Jéricho, qu'on trouve en la froissant pleine de cendre, mettent leur propre faute sur le compte de la nature. Il ne fallait pas la froisser. Une rose est faite pour être sentie, admirée, non pour être froissée. Il n'y a pas une créature humaine à qui j'en veuille. Les évêques, les curés aussi me disent quelquefois beaucoup d'injures; ils ont tort. A moins que les temps ne changent, ils ne peuvent pas me faire grand mal, et après tout, le mal que l'Eglise peut me faire n'est rien à côté du bien qu'elle m'a fait. Nous autres libéraux, nous ne demandons qu'une seule chose, c'est que chacun ait sa liberté de bâtir à sa manière son roman de l'infini. Tout ce qu'on balbutie, en pareille matière, revient à peu près au même, et se résume à dire que sur ce qui dépasse notre pauvre monde, on ne sais pas grand'chose. A la grâce de Dieu !... Je ne crois pas que le pessimisme fleurisse jamais en Bretagne. Notre vie, notre nature, sont quelque chose de petit, mais d'aimable. Pour moi, j'ai gardé le goût de la vie, c'est une bonne aventure, je ne demanderais pas mieux que de recommencer (1). . . . .

---

(1) La suite a été reproduite dans le chapitre II : *Les Origines des Renan*.

« Merci donc, Messieurs, de la bonne pensée que vous avez eue de m'inviter à cette fête, qui me laissera un délicieux souvenir. Merci, cher Monsieur Dayot, de votre initiative, qui a su grouper ici tout ce que le département des Côtes-du-Nord a de plus éclairé, de plus libéral. Merci, Monsicur le Maire, d'avoir si bien organisé cette fête et de m'avoir réuni à des personnes de ma famille qui me sont chères. D'ici, je vais prendre courage pour courir une nouvelle bordée. Dites cela à nos confrères, dites cela aux candidats, mon cher Perrot. Je vais vivre quatre-vingts ans. Je n'ai pu recueillir qu'un renseignement sur mon grand-père (notre grand-père commun, Maria), qui habitait Tréguier, près du quai, au bas de la rue des Bouchers, une maison qui n'a qu'une fenêtre. Je n'ai sur lui aucun renseignement, sinon qu'il était fort honnête homme, vécut quatre-vingts ans et fut vingt ans sans sortir de chez lui. Je vous assure qu'il ne s'ennuya jamais. Je ne sais si c'est là une perspective réjouissante, si je dois me féliciter de la part qu'on attribue à l'atavisme. Cela me donnerait le temps de lire beaucoup de romans. Ce qu'il y a de sûr, Mesdames et Messieurs, c'est que vous m'avez donné aujourd'hui une bien charmante journée.

« Quel dommage que Loti n'ait pas été des nôtres! Il n'a pu venir cette année. Promettons-nous que l'année prochaine nous lui donnerons, ici ou à Paimpol, un aussi joyeux déjeuner.

« Je bois à la prospérité de notre chère île de Bréhat et à son avenir!... »

« Ce que ne peut rendre cette forme de canevas ou

résumé, ajoute M. Perrot, c'est la bonhomie souriante du débit, cette malice souvent nuancée d'attendrissement, cette ironie voilée qui donnait à toute la causerie je ne sais quelle grâce exquise et familière. Ceux que l'on aurait pu croire les moins préparés à goûter ces finesses paraissaient les comprendre, aidés par le geste et par l'accent de l'orateur. Les délicats étaient sous le charme.

« Quand M. Renan se fut rassis, au milieu des applaudissements, tous comprirent qu'il n'y avait plus place pour de longs discours. M. Le Rochais, maire de Paimpol, but à la santé de Mme Renan; M. Armez, député, fit un compliment; on lut une lettre de Loti, qui exprimait son chagrin que ses devoirs de marin le retinssent dans une autre mer, et un télégramme du préfet s'excusant sur les devoirs de sa charge. L'*Hymne russe* ne pouvait manquer, même à Bréhat; on écouta debout *La Marseillaise*, et on se leva de table vers trois heures. »

La musique de Paimpol, qui prêtait son concours à cette fête de Celtisants, assura le succès des danses bretonnes qui suivirent le banquet, et aussi celui des luttes et jeux, dont Ernest Renan couronna les lauréats, au milieu d'une des plus belles soirées de sa vie.

Après les fêtes, Renan se retira chez des parents; là, dans une simple chambre, il passa doucement la soirée, tandis que le vent du large chantait sa complainte monotone. Sous ses yeux s'étalaient, de père en fils, les portraits de famille : enfants aux cheveux blonds cendrés, matelots vigoureux au cou musculeux encadré

dans le large col, vieux marins aux visages hachés de rides. Avisant, dans un coin, un ancien lit breton, Renan en fit glisser les volets sculptés, et ses yeux étonnés découvrirent une planche couverte de livres... Aucun de ses ouvrages n'y était, ce dont il sourit.

Comme en 1868, le grand Celtisant passa quelques jours à Bréhat, où l'hospitalité lui fut donnée à la fois par Mme Dauphin, sa parente, et par la famille du peintre Mezzara. L'illustre Maître, plus ingambe que jamais, profita de ce séjour pour visiter à pied certains endroits de l'île, et revoir les lieux où il aimait à aller rêver quand il était écolier en vacances. Il reconnaissait ses amis et il les interpellait gaiement. Il déclara même qu'il ne s'était jamais senti plus dispos ; peut-être l'accueil si enthousiaste de la population bréhatine, ce qui l'avait si particulièrement touché, n'était-il pas étranger à ce renouveau de santé chez l'auteur de l'*Histoire du peuple d'Israël*.

Le samedi 12 septembre, à une heure, le vapeur *Lili*, de Pontrieux, vint, tout pavoisé, prendre Ernest Renan et ses amis au Port-Clos, pour faire route vers Perros-Guirec, emmenant aussi jusqu'à la grève de Lenquen, à destination de Rosmapamon, Mme Renan, Georges Perrot, Luzel, Mezzara, Ary Renan, Charles Le Goffic.

Avant son départ de Bréhat, Renan avait adressé au maire de l'île, M. Ollivier, la jolie lettre suivante, inédite :

« Bréhat, 12 septembre 1891.

« Monsieur le Maire,

« Quelle joie ç'a été pour moi de revoir ma chère île

de Bréhat, et de la revoir au milieu d'une si touchante cordialité. Que je vous remercie d'avoir bien voulu présider cette fête, qui me laissera un si précieux souvenir! J'ai retrouvé mon île bien-aimée, telle que je l'ai vue, il y a soixante ans, toujours charmante, souriante et parée de ses grâces naturelles.

« Ayez la bonté, Monsieur le Maire, d'être mon interprète auprès de tous les Bréhatins, pour leur dire combien j'ai été ému de leur accueil et combien je leur suis reconnaissant de leur bonne amitié. Veuillez agréer, personnellement, Monsieur le Maire, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux. Vous m'avez procuré une des plus grandes joies de mes vieux jours. Merci; croyez à mon attachement le plus sincère, à tout mon dévouement (1).

« E. Renan. »

Pendant ses séjours en Bretagne, Ernest Renan s'occupait beaucoup d'archéologie et il aimait à visiter les vieux monuments, les antiques chapelles, comme aussi à recueillir les légendes des vieux saints de l'Armorique. Ses amis Luzel, Quellien et Le Huérou lui rendirent d'agréables services en ce sens.

C'était alors des excursions intimes, non dénuées de charme, et où le célèbre écrivain se montrait véritablement lui-même, dépouillant complètement le grand homme du Collège de France et devenant même encore plus intime que dans les « Dîners celtiques ». Il se dérobait aux siens pour causer aux gens du peuple. C'est

(1) Lettre inédite.

pendant une de ces excursions que M. Le Huérou retrouva, un jour, Renan dans la grande cuisine de son manoir de Kercabin, assis sur une chaise et causant amicalement avec la vieille cuisinière du maître de céans.

— Oh ! laissez-moi, je vous prie, Monsieur Le Huérou ! dit Renan ; je suis heureux, et nous nous entendons si bien !

Il faut dire que les deux vieux conversaient en breton.

C'est pendant quelques-uns de ses séjours à Kercabin, — près Plouëc, — chez ses amis Le Huérou, qu'Ernest Renan, dans des excursions faites à son intention, visita l'église de Runan — « un bijou », disait-il — et le temple de Lanleff.

Mme Renan accompagnait toujours son mari. Luzel, qui était le cousin de M. Le Huérou et aussi un des intimes du Maître, puisqu'ils se tutoyaient, était toujours de la partie. Parfois, des Anglais, admirateurs de l'illustre Trécorrois, et qui faisaient tous les ans le pèlerinage de Rosmapamon, accompagnaient Renan dans ses pérégrinations archéologiques en Bretagne...

X

La mort d'Ernest Renan. — Le Panthéon.

Le séjour annuel de Rosmapamon eut une salutaire influence sur les dernières années d'Ernest Renan...

Cependant l'été de 1892, qui devait être son dernier, fut plus mauvais que les précédents. Nous avons dit comment il souffrait depuis longtemps d'une affection cardiaque déjà ancienne, doublée de rhumatismes (1), de névralgies et d'arthritisme — souffrances qu'il avait l'énergie de vouloir cacher aux siens.

L'hiver, sur la Côte d'Azur, ou le printemps, à Marlotte et à Paris, avaient été plus que mauvais pour l'Administrateur du Collège de France, qui entrait dans sa soixante-dixième année. En pleine froide saison, il avait été pris subitement d'un zona violent, et il disait un jour à un de ses élèves, devenu son ami : « Ce n'est

---

(1) Le rhumatisme de Renan, disent les biologistes, est commun à beaucoup d'hommes de lettres. Quant à sa maladie de cœur, la difficulté de la circulation artérielle qui a produit l'enflure lui fit cet air de prélat onctueux. Sa maladie de vessie est fréquente chez l'homme de pensée qui, trop préoccupé dans ses travaux, travaille sans sortir de sa chambre et sans écouter ses besoins organiques.

pas le *zona*, le mal est plus profond... » Et il n'en parla plus, voulant tromper ses amis et sa propre famille. Aussi n'aspirait-il qu'au moment qui lui permettrait d'aller se reposer à Rosmapamon, en pleine campagne bretonne, et respirer les brises marines de la Manche. Mais c'était, malheureusement, pour faire ses adieux à sa chère Bretagne...

Son grand ami, M. Berthelot, essayait de l'amener à composer avec l'avenir qu'il entrevoyait pour lui :

« Amsterdam, le 8 mai 1892.

« ... La fin de la vie humaine est triste, non seulement par son terme inévitable, que l'on doit envisager avec sérénité, mais surtout par le départ successif de tous ceux qui nous ont aimé, et qui se sont associés à nos pensées et à nos sentiments. Elle l'est encore par ce lot de douleurs qui accompagne la destruction lente de notre organisme; on ne peut mourir tout d'un coup, mais c'est un escalier dont on descend peu à peu les marches pénibles : *via dolorosa*... »

La dernière lettre qu'Ernest Renan écrivit de sa main à M. Berthelot est du 20 juillet 1892 :

« Que nous avons bien fait, cher ami, de fixer, quand nous étions jeunes et entiers, notre philosophie de la vie! Qu'on serait tard pour penser à ces graves choses, au milieu des menaces de la fin et de la crainte d'un déménagement possible. Pour moi, j'ai mes idées arrêtées à cet égard par des entretiens de tous les jours, qui n'ont rien de nouveau pour moi. Finir n'est rien :

j'ai à peu près rempli le cadre de ma vie, et bien que j'eusse encore bon usage à faire de quelques années, je suis prêt à partir. Ce qui est cruel, c'est la tristesse que l'on laisse, c'est le bouleversement que l'on cause dans des vies chères...

« J'envisage absolument comme vous mon état de physiologie générale. Le médecin de Lannion (M. Le Dantec), homme fort sérieux, connaît des cas analogues au mien depuis dix-huit mois (1). La lutte sera par après. Arrivera que pourra. J'utiliserai les retailles de la vie, si j'en ai. Je travaille en ce moment à corriger les épreuves de mes quatrième et cinquième volumes d'*Israël*. Je voudrais bien revoir tout cela. D'un autre côté, si un autre donne les bons à tirer, j'aurai bien quelques impatiences au fond du purgatoire...

« L'acte le plus important de notre vie, c'est notre mort. Cet acte, nous le faisons, en général, dans de détestables circonstances. Notre école, dont l'essence est de n'avoir besoin de se faire aucune illusion, a, je crois, pour cette grande heure, des avantages particuliers.

« Nous n'avons pas encore eu ici le vrai passage de l'été (comprenant août et septembre). Je compte un peu sur ce changement. Les altérations de ma personne sont assez superficielles. J'ai vu quelquefois se faire en moi des modifications aussi fortes que celles qui me rendraient à une bonne santé. En tout cas, je suis content d'être dans ce bon air. Et puis, quelle joie de songer à ces bons amis, qui sont la moitié de notre vie,

(1) Une sœur du couvent de Sainte-Anne.

dans lesquels nous vivons plus qu'en nous-mêmes ! Nous causerons de tout cela, car, en tout cas, je ne crois pas que l'hypothèse d'une fin prochaine soit encore à poser... »

Le terme fatal approchait cependant pour le grand Breton, dont la santé était délabrée par le travail. Le 25 août, M. Berthelot consolait encore son cher ami Renan :

« ... Le mot de Vespasien, je crois, *Laboremus*, et sa volonté de mourir debout, sont notre devoir à tous. En attendant, résistons à la souffrance : c'est encore le procédé le plus sûr que nous ayons pour la diminuer et pour nous maintenir et nous conserver à notre tâche et à l'affection des nôtres.

« Je regrette bien de ne pas être auprès de vous pour causer un peu et pour nous remonter l'un et l'autre : névralgies et gênes ne sont pas maladies mortelles, et nous irons encore quelques années la main dans la main.

« *P.-S.* — Consolons-nous en voyant grandir nos petits-enfants : c'est la seule survivance que nous puissions connaître de science certaine (1). »

La dernière correspondance de Renan à M. Berthelot n'est pas écrite de sa main ; elle fut dictée par lui à son fils Ary. Elle ne devait pas le précéder de beaucoup à Paris :

---

(1) *Correspondance Renan-Berthelot.*

« Perros-Guirec, mercredi.

« Mon cher ami,

« Mal étrange en vérité : depuis sept mois, pas une amélioration, pas une aggravation. Les améliorations jusqu'ici n'ont guère été qu'apparentes, quoique je me croie plus près d'une guérison possible que par le passé; pendant ce temps, grand affaiblissement; état déplorable des voies nutritives. Je vous ai dit ma philosophie à cet égard : oh! qu'on mourrait bien plus tranquillement si l'on était seul, si on ne laissait pas après soi des êtres aimés.

« Ce qui me paraît le plus probable, c'est que dans un mois, à la fin du beau temps en Bretagne, je serai non pas rétabli, mais assez bien pour continuer la vie de convalescent. Rentrer à Paris dans de telles conditions serait, je crois, bien mauvais (et il parle d'un séjour dans le Midi, en demandant des conseils).

« Il est bien entendu que si, au lieu d'être mieux, j'étais plus mal, nous n'irions pas dans le Midi. Dès qu'on est en danger de mort, il faut être chez soi.

« Ce triste état ne m'a pas tout à fait empêché de travailler. Il y avait, dans mon quatrième volume, une hésitation qui aurait rendu la publication difficile sans mes conseils directs : c'est la situation réciproque d'Esdras et de Néhémie, un des problèmes historiques les plus singuliers. Je crois être arrivé à réduire ce chapitre au clair. Il pourra vraiment m'appeler « Benoni » *filius doloris mei*. Oui, j'ai passé de tristes jours; moins tristes ils eussent été, si vous aviez été là près de moi,

Ma femme et mes enfants ont été pour moi d'une bonté extrême et qui m'a consolé. J'espère que ma prochaine lettre vous apprendra que le mieux se continue.

« Croyez, en tout cas, à ma bien sincère amitié.

« E. RENAN. »

Malgré ce qu'il disait, le grand écrivain comprenait que la vie lui échappait. Chaque jour, de courtes promenades semblaient redonner un peu de force au malade, mais il gardait souvent le lit.

Quelques jours plus tard, il eut une terrible crise, une grande syncope. A la suite d'une sortie en voiture, l'auteur de la *Vie de Jésus* avait ressenti de légers frissons; un rhume s'était déclaré, qui dégénéra en congestion pulmonaire, que rien ne put conjurer, et qui se joignit aux douleurs de son ancienne affection cardiaque. On crut que c'était la fin. C'était l'*intersigne* fatal des Bretons. Renan ne s'y trompa pas.

— Ramenez-moi au Collège de France! dit-il à sa femme. Car, homme de cœur et de devoir, il voulait mourir à son poste. Et le Collège de France, dont il était depuis longtemps l'administrateur, où il avait professé une leçon si retentissante, il y a près de trente ans, était pour lui une patrie privilégiée.

Renan quitta Rosmapamon le 17 septembre 1892. Ceux qui l'avaient vu en Bretagne, dans ces derniers jours, ne pouvaient se défendre des plus tristes appréhensions, malheureusement trop tôt justifiées.

Son transport avait été rendu très difficile, et le trajet tellement pénible, que l'on craignait qu'il ne succombât en route. Sa famille l'avait ramené avec mille précau-

tions. Tous l'avaient accompagné : Mme Renan, sa fille, son gendre et son fils Ary...

Le médecin breton de Renan, M. le docteur Le Dantec, nous a dit à ce sujet :

« J'eus en lui le malade le plus patient, le plus docile, le plus résigné. Prévenu par lui qu'il voulait mourir au Collège de France, je dus bientôt déclarer à Mme Renan que le moment approchait ; et cette noble femme, atteinte elle-même d'un mal sans espoir, dut cacher ses larmes pour dire à son mari qu'il était temps de rentrer à Paris. Il reçut cette nouvelle sans se troubler, quoique comprenant bien que c'était l'aveu de sa fin prochaine, et c'est avec le plus grand calme qu'il partit pour Plouaret, où il devait prendre le train de Paris. Il traversa Lannion, où il s'arrêta chez sa parente, Mme Morand, partit pour Plouaret, où il arriva trop tard pour le train du jour, et il dut revenir coucher à Lannion, pour repartir de nouveau le lendemain matin, malgré son état extrême et d'épuisement. Même sa nuit à Lannion avait été atroce, l'ayant passée sur un fauteuil. Il ne proféra pas une plainte !... »

Au retour, le danger paraissait conjuré, et, dès le lendemain de son arrivée, il s'occupa de ses œuvres, de son journal, c'est-à-dire de ses Mémoires, etc. Il ne se faisait aucune illusion et tâchait plutôt de donner de la confiance aux siens. La veille même de sa mort, il disait à sa femme : « Courage, il faut nous soumettre aux lois de la nature dont nous sommes des manifestations : la terre et les cieux demeurent. »

A son chevet se trouvaient constamment les siens,

parmi lesquels son neveu l'astronome Henry Renan; et, en dehors de la famille, MM. Berthelot, Gaston Boissier, etc.

Renan garda sa lucidité d'esprit jusqu'au dernier moment. La veille même de sa mort, il se levait encore, car le mouvement lui était encore recommandé. Il parlait avec autant d'aisance et de clarté qu'il l'avait jamais fait; il trompait les siens, hélas! La nuit, il ne dormait plus; la tête était dans une agitation extrême, et le corps usé par les travaux de l'esprit.

Le mal allait s'aggravant.

— C'est fini! C'est bien fini! disait-il parfois.

Mais son principal souci fut de ne rien troubler dans l'ordre du Collège de France, pas plus que dans l'ordre de sa maison, toujours d'une régularité presque conventuelle. Il fallait que sa mort ne dérangeât rien.

— Il n'y a rien de plus naturel que de mourir. Acceptons la loi de l'univers — disait-il aux siens.

Ou bien, en guise de consolation :

— J'ai fini ma tâche! Je meurs heureux!...

Il pensait à tout et, de longtemps déjà, avait recommandé qu'on ne laissât pas le prêtre approcher de lui. Quelques heures avant sa mort, il dit à M. Berthelot :

— Je suis dans l'état où l'Eglise a coutume de s'emparer des mourants.

Nous sommes heureux de pouvoir publier ici une lettre inédite d'Ary Renan, annonçant la mort et parlant des derniers moments de son illustre père, à sa cousine de Bréhat, Mme Dauphin :

« Paris, mercredi 12 octobre (Collège de France).

« Ma chère Marie,

« Je prends quelques minutes de loisir aux occupations qui m'accablent pour vous écrire. Le malheur, le grand malheur est arrivé tout d'un coup; mais il y avait bien des mois qu'il s'approchait de nous, lentement, invisiblement. Nous avons fait tout notre possible ; nous n'avons rien à nous reprocher; il ne nous reste qu'à pleurer toujours celui qu'on ne remplacera jamais.

« Quand nous avons quitté Perros, nous étions déjà bien inquiets. Le voyage de retour fut difficile. Puis, une fois rentré dans son cabinet de travail et dans sa chambre de douleur, mon père se trouva mieux, plus tranquille, satisfait de retrouver ses papiers, ses amis...

« Déjà nous ne le quittions, ni jour ni nuit, d'une minute. Mais, le 29 septembre, l'état devint bien plus grave ; les médecins nous ôtaient, une à une, toutes nos illusions. Il fallut faire une opération très douloureuse, qui soulagea le malade pendant quelques heures. Les journées, les nuits qui suivirent furent calmes; un peu de sommeil était revenu; les forces baissaient doucement. Notre cher père, qui sans doute voyait la fin venir, nous parlait beaucoup, d'une voix douce et forte; il ne nous parlait pas de lui, mais il nous disait d'avoir courage, d'avoir confiance dans l'avenir. Il nous souriait, nous remerciait...

« Enfin, le dimanche, au point du jour, comme nous

étions rangés autour de lui, nous avons vu sa respiration s'affaiblir, puis cesser, sans mouvement, sans douleur, comme une lampe qui s'éteint (1).

« Jean, Noémi et notre cousin Henry Renan (2) étaient toujours avec nous pour le soigner, le soutenir.

« Notre deuil a été partagé par tout Paris. Nous avons été entourés, aidés, consolés autant que possible par tous ses amis. Le Gouvernement a voulu honorer la mémoire de mon père, et, jusqu'au vendredi, il nous est resté ; nous l'avons veillé jusqu'au jour de la cérémonie, dont la beauté nous était bien indifférente, croyez-le. Mais, du moins, elle a été digne et respectueuse jusqu'au bout.

« Maintenant, nous voici seuls; ma pauvre mère, accablée, se soutient à force d'énergie ; pas un instant, nous ne pouvons arracher notre pensée aux souvenirs; je le suivrai partout; nous vivrons ensemble avec ses souvenirs !

« Ce qu'on n'a pas dit de lui, mais ce que nous savons, c'est combien il était bon, charitable, indulgent, combien il aima les siens. Défendez toujours sa mémoire. A vrai dire, elle ne sera jamais attaquée que par des gens aveugles et méprisables. Restons toujours unis, comptons toujours les uns sur les autres ; telle était sa volonté. C'est encore lui obéir que de rester d'accord et d'agir pour le bien.

---

(1) C'était le 2 octobre 1892.

(2) Fils d'Alain Renan et astronome adjoint à l'Observatoire de Paris.

Qui sait quand nous pourrons nous embrasser? Pensez à nous.

« Faites mes amitiés à tous les gens de cœur qui sont à Bréhat, à tous ceux qui sont simples et bons. Beaucoup de choses affectueuses à Dauphin. Je compte bien vous revoir cette année, je veux dire au printemps ou en été.

« Votre affectionné cousin, Ary RENAN. »

Ernest Renan mourut le 2 octobre 1892.

ACTE DE DÉCÈS D'ERNEST RENAN.

EXTRAIT des minutes des actes de décès de la mairie du Ve arrondissement de Paris.

« L'an mil huit cent quatre-vingt-douze, le deux octobre, à onze heures du matin, acte de décès de Joseph-Ernest Renan, âgé de soixante-neuf ans, membre de l'Institut, Administrateur du Collège de France, Grand-Officier de la Légion d'honneur, né à Tréguier (Côtes-du-Nord), décédé en son domicile, place du Collège-de-France, le deux octobre courant, à six heures du matin, fils de Philibert-François Renan et de Madeleine-Josèphe Féger, époux décédés, époux de Cornélie Scheffer, âgée de cinquante-neuf ans, sans profession, demeurant place du Collège-de-France. Dressé par nous, Charles Gras, adjoint au maire, officier de l'état civil du cinquième arrondissement de Paris, officier d'Académie, sur la déclaration de Cornélis-Ary Renan, âgé de trente-quatre ans, artiste peintre, demeurant place du Collège-de-France, fils, et de Henri-Isidore Renan,

quarante-six ans, astronome de l'Observatoire, demeurant rue Soufflot, 19, neveu, qui ont signé avec nous, après lecture.

« *Signé :* RENAN, RENAN (Henri) et Ch. GRAS.

« Pour copie conforme :

« Paris, le premier octobre mil neuf cent trois.

« *Le Maire,*
« A. MERLÉ. »

Jamais trépas ne réalisa plus complètement les beaux vers dans lesquels le poète dépeint la mort du sage, et du sage et du juste :

Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

L'on apprit son décès avec une sorte de stupeur. En France, comme dans le monde entier, l'on comprenait la perte immense que faisait non seulement la pensée française, mais, à vrai dire, la science humaine.

Il faudrait pouvoir reproduire ce que publièrent alors et depuis les journaux de l'univers, de toute nuance et de toute opinion. Ce serait le véritable « livre d'or » de l'ancien petit élève du Collège de Tréguier. En voici quelques échantillons, cueillis en hâte :

« La mort de Renan laisse une grande place vide dans les lettres françaises, la plus grande depuis la disparition de Victor Hugo. Il a été l'écrivain-philosophe que désirait et qu'appelait la seconde moitié du XIXᵉ siècle. »

Gaston DESCHAMPS (*Le Temps*).

« Un des plus grands écrivains qui aient honoré la France vient de mourir... Renan est plus qu'un écrivain exquis : c'est un grand homme... »

Henri Rochefort (*L'Intransigeant*).

« La vraie puissance de ce merveilleux talent est dans sa douceur, dans sa modestie généreuse, dans l'esprit de véritable charité qui le pénètre et émane de lui. C'est un rare type de penseur. »

George Sand.

« Cher Maître, votre mort n'est pas un deuil national, c'est un deuil humain. »

Salomon Reinach (*La République française*).

« E. Renan a cette supériorité d'avoir été humain. Il a servi l'humanité. Il vivra dans l'histoire. Son idéal nouveau, c'était le beau moral par la science, dans la tolérance. La gloire de ce grand homme est impérissable. »

A. Peyrouton (*L'Estafette*).

« Cette philanthropie souriante n'empêche pas Renan d'être au besoin un lutteur et un combattant ; le parti clérical en sait quelque chose. »

Auguste Vacquerie (*Le Rappel*).

« Nul écrivain, nul historien des temps contemporains ne fut plus discuté, même plus maudit... Mais tous les honneurs l'accablèrent. »

Charles Canivet (*Le Soleil*).

« Renan a eu dix fois moins d'ambition que son génie n'en comportait, et a gagné dix fois moins d'ar-

gent qu'il n'eût été tout naturel et comme forcé qu'il en gagnât... »

Emile FAGUET (*La Revue Bleue*).

« Le pape Pie IX eut un jour un bien joli mot sur Renan. Comme on lui demandait ce qu'il pensait de l'auteur de la *Vie de Jésus :* « Renan, dit le Saint-Père... « quelle belle étoile tombée du Ciel ! »

(*Journal*).

« Qu'on lise cette page de la *Poésie des langues celtiques :* « O pères de la tribu obscure, etc. » Un Méridional n'aura jamais ces élans de mysticisme et d'idéale rêverie. N'aurait-il écrit que ces quatre lignes, M. Renan mériterait presque notre adoration. »

E. LEDRAIN (*Eclair*).

« C'est chose aisée de louer Renan. Sa vie fut celle d'un sage, quelques-uns disent d'un saint. Son génie d'écrivain est presque une magie. Il a versé dans notre langue tout le suc des fleurs de Grèce et de Judée, et jamais poète n'a fait chanter de plus douce musique aux oreilles des hommes. »

Jules DELAFOSSE (*Le Figaro*).

« Nul écrivain peut-être n'a jamais tant occupé, hanté, troublé, ou ravi les plus délicats de ses contemporains... Je suis pénétré de Renan. Nul esprit n'a si puissamment agi sur moi. »

Jules LEMAITRE (*Les Débats*).

« Une des plus hautes intelligences de ce temps s'est éteinte, une force et une grâce de pensée viennent de

disparaître du monde. Ernest Renan est mort hier et il y aura désormais un grand vide parmi les hommes de ce temps... Il a été l'apôtre de la solidarité humaine. »

Gustave GEFFROY (*La Justice*).

« Renan fut avant tout et par-dessus tout un écrivain, un artiste... C'est le Roi du style et le Dieu du Verbe que nous venons de perdre. Quel architecte de la phrase, quel ingénieur du discours ! »

Ed. LEPELLETIER (*L'Echo de Paris*).

« Renan est, certes, la plus grande gloire des lettres françaises... Si Renan était devenu prêtre, comme il en avait le projet au commencement de sa vie, il n'aurait pas mené une vie plus exemplaire ; il n'aurait pas parlé avec plus d'émotion, de tendresse et d'éloquence, de l'Eglise et de ses œuvres... Sa place reste marquée pour l'avenir au premier rang des érudits, des penseurs et des écrivains. »

Jules SIMON (*Le Temps*).

La Bretagne prit aussi sa part du grand deuil qui affligeait les lettres françaises. Qu'il nous suffise de reproduire ce que publia alors un journal breton du pays de Renan :

« S'il est un coin de la patrie française où le deuil du grand esprit qui vient de disparaître doive être plus douloureusement porté, n'est-ce pas le nôtre ? N'est-ce pas dans ce pays de Tréguier et de Lannion qu'il affectionnait tant et que son souvenir illustrera à jamais ?

« Car les grands hommes ont cela de particulier

qu'ils baptisent, en quelque sorte, de leur nom glorieux la terre qui fut l'objet de leur prédilection.

« Dans les siècles qui viendront, deux endroits attireront invinciblement les admirateurs de l'incomparable écrivain dont la pensée planait si haut au-dessus des petits événements de ce monde : Tréguier et Rosmapamon. Tréguier, où il naquit, où il passa sa vie d'enfant; Rosmapamon, le nid de feuillage où il vécut les plus doux moments de ses dernières années (1). »

M. Edouard Lockroy — qui avait fait partie de la première mission en Phénicie d'Ernest Renan et qui eut l'honneur de lui décerner, comme ministre de l'Instruction publique, la plaque de grand-officier de la Légion d'honneur — déclara, dans une interview, que le Gouvernement avait pour devoir de prendre l'initiative de faire des funérailles nationales à Renan, en l'absence des Chambres.

Ce fut l'origine du décret du 7 octobre 1892, que voici :

« Le Président de la République française,

« Sur le rapport du président du Conseil, ministre de l'Intérieur, du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts et du ministre des Finances,

« Décrète :

« Article premier. — Les funérailles de M. Ernest Renan, Administrateur du Collège de France, membre

(1) H. Mauger (*Le Lannionnais*).

de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, seront célébrées par les soins de l'Etat et aux frais du Trésor public. »

Par un second décret, rendu en Conseil d'Etat, un crédit de 10,000 francs fut ouvert au ministère de l'Instruction publique pour ces funérailles.

La carte d'invitation aux obsèques était ainsi conçue :

Obsèques
de
Monsieur Ernest RENAN
Administrateur du Collège de France
Membre de l'Académie française
Membre de l'Académie des Inscriptions
et Belles-Lettres
Membre du Conseil de l'ordre de la Légion
d'honneur
Membre du Conseil supérieur de l'Instruction
publique

—

Collège de France
Vendredi 7 octobre, à 10 heures précises.

Paris et la France savante firent à Ernest Renan les funérailles qu'avaient eues Victor Hugo et Chevreul, et Pasteur depuis. Tout ce que la capitale compte d'illustrations dans les sciences, les lettres, les arts et la politique y assista. La nation y prit part et la Bretagne y fut représentée. Le défilé des obsèques et des délégations dura près de deux heures.

Nous n'avons pas à en parler plus longuement ici. Les admirateurs de l'illustre savant en trouveront un

fidèle récit dans le *Livre d'or de Renan*. Mais nous devons à la mémoire du grand Breton de citer quelques extraits des principaux discours qui furent prononcés, devant son cercueil, à la porte même du Collège de France, qui le connut pendant cinquante ans.

Un des amis intimes de Renan, un illustre Breton aussi, M. Alexandre Bertrand, président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, parla au nom de la savante société, rappelant les grands et érudits travaux de celui qui fut l'âme et le rédacteur du *Corpus inscriptionum* et l'historien d'*Israël* :

« ... Avec Renan, termina-t-il, disparaît l'étoile la plus brillante peut-être de cette pléiade bretonne, l'honneur de la république des lettres : Chateaubriand, Lamennais, Renan. Renan restera une des gloires de la France. Soyons-en fiers. Mais, en disant le dernier adieu à l'homme de génie, au savant éminent, n'oublions pas l'homme de bien. »

M. Gaston Boissier parla au nom de l'Académie française, pour rendre hommage surtout au grand écrivain, qui fut à la fois un philologue et un artiste, un théologien, un poète, un historien, un philosophe, et toujours au premier rang :

« ... Ce qu'il faut le plus admirer, dit-il, dans les tentatives audacieuses de M. Renan, c'est qu'elles n'ont jamais rien coûté à la pureté et à la netteté de son style. Personne n'a parlé de nos jours un français plus savant à la fois et plus simple, plus limpide, plus sincère, à travers lequel s'aperçoit mieux la pensée. Un grand écrivain n'est tout à fait maître de la langue dont

il se sert qu'à la condition de ne pas lui faire violence. Si l'on veut être trop impérieux avec elle, comme un cheval de sang, elle s'effarouche et regimbe. Mais quand on la connaît à fond, qu'on ménage sa nature et ses instincts, et qu'on sait la conduire, elle obéit en esclave et se prête à tout. M. Renan la domine, en la respectant; il n'a jamais eu besoin de la torturer pour lui faire exprimer en perfection les subtilités de ses pensées, les nuances de ses sentiments, les finesses de son ironie; il la plie sans effort à tous ses usages. C'est la langue de tout le monde, et pourtant il excelle à la faire sienne. A tous ceux qui prétendent aujourd'hui que le français est trop pauvre pour rendre leurs impressions et leurs idées, qui veulent l'encombrer de mots nouveaux, qui brisent à plaisir les cadres de notre vieille phrase, je ne vois qu'une réponse à faire : il faut leur demander de lire une page des *Souvenirs de jeunesse* ou des *Dialogues philosophiques*... »

Au nom du Collège de France, M. Gaston Pâris, qui devait lui succéder comme administrateur, parla de l'ancien élève, du professeur et du régent du premier collège de la nation, puis il traça ce délicieux portrait :

« ... Les idées de Renan ont eu bien des adversaires; l'homme n'a eu que des amis. On ne pouvait l'approcher sans l'aimer, sans être gagné par la simplicité de ses manières et de son langage, par son haut sentiment du devoir, par le dévouement exclusif à la vérité que révélaient toutes ses paroles, par la largeur de ses vues et son impartialité sereine dans sa façon d'apprécier les hommes et les choses, par son respect religieux de

la liberté d'autrui, par l'immense bienveillance qui rayonnait de lui. Nous l'avons donc aimé plus que personne, nous qui l'avons connu de plus près et pendant plus longtemps. Il sera toujours présent au milieu de nous, et son esprit, qui est l'esprit même de notre maison, présidera toujours, je l'espère, aux longues destinées qui lui sont encore réservées... »

Nous avons réservé le discours de M. Léon Bourgeois, ministre de l'Instruction publique, qui parla, le premier, au nom du Gouvernement de la République. Tout serait à citer dans ce bel éloge de celui dont la mort est un deuil pour les lettres françaises, pour la science et pour la pensée humaines. Ecoutez la fin de ce beau discours, qui rappelle surtout l'homme à la vie droite et exemplaire, le Breton, apôtre de la vérité :

« ... Sous la verdure merveilleuse, incessamment mouvante aux souffles divers de l'infini, le roc breton se dresse et n'a jamais tremblé.

« Ses ennemis se sont cependant demandé si, dans le domaine des vérités morales, un esprit de cette puissance n'avait pas un devoir particulier?

« Oui, Messieurs, le génie est responsable envers son temps. Je ne crois pas que Renan l'ait jamais oublié. Le vin qu'il a versé à notre siècle est un vin subtil et fort, et quelques-uns s'en sont enivrés. Laissez passer les années et comptez sur ses qualités généreuses. La morale de Renan est en somme une morale d'activité, de courage et de bonté : « Allez, dit-il aux « jeunes gens, allez de l'avant avec courage; allez,

« allez; ne perdez jamais le goût de la vie. Croyez à « une loi suprême de raison et d'amour qui embrasse « le monde et l'explique. Croyez au bien; le bien « est aussi réel que le mal, et seul il fonde quelque « chose; le mal est stérile. » Messieurs, celui-là peut être écouté avec confiance qui prêche la volonté de vivre et d'agir, le devoir de la tolérance, la tendance à la perfection intellectuelle, et la loi de vérité et d'amour.

« Et celui-là doit être salué avec respect s'il a su, comme Renan, faire de sa vie entière un exemple de ses idées. L'unité de son œuvre est égalée par l'unité de son existence. On a demandé où était la certitude de sa doctrine : elle est dans sa belle vie, que, pour obéir à sa conscience, il a deux fois brisée. A vingt-trois ans, le jour où il sentit la raison triompher en lui de la foi, il avait quitté Saint-Sulpice, sa chère maison, et l'avenir assuré; plus tard, avec la même tristesse et la même résolution, il abandonna le Collège de France, qui semblait la demeure nécessaire de son esprit, plutôt que d'incliner son enseignement devant une autorité extérieure. Malgré les lourdes charges de famille, dans l'incertitude du lendemain, il se remit à son travail solitaire, sans hésitation, sans bruit, avec toute sa souriante sérénité.

« Messieurs, le voici mort, mort fidèle à lui-même, dans ce Collège de France qu'il appelait « une institu- « tion laïque et indépendante... un établissement dont « la loi fondamentale est la liberté ».

« Il a été l'un des plus puissants ouvriers de la révo-

lution philosophique qui fera du XIX[e] siècle une des grandes époques de l'histoire des idées.

« Dans cette crise, il a réuni les qualités les plus diverses : la science profonde, la haute moralité et le don de créer la beauté. Il a eu, suivant son mot à l'Académie, « l'amour de la vérité, le génie qui la « trouve et l'art savant qui la fait valoir ». De là l'extraordinaire éclat et l'influence de son œuvre : il a certainement changé quelque chose dans l'état de conscience de l'humanité.

« Messieurs, vous vous rappelez tous les admirables paroles que Renan prononçait, à Tréguier, il y a quelques années, en songeant à l'heure où nous sommes : « Ce que j'ai toujours eu, c'est l'amour de la « vérité. Je veux qu'on mette sur ma tombe : *Verita-* « *tem dilexi*. Oui, j'ai aimé la vérité, je l'ai cherchée, « je l'ai suivie où elle m'a appelé, sans regarder aux « durs sacrifices qu'elle m'imposait. J'ai déchiré les « liens les plus chers pour lui obéir. Je suis sûr d'avoir « bien fait. » Messieurs, c'est parce qu'il a aimé la vérité de cet amour sans partage et sans faiblesse que nous l'honorons aujourd'hui.

« La vie de l'homme est courte, mais la mémoire « des hommes est éternelle. C'est dans cette mémoire « qu'on vit réellement. » La vie qu'il appelait la vie véritable commence aujourd'hui pour Renan. Puisse-t-il demain la vivre glorieusement, à quelques pas d'ici, au sommet de la montagne de la science, dans ce temple où la République veut que dorment côte à côte, entourés de la même reconnaissance, ceux qui ont dé-

fendu l'indépendance de la patrie française et ceux qui ont servi la liberté de l'esprit humain. »

Le conseil des ministres du 7 octobre 1892 décida qu'un projet de loi serait déposé à la rentrée des Chambres en vue de faire transférer au Panthéon les dépouilles mortelles de Renan, Michelet et E. Quinet. En attendant cette translation, l'inhumation des glorieux restes de l'auteur des *Origines du Christianisme* eut lieu dans un caveau de famille, celui de la famille Scheffer, au cimetière Montmartre. Ernest Renan avait dit, en un jour solennel : « Je veux qu'on mette sur ma tombe : *Veritatem dilexi.* » Cela fut même rappelé à ses funérailles par le ministre qui parla au nom du Gouvernement. Nous avons voulu savoir si le vœu du célèbre Trécorrois a été exaucé.

Il n'en est rien. Renan repose toujours au cimetière Montmartre, mais son cercueil occupe une place du caveau d'Ary Scheffer, son beau-père, et c'est le nom seul du peintre renommé qui apparaît au frontispice du monument funéraire, juste au-dessus d'un bas-relief représentant un ange qui pleure, avec cette inscription :

Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés.

Mais le nom du grand penseur breton ne s'y lit pas ; aucun mausolée spécial n'a été construit pour lui, et rien ne rappelle au passant que là repose le doux philosophe... même pas les deux mots : *Veritatem dilexi*, qu'il désirait voir figurer sur sa tombe. La famille

attend sans doute que sa dépouille mortelle soit transférée au Panthéon pour exaucer son dernier vœu...

De son vivant, l'auteur de la *Vie de Jésus* avait rêvé une autre sépulture. « De mes épargnes, disait Henriette à son lit de mort, je veux que tu fasses un caveau de famille. Il faut nous rapprocher, que nous soyons près les uns des autres. La petite Ernestine doit revenir avec nous (1). » Et E. Renan a conservé longtemps cette idée d'être enterré près de sa sœur Henriette. Dans une lettre de Syrie, du 12 janvier 1865, quand il visita, à Amschit, le tombeau de sa sœur, il écrivit, après avoir projeté un monument pour ce caveau :

« ... Du reste, je veux qu'un jour nous soyons réunis. Tout cela n'est à mes yeux que provisoire. Mais qui sait où elle viendra me rejoindre, et si c'est moi qui viendrai la retrouver. » D'autres fois, Renan se demande encore « en quel coin du monde il reposera »...

Ce ne fut que plus tard que l'illustre enfant de Tréguier songea à faire reposer ses os dans sa ville natale, suivant en cela l'usage séculaire du pays armoricain, qui fait ramener sous les ormes du cimetière du village natal les dépouilles des Bretons que la vie en a accidentellement éloignés.

Et son désir a toujours été d'avoir sa tombe à Tréguier, même, si possible, au milieu du cloître, où il avait joué enfant, et à l'ombre de la vieille cathédrale

---

(1) La première fille d'Ernest Renan, qui ne vécut que quelques mois.

qui avait abrité ses jeunes années. Il l'a dit et redit, à Tréguier même et aux Bretons :

« Ah! si elle pouvait être au milieu du cloître!... Mais le cloître, c'est l'Eglise, et l'Eglise, bien à tort, ne veut pas de moi. »

La France, elle, voulut — et elle veut encore — ensevelir Renan au Panthéon. M. Léon Bourgeois, ministre de l'Instruction publique, déposa au Parlement, le 22 octobre 1892, et au nom du Gouvernement, un projet de loi dont voici l'exposé des motifs :

« Le décret du 26 mai 1885, qui a rendu le Panthéon à sa destination primitive et légale, a décidé que les restes des grands hommes qui ont mérité la reconnaissance nationale y seraient déposés.

« Cette disposition s'applique aux citoyens à qui une loi a décerné des funérailles nationales; mais elle peut s'appliquer à ceux à qui les circonstances n'ont pas permis de décerner ces funérailles, et qui, cependant, sont dignes de l'honneur suprême du Panthéon.

« Dans le premier cas, le transfert de leurs restes au Panthéon est une conséquence de la loi qui leur a décerné des funérailles nationales; dans le second, ce transfert doit être ordonné par une loi spéciale.

« Nous avons l'honneur de vous proposer de décider que les restes de Michelet, de Quinet et de *Renan* seront transférés au Panthéon.

« Il n'est pas besoin de longs développements pour justifier cette proposition. Michelet, Quinet et Renan sont trois grands noms de la France du XIXe siècle.

« Nous vous proposons de les associer dans ce su-

prême hommage, parce que, si divers qu'aient été leurs génies, si différentes qu'aient été leurs œuvres, il y a entre eux une communauté impérissable. Tous trois ont été professeurs à ce Collège de France que son fondateur créa pour servir la science libre; tous les trois, ils ont combattu pour l'indépendance de la pensée humaine; tous les trois, ils ont souffert pour elle. »

La presse d'alors ne fut pas toute favorable au projet de mettre Ernest Renan au Panthéon.

« Les siècles seuls peuvent remettre les génies à leur vraie place, abaissant les uns, relevant les autres… — écrivait Sarcey. Voilà Renan. Certes, je le crois un grand homme; c'est un des premiers écrivains, et, je pense, de tous les temps. Je ne referai pas son éloge, mais avouons que, pour mesurer la grandeur exacte d'une gloire, il faut un peu plus de reculée… Voilà pourquoi les gloires littéraires étant sujettes à de tels retours, je souhaiterais qu'on n'octroyât à un écrivain les honneurs du Panthéon qu'après un temps plus ou moins long, qui ne pourrait cependant être moindre que cinquante ans. »

Un gouvernement timoré abonda dans ce sens; il renonça à son projet. Et le grand savant, dont la mort fut une perte pour l'humanité tout entière, attend encore le suprême hommage.

MM. Fournière et de Mahy, en mai 1899, reprirent le projet du Gouvernement de 1892, en y associant le nom de Balzac, mais sans plus de réussite. Il en a été de même de la plus récente proposition de M. Couyba,

du 2 décembre 1902; elle dort toujours dans les cartons du Parlement.

Espérons que la France savante et républicaine n'ira pas jusqu'à imposer à ces quatre célébrités nationales le stage rêvé par Francisque Sarcey, et qu'elle leur décernera, à bref délai, les honneurs du monument élevé aux Grands Hommes. Car si le Panthéon ne devait pas recevoir un mort tel que Renan, il mentirait à sa destination. La translation de ses restes dans ce temple de la gloire terrestre n'indiquera-t-elle pas que l'on a voulu affirmer et honorer le rôle joué par Renan dans l'histoire de la pensée humaine, comme désigner son œuvre parmi celles qui représentent une direction d'idées, une étape accomplie, une ouverture sur l'avenir?

C'est là, au Panthéon, et non dans le cloître de Tréguier, que sa place est nettement indiquée. L'auteur de la *Vie de Jésus* a été un conducteur d'esprits, il a travaillé à l'œuvre commune de l'humanité, et, si la tolérance et la compréhension ne sont pas de vains mots, le suprême hommage à ce grand homme ne sera pas contesté désormais et ne se fera plus attendre...

XI

L'Apothéose en Bretagne.

(La plaque commémorative. — Les rues Renan. — La statue de Tréguier.)

On a souvent rapproché le nom d'Ernest Renan de ceux de Lamennais et de Chateaubriand, qui ont tous aidé à l'illustration et aussi à la gloire de leur siècle. L'on a vu encore, à la distribution solennelle des prix du petit séminaire de Tréguier, du 2 août 1865, Mgr Plantier, évêque de Nîmes, qui la présidait, anathémiser, dans un vibrant discours, à la fois Lamennais — ce « Tertullien tombé », disait-il — et Renan — ce « nouvel Arius » — pour reporter tous ses éloges sur l'auteur du *Génie du Christianisme*.

La Bretagne a donc vu naître les trois hommes qui, depuis Luther et Calvin, ont peut-être le plus remué d'idées religieuses. C'est donc à elle que revenait le droit de tresser la première couronne de l'apothéose de l'ancien petit élève du Collège ecclésiastique de Tréguier, et il est facile de comprendre pourquoi sa ville natale a tenu à se réserver cet honneur. Nous pourrions même ajouter que notre modeste étude aura le mérite de montrer maintenant, jusqu'à l'évidence, les

raisons naturelles de l'érection de la statue d'Ernest Renan à Tréguier.

Lors de sa présidence d'un jour dans la patrie de Saint-Yves-de-Vérité, Mgr Plantier profita de la circonstance pour oser lancer de bien dures paroles contre le plus illustre enfant de la ville dont il était l'hôte. « Cet homme est né dans la cité qui nous entoure, dit-il. Il fut élevé sous le toit qui vous abrite; il a tourné en poisons les sucs vivifiants dont il avait été nourri dans cette maison sainte. A ce nouvel *Arius* qui a déchiré le sein de sa mère, faites effort pour opposer un nouvel Athanase (1)... »

Tréguier, inspiré par l'esprit de tolérance que Renan répandait autour de lui, a su amnistier celui qui était l'objet d'anathèmes de la part des ministres chrétiens, et elle a dédaigné les conseils audacieux de l'évêque contempteur du plus illustre Trécorrois. On ne blesse pas impunément les cœurs bretons en attaquant ceux qui sont leur gloire. La cité du Trécor n'a cru pouvoir mieux répondre à de telles provocations, peut-être renouvelées, qu'en érigeant une statue à Ernest Renan sur l'une de ses places.

Quand la France entière pensait donner le Panthéon pour dernière et glorieuse demeure à l'auteur de la *Vie de Jésus*, alors que lui-même avait souhaité plutôt ardemment l'humble vieux cloître de sa ville natale, les Bretons de Saint-Brieuc eurent les premiers l'idée d'essayer de réaliser d'autre façon le désir de l'illustre Tré-

(1) *Discours de Mgr Plantier.* — Chez Leflem, à Tréguier.

corrois et songèrent à lui élever là son premier monument. Un comité se forma même à cette intention au lendemain des funérailles d'Ernest Renan.

L'idée fut reprise avec plus d'éclat par les *Bretons de Paris* (1), présidés par M. Armand Dayot, inspecteur des Beaux-Arts et Renaniste des plus ardents. Voici la lettre que reçut à ce sujet M. Guillerm, maire de Tréguier :

« Paris, 18 mars 1894.

« Monsieur le Maire,

« Les membres du Comité des *Bretons de Paris* ont l'honneur de vous informer qu'en assemblée générale, tenue le 9 mars dernier, et à l'unanimité des voix, le vœu a été formulé qu'un monument soit élevé à Ernest Renan, dans sa ville natale.

« Espérant, Monsieur le Maire, que vous voudrez bien vous faire leur interprète auprès du Conseil municipal de Tréguier, ils vous transmettent respectueusement ce vœu, et vous prient de lui réserver un accueil favorable et de le faire consacrer par une décision de principe.

« Les membres du Comité des *Bretons de Paris* vous adressent, Monsieur le Maire, l'expression de leurs sentiments de franche sympathie et de cordial dévouement.

« *Signé :*

« Armand Dayot, *président*, inspecteur des Beaux-Arts, chevalier de la Légion d'honneur;

(1) Association littéraire et artistique de Paris, aujourd'hui disparue.

« Charles Le Goffic, *secrétaire général*, agrégé de l'Université;

« Famel, *trésorier*, pharmacien;

« Dr Hélary, *trésorier adjoint;*

« Henry Eon, *secrétaire adjoint*, avocat, rédacteur au ministère de l'Intérieur;

« Le Masson, *secrétaire adjoint*, étudiant en droit;

« Louis Le Picault, *archiviste*, avocat, attaché au contentieux de la Compagnie de l'Ouest;

« Babin, secrétaire de la rédaction des *Débats*; Chabas, peintre; Léon Durocher, homme de lettres; Durand-Tahier, secrétaire général de la Société nationale des Beaux-Arts; Le Fustec, homme de lettres; Pasquiou, avocat; Mordant, graveur; Robert de la Villehervé, homme de lettres, *membres de la Commission.* »

Le maire de la ville de Tréguier répondit en ces termes, le 11 avril 1894 :

« Monsieur le Président,

« Un deuil récent est venu m'empêcher de répondre, avant ce jour, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire à la date du 18 mars dernier, relativement au projet formé par les membres du Comité des *Bretons de Paris* de faire élever à Tréguier une statue à notre éminent compatriote M. Renan.

« J'ai l'honneur de vous faire savoir que mon inten-

tion est, au moment de la session de mai, d'appeler le Conseil municipal à se prononcer sur cette question.

« Veuillez agréer, etc.

« *Signé :* GUILLERM. »

M. Guillerm tint parole, et, dans la séance du 23 mai de la même année, soumit cette proposition au Conseil municipal de la ville de Tréguier. Elle n'aboutit pas. La majorité du Conseil, étant réactionnaire, refusa avec fracas. L'extrait suivant de la délibération n'est qu'un bien faible écho de cette séance orageuse :

Extrait du registre des délibérations.

Séance du 23 *mai* 1894.

« ... Le maire donne lecture au Conseil d'une lettre qu'il a reçue du Comité des *Bretons de Paris*, par laquelle on lui fait savoir que ce Comité a émis le vœu qu'un monument soit élevé à Ernest Renan dans sa ville natale. Le Conseil est d'avis que cette question soit ajournée. »

Cette idée n'était pas mûre; les polémiques étaient d'hier. Il fallait attendre encore. Ce projet ne devait être repris que huit ans plus tard, par les *Bleus de Bretagne*. Il a abouti.

Tréguier commença par honorer son illustre enfant en plaçant une plaque commémorative sur la façade de sa maison natale — et dès que les élections municipales de 1896 eurent amené une majorité républicaine dans le Conseil de la ville.

« Sur la proposition qui lui en est faite par un membre du Conseil municipal, il est décidé qu'une plaque commémorative sera placée sur la maison où est né, à Tréguier, Ernest Renan. Le maire devra, à cet effet, s'entendre avec la famille Renan, qui est propriétaire de la maison.

« Cette proposition a été adoptée par onze voix *pour* et six voix *contre*. Une demande de scrutin public, ayant été faite auparavant par M. de la Baronnais, a été rejetée. » (*Séance du 12 août 1896.*)

Le vieil esprit local trécorrois, avec sa farouche intolérance, et personnifié par cinq conseillers municipaux de la minorité, lança alors dans la presse catholique un petit manifeste, qui ne fut qu'un feu de paille. Cette tentative d'opposition mit surtout en relief l'énergique et louable initiative de M. Jules Guillerm, maire de Tréguier, ainsi que la fermeté de ses amis républicains de la municipalité.

L'inauguration de cette plaque fut fixée au 24 septembre 1896. Il fut décidé que la cérémonie resterait dégagée de tout caractère officiel, et qu'elle conserverait une allure tout intime. C'était le désir de la famille Renan.

Malgré ces restrictions respectables, ce premier hommage de Tréguier à Ernest Renan est à noter, car il permet de mesurer le terrain gagné sur un ultramontanisme peu bienveillant, sur une opposition réelle, par de fermes et courtoises initiatives.

La plaque, en beau granit sombre de Kersanton,

mesure 1 mètre de hauteur sur 0m,70 de largeur. Elle porte cette inscription, en lettres d'or :

Ernest RENAN
de l'Académie française
Administrateur du Collège de France
Ancien élève du Collège de Tréguier
Est né dans cette maison
le 28 février 1823

Puis, à la partie inférieure, encastré dans la pierre bretonne, est un superbe médaillon de bronze où les traits de Renan, ce grand ouvrier de la pensée, sont merveilleusement rendus. Ce médaillon, dû au ciseau du maître Chaplain, était la propriété de M. Ary Renan, dont la piété filiale a bien voulu offrir à la ville de Tréguier ce précieux et si artistique souvenir.

Nous empruntons le récit de cette familiale inauguration à l'un des témoins oculaires, notre excellent confrère, M. Mauger, directeur du *Lannionnais :*

Un premier hommage à Ernest Renan (1).

« Jeudi, a eu lieu à Tréguier, ainsi que nous l'avions annoncé, l'inauguration de la plaque commémorative que le Conseil municipal de Tréguier, par un vote qui l'honore, avait décidé de faire poser sur la maison où naquit Ernest Renan.

« Le rendez-vous était au grand hôtel du quai, et c'est vers quatre heures que les admirateurs d'un des plus puissants esprits que l'humanité ait produits se

1) *Le Lannionnais* du 26 septembre 1896.

sont dirigés vers la modeste demeure où s'écoulèrent ses premières années.

« Là, sur le seuil, se tenait la famille : M. Ary Renan, M. et Mme Psichari et leurs trois beaux enfants.

« Lorsque, autour d'eux, et faisant face à la maison, se furent groupés les nombreux assistants, en tête desquels figuraient M. J. Guillerm, le sympathique maire de Tréguier, et la majorité des membres du Conseil municipal de cette ville, M. Guillerm a pris la parole et a prononcé le discours suivant :

« Messieurs,

« Je vous remercie, tout d'abord, d'avoir répondu à « notre appel.

« La municipalité, en décidant qu'une plaque com- « mémorative serait placée sur la maison où est né « Ernest Renan, a voulu, par là même, reconnaître le « grand savant, le brillant écrivain que l'Académie « française avait jugé digne de participer à ses travaux.

« Elle a voulu qu'avec tous les titres de notre illustre « compatriote, la plaque de granit portât celui d'ancien « élève du collège de Tréguier, comme pour mieux « montrer le chemin parcouru par l'enfant qui étudiait « sur les bancs de bois de Tréguier et qui, de là, arriva « si haut.

« Puisse l'exemple de ses premiers succès à notre « collège faire naître une véritable émulation parmi la « jeunesse studieuse de notre pays.

« Nous avons voulu que le plus humble des passants, « que, plus tard, les générations qui nous succéderont,

« sachent qu'en Bretagne, autant que partout ailleurs,
« on a le culte du souvenir et le don du respect.

« Ceux qui ont fait et feront l'éloge de notre illustre « compatriote n'ont pas et n'auront pas la bonne fortune que j'ai, de parler devant la modeste maison où « naquirent Ernest Renan et sa sœur Henriette. — Henriette Renan! quelques-uns ici, peut-être, se la rappellent; Ernest, en tous cas, appartient à tous. »

« De nombreux applaudissements ont accueilli le discours de M. le maire de Tréguier, auquel M. Ary Renan a répondu dans les termes ci-dessous :

« Monsieur le Maire,

« Je vous remercie des paroles excellentes que vous « venez de prononcer devant notre maison, à la mémoire de notre père. J'adresse en même temps à la « municipalité de Tréguier l'expression de notre gratitude émue pour l'initiative qu'elle a prise il y a quelques semaines. Grâce à votre tact et à votre fermeté, « Messieurs, un grand pas est fait; et cela sera compris, croyez-le, en dehors de nos frontières régionales. Grâce à vous, Tréguier ne sera pas une ville « ingrate, qui ferme les yeux à sa propre gloire : votre « fidèle et intelligent effort nous est allé au cœur, et, « dût votre modestie en être surprise, laissez-moi vous « affirmer que la France libérale vous approuve et « applaudit.

« Vous le voyez, Messieurs, nous n'avons pas voulu « de retards et, comme il s'agissait d'un devoir tout « tracé, nous nous sommes hâtés. Cette plaque de

« granit breton, nous *devions* la sceller ensemble sur « cette pauvre façade. Aujourd'hui, les enfants et les « petits-enfants d'Ernest Renan vous la confient en « toute sécurité. Notre piété filiale est donc en accord « intime avec votre généreuse et touchante pensée. « D'une entente commune, nous avons voulu user de « notre droit en ce qu'il a de plus noble, et notre con- « science est pure comme le fut celle du maître que « vous honorez en ce moment.

« Votre tâche et la nôtre ne se borneront pas là, « d'ailleurs. Il faudra que chacun de nous, pour sa « part, affirme au grand jour, en toute occasion, que la « sérénité et la bonté clairvoyante n'ont pas cessé, jus- « qu'à ses derniers moments, d'être les vertus fonda- « mentales sur lesquelles Ernest Renan a édifié, pour « nous, le monument de sa vie. Ce sera un jeu, pour « ceux qui l'ont connu, que de corriger l'erreur et d'in- « tercepter la légende. Mais, en le faisant, ils aideront « au triomphe de la vérité universelle, qu'il a tant « aimée.

« Nous sommes tous trop fiers pour nous plaire à la « moindre allusion dissimulée. Permettez-moi donc, « Monsieur le Maire et Messieurs, d'espérer tout haut « en l'avenir que nous préparerons ainsi. *Laissez-moi « prévoir publiquement pour Ernest Renan, notre père « et votre grand compatriote, une consécration complète « que sa ville natale sera peut-être la première à lui « donner, et qui nous réunira de nouveau, plus nombreux « et, pour ainsi dire, moins sévères.*

« Ce n'est pas un adieu, Messieurs, que je vous

« adresse ce soir, mais un vaillant et reconnaissant au « revoir! »

« Toutes les mains se sont alors tendues vers M. Ary Renan, qui venait d'exprimer, en si beaux termes, la pensée de ceux au nom desquels il parlait.

« Puis, la plupart des assistants sont entrés dans cette demeure, désormais consacrée, et ont pieusement visité le logis où vécut le petit écolier trécorrois, dont le nom devait faire tant de bruit dans le monde des idées.

« Parmi les assistants qui avaient tenu à honorer, par leur présence, cette grande mémoire, nous avons remarqué MM. Baratoux, maire de Saint-Brieuc; Le Huérou, de Plouec, avocat à Paris; le docteur Baratoux; le docteur Le Rolland, conseiller général, maire de la Roche-Derrien; Le Rolland, maire de Louannec; Pierre Tassel, de Louannec; J. Morand, avocat à Lannion; et parmi les littérateurs et publicistes présents : MM. Anatole Le Braz, Ch. Le Goffic, Jean Ajalbert, Gausseron, directeur de *L'Echo de la Semaine;* Léon Marillier, A. Verchin, etc., etc.

« Le soir, un banquet intime réunissait, au grand hôtel du quai, autour de M. Ary Renan, la plupart des participants de la cérémonie et plusieurs autres amis, que des circonstances indépendantes de leur volonté avaient empêchés d'arriver plus tôt, entre autres, l'honorable M. Le Troadec, député de la circonscription.

« Au cours de la soirée, de chaudes et éloquentes paroles ont été prononcées, de beaux vers ont été dits, et l'on s'est séparé en se donnant rendez-vous, dans

l'avenir le plus prochain, pour une inauguration plus solennelle et, cette fois, plus éclatante. »

Ce n'était que la première étape de Renan dans le Panthéon breton.

Parmi les catégories d'hommages publics que les contemporains aiment à rendre aux plus illustres d'entre eux, l'une des plus communes et la moins dispendieuse consiste à donner leur nom à l'une des rues de la ville ou du village où ils sont nés, ou de la cité qu'ils ont illustrée. Le plus souvent, ces sortes d'hommages sont posthumes; parfois, quelques privilégiés profitent de cette parcelle de la gloire même de leur vivant. Ernest Renan fut un de ces rares favorisés, et même dans la plus grande ville de son pays natal.

Dans une séance du Conseil municipal de Saint-Brieuc, le 11 juillet 1891, et sur la proposition du maire, M. Charles Baratoux, la municipalité briochine décida de donner le nom d'*Ernest Renan* à l'une des nouvelles rues de la ville. Un décret du Président de la République, en date du 3 septembre 1891, vint approuver cette délibération.

Quelques jours plus tard, l'évêque de Saint-Brieuc protestait par la lettre suivante, que nous donnons en entier :

ÉVÊCHÉ
DE SAINT-BRIEUC
ET DE TRÉGUIER

« Saint-Brieuc, 12 septembre 1891.

« Monsieur le Maire,

« J'apprends, par la voie des journaux, que la délibération du Conseil municipal de Saint-Brieuc donnant à

l'une de nos rues le nom de rue *Renan* vient d'être approuvée par un décret du Président de la République.

« Après la conversation que j'avais eue avec vous et à la suite d'un entretien avec M. le Préfet, je m'étais bercé de l'espoir qu'il ne serait pas donné suite à un projet qui causait déjà une juste et douloureuse émotion.

« Trompé dans mon attente, j'ai le devoir, Monsieur le Maire, de me faire l'interprète des sentiments de profonde affliction de tous les cœurs chrétiens, qui souffrent avec leur évêque de l'offense faite à leur foi.

« Agréez, etc.

« † Pierre-Marie,
« Evêque de Saint-Brieuc. »

La presse républicaine des Côtes-du-Nord riposta en félicitant le Conseil municipal de Saint-Brieuc de sa patriotique initiative. « Cette assemblée — dirent les journaux — s'est honorée en rendant un si juste hommage à l'éminent écrivain, qui est une des plus vastes intelligences de tous les temps et l'une des plus grandes illustrations de notre siècle. »

Tréguier suivit plus tard l'exemple de Saint-Brieuc, comme l'avaient fait entre temps les villes d'Issy-les-Moulineaux et de Paris, qui ont maintenant des rues *Renan*.

Lorsque M. Villeneufve demanda au Conseil municipal de Tréguier (séance du 12 février 1898) le changement des noms de deux rues, pour leur donner ceux du comte de la Tour et du docteur Villeneufve, M. Louis Le Gac, fils de l'ancien maire, demanda aussi que « le

nom d'un de nos grands et illustres concitoyens, Ernest Renan, soit donné à une des rues de la ville, surtout à celle dans laquelle se trouve sa maison natale ». Par sept voix contre cinq, le Conseil municipal approuva cette proposition — qui fut ratifiée par le décret présidentiel du 19 septembre 1902.

Toutes ces petites manifestations bretonnes (1) en l'honneur de l'illustre enfant trécorrois devaient naturellement aboutir à sa glorification en plein pays natal.

Devant le premier refus de la ville de Tréguier aux « Bretons de Paris » de placer un Renan en marbre à l'ombre du vieux cloître gothique, où il avait rêvé dormir son dernier sommeil, quelques-uns pensèrent élever sa statue en bronze sur la belle terrasse de Rosmapamon. Le temps et le progrès des idées ont changé tout cela, et c'est sous les ormes de la grande place de Tréguier (la place dite *Levée*), et à deux pas de la fontaine autour de laquelle il joua enfant, que Renan a eu sa première statue.

L'histoire de cette statue mérite d'être écrite. Renan, déjà vieux, eut un jour le vif désir de revoir la cour du

---

(1) Ce livre était écrit quand nous avons appris que M. Camille Pelletan, ministre de la Marine, venait de signer le traité donnant à la Société des Chantiers et Ateliers de Penhoët, près Saint-Nazaire, la commande du plus grand croiseur cuirassé de la marine française. Il sera de 13,500 tonneaux, long de 157 mètres, et sa vitesse atteindra 23 nœuds. N'est-ce pas là encore un judicieux et remarquable hommage breton envers l'illustre Trécorrois, qui, lui aussi, fut fils et petit-fils de braves marins d'Armor!...

petit séminaire de Tréguier, où sa jeunesse avait eu des jours si paisibles :

— Je voudrais, disait-il, je voudrais encore une fois m'asseoir comme jadis, et seulement un quart d'heure, sur l'étroit banc de pierre et considérer les choses qui me furent familières : les murs grisâtres, les allées silencieuses, l'horizon bas et borné.

Nous avons pu reproduire la correspondance échangée entre l'ancien lévite du petit séminaire et le supérieur d'alors. Les portes de la sainte maison ne se sont jamais ouvertes pour Ernest Renan...

Or, ce sont aussi trois autres anciens élèves de cette même école ecclésiastique, trois successeurs de Renan aux leçons de M. Mando, qui ont été les promoteurs du mouvement pour l'érection à Tréguier de la statue qui est l'œuvre du Breton Jean Boucher : MM. Armand Dayot, que nous connaissons déjà; Jules Guillerm, maire de Tréguier, et dont le père fut le condisciple de Renan; Gustave de Kerguézec, conseiller général des Côtes-du-Nord. M. Mando n'aurait-il formé que des élèves rebelles?...

Ce fut le Paimpolais qui commença cette œuvre. Délégué du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts à l'inauguration du monument du général Hoche à Quiberon, — le 20 juillet 1902, — M. Armand Dayot y prononça un magistral discours sur le héros de la Révolution, et il sut y rattacher l'idée d'un monument à élever au héros de la pensée libre, émettant, séance tenante, le vœu qu'un monument fût élevé à Ernest Renan dans sa ville natale.

Voici ses propres paroles :

« ... Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de terminer par un vœu.

« Je n'ai pas reçu mission officielle de le formuler ici, mais je serais bien surpris si M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts — qui m'a fait le grand honneur de me déléguer à cette cérémonie — m'en tenait rigueur. Je crois même pouvoir affirmer — et M. le Ministre de la Marine ne me démentira pas — que le Gouvernement de la République apporterait bien volontiers son utile concours à la réalisation de ce vœu.

« Je souhaite, et tous les *Bleus de Bretagne*, et tous ceux qui pensent librement, le souhaitent sans doute avec moi, que la ville de Tréguier ne tarde pas davantage à élever, elle aussi, une statue à son plus illustre enfant, qui est une de nos gloires nationales les plus hautes, une des lumières les plus brillantes de la pensée humaine : je veux dire Ernest Renan... Il ne faut pas que le bruit des cloches de ses couvents étouffe plus longtemps les appels qui s'élèvent de toutes parts en faveur d'une glorification populaire qui s'est déjà trop fait attendre, car le culte des grands hommes n'est-il pas le fait le plus consolant de l'heure actuelle? Il y a en lui, pour employer la forte expression de Thomas Carlyle, un éternel espoir pour la direction du monde... »

Cette fin du discours de M. Dayot fut saluée de cris mille fois répétés de : « Vive Renan! », car c'était un

vœu naturel et qui répondait à la pensée des innombrables admirateurs de l'illustre écrivain.

L'appel des *Bleus de Bretagne* fut entendu. Même un incident original et très inattendu précipita les événements et fut la définitive impulsion du monument Renan.

Peu de jours après les fêtes républicaines de Quiberon, la *Ligue d'action républicaine des Côtes-du-Nord*, réunie en assemblée générale, émettait le vœu suivant :

« La Ligue émet le vœu qu'une souscription soit ouverte, le plus tôt possible, pour l'érection d'une statue à Renan dans son pays natal. Elle s'associe aux intentions formulées à cet égard par la Société des *Bleus de Bretagne*, à laquelle elle envoie l'expression de sa chaude sympathie. »

Quelques jours plus tard, un autre fait vint encore aider à la réalisation de cette idée de glorification.

Un ami de l'Association des *Bleus de Bretagne*, M. Armand Charpentier, homme de lettres à Paris, fit à Tréguier (1) une éloquente conférence sur ce thème toujours d'actualité : *République et Réaction*. Très généreusement, il provoqua la contradiction. L'un de ses adversaires, un confrère loyal, envoyé par *L'Action libérale*, M. A. Cavalier, se fit remarquer par un réel talent de parole et aussi par l'élévation de sa pensée. Il alla même, dans un large mouvement d'improvisation, jusqu'à s'oublier à faire l'apologie de Renan, et à s'écrier « qu'en élevant une statue à l'auteur de *L'Ave-*

(1) Le 16 août 1902.

nir de la Science, la ville de Tréguier ne faisait somme toute que payer une juste dette de reconnaissance à la mémoire du plus illustre de ses enfants ».

L'élan était donné.

Le Conseil municipal de Tréguier se réunit extraordinairement le 30 août 1902 et décida d'ériger enfin une statue au « Grand Penseur » sur une des places publiques de la ville.

Nous tenons à donner le texte de cette remarquable délibération, d'abord à titre documentaire, puis parce qu'elle honore le maire et la majorité républicaine du Conseil municipal de l'ancienne *Trécorensis :*

Séance du 30 août 1902.

« Etaient présents : MM. Jules Guillerm, maire; Derlot et Bourgeois-Gavardin, adjoints; MM. Le Peltier, Le Gac, Perrot, Le Mével, Guillou, Guézennec, Le Goaster, Oudin, Goarin, Maurice, de Kerguézec, Lerondel, Husson.

« Absent : M. Salpin, excusé.

« M. Maurice est nommé secrétaire de la séance.

« Le maire fait savoir que cette réunion a été demandée par la majorité des membres du Conseil municipal.

« M. Oudin demande qu'il soit donné lecture des noms. Le maire répond que tous sont présents, prêts à confirmer ses déclarations; que, du reste, si ces explications ne lui suffisent pas, l'article 47 de la loi municipale lui confère le droit de provoquer, quand il le juge utile, des réunions du Conseil,

« Le maire prend ensuite la parole en ces termes :

« Messieurs,

« Quelques personnes ont paru s'émouvoir, parmi « elles plusieurs membres du Conseil, de paroles pro- « noncées au cours de la réunion publique et contra- « dictoire du 16 août dernier.

« Il nous a été donné, au cours de cette réunion, « d'entendre un des orateurs envoyés là pour réfuter « notre sympathique ami M. Charpentier; il nous a été « donné, dis-je, d'entendre un orateur catholique et « chrétien faire l'apologie d'un des enfants de Tré- « guier, Ernest Renan.

« A vrai dire, Messieurs, nous savions que tôt ou « tard, quelle que pût être la composition de notre « assemblée municipale, elle aurait, sinon à rendre et « payer un tribut d'admiration à Ernest Renan, qui est « considéré à juste titre, dans le monde entier, comme « un des Français les plus illustres du XIX[e] siècle, et « que tous saluent du titre d'apôtre de la tolérance, « tout au moins à se prononcer à son sujet.

« Cette réunion a été provoquée, ai-je besoin de vous « le dire, sur une proposition déjà ancienne, qui émane « des « Bleus de Bretagne », et aussi par plusieurs « d'entre nous, qui vous demandent de vouloir bien « mettre à la disposition d'un comité, qui sera ulté- « rieurement constitué, un emplacement que vous « voudrez bien désigner.

« Vous aurez donc à vous prononcer à l'instant et à « dire si vous consacrerez par vos votes une idée qui « est mûre et que nous ne pouvons plus ajourner.

« Je vous prie, en conséquence, de vouloir bien décider si, oui ou non, un grand Académicien, un ancien « Directeur du Collège de France, un grand savant qui « a été honoré de l'amitié et qui a eu des relations « avec toutes les sommités du monde entier, est digne « d'avoir sa statue sur une des places publiques de sa « ville natale. »

« Il est ensuite donné lecture d'un vœu conçu en ces termes :

« Le Conseil municipal, considérant :

« 1° Qu'il est de son devoir de rendre un public « hommage à la grande mémoire d'Ernest Renan, qui « restera un des écrivains et un des penseurs les plus « illustres du monde ;

« 2° Qu'il importe de réparer l'injuste ostracisme « dont l'apôtre de la tolérance a été si longtemps frappé « sur le sol de sa patrie bretonne ;

« 3° Qu'il est de son devoir d'accepter les proposi- « tions qui lui ont été faites par les comités centraux, « d'ériger gratuitement une statue du grand penseur « sur une des places de Tréguier ;

« Décide :

« Qu'un emplacement sera choisi pour l'érection de « cette statue, d'un commun accord entre les comités « centraux et le comité local ;

« Que ce comité local sera immédiatement cons- « titué ;

« Qu'un appel sera fait au concours du gouverne- « ment de la République. Décide en outre que le nom

« de rue Renan sera donné à la rue dans laquelle est
« né l'illustre enfant de Tréguier. »

« Ce vœu, mis aux voix, est adopté par onze voix contre cinq.

« M. Guézennec communique ensuite au maire une protestation signée de MM. Le Goaster, Guillou, Guézennec et Oudin, conseillers municipaux.

« Cette protestation, dont il est donné lecture, est conçue comme suit :

« Les soussignés, membres du Conseil municipal de
« Tréguier, considérant :

« 1° Que si Renan fut un grand littérateur, son
« œuvre philosophique a été démoralisatrice, négative
« et stérile ;

« 2° Que son attitude toujours antipatriotique le fut
« particulièrement lors de l'invasion allemande (1) ;

« 3° Qu'il fut sous tous les pouvoirs courtisan du
« Pouvoir ;

« Protestent énergiquement contre la glorification
« de sa mémoire, regarderaient comme une provoca-
« tion aux sentiments religieux du pays l'érection de

---

(1) E. Renan a répondu à ces propos mal rapportés par le *Journal des Goncourt*, et exagérés encore, et perfidement depuis, dans une lettre adressée à ce sujet à son cousin de Lannion, M. Morand, avocat : « Ah ! mon cher cousin, que je vous sais gré de vous indigner pour moi, en ce temps de mensonge, de commérage et de faux racontars ! Tous ces récits de M. de Goncourt sur des dîners dont il n'avait aucun droit de se faire l'historiographe sont de complètes transformations de la vérité. Il n'a pas compris et il nous attribue ce que son esprit, fermé à toute idée générale, lui a fait croire entendre... » (*Le Lannionnais.*)

« sa statue à Tréguier, et réclament l'insertion au « procès-verbal de la présente protestation. »

« Le maire donne ensuite lecture d'une lettre qu'il a reçue de M. le Curé. M. de Kerguézec en demande l'insertion au procès-verbal, et sa demande est adoptée. »

Nous donnons cette lettre de protestation, à titre de document :

« Monsieur le Maire,

« Le bruit s'accrédite en ville que votre Conseil municipal doit se réunir demain 30 août, à l'effet de voter l'érection d'une statue à Renan et de donner son nom à l'une de nos rues.

« Si la chose est vraie, il est de mon devoir de protester contre un tel projet. Je le fais ici et je le ferai publiquement dimanche, en chaire.

« Je crains, Monsieur le Maire, que cette glorification du plus grand insulteur du Christ, du blasphémateur défroqué qui, comme Judas, s'est enrichi en trahissant son Dieu et qui est mort dans la fange; je crains que cette glorification, dont votre Conseil et vous aurez été la cause, n'attire quelque fléau sur la ville. Je crains qu'elle ne rende votre nom et votre administration odieux à tous les chrétiens, pendant que le souvenir en restera.

« Dieu est patient sans doute, mais parfois il se lasse et se venge de ses insulteurs.

« Ne pensez-vous pas, Monsieur le Maire, que la rue qui portera le nom de l'apostat deviendra odieuse et que personne ne voudra l'habiter?

« Pour mon compte, je vous assure que, de mon vivant, jamais aucune procession n'y passera, que jamais le Saint-Sacrement ne sera porté sur une place où trônera son insulteur.

« Ce qu'il y a de mieux à faire pour Renan, c'est de le laisser dans l'oubli. En le glorifiant, on augmente ses souffrances, s'il est tombé à gauche dans l'éternité.

« On vante son style, on admire son talent littéraire, mais sa doctrine n'en est que plus perfide. Le poison que l'on vous présente sur un plat d'or n'en est pas moins dangereux que présenté sur un plat de terre.

« Ces réflexions, Monsieur le Maire, je vous les adresse sans aucune acrimonie. Je n'en ai contre personne. Je veux seulement remplir mon devoir de prêtre et empêcher un grand scandale.

« Veuillez agréer, etc. LE GOFF,

« *Grand vicaire, archiprêtre.* »

La séance est ensuite levée.

M. Guillerm, maire de Tréguier, répondit une lettre très digne au curé de Tréguier, disant « qu'il ne s'attendait pas à le voir s'occuper d'une affaire qui relève exclusivement des autorités civiles. La commune est dans son droit en honorant l'un des fils du pays qui l'ont illustré le plus. On ne comprend pas, par suite, que le clergé s'immisce dans cette affaire (1) ».

La ville de Tréguier a voulu réserver à son illustre

(1) Voici, à titre de document, la lettre de protestation qu'écri-

enfant un emplacement et un cadre dignes de sa gloire, et elle s'en est dessaisie pour lui.

Voici les extraits de ces délibérations :

Extrait de la délibération du Conseil municipal de Tréguier (20 février 1903).

« M. de Kerguézec donne lecture de la proposition suivante :

« Le Conseil municipal,

« Confirmant sa délibération du 30 août 1902, aux « termes de laquelle il a accepté la proposition qui lui « était faite par le Comité de la statue de Renan, « d'ériger cette statue sur une des places de Tréguier;

« Considérant qu'il importe de déterminer l'empla- « cement sur lequel sera élevé ce monument; que,

---

vit aussi alors l'évêque de Saint-Brieuc. Ce n'est que l'aggravation de sa précédente, à propos de la rue Renan, de Saint-Brieuc :

« Saint-Brieuc, le 2 septembre 1902.

« Cher et vénéré Archiprêtre,

« J'apprends aujourd'hui, par votre lettre du 1er septembre, que le Conseil municipal a voté l'érection d'une statue à Renan sur la grande place de Tréguier.

« Je veux croire que ce projet ne sera pas réalisé et que la ville de saint Yves restera fidèle à ses glorieuses traditions et à sa foi.

« S'il en était autrement, je me verrais obligé de supprimer le pardon et la procession du 19 mai.

« L'auteur de la *Vie de Jésus* est un renégat, un impie, un blasphémateur. Lui élever une statue serait un sacrilège contre lequel je protesterais avec énergie, au nom de la Bretagne, de la France et de tous les pays chrétiens.

« Agréez, cher et vénéré Archiprêtre, l'expression de ma sympathie et de ma douleur. † PIERRE-MARIE. »

« après accord entre le Comité central et le Comité
« local, ainsi qu'il est prévu dans la délibération pré-
« citée, l'emplacement choisi est la place plantée, dite
« *La Levée;*

« Délibère : La statue de Renan sera érigée sur la
« place plantée, dite *La Levée.*

« La Ville abandonne en toute propriété à l'Etat le
« terrain nécessaire, pour être affecté perpétuellement
« au monument, dont l'inauguration aura lieu dans le
« courant de l'année, ou à toute autre époque.

« M. le Maire est chargé de poursuivre auprès de
« l'autorité judiciaire l'exécution de la présente déli-
« bération. »

« M. Guézennec fait observer qu'ayant toujours été opposé à l'érection de la statue de Renan, il proteste spécialement contre l'emplacement choisi dans le voisinage de l'église.

« La proposition, dont M. de Kerguézec a donné lecture, mise aux voix, au scrutin secret, donne les résultats suivants :

« Pour : 12 voix; contre : 3 voix. Le Conseil a adopté. »

Dans une seconde séance, le 30 mars 1903, le Conseil donnait toute la place Levée à l'Etat. Voici le texte de cette délibération :

Extrait de la délibération du Conseil municipal de Tréguier (30 mars 1903).

« Afin de bien préciser le caractère de la délibération par laquelle le Conseil municipal, dans une séance

précédente, a fait abandon à l'Etat de l'emplacement nécessaire pour élever une statue à Ernest Renan sur la place du Centre (dite La Levée), le maire demande au Conseil de vouloir bien faire l'abandon à l'Etat de la *Levée* tout entière, mais sous cette réserve que la Ville continue, comme par le passé, à en avoir la jouissance gratuite et libre disposition, pour la tenue de ses marchés, etc., et qu'elle pourra encore faire construire (au-dessous du sol) d'autres réservoirs d'eau, en supposant que le réservoir actuel devienne insuffisant. *(Adopté.)* »

Un arrêté préfectoral du 14 avril 1903 approuva, pour qu'elles reçoivent leur exécution, les délibérations du Conseil municipal de Tréguier, concédant à l'Etat, à perpétuité, l'emplacement dit « La Levée », situé sur la place du centre de cette ville, et là où a été édifié le monument Renan. Il fut ratifié, le 4 mai suivant, par un décret présidentiel.

Ce décret, rendu sur la proposition du président du Conseil, vu l'ordonnance du 1er juillet 1816, vu la délibération du Conseil municipal de Tréguier, vu l'arrêté du préfet des Côtes-du-Nord, est ainsi conçu :

« Article premier. — Est autorisée l'érection à Tréguier d'une statue de Renan sur la place plantée dite « La Levée », concédée à l'Etat, en vertu des délibérations et arrêtés du 6 juillet.

« Art. 2. — Le président du Conseil est chargé de l'exécution du présent décret.

« *Signé :* Loubet. »

Les *Bleus de Bretagne* vinrent aider, sur place, la mu-

nicipalité trécorroise pour la réussite de l'œuvre dont ils avaient fait renaître l'idée. Le 26 octobre 1902, une intéressante conférence de M. Anatole Le Braz, sur Ernest Renan, eut lieu à Tréguier, sous la présidence de M. Paul Guieysse, député et président des *Bleus de Bretagne*. M. Guieysse était accompagné de nombreuses notabilités littéraires et politiques.

M. Le Braz, enfant de Tréguier, magnifia éloquemment le plus illustre de ses concitoyens. Sa conférence compléta la précédente de M. A. Charpentier; elle eut aussi pour but de constituer les comités du monument Renan, chargés d'organiser la souscription publique qui a si bien réussi.

Ces comités, qui ont agi parallèlement pour le succès de l'entreprise de juste glorification, étaient au nombre de trois :

1° Le Comité local, présidé par M. le Maire de Tréguier et où figurent les noms de MM. Le Troadec, député de l'arrondissement, de M. Edmond Robert, préfet des Côtes-du-Nord, de M. de Kerguézec, conseiller général, de M. le général Passerieu, commandant le 10e corps, de M. le Premier Président de la Cour d'appel de Rennes et de M. le Recteur de l'Académie de Rennes, etc. ;

2° Le Comité central, composé des membres de l'Association des *Bleus de Bretagne*, dont M. Paul Guieysse, député du Morbihan, ancien ministre des Colonies, est président, et dont MM. l'amiral Réveillère et Th. Ribot (de l'Institut) étaient les présidents d'honneur ;

3° Le Comité de patronage (comité international), dont le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-

Arts avait accepté la présidence d'honneur, et M. Berthelot, le vieil ami de Renan, sénateur, ancien ministre des Affaires étrangères, membre de l'Académie française, la présidence effective.

Ce comité comprenait près de deux cents membres, choisis parmi les plus hautes illustrations des lettres, des sciences, des arts, de la politique...

La souscription Renan a eu un immense succès, aussi bien en Bretagne et en France qu'à l'étranger. L'on a même vu de simples journaux bi-hebdomadaires des Côtes-du-Nord recueillir, presque sou à sou, plus de 4,000 francs. Ce beau résultat nous a permis de constater un fait bien rare dans l'histoire des monuments commémoratifs, c'est que la statue a été votée, exécutée, souscrite et inaugurée dans l'espace de moins d'un an, — dix mois seulement après la constitution des comités, — et cela malgré quelques contradictions aussi peu résistantes d'ailleurs que retentissantes.

Il nous serait agréable de citer les noms des principaux souscripteurs : ils se comptent par milliers, surtout de petites gens de Bretagne. Voici les noms des plus en vue, parmi ceux qui ont envoyé de belles lettres d'adhésion, que le *Livre d'or de Renan* (1), publié récemment par M. Armand Dayot, a recueillies et autographiées :

MM. Sully-Prudhomme, Anatole France, Jules Claretie, Gaston Boissier, Pierre Loti, Ludovic Halévy, Rostand (de l'Académie française), Emile Deschanel, Gas-

(1) Chez Joanin, éditeur à Paris.

ton Pâris, Perrot, A. Carnot, Henry Roujon, Levasseur, Lafenestre, Louis Havet, Gabriel et Henri Monod, Croiset, Liard, Bayet, Gréard, Réville, Izoulet, Michel Bréal, Berger, Reclus, Richet, Pozzi, Painlevé, H. Poincaré, etc. (de l'Institut et du Collège de France), Waldeck-Rousseau, Jaurès, Ribot, Barthou, Millerand, Viviani, Poincaré, Delpech, Ranc, Jonnart, Georges Clémenceau, A. Briand, Edouard Lockroy, de Pressensé, Doumer, S. Pichon, Léon Bourgeois, Henri Brisson, Coulon, etc. (hommes politiques), Emile Zola, Paul Hervieu, Paul et Victor Margueritte, Abel Hermant, Brieux, Fernand Vandérem, Aulard, Cormon, Gérôme, A. Besnard, Paul Meurice, Maurice Montégut, Hébert, Bonnat, Massenet, Bouchor, Debussy, Bruneau, Charpentier, J.-P. Laurens, Marqueste, A. Lenoir, Frantz Jourdain, E. Haraucourt, etc. (hommes de lettres et artistes).

Puis, parmi les lettres d'adhésion venues très enthousiastes de l'étranger, nous relevons les signatures d'Ibsen, de Mommsen, de Bjœrnstjern-Bjœrnson, de Georges Brandès, de G. Hauptmann, de Mæterlink, de Camille Lemonnier, d'Emile Verhaeren, de Constantin Meunier, de Charles Ritter, de Palamas, de Constantin Dissescou, de Bovio, de Massarani, d'Etchegarray, d'O. Picon, de Perez-Galdos, de Blasco-Ibanez, de Van Hamel, de Georges Meredith, de Salmeron, de Luis Morote, de Canalejas, d'E.-W. Longfellow, de John Rhys, de Van der Wyck, d'E. Vandervelde, d'Hector Denis, de sir F. Pollock, etc.

Tels sont les principaux chefs de file des cohortes

qui se sont unies étroitement pour rendre le suprême hommage du bronze au génial Breton que fut Ernest Renan.

Son monument est l'œuvre d'un jeune sculpteur breton de grand talent, M. Jean Boucher, qui a obtenu simultanément la première médaille et le grand prix du Salon de 1901.

Sur le socle de la statue, dû à M. Nénot, architecte, on lit, en lettres d'or :

Ernest RENAN, né à Tréguier,
le 27 février 1823 (1).

Puis ces belles phrases, extraites des œuvres de Renan :

On ne fait de grandes choses qu'avec la science et la vertu.
La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne.
L'homme fait la beauté de ce qu'il aime et la sainteté de ce qu'il croit.

Ce n'est pas là, certes, le Renan dans la force de l'âge, le lutteur de l'époque de la *Vie de Jésus;* mais c'est le penseur-écrivain, parvenu au terme de sa glorieuse carrière, devenu le Directeur du Collège de France, le membre de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et aussi le grand-officier de la Légion d'honneur, membre du Conseil de l'Ordre. C'est celui que nous avons connu, le Renan qui fut l'idole des Celtisants, aussi le sage déjà entré dans l'immortalité...

---

(1) Nous avons déjà dit qu'il y a là une erreur et que Renan est né le 28 février. Nous espérons que cette date sera rectifiée.

Il est assis sur un banc rustique, comme naguère à Rosmapamon, dans la pose abandonnée qui lui était si familière. Il a gardé son sourire bienveillant, relevé d'un reflet de cette malicieuse ironie que les bustes de Bernstamm et de Saint-Marceaux avaient déjà indiquée. Les pieds perdus dans les bruyères et les ajoncs fleuris, dans les landes d'Armor, où courent encore les légendes du passé, il semble rêver à nous ne savons quelle « Atlantide » disparue...

Derrière lui se dresse un personnage mythique, Pallas Athéné, la déesse de la Raison et de la Sagesse antique, à qui il adressa la sublime *Prière sur l'Acropole*, et qui s'apprête à couronner de laurier le Celte glorieux qui fut son plus grand et fervent disciple...

Dans l'ordre rationnel des choses, Ernest Renan avait été le premier au collège de Tréguier avant d'être le premier du Collège de France ; il devait donc être au Panthéon breton avant d'avoir sa place au Panthéon que la Patrie reconnaissante a destiné à ses grands hommes...

La France savante et littéraire, par ses plus hautes illustrations ; la nation entière, par les chefs de la démocratie ; la Bretagne, par ses poètes, ses bardes et ses représentants ; toutes ont voulu se grouper pour donner un témoignage d'admiration et de sympathie à l'un des plus grands génies de l'humanité. C'est bien là l'hommage rêvé par lui, celui que le monde entier avait déjà décerné à Renan et que, seul, son pays natal lui avait jusqu'alors refusé...

XII

Inauguration de la statue et le « Pardon » de Renan.

Le 13 septembre 1903 restera comme une des grandes dates historiques de la Bretagne nouvelle, comme il a été une journée triomphale et même d'apothéose pour Ernest Renan, en tant qu'ouvrier du progrès de la pensée libre.

Les historiens futurs, ou les biographes du célèbre écrivain, pourront facilement en analyser les phases, en redire tous les détails — d'ailleurs notés par une soixantaine de reporters. Mais aujourd'hui que Renan n'est plus, quelle plume pourrait rendre l'irrésistible élan des foules, ou serait capable d'exprimer d'une façon aussi vraie que saisissante cette poussée incomparable de Bretons, assoiffés de progrès social et de tolérance, avides d'idéal et de justice, affamés de lumière et de raison, et venant acclamer celui qui en fut l'apôtre? Tous inconnus les uns des autres, mais groupés pour un même but, unis par les mêmes pensées, ils ont bravé les intempéries de la saison et les sarcasmes de l'intolérance, pour venir s'entasser, par milliers, dans

la vieille cité monacale de Tréguier, afin d'aider, chacun pour leur part, à rendre un plus éclatant hommage au Breton illustre qui fut un « torpilleur » à sa manière, qui porta le coup fatal aux préjugés du passé et aux superstitions du fanatisme, élargissant de cette façon le grand domaine de la raison humaine. Qui saura dire cet incomparable élan de foi et d'amour vers Renan?...

Cette grande journée de Tréguier comptera encore dans les annales de la Bretagne à un autre titre. Elle montrera les rapides progrès moraux de ses enfants au début de ce siècle. Naguère encore, Renan était considéré partout, nous l'avons dit, dans son pays natal surtout, comme l'*Antechrist*, quelque chose de pis que le « diable ». Cela n'est déjà plus, et l'heure de la justice immanente a sonné pour le grand Calomnié qu'il fut. L'érection de sa statue de Tréguier en est la preuve. Ceux qui ont connu les actes d'intolérance du passé à son égard, et qui ont assisté, le 13 septembre 1903, aux fêtes données en son honneur par sa ville natale, pourront comparer les faits et juger du progrès réalisé...

L'acte de tardive réparation qui s'est accompli a dépassé en éclat toutes les espérances des « Renanistes ». Aussi faudrait-il savoir décrire, comme il le mérite, l'enthousiasme de ces vrais pèlerins laïques, accourus de tous les coins de la région, comme s'ils venaient à la première grande fête nationale du pays armoricain.

Certes, les Félibres de l'Ouest voudront chanter cette journée, où le sentiment populaire s'est manifesté si spontanément en glorifiant la République, et où les

lettrés eux-mêmes nous ont donné comme un concert fait pour charmer tous les délicats...

Malheureusement, ici, nous ne pouvons donner qu'une faible idée de tous ces témoignages de respect et d'affection que la Bretagne et la France ont prodigués au Maître. Nous nous bornons donc à résumer très brièvement ce qui a trait uniquement à l'inauguration de la statue d'Ernest Renan — sans pouvoir parler même de la fête de la veille, celle des « Bleus de Bretagne », pourtant les promoteurs de la statue de Tréguier.

Ainsi que pour tous les grands *pardons* de Bretagne, la matinée de ce dimanche de septembre, si pluvieux, mérite pourtant d'être décrite. Du plus grand matin, toutes les routes du pays du Trécor étaient sillonnées par des gens endimanchés, voyageant isolément ou par groupes, marchant sans s'arrêter, du même pas infatigable. Pour tout dire, c'étaient les dévots de Renan et de là Pensée libre, s'acheminant vers la ville qui a élevé une statue au plus illustre de ses enfants, allant tous en hâte à la grande fête où les « Bleus de Bretagne » les avaient conviés.

La vieille cité trécorroise, en tout temps si paisible, fut bientôt trop petite pour contenir ses milliers et ses milliers de visiteurs d'un jour. Elle leur réserva quand même le bon accueil traditionnel, se gênant pour faire place à ses hôtes, s'honorant enfin vis-à-vis d'eux par une hospitalité cordiale et sympathique, digne d'être citée.

Nombre de ces manifestants libres et pacifiques

étaient arrivés à Tréguier la veille. De ce nombre, M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique. M. Combes, président du Conseil, couchait, lui, à Pontrieux.

Le lendemain, sur les dix heures, alors que la foule des « Bleus de Bretagne » et des admirateurs de Renan se pressait déjà autour de sa statue, sur la grande place, les autorités présentes à Tréguier se joignaient à M. le Ministre de l'Instruction publique, au Comité des « Bleus de Bretagne » et à la municipalité de Tréguier, pour aller au-devant du chef du Gouvernement, qui arrivait en landau par la route de Pontrieux, avec MM. le général Passerieu, commandant le 10e corps d'armée, Edmond Robert, préfet des Côtes-du-Nord, et Cocard, maire de Pontrieux.

MM. Berthelot, l'illustre savant, et le plus vieil ami de Renan; Henri Brisson; les députés Armez, Baudet, Le Troadec; de Kerguézec, conseiller général, etc., se joignent au groupe qui accompagne M. Chaumié, quand il reçoit M. Combes, et à qui, tous, le maire de Tréguier en tête, souhaitent la bienvenue.

Le cortège se dirige ensuite, à pied, sans escorte, du côté de la grande place, par devant l'hôpital et les rues pavoisées, où de multiples et larges banderoles aux inscriptions de : « Vive Combes! Vive Chaumié! Vive Berthelot! Vive Renan! Vive la tolérance! » flottent sous la pluie fine, qui tombe sans cesse, mais qui ne refroidit pas le zèle des admirateurs de Renan.

D'immenses acclamations saluent encore les ministres quand ils prennent place sur l'estrade officielle,

placée auprès de la statue. Là, se trouvent déjà M. et Mme Jean Psichari et leur famille. M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique, préside la cérémonie d'inauguration. M. Combes et Mme Psichari sont à sa gauche, MM. Berthelot et Anatole France à sa droite. Remarqués encore sur la tribune et autour du monument :

M. et Mme Psichari et leurs charmants enfants; Mme Maria Dauphin et le capitaine au long cours Jean Renan; MM. Paul Guieysse, Armand Dayot, le contre-amiral Réveillère, du Comité des « Bleus de Bretagne »; le général Passerieu; les députés Le Troadec, Armez, Baudet, Le Bail, Cloarec, Henri Brisson, de Pressensé; Mmes Armand Dayot et Guillerm; Edmond Robert, préfet des Côtes-du-Nord; Jules Guillerm, maire de Tréguier; Roujon, directeur des Beaux-Arts; Chapsal, représentant de M. le Ministre du Commerce; Gabelle, représentant de M. le Ministre des Colonies; De Monzie, chef du cabinet de M. Chaumié; Gustave de Kerguézec, conseiller général de Tréguier et commissaire exécutif du Comité du monument Renan; Louis Havet, de l'Institut; le statuaire Jean Boucher; les préfets d'Ille-et-Vilaine, du Finistère et du Morbihan; Vandervelde, député belge, etc.

La *Marseillaise*, jouée avec art par la musique des Equipages de la flotte, éclate, quand le voile qui couvre la statue est enlevé par des marins. L'œuvre de M. Jean Boucher apparaît, rayonnante, au milieu des arbres de la place, mais semblant un peu petite dans ce joli décor, surtout devant l'immense cathédrale. Des milliers de

cris de : « Vive Renan ! » et des applaudissements se font entendre de toutes parts.

Mme Moreno, de la Comédie-Française, se lève, et, sur le devant de la petite tribune officielle, tandis que l'eau ruisselle sur la foule, qui la supporte sans se plaindre et sans parapluies, elle récite, avec toute son âme, la *Prière sur l'Acropole*, d'Ernest Renan. Avec une diction parfaite, elle détache d'une belle voix sonore, souple et vibrante, les passages à effet, dont pas un n'échappe aux milliers d'assistants. Son succès est énorme.

De ce chef-d'œuvre, écrit à Athènes même, en février 1865, nous tenons à citer ces deux beaux passages, où l'auteur célèbre son pays natal en même temps que la déesse des pays azurés :

... Je suis né, Déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil ; les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages coloriés qu'on trouve au fond des baies solitaires. Les nuages y paraissent sans couleur, et la joie même y est un peu triste ; mais des fontaines d'eau froide y sortent du rocher, et les yeux des jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où, sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel.

Mes pères, aussi loin que nous pouvons remonter, étaient voués aux navigations lointaines, dans des mers que les Argonautes ne connurent pas. J'entendis, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires ; je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui chantent à leurs heures

et qui, prenant leur volée tous ensemble, obscurcissent le ciel...

Puis les discours commencent.

M. Guieysse, député du Morbihan, président des « Bleus de Bretagne », a fait en ces termes remise du monument au maire de Tréguier :

Discours de M. Paul Guieysse.

Monsieur le Président du Conseil,
Monsieur le Ministre,

Au nom des « Bleus de Bretagne », je vous souhaite la bienvenue dans notre pays, et ne peux résister au désir de vous remercier, le premier, du témoignage de haute sympathie que vous nous donnez au nom du gouvernement de la République, en venant présider l'inauguration du monument élevé à l'homme illustre dont s'honorent la ville de Tréguier et la Bretagne. La gloire de Renan a dépassé la France elle-même ; tous ceux qui savent penser dans le monde entier, et les témoignages que nous avons reçus de tous les pays en sont la preuve, se sont associés à cette manifestation grandiose en l'honneur de celui qui avait su dégager son esprit des liens étroits qui l'avaient enserré, et qui s'était élevé, sans oublier ses origines, aux plus hautes conceptions de la libre critique et de la saine raison.

Renan, comme tous les Bretons, adorait son pays natal; il avait, depuis longtemps, retrouvé sa place à l'ancien foyer de famille; l'estime et l'affection de ses compatriotes, de ses anciens amis de jeunesse, ne lui avaient jamais manqué, tellement les sentiments vrais, les convictions sincères savent s'imposer à tous, même aux adversaires quand ils sont de bonne foi. Et c'est pour consacrer l'ancien retour de Renan au pays, pour perpé-

tuer son souvenir dans l'avenir, que nous avons tenu, en dépit des critiques des uns, des folles injures des autres, à élever notre monument à Tréguier même, au cœur de la ville natale. (Cris : Vive Guieysse ! Vive Renan !)

Il a fallu, néanmoins, un rare courage au maire de Tréguier, M. Guillerm, et à ses amis pour accepter et défendre l'idée d'ériger cette statue, idée lancée et mûrie par l'Association des « Bleus de Bretagne ». (*On crie : Vive Guillerm! Vivent les Bleus!*)

Après Hoche, symbole de l'honneur militaire, dans ce qu'il a de plus pur, de plus élevé, Renan, le plus noble représentant de la pensée philosophique et du libre examen, le continuateur de cette grande famille de penseurs bretons, qui s'étend d'Abélard à Lamennais.

Pour mener notre œuvre à bonne fin, rien ne nous a manqué, Monsieur le Maire, ni les encouragements venus de tous les points de la Bretagne même, ni aussi les outrages que des fanatiques grossiers ont déversés sur le compatriote que nous avons voulu honorer, et les insultes adressées à tous ceux qui ont coopéré à notre œuvre commune. Ne nous y arrêtons pas! Nous n'avons pour les repousser qu'à rappeler les paroles si sincères que prononçait Renan, il y a vingt ans, à son retour à Tréguier, au milieu de ses amis de France et de Bretagne :

« Oui, j'ai aimé la Vérité, je l'ai cherchée, je l'ai suivie où elle m'a appelé, sans regarder aux durs sacrifices qu'elle m'imposait. J'ai déchiré les liens les plus chers pour lui obéir. Je suis sûr d'avoir bien fait. »

Et il ajoutait que si « nul n'est sûr d'avoir le mot de l'énigme de l'univers », il y a au moins une chose qu'on peut affirmer, « la sincérité du cœur, le dévouement au vrai et le sentiment des sacrifices qu'on a faits pour lui ». Ce témoignage, continuait-il, « je le porterai sur ma tête

au jugement dernier. En cela, j'aurai été vraiment Breton ».

Ces paroles résument bien la pensée de Renan ; ses compatriotes les ont comprises. C'est pourquoi, Monsieur le Maire, les « Bleus de Bretagne » vous remettent avec confiance l'œuvre si belle de notre compatriote Boucher. Se pénétrer de l'esprit de Renan, inspiré par la divine Athéné, sous notre ciel brumeux comme au soleil de l'Acropole, tel doit être notre but, à nous tous Bretons.

Vous serez les gardiens fidèles du monument, et vos enfants, élevés sous l'inspiration de celui qui vous aimait tant, dont le cœur était rempli de sentiments si profonds d'affection pour son pays natal, vos enfants, ayant sous les yeux cette vivante et touchante image du Grand Breton, seront, comme leurs pères, d'honnêtes gens et de bons citoyens.

M. Paul Guieysse a été très applaudi.

M. Jules Guillerm, maire de Tréguier, a répondu ainsi :

Discours du maire de Tréguier.

Monsieur le Ministre,
Mesdames,
Messieurs,

Je veux d'abord remercier M. Paul Guieysse du grand acte de générosité qu'il vient de faire en offrant, au nom de l'Association des « Bleus de Bretagne », le monument d'Ernest Renan à la ville de Tréguier, dont j'ai l'inappréciable honneur d'être le maire, en ces circonstances mémorables.

Je tiens aussi à dire à M. Paul Guieysse — et j'ai la conviction d'être le fidèle interprète de tous les républicains bretons — que nul n'était plus propre à rallier ici, à l'asso-

ciation de propagande républicaine qu'il dirige avec tant d'autorité, plus d'actives et d'ardentes sympathies.

En prenant l'initiative de cette fête commémorative, à laquelle, je dois le dire, la ville de Tréguier a prêté son plus ardent concours, les « Bleus de Bretagne », dont la bienfaisante et féconde influence pénètre chaque jour, plus profondément, l'âme bretonne, et l'oriente vers des destinées nouvelles, ont en effet proclamé, à la face du monde entier, que notre vieille province n'était pas absolument abandonnée au fanatisme et à l'ignorance, et que l'esprit de la Révolution, l'esprit de justice et de vérité pouvait encore y être publiquement glorifié dans ses plus hautes personnifications.

Quels exemples salutaires, quelles éloquentes leçons que les inaugurations des statues de Hoche, à Quiberon, de Renan, à Tréguier!

Mais la gloire de Renan rayonne bien au delà des murs de sa petite ville natale et des limites de la Bretagne !

Elle appartient à la France tout entière !

Aussi, Monsieur le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, en vous remerciant d'avoir prêté votre haut patronage à cette grande solennité, je vous demande de vouloir bien recevoir, de la ville de Tréguier, le dépôt sacré de ce monument commémoratif, avec la partie de la place sur laquelle il se dresse et qui semble son cadre naturel.

C'est à Tréguier que devait d'abord s'élever la statue d'Ernest Renan, au centre même de cette petite ville où il naquit et que son nom illumine de gloire.

Mais c'est à la France, c'est au gouvernement de la République, qu'il appartient d'être le gardien jaloux de ce monument, dans lequel quelques esprits fanatiques ou volontairement aveugles veulent voir une provocation, alors

qu'il n'est que le symbole de l'esprit de tolérance et que l'expression d'une réparation tardive et à laquelle s'est associé l'univers entier, par l'adhésion des hommes les plus illustres de tous les pays.

Attenter à son existence, ce serait attenter à la gloire de la France et faire une injure profonde à la dignité de la pensée humaine ! (*Applaudissements répétés.*)

M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique, a pris ensuite la parole, lisant fort bien, accentuant les principaux passages, qui ont été écoutés avec une faveur marquée.

Discours du ministre de l'Instruction publique.

Messieurs,

C'est l'an dernier, au pied de la statue de Hoche, que celui qui parlait à la fois au nom de la Ligue des « Bleus de Bretagne », dont il était le fondateur, du ministre de l'Instruction publique, dont il était le délégué, émit le vœu que la ville de Tréguier élevât, elle aussi, sans tarder, une statue à son plus illustre enfant.

C'est merveille de voir quel écho a répondu à cet appel.

Quelques jours ne s'étaient pas écoulés, que le Conseil municipal de Tréguier choisissait une des places de la ville pour y ériger cette statue, et formulait, dans des considérants d'une concision saisissante et d'une remarquable justesse, les raisons dominantes qui imposaient sa décision.

« Il est de son devoir, disait-il, de rendre un public hommage à la grande mémoire d'Ernest Renan, qui restera un des écrivains et un des penseurs les plus illustres du monde; il importe de réparer l'injuste ostracisme dont

l'apôtre de la tolérance a été si longtemps frappé sur le sol de sa patrie bretonne. »

Glorifier l'écrivain et le penseur, honorer l'apôtre de la tolérance au lieu même où l'intolérance dut lui être le plus dure à subir, car rien n'est plus cruel que d'être méconnu des siens, quelle entreprise plus noble pourrait éveiller l'empressement de tous? De tous côtés les adhésions sont venues en foule, fières, enthousiastes, émues. Pas un concours attendu n'a fait défaut.

Le gouvernement de la République a tenu, dès la première heure, à apporter le sien.

L'hommage est grandiose, digne de la grande mémoire à laquelle il est rendu.

Au spectacle de cette cérémonie, ma pensée ne peut s'empêcher de se reporter en arrière, d'évoquer le souvenir des passions, des calomnies, des outrages, des haines qui se déchaînèrent jadis contre Renan, avec quelle violence sauvage, vous le savez; de se rappeler ce gouvernement d'alors, partageant ces passions ou en ayant peur, fermant la porte du Collège de France au Maître qui devait y enseigner avec tant d'éclat, et dont ces disgrâces et ces orages ne parvenaient pas à troubler la fière sérénité.

Certes, les haines n'ont pas désarmé, nous assistons à cette heure même à leur explosion; mais si leur violence est égale, leurs clameurs, de jour en jour plus rares, s'éteignent au mileu du concert d'admiration qui, de toutes parts, monte vers cette grande œuvre et ce grand nom.

Je songe aux éclatantes réparations apportées depuis; je songe à la chaire rouverte par la République; à l'Académie française, s'honorant d'accueillir l'écrivain admirable; aux funérailles solennelles; à la glorification d'aujourd'hui, et, à chacune de ces étapes, je salue un pas en avant de l'esprit de vérité, de progrès, de lumière, de liberté.

L'heure était venue de cette consécration. Il était bien que ce suprême hommage fût rendu à Renan, ici, dans sa ville natale, qu'il a rendue glorieuse, et qui, dût-elle être emportée dans quelque cataclysme, est assurée désormais de vivre dans la mémoire des hommes, par l'impérissable portrait que son enfant a tracé d'elle et qui défendra son souvenir contre l'oubli.

Tréguier place ce monument sous la sauvegarde de l'Etat. Le Gouvernement accepte avec joie cette mission, qui l'associe de façon plus intime à l'œuvre de justice accomplie aujourd'hui.

D'autres diront, avec une autorité à laquelle je ne saurais prétendre, quel incomparable écrivain fut Renan ; étudieront cette langue simple, sans apprêt comme sans effort, tour à tour familière et élevée, aussi propre à traduire la poésie pénétrante des souvenirs émus qu'il évoque ou des paysages charmeurs qu'il décrit, qu'à envelopper d'une forme parfaite les récits d'histoire ou les sévères études philosophiques, toujours pure, toujours sincère, toujours claire.

D'autres aussi diront sa science profonde, sa surprenante érudition, la rigueur et la sûreté de sa méthode. Là encore il est le Maître, et sa place est au premier rang. Mais si grand que fût son génie, quelle que soit la place que ce génie lui a assurée parmi les gloires littéraires ou scientifiques de ce temps, c'est par ailleurs qu'il a exercé sur son siècle une action puissante et décisive.

Il a été une conscience, une lumière et un guide. Il a eu l'amour passionné de la Vérité. « Quoi qu'on dise, a-t-il écrit, elle est supérieure à toutes les fictions. On ne doit jamais regretter d'y voir plus clair » ; et plus tard, jetant un regard en arrière et se rendant témoignage à lui-même, il s'écriait : « Je veux qu'on mette sur ma tombe : *Veritatem dilexi*. Oui, j'ai aimé la vérité, je l'ai cherchée, je l'ai

suivie où elle m'a appelé, sans regarder aux durs sacrifices qu'elle m'imposait. J'ai déchiré les liens les plus chers pour lui obéir, je suis sûr d'avoir bien fait. »

Lorsqu'il a cru découvrir la vérité, ailleurs que dans les croyances au milieu desquelles s'était complue son enfance, et que ses maîtres lui avaient enseignées, il n'a voulu se laisser déterminer ni par des impressions, ni par des sentiments. C'est à la science qu'il a demandé les éléments de sa conviction.

Avec quel respect, mais aussi avec quelle liberté, il a soumis à sa critique patiente et rigoureuse les bases mêmes de sa foire ligieuse; et quand, enfin, sa conviction a été faite, avec quelle grandeur sereine, en pleine conscience de l'avenir assuré qu'il perdait, des risques et des difficultés de la vie qu'il allait aborder, malgré les déchirements et les tristesses, il a accompli sa libération, n'emportant de cette crise ni rancune, ni colère contre ceux qui lui reprochaient ce qu'ils appelaient sa désertion ou même son apostasie.

Serviteur passionné de la vérité, au prix même des plus cruelles souffrances, il sut donner à son siècle une leçon plus haute encore : il pratiqua la tolérance, il fut l'apôtre de cette vertu des grandes âmes.

Sa tolérance ne fut pas la manifestation veule et banale d'une indifférence qui ne veut pas se donner la peine de combattre et de haïr, ou d'un scepticisme qui, doutant de ses propres croyances, ne se reconnaît pas le droit d'attaquer et de détruire les croyances opposées. Ceux qui ont pu penser le contraire, trompés peut-être par certaines apparences, se sont étrangement mépris. La tolérance dont Renan fut l'apôtre, et qu'aujourd'hui nous glorifions en lui, est faite, à la fois, d'un attachement réfléchi à ses convictions propres, souvent chèrement conquises, et d'un respect

sincère pour les convictions différentes. Ceux-là la pratiquent bien qui sentent vraiment tout le prix de la liberté de conscience. Nulle joie plus haute ne peut être donnée à une âme fière que d'appliquer la tolérance aux intolérants. Renan goûta cette joie et donna cet exemple.

Voilà plus de dix ans qu'il s'est endormi. Un grand artiste vient de le faire revivre. Voyez-le, son âge incline vers le soir; las de sa marche, il s'est assis sur un banc de granit, en face d'un horizon cher et familier.

Ne le troublez pas, il poursuit un songe intérieur. Devant sa mémoire vont se dérouler, depuis son plus jeune âge, les étapes de sa vie. Nous assistons à l'évocation de ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, dont le récit doit être un des plus purs joyaux de notre littérature. Il écoute sa mère lui conter les légendes du pays breton ou les histoires des gens d'autrefois; il revoit les rues tranquilles de Tréguier, l'ombre des grands murs du vieux cloître, ses anciens maîtres toujours vénérés; Saint-Nicolas-du-Chardonnet et le premier jour entr'ouvert sur le monde; Issy et ses longues charmilles, où il s'attardait, lisant, assis sur un banc de pierre, comme il est là ; Saint-Sulpice, enfin, où, au milieu de ses études acharnées, il sent naître, croître, se fortifier ses premiers doutes, s'accomplir le lent travail de lumière que couronne la résolution définitive. Et toujours, au passage, il rend impartialement, souvent même avec une affectueuse émotion, hommage et justice aux figures qui revivent devant lui.

Maintenant, c'est la petite pension de la rue des Deux-Eglises, où la destinée lui réservait un des biens les plus précieux de ce monde : une haute amitié, et avec quel ami! Quel lieu d'élection que cette chambre pauvre, où, obscurs encore, se rencontraient, s'attachaient l'un à l'autre, se communiquant les premières ardeurs, les premiers enthou-

siasmes de leur génie, Berthelot et Renan! (*Cris prolongés de : « Vive Berthelot! »*)

Puis ce sont les paysages de Palestine, « ces longues journées de Ghazir », où, seul avec sa sœur Henriette, « il écrivait ces pages inspirées par les lieux qu'ils avaient visités ensemble ». Il la revoit « silencieuse à côté de lui, relisant chaque feuille et la recopiant sitôt écrite, pendant que la mer, les villages, les ravins, les montagnes se déroulaient à leurs pieds ». Il demande encore à celle qui l'entoura de tant de dévouement et qui fut un bon génie de lui révéler, « à lui qu'elle aimait, ces vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer ». Il entend de nouveau les clameurs d'outrages, et n'en est pas ému ; il se rappelle sa fière réponse au Gouvernement impérial : *Pecunia tua tecum sit;* il se venge en enrichissant son pays de chefs-d'œuvre, et, au milieu des admirations de jour en jour plus conquises, il se sent monter vers la gloire. Lui, dont le nom est assuré de ne point périr, il enseigne magnifiquement la résignation à l'oubli, en montrant aux plus humbles et aux plus obscurs que leur vie n'a point été inutile et qu'ils ont leur part dans l'œuvre divine du progrès.

Revenu sur « les bords de la mer sombre, hérissée de rochers, battue par les orages », où ses yeux se sont pour la première fois ouverts, il évoque encore l'image de « la Déesse aux yeux bleus dont le culte signifie raison et sagesse », à laquelle il adressa sur l'Acropole une si superbe prière. Après cette revue de ses jours, il songe « qu'il gardera jusqu'à la fin la foi, la certitude, l'illusion, si l'on veut, que la vie est un fruit savoureux. Ceux qui la comparent, pense-t-il, à la rose de Jéricho, qu'on trouve en la froissant pleine de cendre, mettent leur propre faute sur le compte de la nature. Il ne fallait pas la froisser; une rose

est faite pour être sentie, regardée, admirée, non pour être froissée ». Il remercie de la vie qui « lui a été douce et précieuse, entouré qu'il a été d'êtres excellents ». Il affirme « qu'il n'y a pas une créature humaine à qui il en veuille ». Il prête enfin l'oreille au son lointain des cloches de la ville d'Ys avant de se remettre plus ardent au travail de l'avenir.

C'est salué par une ovation touchante et prolongée que l'illustre chimiste, M. Marcellin Berthelot, sénateur, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, s'est levé pour parler de son plus vieil ami, Ernest Renan. Voici son beau discours :

Discours de M. Berthelot.

I

Messieurs,

La cérémonie qui nous réunit devant ce monument, consécration suprême d'un grand homme, au sein de la ville de Tréguier, où Renan est né et dont il avait gardé un si tendre souvenir, a pour moi un caractère tout particulier : j'ai été son compagnon de route; chacun de nous développant sa carrière originale au cours de nos destinées fraternellement conjointes, chacun de nous a été un témoin fidèle et dévoué de la vie de son compagnon. Nous avons lutté côte à côte, combattu le bon combat pour la science et pour la liberté, pour l'amour et le perfectionnement de nos concitoyens! C'est un dernier devoir pour moi de m'associer à cet hommage de sympathie nationale et universelle pour l'existence de Renan, si pure et si digne!

Je vais essayer de vous présenter, en peu de mots, la physionomie de Renan, de résumer son évolution intellec-

tuelle et morale et son œuvre, au cours des temps où je l'ai connu.

II

J'ai vu Renan, pour la première fois, en 1845, dans une petite pension dont les élèves suivaient les cours du collège Henri IV. Un jour, au moment où je sortais de ma chambrette, située sous les combles, j'aperçus sur le seuil voisin une nouvelle figure qui ne ressemblait à celle d'aucun de mes camarades; c'était un jeune homme sérieux et réservé, de tournure ecclésiastique : le regard de ses yeux purs était franc et modeste, la tête grosse et ronde; le visage, rasé, ne manquait ni de finesse, ni d'expression. Il suivait, à la Sorbonne, les cours de littérature et de philosophie de MM. Le Clerc et Garnier; au Collège de France, les cours de sanscrit et d'hébreu de MM. Eugène Burnouf et de Quatremère. Nous nous observâmes pendant quelques jours, et nous ne tardâmes pas à nous lier d'une affection de plus en plus étroite. Tous deux, travailleurs acharnés, curieux de connaissances précises et de philosophie, et ouverts aux quatre vents de l'esprit, quoique poursuivant des directions bien différentes : Renan, l'érudition historique et philologique, et moi-même, les sciences mathématiques et expérimentales. Chacun de nous concourut à compléter l'éducation de son ami. Nous étions également initiés à l'histoire et à la littérature. Il me communiqua son admiration pour les pastorales bibliques de Herder et même pour le lexique hébraïque de Gésénius; je lui inspirai quelque estime pour la géométrie analytique et pour l'anatomie. Renan a retracé, dans la préface de ses *Dialogues philosophiques*, le tableau de cette élaboration commune; *L'Avenir de la Science*, écrit alors, représente le résultat un peu confus de cette digestion, en partie double, de nos lectures des philosophes grecs et des philosophes

modernes, depuis Galilée et Descartes jusqu'à Condorcet et Hegel.

Nous entrâmes d'abord avec le même enthousiasme dans les espérances illimitées qui suivirent la Révolution de 1848. Mais Renan ne tarda pas à être découragé par les fautes et les catastrophes qui amenèrent la ruine de la seconde République, et il ne me suivit plus du même pas dans mes tendances démocratiques.

Tel fut le premier Renan que j'ai connu, celui dont la pensée a été peut-être le plus étroitement associée à la mienne.

III

Renan ne tarda pas à prendre une tournure plus séculière et à manifester au dehors une originalité dont cette première période d'études et de tâtonnements contenait les germes. Soutenu par le dévouement de sa sœur Henriette, qui avait sacrifié sa propre destinée pour assurer celles de sa mère et de son frère, Renan poursuivit sa carrière avec quelque sécurité.

L'*Histoire comparée des Langues sémitiques*, couronnée par l'Académie des Inscriptions en 1848, commença sa précoce réputation. Cette première œuvre est celle d'un érudit, d'un type un peu austère, tel qu'Henriette le rêvait alors pour son frère. Le style brillant et imagé que nous avons connu plus tard n'y apparaît pas encore, quoique la finesse critique de ses vues et de ses hypothèses perce de tous côtés.

Une mission philologique le conduisit en Italie, en 1849. En même temps qu'il consultait les manuscrits grecs du Vatican, il eut la révélation d'un monde nouveau, celui de l'art, qui transforma à la fois son style et sa pensée. Une forme littéraire plus délicate et plus riche caractérise les articles et les ouvrages de Renan, tandis que son autorité

scientifique est sanctionnée par sa nomination à l'Académie des Inscriptions.

Cette nouvelle phase se manifesta à la suite de l'entrée de Renan dans le monde artistique dont s'entourait Ary Scheffer, et surtout de son mariage avec Cornélie Scheffer, nièce du grand peintre. Sous l'influence de l'amour, la nature de Renan s'assouplit, son imagination se développe et les fantaisies des impressions personnelles de l'artiste prennent, dans ses compositions, une part de plus en plus éclatante et goûtée du public.

L'expression la plus haute qu'il ait donnée à ce nouvel ordre de sentiment est assurément « l'Hymne de l'Acropole à Pallas Athéné », rappelé dans la composition qui immortalise à la fois Renan et sa ville natale, sur la place publique de Tréguier.

IV

Au cours de la période actuelle de sa carrière, Renan ne s'abandonnait pas à la fougue indisciplinée des conceptions purement artistiques. Dès sa jeunesse, il avait conçu, comme l'objet et le but essentiel de sa vie, l'accomplissement d'une œuvre fondamentale : l'étude des Origines du Christianisme. Ce fut l'axe fixe de sa carrière, le point sur lequel il ne varia jamais; c'est cette œuvre qui devait consacrer son autorité devant ses contemporains et sa gloire devant les historiens du XIXe siècle; c'est par là qu'il est devenu l'un des grands adversaires de l'oppression théocratique, l'un des grands libérateurs de la pensée humaine!

Le problème des origines des religions est, en effet, capital dans l'histoire de l'Humanité. Mais, pour bien comprendre quelles relations il présente avec le développement de la science et de la morale, il faut remonter aux plus vieilles traditions de nos races; car les religions modernes sont des

formations secondaires. Les religions les plus anciennes reposaient sur une certaine intuition des puissances naturelles qui nous environnent et réagissent sans cesse sur notre destinée; puissances impitoyables, indifférentes au bien et au mal, et que les populations primitives s'efforçaient de se concilier par les prières et les sacrifices. Une perception confuse du pouvoir scientifique que l'homme devait acquérir un jour sur la nature avait fait naître cette opinion d'autrefois qu'il était possible de conjurer et de dominer les dieux par la seule force de la méditation et des formules magiques, réputées si puissantes en Egypte, dans l'Inde, à Babylone.

Cependant, à mesure que la civilisation humaine se développait, l'évolution spontanée des instincts sociaux conduisit les races supérieures à une conception plus haute, étrangère aux premiers cultes, celle du devoir désintéressé et de la moralité. Au cours des siècles, ces notions avaient commencé à s'infiltrer dans les religions antiques de la Grèce, de Rome et des peuples orientaux.

L'origine n'en est pas douteuse, quoi que l'on ait cherché à la dissimuler sous le nom équivoque de religion naturelle. En réalité, telle est la source purement humaine des inspirations de justice, de pitié et d'amour d'autrui, qui jouent un si grand rôle dans le second ordre des formations religieuses proclamées sous les noms de Bouddha et de Jésus. Heureux les hommes, si les religions avaient pu s'affranchir en même temps des superstitions antérieures : le culte des images et des reliques; l'adoration de l'aliment divinisé; la croyance aux prophètes et aux miracles, au pouvoir surhumain des anges et des démons; les terreurs mystérieuses de l'enfer et du paradis, et, plus tard, l'exploitation du purgatoire et l'organisation du monachisme! Plus heureux encore s'ils n'avaient point été livrés à l'intolérance des corporations

sacerdotales, qui prétendaient à la théocratie, à la domination politique et intellectuelle du monde, en s'appuyant sur l'infaillibilité d'un dogmatisme attribué à la révélation divine et maintenu par l'oppression sanglante de la science et de la libre pensée, pendant les longs siècles du moyen âge!

Espérons que l'humanité, affranchie de tout dogmatisme imposé, proclamera désormais comme son œuvre propre la morale du devoir et de la bonté, de la justice et de la solidarité, morale de l'avenir, désormais séparée de tout symbole et de tout surnaturel!

C'est à ce point de vue que se plaça Renan quand il entreprit d'étudier d'une façon purement rationnelle la création du Christianisme, avec son mélange de grandes vérités morales et de grandes erreurs scientifiques. « Le livre le plus important du XIXe siècle, écrivait-il alors, avec l'enthousiasme d'un novateur, devrait avoir pour titre : *Histoire critique des origines du Christianisme.* »

Certes, un prophète aurait fort surpris Platon et Aristote, il y a vingt siècles, s'il avait annoncé que c'était le rêve messianique d'une peuplade syrienne qui allait hériter de leur civilisation et saisir pendant de longues générations la direction religieuse et philosophique du monde. Je ne sais si, dans un avenir de durée égale, je veux dire après vingt ou trente siècles nouveaux écoulés, le Christianisme ne sera pas à son tour oublié; je veux dire entré dans les limbes de l'histoire, comme les religions antiques qui l'ont précédé. Le culte égyptien a été aussi soutenu pendant cinquante siècles, par la majesté de ses cérémonies, la science réelle ou prétendue de ses prêtres et le fanatisme de ses adorateurs, les plus surperstitieux des hommes, suivant Hérodote. Et cependant, un jour vint où la foi tomba. Elle florissait encore au temps de Dioclétien; mais un siècle suffit pour que l'empereur chrétien Théodose, avec l'intolérance bru-

tale d'un souverain orthodoxe, pût fermer sans résistance les temples païens : bientôt disparut toute trace du culte d'Isis et d'Osiris.

Le Christianisme, à son tour, a atteint depuis deux siècles son époque critique. Nous avons connu l'ironie de Voltaire, instrument de lutte; il s'agit maintenant d'envisager les religions à un point de vue purement scientifique et avec plus de sérénité. Voilà l'œuvre à laquelle Renan s'est voué. On ne saurait contester qu'elle marque une date dans l'histoire de la civilisation moderne.

L'influence exercée par la publication de la *Vie de Jésus* a été d'autant plus profonde, que cette œuvre ne repose pas seulement sur une exposition systématique, sujette à des revisions partielles, mais sur l'appel aux instincts esthétiques et moraux les plus profonds de l'âme humaine. Le poète et l'artiste ont, à cet égard, des privilèges auxquels le savant pur ne saurait prétendre; car leur œuvre conserve à jamais la marque de leur individualité, tandis que l'œuvre du savant est d'autant plus grande et plus solide qu'elle est plus impersonnelle.

Telle fut l'entreprise, le rêve de Renan; à partir du jour où il entra dans la vie laïque, il s'attacha avec autant d'obstination que de génie à sa réalisation. Le point culminant de l'œuvre, la *Vie de Jésus,* en était en même temps le point de départ.

La vie des fondateurs de religion a toujours été racontée comme un mélange de mythes et de légendes, associés à des réalités incertaines. C'est ce mélange que Renan s'est efforcé d'analyser, en dégageant les données historiques conservées dans le portrait idéal du Christ. Pour plus de vraisemblance, il est allé confronter sur place ses interprétations avec la vue des pays réels de la Galilée et de la Palestine, où l'existence du Christ s'est déroulée.

De cette étude est sorti un livre incomparable : la *Vie de Jésus*. Ce n'est plus le Dieu crucifié et intolérant que le moyen âge a adoré, mais le Jésus tendre et miséricordieux, dont le culte subsiste dans tant de cœurs endoloris. Renan a retracé les traits de ce Jésus evhémérisé, avec une poésie, un charme de sentiments, une délicatesse de nuances qu ont enchanté toute une génération de femmes et de philosophes mystiques. Les vrais croyants, fermement attachés à l'infaillibilité du dogme, furent à la fois séduits par cette œuvre exquise et émus jusqu'au scandale par les conséquences de ces affirmations.

Renan avait prévu les sympathies et les haines qu'il allait exciter, et il rappelait souvent à cette occasion une parole attribuée au Christ par l'évangéliste Matthieu : « Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je suis venu apporter, non la paix, mais l'épée. » Ce fut en effet la lutte de toute sa vie.

A cette époque, ce n'était pas une entreprise banale que de ramener, dans un enseignement officiel, le Dieu aux proportions humaines. Nul ne l'avait osé jusque-là parmi nous. Renan a été acclamé par la jeunesse, lors de sa première leçon au Collège de France, où il exposa ses opinions avec une sincérité aussi éclatante que respectueuse. Mais le téméraire fut aussitôt foudroyé. Dès le lendemain, son cours était suspendu et le professeur ne tarda guère à être destitué.

Pendant sept ans, il ne cessa de réclamer au nom de la liberté de penser. Ce fut seulement après la chute de l'Empire, et au milieu du siège de Paris, que je pus rappeler au Gouvernement de la Défense nationale que le moment était venu de réintégrer Renan dans sa chaire. « Il faudra voir ce que dira Trochu », me répondit Jules Simon. Pelletan appuya ma demande, Trochu ne dit rien, et un décret réin-

tégra Renan dans la chaire des langues sémitiques, qu'il devait occuper encore pendant vingt-deux ans.

Il n'avait pas attendu cette réparation pour poursuivre son entreprise. A la *Vie de Jésus* succédèrent six volumes embrassant l'histoire des Origines du Christianisme, appuyée sur des documents qui devenaient plus certains à mesure que leur composition s'éloignait de la période des légendes initiales. Le talent de l'auteur, sa forme littéraire incomparable, en même temps que la profondeur de ses vues, ne cessaient de s'accroître. Son âge mûr construisit ainsi jusqu'au bout le monument rêvé par sa jeunesse.

V

Renan avait accompli son œuvre; il était parvenu à une réputation universelle et à une sympathie partagée par tous les esprits indépendants. Sa figure avait changé, ainsi que ses façons d'agir et même de philosopher. Sa curiosité était toujours en éveil et sa sincérité inflexible. Mais le nombre des vérités dont nous sommes certains diminue avec les années. Renan, vieillissant, glissait de plus en plus sur la pente d'un scepticisme apparent, sympathique pour tout sentiment naturel, pour toute pensée de bonne foi.

La sévérité de sa vie privée lui donnait le droit d'être indulgent pour autrui, pourvu qu'il retrouvât le souci de l'art et de l'idéal. Il souriait avec une bienveillante ironie aux jeux des enfants et aux dires des hommes. Ses dernières publications : *Caliban*, *L'Eau de Jouvence*, *Le Prêtre de Nemi*, *L'Abbesse de Jouarre*, le font apparaître sous un nouvel aspect. Les systèmes auxquels il consentait autrefois à s'associer, dans une certaine mesure, ne sont plus à ses yeux que les aspects fuyants d'une vérité incarnée dans les person-

nages symboliques de ses romans. La beauté vaut pour lui la vertu.

Mais il a quelque désenchantement de la politique. C'est sur ce point que nous nous séparions parfois, parce que je croyais davantage au triomphe, ou plutôt à la prépondérance finale de la liberté, de la justice et de la raison : « Sans doute, les flots de la démocratie, lui disais-je, sont mobiles comme la mer; mais n'importe ! Ayons la foi. Ces flots nous porteront; ils porteront le vaisseau de la raison et de la démocratie, construit avec tant de souffrances et souvent d'amertumes, par nous et par nos prédécesseurs, et dont la solidité a déjà été éprouvée par tant de tempêtes. Confions-nous à l'onde agitée et à notre propre énergie. Fions-nous aux nobles instincts de la nature humaine. Non seulement le dévouement au bien, au vrai, au beau, trouve en lui-même sa propre récompense : mais soyons convaincus qu'un jour il dominera le monde. »

Ainsi nous finissions toujours par confondre, comme aux jours de notre jeunesse, nos pensées, nos désirs, nos espérances, et notre amour invariable de la France, du Peuple et de l'Humanité !

M. Berthelot a été applaudi respectueusement par tout ce peuple breton qui s'efforçait de voir et d'entendre la parole de l'illustre « compagnon de route » de Renan, et son meilleur ami.

La parole a été donnée ensuite à M. Anatole France, membre de l'Académie française, qui a lu et nuancé, avec toute sa science de bien lire, son admirable discours :

Discours de M. Anatole France.

L'éminent académicien débute ainsi :

Mesdames et Messieurs,

Je sens vivement l'honneur qui m'est échu de porter à la mémoire d'Ernest Renan l'hommage des « Bleus de Bretagne » et de parler, dans ces fêtes de l'intelligence, après l'homme illustre que vous venez d'applaudir. Berthelot, Renan, j'unis vos deux noms pour les honorer l'un par l'autre. Hommes admirables qui, situés sur les deux extrémités des sciences, en avez élargi les frontières! Tandis que Renan, avec une perspicacité sans égale et un rare courage intellectuel, appliquait au langage et aux religions la critique historique, vous, Berthelot, par des expériences innombrables, toujours délicates et souvent périlleuses, vous établissiez l'unité des lois qui régissent la matière et vous rameniez les énergies chimiques aux conditions de la mécanique rationnelle. Ainsi, tous deux portant la lumière dans des régions inconnues, vous avez gagné à la raison humaine, sur les larves et les fantômes, un immense territoire. (*Ovation prolongée à M. Berthelot.*)

Ce double et délicat hommage aux deux amis inséparables, à Renan et à M. Berthelot, est salué par de multiples applaudissements — dont le seul survivant des deux savants semble bien un peu confus.

Quand le silence se fait, M. France entre dans son sujet, qui est de marquer les qualités et l'influence philosophique de l'œuvre d'Ernest Renan, dont toute la science fut la science critique. Ce sont des tableaux de fine acuité que l'orateur trace, et ses spirituelles appréciations des *Origines du Christianisme*, de la *Vie de Jésus*, du *Corpus inscriptionum*, de *Caliban* et des *Sou-*

venirs d'enfance, sont de vrais chefs-d'œuvre d'analyse et d'atticisme.

Nous avons le regret de ne pouvoir reproduire ici cette étude magistrale sur Ernest Renan, que l'auteur a réunie en brochure (1). Ajoutons cependant que M. Anatole France la termine par une délicieuse conversation de la déesse Pallas Athéné avec le plus illustre de ses disciples, Renan. C'est la réponse à la belle *Prière sur l'Acropole.* Et comme, dans le monument de Tréguier, Pallas Athéné s'apprête à couronner le célèbre Trécorrois, l'orateur lui fait dire :

« Reçois de mes mains le rameau d'or que tes soins ont fait croître; vis dans la gloire, vis dans les plus nobles cœurs et dans les plus fortes âmes des hommes, vis en moi, ô le meilleur de mes amis! Tu as obtenu l'immortalité à laquelle tu aspirais. Tout ce que tu as conçu de beau et de bien demeure, et rien n'en sera perdu. Lentement, mais toujours, l'humanité réalise les rêves des sages. »

Le succès de M. Anatole France a été très grand. Son discours, malgré la pluie tombant sans interruption, a été écouté presque religieusement, seulement interrompu aux principaux passages par des bravos répétés.

C'est pendant que les « Renanistes » et les partisans de la pensée libre acclamaient ses paroles éloquentes autant que spirituelles que se produisit un incident. Des contre-manifestants, voulant sortir de la cathédrale et du presbytère, entrèrent en collision avec les admirateurs de Renan. Ce ne fut d'ailleurs qu'une courte halte pour l'orateur. L'éminent académicien voulut

---

(1) Chez Calmann-Lévy.

alors passer à la péroraison de son discours, mais de nombreux cris de : « Continuez! continuez! » l'obligèrent à reprendre le fil de ses éloquentes paroles.

On l'acclamait encore, quand M. Jean Psichari se leva et vint adresser à tous les remerciements de la famille d'Ernest Renan :

Discours de M. Psichari.

Messieurs,

L'homme bon, à la mémoire duquel vous rendez un hommage dont je viens vous remercier au nom de sa famille, aurait été ému, dans les profondeurs de son cœur fidèle, de voir sa Bretagne aimée accourir à ces fêtes, auxquelles la France républicaine, auxquelles le Gouvernement de la France donnent aujourd'hui un éclat glorieux. Tréguier, dont l'ardeur a si bien défendu cette haute mémoire; les « Bleus », qui la font triompher avec poésie et courage; tant de communes bretonnes, et, pour ne point les oublier, Louannec, où repose la petite Noémi des *Souvenirs d'enfance*, Perros-Guirec, où Renan, un mois avant de mourir, se promenait encore, trouvent une récompense supérieure dans l'amour même qu'a su leur inspirer une grande cause et une grande idée.

Sans doute, il est difficile de faire parler les morts. Quelques-uns ne s'en sont point privés toutefois; ils y avaient peut-être intérêt. Ces personnes avisées ont peu connu Ernest Renan, l'homme sérieux, pour avoir pu supposer, escompter même de sa part, dans cette circonstance touchante et significative, le sourire indifférent, ironique, presque hostile, du scepticisme. Ceux qui ont vécu près de sa pensée peuvent dire que Renan ne souriait pas de cette façon. Son sourire philosophique est le témoin de l'honnêteté délicate de son génie : soucieux de justice envers toutes

les opinions humaines, leurs contradictions, qu'il essayait de comprendre, le portaient à l'indulgence.

Cette indulgence intellectuelle et toute scientifique le soutint souvent; il se vit, sans surprise, sous l'Empire, destitué de sa chaire au Collège de France. Mais, précisément parce qu'il connaissait les outrages à la liberté, il se serait réjoui de l'éclatante cérémonie trécorroise.

Il y aurait salué, à cause du caractère nouveau de ces fêtes, à cause de ce concours du peuple et des plus hautes autorités, c'est-à-dire de la République elle-même, un progrès immense accompli, — n'est-ce point au progrès qu'il voua sa science et sa conscience? — et, détaché, comme il l'était essentiellement, de sa propre personne, il aurait senti l'hommage rendu, en ce jour, à l'esprit émancipateur, au sens intime de son œuvre.

Renan, poète et citoyen, ne dédaignait, sans rien demander jamais, aucune des récompenses de la Cité. La Cité s'honore en les décernant et s'affirme; il savait que parfois ces récompenses sont la consécration d'une idée; il savait aussi que les consécrations de ce genre ne s'obtiennent jamais sans une action inlassable de l'âme; il savait que la victoire ne va guère aux indifférents. Lui sceptique? Lui dédaigneux de la lutte? Comment le croire lorsque sa vie fut une lutte perpétuelle? Ne nous y trompons point : la forme aimable que prit chez lui la Vérité n'excluait pas la capacité du sacrifice : elle recouvrait une volonté de granit.

Non, Renan ne souriait pas d'un devoir; il lui souriait; et si l'on avait pu lui prédire ces fêtes, il aurait considéré comme un devoir joyeux d'y associer tout son cœur. Le devoir, simplement accepté, rempli simplement, sans nul souci des préjugés et des insultes, tel fut le mobile de sa vie, le fond de sa morale intransigeante. Le sentiment méditatif et gai du devoir nous donne peut-être aussi le secret de son

style, ce style dont il s'étonnait qu'on vantât le charme, alors que, lui, il écrivait parce qu'il tâchait avant tout d'avoir quelque chose à dire.

Magnum opus facio, et non possum descendere, se plaisait-il à nous répéter. Cher père! Il ne descendra pas de son piédestal. Rendons honneur au statuaire; Renan eût aimé à se voir sous la protection de la déesse dont il comprit si bien le culte, de cette déesse étrange qui devait nous conduire à l'examen critique de tous les dieux. Cela n'empêche point Pallas Athéné de porter au front une chimère. La pensée, dégagée des superstitions qui l'énervent, n'en atteint le rêve que plus sûrement. Qui mieux que Renan nous l'a prouvé? La réalité, l'humaine et cosmique réalité, donne à l'idéal son essor véritable. La poésie de Renan a dû ses caresses les plus douces à cette réalité divine par elle-même.

Messieurs, j'éprouve à vous remercier, à me trouver au milieu de vous, une émotion particulière, après tant de deuils et d'épreuves qui nous ont frappés depuis sa mort. C'est d'un cœur attendri, comme un fils pieux, et aussi, me sera-t-il permis d'ajouter, comme un tout petit arrière-neveu de la Glaucopide, que je viens aujourd'hui, sur la terre bretonne, dans l'évocation de l'Idée hellène, glorifier avec vous le génie qui sut fondre et unir le Rêve et la Raison.

Une chaleureuse ovation est faite à M. Psichari et à la famille d'Ernest Renan, toute sur l'estrade officielle. Les discours sont terminés. Mlle Moreno apparaît à nouveau, pour lancer au peuple assemblé, avec un accent irrésistible et une chaleur communicative, les phrases sonores, mais si belles de la *Réponse à la Déesse*, poésie de M. Anatole Le Braz, l'un des jeunes disciples de l'auteur de la *Vie de Jésus* :

. . . .

Tu montas mes degrés, ô fils des mers celtiques,
Et là, contre ton doute implorant mon appui,
Dans l'azur frémissant où nagent mes portiques,
Ta plainte enchanteresse exhala son ennui.

. . . .

Ma réponse, regarde, elle est là, ciselée
Par l'art de Phidias dans le vif de l'airain.
Ma réponse, ô Renan, c'est ta mémoire ailée
Ramenée en triomphe à l'ancien nid marin.

C'est ta pensée assise au foyer de ta race :
C'est, du bois de Kerhir au bois de Turzunel,
Ton beau front radieux illuminant l'espace
Comme un phare idéal, paisible et fraternel ;

C'est enfin ma fortune enchaînée à la tienne,
Mon ciel clair déserté pour ton ciel nébuleux,
Et, debout près de toi, Pallas Athénienne
Dans le brouillard breton dardant ses grands yeux bleus.

Le poète et l'artiste ont été très applaudis et vivement félicités. C'est encore au milieu des bravos enthousiastes des assistants que M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique, remet la croix d'officier de la Légion d'honneur au fervent « Renaniste », M. Armand Dayot, fondateur des « Bleus de Bretagne », inspecteur des Beaux-Arts, et l'un des promoteurs du monument Renan ; ainsi que la croix de chevalier de la Légion d'honneur au sculpteur, M. Jean Boucher, auteur de ce monument et grand prix du Salon. Les deux décorés sont Bretons d'origine.

Un magnifique défilé des troupes devant la statue, et sous le commandement de M. le général Passerieu, termine la cérémonie officielle de l'inauguration de la sta-

tue d'Ernest Renan, aux applaudissements renouvelés des milliers de spectateurs.

Le cortège officiel, précédé des ministres, MM. Combes et Chaumié, se rend à pied à la maison natale d'Ernest Renan, à Tréguier, dans la rue Renan. Ce lieu historique est caché sous les guirlandes, drapeaux et pavois de toutes sortes; seule, la plaque commémorative de 1896 luit entre les fleurs et le feuillage. La maison est toujours occupée par un boulanger au rez-de-chaussée, des douaniers et une journalière aux étages supérieurs.

Les ministres sont reçus par M. et Mme Psichari et leurs enfants. Ceux-ci offrent de belles gerbes de fleurs aux deux représentants du Gouvernement, qui tiennent à visiter la maison des vieux Renan de Tréguier, illustrée par la naissance et le séjour de celui qui a illustré leur nom à tous. Les appartements sont exigus; la visite est courte. M. Combes apparaît un moment avec Mme Psichari, la fille de Renan, à une fenêtre du premier étage; il salue la foule, qui s'écrase dans la petite rue, on l'acclame, pendant que les musiques de l'Ecole des mousses et des Equipages de la flotte jouent la *Marseillaise*. Ce pèlerinage a causé une grande impression parmi la foule de la rue et celle venue aux fenêtres.

Quelques instants plus tard, un grand banquet de deux mille couverts réunissait les pèlerins de Renan autour du chef du Gouvernement, qui y a parlé en homme d'Etat. Le soir et le lendemain, des réjouissances très brillantes, malgré l'inclémence du temps, ont terminé les fêtes de Renan à Tréguier.

M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique, accompagné de plusieurs personnages officiels, d'artistes, de journalistes et d'admirateurs de Renan, s'en allait en pèlerinage les jours suivants sur cette jolie Côte d'Emeraude, où les souvenirs d'enfance et de vieillesse laissés par l'illustre écrivain resteront ineffaçables : à Rosmapamon, à Paimpol et à l'île de Bréhat. Ce furent de charmants épisodes ajoutés à la superbe glorification de Renan en terre bretonne.

Tous les Bretons venus, de trente lieues à la ronde, aux fêtes de Tréguier garderont de ces belles manifestations et réjouissances, ainsi que la ville elle-même, un impérissable souvenir. Ils ont déjà appelé cette fête le « *Pardon de Renan* ». Le mot dit bien la chose. Ajoutons aussi que jamais les « pardons » religieux les plus renommés de Bretagne n'ont encore eu cet éclat. C'est ce qui nous permet de croire que cet imcomparable et unique *pardon* du 13 septembre 1903 ne sera qu'un prélude. Tous les ans, les « Renanistes » pourront se donner rendez-vous à Tréguier, devant sa statue, pour lui apporter des fleurs de la côte, dire des vers, ou encore pour s'entretenir avec sa grande ombre des hautes idées de tolérance, de sagesse et de raison dont il fut l'apôtre vénéré. Le « Pardon de Renan » ne peut qu'avoir sa place à côté de celui de saint Yves, dans la vieille cité qu'ils ont immortalisée à jamais, chacun par des mérites différents, sans doute, mais par un amour égal pour l'humanité.

INDEX ALPHABÉTIQUE

des principaux noms cités dans le volume

26.

H

I

J

K

L

T

U

V

W

Y

Z

TABLE DES MATIÈRES

VERSAILLES. — IMP. AUBERT 6 AVENUE DE SCEAUX

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Versailles. — Imprimerie Aubert, 6, avenue de Sceaux.


a39003 002560893b

